

SERGE

BRUSSOLO



Le Visiteur
sans visage

le Club des Masques



LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
créée par
ALBERT PIGASSE

LE VISITEUR SANS VISAGE

Né en 1951, Serge Brussolo devient dès sa sortie de l'université romancier professionnel. Il a écrit un grand nombre de livres dans des genres très divers, passant de la littérature générale au récit historique. Il se consacre principalement, désormais, au roman criminel. Certains journalistes s'accordent à voir en lui un maître de l'angoisse. Il se plaît à nous entraîner dans des lieux de mystère, où s'épanouissent d'inquiétantes légendes, et ses personnages sont souvent des rêveurs à l'imagination trop vive égarés sur les sentiers de la peur, quelque part entre le territoire de Stephen King et celui de Pierre Véry.

SERGE BRUSSOLO

LE VISITEUR SANS VISAGE



LE MASQUE

© SERGE BRUSSOLO ET LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1994.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation pour tous pays.

1

Ne vous approchez pas du labyrinthe végétal ! lança tout de suite Annette de sa curieuse voix sifflante. C'est une vraie saloperie ce truc, personne ne sait plus comment en sortir. Même à l'agence immobilière, ils en ont perdu le plan.

Activant les roues de son fauteuil de paralytique, elle se déplaça jusqu'à la tache noire de l'entrée découpée dans la haie.

— Là, vous voyez, murmura-t-elle en désignant un fragment de stèle fiché dans le gazon à la manière d'une pierre tombale. C'était le plan du circuit vu d'en haut, il était gravé en creux, il suffisait de le recopier par frottis, avec un papier et un crayon... mais quelqu'un l'a cassé. Maintenant, pour se déplacer dans cet embrouillamini, il faudrait être Einstein...

Elle paraissait terrifiée et Peggy Teegan éprouva une immense pitié à la vue de ce corps de jeune fille ratatiné, qu'une sangle de cuir maintenait contre le dossier du fauteuil roulant. Un plaid écossais dissimulait les jambes contrefaites, ne laissant apparaître que le torse qui, lui, ne présentait aucun signe de détérioration. Annette – An-Margret, de son vrai nom – avait un petit visage blanc, au museau pointu, ses cheveux étaient tirés en arrière pour se nouer sur la nuque en une queue de cheval mitée qui pouvait à la rigueur passer pour un catogan.

Peggy ne parvenait pas à lui donner un âge précis. Annette semblait avoir entre dix-huit et trente ans. Elle avait tout de ces jeunes femmes irlandaises, mariées trop tôt, prématurément vieilles par les grossesses à répétition, le chômage et la guerre civile. Sa figure était un curieux mélange de fraîcheur enfantine et d'irascibilité sénile. La bouche surtout, dont elle rongeaient les lèvres en permanence comme si elle éprouvait un malin plaisir à se faire saigner.

Ce jour-là – le jour où Peggy, remontant Sorrow Lane, franchit la grille entourant le parc de Hunter Hall, Annette vint à sa rencontre et lui parla tout de suite du labyrinthe. Mieux,

elle entraîna la visiteuse dans son sillage, en direction du dédale de grandes haies tourmentées occupant le centre du parc, devant la maison.

— Il n'y en a qu'un autre qui puisse rivaliser avec lui, haleta-t-elle tandis qu'elle manœuvrait les roues du fauteuil. Il se trouve dans le Kent, on a dû le planter au début du siècle. Ses haies font deux mètres cinquante de haut, pour vingt-cinq de côté. Le parcours en lui-même décrit un cheminement de quatre cents mètres.

Peggy pressa le pas pour suivre l'infirme qui se déplaçait avec une surprenante rapidité. Le labyrinthe lui apparut sous la forme d'un mur végétal, très dense, impénétrable, et d'un vert sombre. Les haies successives qui le constituaient montaient bien à trois mètres, et il était inutile d'espérer distinguer quelque chose de son tracé autrement qu'en ayant recours à une très grande échelle.

— Celui-là décrit un cheminement de cinq cents mètres, murmura Annette avec une répulsion manifeste. La géographie en est très compliquée. Un vrai cauchemar, plein d'impasses.

Peggy songea qu'elle exagérait. Dans un labyrinthe de jardin, il est toujours aisé de tracer des marques sur le sol à l'aide d'une badine. Elle faillit le lui faire remarquer mais se mordit la langue à la dernière seconde.

— Mais il faut bien le tailler, non ? se contenta-t-elle d'observer. Comment les jardiniers procèdent-ils ?

— Oh ! soupira l'infirme, il n'y a guère que le vieux Matthews qui ose s'y aventurer, et il prend toujours soin de s'encorder auparavant, de manière à pouvoir retrouver la sortie en suivant la ficelle attachée à sa ceinture. Vous savez que si on cessait de le tailler, les allées disparaîtraient ? Elles se refermeraient, la végétation envahirait tout, et s'en serait fini des méandres imaginés par messieurs les architectes royaux !

Peggy hocha la tête, impressionnée mais essayant de n'en rien laisser paraître. Elle se demanda si Annette n'essayait pas de l'éprouver, ou de lui infliger une sorte de bizutage. Le labyrinthe faisait peut-être partie des farces traditionnelles qu'on imposait à chaque nouvelle baby-sitter ? Elle fit un pas, s'avancant sur le seuil du parcours pour jeter un coup d'œil dans

l'allée. Cette simple initiative suffit à provoquer un sursaut chez la jeune infirme.

— Hé ! Qu'est-ce que vous faites ?

Peggy s'immobilisa, le rappel à la prudence était inutile, pour rien au monde elle n'aurait voulu s'engager plus avant. La mince allée serpentant entre les haies était plongée dans la pénombre. Elle évoquait un étroit couloir... ou peut-être ces promenades carcérales qui s'étirent au pied de hautes murailles aveugles. Le soleil ne parvenait pas à éclairer les gravillons du chemin, et le passage était si resserré que les épaules devaient frôler les haies lorsqu'on s'y déplaçait.

— C'était la mode, à un moment, grommela Annette derrière elle. Les labyrinthes... il paraît que ça symbolisait la complexité de l'esprit humain ou encore les cheminements hasardeux de l'existence. Les hommes et les femmes s'amusaient à s'y perdre. Mais il y avait toujours un meneur de jeu qui connaissait le tracé par cœur et pouvait aller au secours des égarés.

— Et personne, ici, ne sait plus ? insista Peggy en caressant du bout des doigts les feuilles sèches de la haie.

— Non, le dernier propriétaire s'y est perdu. C'était un excentrique, un joueur d'échecs très connu. Il s'y est engagé tout seul, sans prévenir personne de sa tentative, avec juste une boussole, un crayon, du papier, et des sandwiches à la dinde pour trois jours. On ne l'a retrouvé qu'une semaine après, dans un cul-de-sac, sans connaissance.

— Et comment l'a-t-on repéré ?

— Il avait laissé un mot sur son bureau. Il a fallu faire venir l'hélicoptère du Secours en mer. On a descendu un sauveteur au bout d'un harnais. Les journaux en ont parlé, vous n'avez pas lu ça ? Peggy aurait pu lui dire que la vieille dame dont elle avait été la demoiselle de compagnie ne s'intéressait nullement aux nouvelles du monde contemporain, mais c'était un sujet qu'elle n'avait pas envie d'évoquer. Depuis une semaine, elle s'efforçait de ne plus penser à la princesse... à sa main glacée crochée dans les draps comme une araignée dépourvue de poils. (*Allons !* pensa-t-elle avec agacement. Assez d'images morbides à deux pences ! Tu n'es pas dans un roman de Tanner Holt. Ce n'était qu'une main après tout. Une pauvre main de vieille femme

tordue de rhumatismes. Une main de vieille femme morte dans son sommeil six mois avant de fêter son quatre-vingt-quinzième anniversaire. Rien de plus !)

— Faudra faire attention avec le gosse, murmura Annette. Il a le diable au corps. On vous a prévenue j'espère ? Moi je ne pouvais plus le tenir. Il est très difficile. Comme vous êtes nouvelle il va essayer de vous avoir. Il vous racontera des craques. Soyez ferme, ne vous laissez pas posséder. S'il vous entraîne vers le labyrinthe, attrapez-le par la peau du cou, ne le laissez pas entrer là-dedans !

— Il ne connaît pas le circuit ? hasarda Peggy.

— Bon sang ! *Personne ne connaît l'itinéraire !* vociféra l'infirmière en se cambrant sur son fauteuil. Il faut vous le répéter combien de fois ? Je croyais que vous étiez dégourdie, que vous aviez fait des études et tout ça !

— Parfois les gosses sont plus doués que les adultes pour ce genre de chose, fit observer Peggy.

— Pas lui ! Il est mauvais, c'est tout. Je sais comment ça va se passer, il va vous raconter qu'il connaît le chemin, et il se mettra à courir, et vous lui courrez après... Et en moins de deux vous vous retrouverez perdus dans le labyrinthe, comme des crétins. Et Cécilia m'engueulera parce que je ne vous aurai pas prévenue.

— Ne vous énervez pas, dit Peggy.

— Je ne m'énerve pas ! haleta Annette. Je connais simplement ce sale môme mieux que vous. Je sais ce qu'il est capable d'inventer. Vous n'êtes pas assez dure, ça se voit. Il va vous baiser, c'est sûr.

Peggy se sentit choquée par l'image suggérée. Elle remarqua que pas une fois depuis qu'elles avaient commencé à parler de la garde de l'enfant, Annette n'avait appelé le petit garçon par son prénom.

— Il se nomme bien Dalton, c'est ça demanda-t-elle. Et il a dix ans...

— Ouais, grogna l'infirmière. Dalton, mais on le surnomme Nuts. Parce qu'il est dingue. Oh ! Vous pouvez y aller, ça ne le vexe pas, et il vous en sortira bien d'autres. Moi, il m'appelle La Tordue ou l'Extraterrestre. Faites attention. Il vous usera

comme les autres ; jusqu'à moi personne n'avait tenu aussi longtemps. Même les nurses allemandes que Cecilia faisait venir de Suisse.

Peggy percevait chez la jeune fille un mélange de soulagement et de déception, comme si elle regrettait d'avoir jeté l'éponge tout en se félicitant d'être sortie indemne de l'épreuve. Il y avait quelque chose qui ressemblait à de la peur au fond de ses yeux bruns. Le petit garçon avait-il fait d'elle une sorte de souffre-douleur ?

— Je ne viens pas ici pour accomplir un exploit sportif, dit Peg d'une voix conciliante. Je ne suis pas une baby-sitter professionnelle. Il se trouve simplement que je n'ai pas pu dire non quand on m'a proposé de m'occuper de Dalton. Ma situation personnelle est assez compliquée, et un peu... bizarre.

— Oh ! ne vous en faites pas pour ça ! fit Annette avec un ricanement. Nous sommes tous un peu bizarres ici. Vous ne déparerez pas le zoo. Cecilia m'a dit que vous aviez été dame de compagnie, c'est ça ? Mince, vous sortez d'une machine à voyager dans le temps ?

— Non, assura Peggy en essayant de continuer à sourire. Je sais que ça fait très Victorien, mais c'est comme ça. Je m'occupais d'une vieille dame. La princesse Katia Ozotsukoï. J'étais sa lectrice.

— Wouah ! souffla Annette. Une princesse ? Vous voulez dire une *vraie* princesse ?

— Oui, quand elle était petite fille on l'a présentée au Tsar, et elle lui a fait la révérence. Elle a fui la Russie au début de la Révolution bolchevique et elle est venue s'installer en Angleterre.

— Elle était riche ?

— Au début, oui. Quand j'ai commencé à m'occuper d'elle, elle était déjà ruinée.

— Elle vous payait ?

— Non.

Peggy crut qu'Annette allait poser la sempiternelle question : « Alors pourquoi êtes-vous restée ? » mais elle n'en fit rien.

— Excusez-moi, dit Peggy en hésitant. Je ne voudrais pas vous blesser, mais vous avez l'air d'avoir peur de Dalton. Est-ce que je me trompe ?

Annette frissonna. Son regard demeurait braqué sur l'entrée du labyrinthe. Ses mains courtes, aux ongles rongés s'agitaient sur les accoudoirs du fauteuil. Malgré elle, Peggy se mit également à fixer le trou sombre de l'allée, comme si quelqu'un allait tout à coup émerger de la semi-obscurité stagnant entre les haies.

— C'est un petit salopard, murmura Annette.

Un jour que je m'étais endormie au soleil il m'a poussée dans le labyrinthe...

— Vous ne vous êtes pas réveillée ?

— Non, j'avais pris des analgésiques à cause de mes douleurs à la colonne vertébrale, et chaque fois ça m'endort comme un somnifère. Quand je me suis réveillée, j'étais perdue au milieu des haies. Je ne voyais plus la maison... En fait j'étais tout près de la sortie mais je ne le savais pas. J'ai perdu la tête. J'ai cru je ne sais quoi : que j'étais entrée là en état somnambulique ou un truc de ce genre, vous voyez ?

Peggy sentit la chair de poule remonter du creux de ses reins jusqu'à sa nuque.

— Je n'ai plus osé bouger, expliqua Annette. J'avais peur de m'égarer davantage. J'ai commencé à hurler, de toutes mes forces, mais ça ne sert pas à grand-chose, parce que les haies sont très épaisses et qu'elles empêchent complètement le son de passer. Vous pouvez crier à pleins poumons, personne ne peut vous entendre de la maison.

— Et vous n'avez pas pensé à suivre les traces du fauteuil ?

— Bien sûr que si, mais il les avait effacées. Vous voyez ce que je veux dire : il avait balayé les graviers derrière lui en s'en allant. Tout autour de moi le chemin était vierge. Net.

— Et vous êtes restée là combien de temps ?

— Jusqu'à la nuit. Il a plu ce jour-là et je crevais de froid. Ce n'est qu'au moment du repas que Cecilia s'est inquiétée de mon absence et que Dalton a avoué sa blague.

— Et sa mère l'a puni ?

— Non, vous déconnez ? On ne punit pas Dalton, jamais. C'est un enfant à problèmes. Là-bas, aux États-Unis, il a vécu une expérience « traumatisante », alors tout ça n'est pas vraiment de sa faute. Vous pigez ? Il a tous les droits. Vous serez son punching-ball. Son esclave. Il vous faudra encaisser avec le sourire. C'est un sale petit vicieux. Il se peut qu'il vous demande des choses dégoûtantes sous prétexte que vous êtes à son service.

— Des choses dégoûtantes ?

— Vous voir nue, par exemple.

— Et si je refuse ?

— Alors il piquera une de ses célèbres colères. Il hurlera, se roulera par terre, deviendra violet et se mettra en demeure d'avaler sa langue. On vous a sûrement déjà dit qu'il ne faut à aucun prix le contrarier ?

— Oui, mais il y a tout de même des limites. Qu'est-ce que je suis censée faire ? Devenir sa courtisane ?

— À vous de voir, ça ne me regarde pas. Officiellement vous êtes là pour le surveiller, l'empêcher de se nuire et de nuire aux autres. Il ne doit pas s'approcher du bébé. On vous a dit ça ?

— Oui. Le bébé. Il s'appelle Lee, c'est ça ?

— Oui. Il a huit mois.

— Dalton n'aime pas son petit frère ?

— Vous êtes complètement godiche ou quoi ? Dalton a les boulons de la tête qui ne tiennent plus en place. Il faudrait lui changer le cerveau, les circuits ont grillé, mais ça, il ne faudra jamais en parler. Jamais. Surtout pas à Cecilia.

— Mais est-ce que ce gosse ne serait pas mieux dans un institut spécialisé... ou chez un psy ?

Annette saisit les roues de son fauteuil et les actionna, tournant le dos au labyrinthe.

— Officiellement Nuts n'est pas malade, expliqua-t-elle. Les événements auxquels il a assisté en Amérique l'ont juste un peu déboussolé, mais-avec-du-temps-tout-rentre-dans-l'ordre. Et puis ça ferait mauvais effet si on apprenait que le fils de Tanner Holt n'a plus toute sa tête.

— Je vois, fit doucement Peggy.

Mais en réalité elle ne voyait rien du tout. Pendant qu'Annette peinait pour remonter l'allée, Peg se retourna pour contempler le labyrinthe. Sous le ciel gris, il avait quelque chose d'une forteresse végétale aux remparts peu élevés mais menaçants. La texture resserrée des haies ôtait à celui qui s'y égarait l'espoir de couper à travers les taillis pour se tirer d'affaire en trichant. Tout autour, s'étendait le gazon spongieux. Puis une futaie de grands arbres morts dont les troncs déchiquetés, dépourvus d'écorce, se dressaient comme des totems ou des sculptures modernes en bois flotté. Ce spectacle dégagait une certaine beauté.

— C'est comme ça depuis la guerre, expliqua Annette en haletant. La région a été durement touchée par le Blitz. Un avion allemand s'est abattu dans le parc, un jour. Il a pris feu. Il faut éviter de se promener dans la forêt hors des sentiers balisés. Il paraît qu'on trouve encore des bombes dans le sol, c'est très argileux par ici. Quand il pleut beaucoup, on patauge dans la boue et j'évite de sortir. Les vieux du village disent que les bombes se sont enfoncées dans la gadoue sans exploser, et qu'elles sont toujours là. Nuts est au courant de tout ça ; évidemment ça l'intrigue. Il vous cassera les pieds pour que vous le laissiez entreprendre des fouilles.

— Il serait peut-être utile de faire appel aux démineurs, non ? suggéra Peggy.

Annette s'immobilisa au sommet de la côte. La sueur faisait luire son front pâle piqueté de boutons d'acné. Peggy aurait bien voulu l'aider à gravir la pente, mais elle n'osait poser les mains sur les poignées du fauteuil, ne sachant comment l'infirme accueillerait cette manifestation de pitié.

— Écoutez, martela Annette. Je vais vous mettre au courant une bonne fois pour toutes. Tanner Holt est ici incognito. Personne ne doit savoir qu'il habite Hunter Hall, vous comprenez ? Il ne faut pas que les incidents qui se sont produits à Cambridge se renouvellent à Bludbury. Il lui faut la paix, le calme. Une vie normale, quoi. Vous êtes là pour ça, pour empêcher que son sale morpion de fils ne vienne lui gâcher l'existence. Vous saurez faire ça ?

— J'essaierai.

— Ne me prenez pas pour une garce, dit la jeune infirme d'un ton soudainement radouci. Mais Nuts va vous en faire baver. Ce sera dur.

— Ça n'était pas tous les jours facile avec la vieille dame, vous savez...

— La princesse ?

— Oui. À la fin c'était redevenue une très vieille petite fille, capricieuse, méchante.

Annette baissa la tête.

— J'imagine, dit-elle. Vous me raconterez ça plus tard, si Nuts nous en laisse le temps.

2

Elles arrivèrent enfin devant la maison, une immense bâtisse de brique rouge à laquelle différents propriétaires avaient apporté des touches néogothiques ; elle était flanquée d'une écurie et des pins sylvestres poussaient, beaucoup trop près des murs. L'atmosphère générale trahissait un certain abandon, comme si personne n'avait logé là pendant très longtemps. Peggy le fit remarquer à Annette.

— C'est à cause des bombardements, expliqua l'infirmière. Une partie de la maison est inhabitable. On raconte qu'une bombe s'est coincée quelque part dans le grenier sans exploser, et qu'elle est toujours là, depuis tout ce temps.

— Une bombe ?

— Oui, une grosse. Personne n'a jamais pu la trouver et c'est sûrement de la foutaise, mais ça a fait baisser les prix. Au fil des années la valeur du domaine n'a cessé de dégringoler. Tous les acheteurs potentiels se défaussaient dès qu'ils apprenaient l'histoire de la bombe.

— Vous y croyez, vous ?

Annette eut un geste vague.

— J'en sais rien, marmonna-t-elle. C'est possible. C'est immense là-haut. Jadis on entassait le foin dans les greniers. Le foin pour les chevaux. Mr Tanner m'y a emmenée une fois, en me portant dans ses bras. Il est très fort. Il m'a fait faire le tour du propriétaire. Je me rappelle que c'est immense et très sale, avec des poutres partout.

— Mais on n'a jamais fait de recherches sérieuses ? s'étonna Peggy.

— Hé ! lança Annette dont le visage prit tout à coup un air espiègle pour le moins inattendu. Vous n'allez pas me dire que vous avez peur de cette foutue bombe ? Si ? Vous avez la trouille ? Mince, c'est juste un conte à dormir debout inventé par les gens du coin pour emmerder les Londoniens.

Peggy se contraignit à sourire. Elle eut soudain honte de s'être montrée ridicule. Pourquoi était-elle si nerveuse depuis son arrivée à Hunter Hall. Et où se cachait Nuts ? Elle aurait aimé le rencontrer, en finir avec les présentations. Elle ne se sentait pas à l'aise dans son personnage de baby-sitter. Elle redoutait de ne pas réussir à établir le contact avec l'enfant. Elle n'avait aucune expérience en matière de puériculture.

« Ne te raconte pas d'histoire, pensait-elle. La princesse Ozotsukoï était grabataire, même si elle était devenue méchante, elle ne pouvait pas bouger, avec Nuts, ce sera différent. Tu vas avoir affaire à un gosse qui ne tient pas en place. Un vrai démon. »

Elle eut un nouveau regard pour la maison. Elle était immense, avec trois corps de bâtiments disposés en U, et de curieuses colonnades soutenant les balcons. La blancheur du marbre tranchait sur la brique brune. Çà et là, apparaissaient des rafistolages de fortune. Sur le toit, les ardoises neuves dessinaient un patchwork de pièces rapportées.

— Rien n'est encore vraiment installé, observa Annette. Ne prêtez pas attention au fouillis.

Les pièces étaient immenses, à peu près aussi intimes que le hall de Victoria Station. Le moindre bruit s'y changeait en écho. Pour l'heure, le sol était jonché de paille et de copeaux de plastique provenant des caisses du déménagement. Peggy, sa petite valise de carton à la main, s'y sentit minuscule. De grandes vitrines occupaient les parois lambrissées, on y avait entassé comme à la hâte des porcelaines du Staffordshire. Les figurines, couvertes d'une poussière duveteuse, semblaient s'y bousculer comme les acheteuses chez Harrods, le jour des soldes. Le grand hall sentait le moisi, le salpêtre, et la suie des vieilles cheminées. Par endroits, les cartons éventrés constituaient des barricades.

— Il n'y a personne ? s'enquit Peggy.

— Cecilia est à Bludbury avec son mari, répondit l'infirmière. Elle peut sortir, elle, on ne risque pas de la reconnaître. Pour Tanner c'est plus difficile, sa photo est parue dans tellement de journaux. Et puis il y a eu cette série télé tirée de ses romans, et

dont il présentait les épisodes. Son visage est trop connu. Il faut toujours qu'il mette des lunettes noires, un chapeau...

Peggy hocha la tête au hasard, pour ne pas paraître idiote. Elle n'avait aucune idée de ce dont parlait Annette. Avec la vieille darne elle avait vécu si retirée du monde, et pendant si longtemps, qu'elle se faisait l'effet d'une prisonnière libérée après cinq années d'incarcération. Il y avait des modes, des mots, qu'elle ne comprenait pas. Elle n'aurait jamais pensé qu'un auteur de romans à suspense puisse être aussi célèbre.

— Votre chambre est en haut, précisa Annette, mais je ne peux pas vous y emmener à cause de l'escalier. Plus tard Tanner fera installer un ascenseur, mais pour le moment il faut se débrouiller avec les moyens du bord et essayer d'habiter cette épave du mieux possible. Montez l'escalier et suivez les flèches. Cecilia m'a dit qu'elle collerait des panneaux sur les murs. Installez-vous, prenez votre temps. Quand vous redescendrez nous ferons du thé.

— Quand allez-vous me présenter l'enfant ? demanda Peggy.

— Oh ! Ne soyez pas si pressée de monter sur le ring, siffla Annette. Il fait la sieste.

— Je croyais qu'il ne tenait pas en place ?

— On lui donne un sirop... Un calmant léger. Ça lui permet de récupérer. Ne vous cassez pas la tête, il n'est pas en sucre. Vous feriez mieux de vous inquiéter pour votre petite personne. Cette fois, vous n'avez pas affaire à une vieille dame.

Peggy prit la direction de l'escalier sans répondre. Elle était troublée, au bord de la déroute. Elle se demanda une seconde si elle ne ferait pas mieux de tourner les talons et d'aller attendre l'autocar au bord de la route, au bout de cet interminable chemin baptisé Sorrow Lane.

— Hé ? cria Annette à la seconde même où elle posait le pied sur la première marche. N'oubliez pas de fermer votre armoire et de conserver la clef sur vous.

— Pourquoi ?

— Parce que sinon le petit salopard s'amusera à lacérer vos sous-vêtements, à raccourcir vos pantalons et à découper des fenêtres dans vos jupes... aux endroits stratégiques, évidemment.

Peggy continua son ascension. L'humidité traversait sa vieille veste de tweed aux coudes renforcés par des pièces de cuir qu'elle avait elle-même taillées dans un antique sac à main de la princesse Ozotsukoï. Au premier étage elle découvrit une enfilade de chambres inoccupées. Sur le papier peint des murs, les meubles disparus avaient dessiné des silhouettes aux couleurs plus vives. Ce vide, ces échos, finissaient par donner le vertige. La jeune femme se remémora les cinq dernières années passées dans l'appartement minuscule de la princesse au-dessus du *fish-and-chips*, et de *l'indian-take-away* dont montait en permanence un brouillard de curry qui finissait par vous irriter les yeux. Cinq années dans un deux pièces de vingt-huit mètres carrés dont tous les murs disparaissaient sous les énormes meubles sauvés du naufrage russe. Des armoires où l'on aurait pu ranger une demi-douzaine de *Horse-guards*, le bonnet sur la tête et la baïonnette au canon. Des armoires où s'entassaient des kilos de papiers jaunis couverts de caractères cyrilliques, et que la princesse se faisait apporter plusieurs fois par semaine, afin de les consulter.

Peggy repéra la première flèche – une simple feuille de papier scotchée sur le mur, et rayée d'un trait au feutre noir. C'était bien là la désinvolture américaine dans toute son horreur, et elle dut faire un effort pour ne pas s'en sentir humiliée. Avait-elle donc si peu d'importance qu'on pouvait se contenter de l'accueillir au moyen de quelques morceaux de papier ? Une fois de plus, elle se dit qu'elle ferait mieux de plier bagage et de retourner d'où elle venait.

Mais justement, d'où venait-elle ?

« De nulle part, fut-elle forcée de s'avouer. Maintenant que la princesse est morte tu n'as même pas un logement où dormir. Tu es à la rue. Est-ce que tu peux rentrer ça dans ta petite tête ?
À la rue. »

À l'heure qu'il était, l'appartement dominant le *fish-and-chips* devait avoir été vidé de ses meubles ; des ouvriers arrachaient les papiers pisseux des murs, lessivaient le parquet. On allait repeindre, louer à un jeune célibataire point trop regardant sur la question des sanitaires. La parenthèse Ozotsukoï se refermerait, à jamais.

Peggy avançait, continuant à suivre les flèches. Où se trouvait donc sa chambre ? Perdue à l'autre bout de la maison ? Les couloirs lui paraissaient interminables et mal éclairés. Les lattes du parquet grinçaient. Elle finit par comprendre qu'elle tournait en rond. Quelqu'un avait déplacé les flèches de manière à la faire revenir sur ses pas ! Comme elle ne connaissait pas les lieux, elle avait mis un moment à réaliser qu'elle empruntait pour la troisième fois le même corridor. Était-ce la première farce du gamin ? Bah, ce n'était pas méchant. Une taquinerie, sans plus. Est-ce qu'il l'épiait au travers d'un trou de serrure, pouffant de rire chaque fois qu'elle passait devant lui ? Elle décida de ne pas se donner davantage en spectacle et reprit le chemin du rez-de-chaussée.

Annette l'attendait au seuil de la cuisine, les mains croisées sur le ventre. Elle eut un coup d'œil acéré pour la petite valise que Peggy portait encore.

— Vous n'avez pas trouvé ? s'étonna-t-elle.

La jeune femme lui expliqua en quelques mots la farce dont elle avait été victime.

— Ce n'est pas grave, s'empressa-t-elle de conclure. N'en faisons pas un drame.

Annette lui jeta un regard méprisant.

— Faites gaffe, lui lança-t-elle. Il va vous faire tourner en bourrique. Une seule chose l'intéresse : vous voir quitter la maison en larmes, vaincue.

— Je ne quitterai pas la maison, déclara Peggy avec une force qui l'étonna. Je n'ai nulle part où aller.

— Oh-oh-oh ! fit Annette. Alors c'est pour ça qu'on vous a envoyée. Eh bien, on vous a sacrément piégée ma belle ! Vous allez mourir les bottes aux pieds, comme un vrai soldat ?

Peggy ne répondit pas et regarda autour d'elle. La cuisine était à l'image du reste de la maison : immense et à l'abandon. Des dizaines de casseroles et de bassines pendaient à des crochets, grasses et grises. Les fourneaux éteints depuis des mois – voire des années – n'exhalaient plus aucune odeur de graillon.

Sur une longue table en bois on avait posé un joli napperon, une théière chinoise et deux tasses.

— C'est de l'oolong de Formose, précisa Annette. Il est moins chargé en théine que les autres. C'est meilleur pour mes reins, moins diurétique.

Peggy s'assit. Sur une soucoupe on avait débité un *syllabub* en rondelles.

« Tu dois te réhabituer aux autres, songea Peggy. C'est maintenant ou jamais. C'est ta seule chance de redevenir normale. Tu n'as que vingt-cinq ans. Bon sang ! Ce n'est pas vieux ! Si tu flanches tu es fichue. Définitivement fichue. »

— La vieille dame, attaqua soudain Annette. Elle vous en a fait voir de toutes les couleurs, hein ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ? répondit prudemment la jeune femme.

— Parce que je commence à entrevoir votre profil, ricana Annette. Vous êtes un peu comme une nurse qui aurait fait le Vietnam, hein ? Vous êtes blindée et incapable de vous réadapter à la vie normale... C'est pour ça qu'on vous a proposé ce job !

— La vieille dame était parfois méchante, c'est vrai, admit Peggy. Quand je lui redressais ses oreillers, elle en profitait pour me pincer jusqu'au sang. Quand je lui refusais un caprice, elle me giflait... du moins elle essayait, parce qu'avec ses mains déformées par l'arthrite, elle se faisait plus de mal qu'à moi.

— Mince, soupira Annette. Vous étiez maso ou quoi ? Vous avez une vocation de bonne sœur ? Ou alors vous espériez l'héritage ?

Peggy choisit de ne pas se vexer.

— Non, dit-elle. Je savais bien qu'elle n'avait plus un sou. D'ailleurs elle ne me payait plus depuis longtemps.

— Pourquoi êtes-vous restée alors ? Vous l'aimiez bien ?

Peggy ne répondit pas. Elle en aurait été incapable. Elle ne savait pas elle-même pourquoi elle était restée. Est-ce qu'à un moment ou un autre elle avait éprouvé une certaine forme d'affection pour la princesse ? Avait-elle été apitoyée par tant de vulnérabilités Par ce corps maigre et tordu prisonnier du grand lit à baldaquin, vestige d'une splendeur enfuie ?

Elle songea soudain aux livres de Beatrix Potter qu'elle avait entassés dans sa valise dès qu'elle avait su qu'elle aurait à

s'occuper d'un petit garçon. Dieu ! Comment pouvait-on être aussi naïve ? Beatrix Potter à un gamin qui découpait déjà les culottes des daines.

— C'est la mère Weber qui vous a aiguillée ici, n'est-ce pas ? demanda Annette. D'où vous la connaissez ?

Peggy, eut un geste vague, de découragement. C'était un peu long et difficile à expliquer. Comment avait-elle rencontré Samantha Weber, la directrice des éditions Sweeton & Sweet ?

— À cause de la princesse, murmura-t-elle en portant la tasse à ses lèvres. On devait faire un livre sur elle, sur ses souvenirs. Elle avait rencontré le Tsar, la grande duchesse Anastasia. Elle prétendait connaître la solution de l'énigme... Je devais essayer de la faire parler et l'enregistrer sur un magnétophone. Elle avait une mémoire fabuleuse pour tout ce qui concernait le passé. Elle était capable de décrire les uniformes de Nicolas II au bouton de guêtre près.

— Mais par contre elle ne se rappelait jamais votre nom, pas vrai ?

— Si. Parfois elle m'appelait Douchka, quand elle était de bonne humeur, mais la plupart du temps elle disait : « Hé ! toi, là-bas... viens un peu ici. » Au début elle avait une canne, avec laquelle elle me frappait, puis la canne est devenue trop lourde, et elle l'a remplacée par une cravache. À la fin elle ne pouvait même plus soulever la cravache.

— Une vieille salope, oui ! Moi, je ne l'aurais pas laissée me traiter comme une moujik ! Vous devez être un peu maso, c'est sûr. Vous allez bien vous entendre avec l'autre petit vicieux.

— Mais non, fit Peggy en essayant de ne pas laisser transparaître son irritation. Je sais que les autres ne peuvent pas comprendre... Elle était si... démunie. Elle n'avait que moi. C'est trop compliqué à expliquer. J'ai du mal à m'y retrouver moi-même. Quand elle est morte, Samantha Weber m'a conseillé de continuer à enregistrer tout ce que je savais de la princesse, tout ce qu'elle avait pu me dire et dont je me rappelais.

— Vous allez continuer le livre sans elle ?

— Oui. Quelqu'un va nous aider. George Quarantine.

— Le gros George ? C'est le nègre de la mère Weber. Il rédige les biographies de chanteurs et de vedettes analphabètes publiées par Sweeton & Sweet. Alors, en attendant d'avoir les cassettes, ils vous ont casée ici. Comme ça, ça ne leur coûte rien ! Ce sont de vrais chiens ! Je vais en parler à Tanner, il n'est pas comme ça, lui. Il vous paiera. Je suis certaine qu'il n'est même pas au courant de ce trafic. C'est un écrivain, il vit sur un nuage. C'est Cecilia qui s'occupe de tout le côté matériel. Elle est à la fois sa femme, son agent, son intendante. Elle lui fait ses sandwiches, des mômes, et rédige sa déclaration d'impôts.

En prononçant ces mots elle rougit comme si elle avait conscience d'être allée trop loin.

— Non, je déconne, dit-elle. Cecilia, elle est bien. Je l'aime beaucoup, même si ce n'est pas quelqu'un de chaleureux. Moi j'ai ma grande gueule, mais faut en prendre et en laisser, vous ferez vite le tri. Je vais vous arranger le coup avec Tanner. Et puis je vais m'occuper de votre chambre.

Manœuvrant son fauteuil elle sortit de la cuisine et s'avança jusqu'au pied du grand escalier.

— Nuts ! hurla-t-elle soudain avec une force qui fit sauter Peggy sur sa chaise. Petit salopard ! Tu as trois minutes pour remettre les flèches dans le bon sens ! Et tu as intérêt à ce que Miss Peggy trouve sa chambre quand elle va monter, sinon je mettrai dans ton sirop un produit qui te fera tomber la quéquette ! Là, t'es prévenu ! Le compte à rebours est commencé...

Un grand sourire lui fendait le visage, elle regagna l'office.

— Il va obéir, assura-t-elle en se resservant du thé. C'est déjà un sale petit macho qui craint pour sa virilité. Dans un quart d'heure vous pourrez monter défaire votre valise. Mais par la suite faudra vous débrouiller toute seule. Sinon il ne vous respectera pas. C'est comme ça qu'on agit dans les chenils pour pas se faire mordre par les chiens.

3

La théière vide, Peggy saisit sa petite valise de carton et monta une nouvelle fois l'escalier. L'humidité transperçait ses vêtements et elle se fit la réflexion qu'avant vingt-quatre heures toute sa garde-robe empesteraient le caveau. Hunter Hall, malgré tout son faste, faisait partie de ces maisons dont placards et armoires sont perpétuellement tapissés de moisissure.

Les feuilles de papier fléchées avaient été recollées, mais beaucoup plus bas, et de travers. La jeune femme en fut attendrie. Le parcours la mena à une petite chambre manifestement redécorée et dont les murs s'ornaient d'un papier à rayures roses et blanches. Le parquet avait été poncé, ciré, les rideaux et le dessus-de-lit étaient neufs, roses eux aussi. L'ameublement se composait d'une grosse armoire en loupe d'orme, assez abîmée, d'une table de chevet et d'un scriban aux multiples tiroirs. La fenêtre donnait sur le labyrinthe, mais la maison était trop éloignée pour qu'on puisse réellement établir une carte du tracé sinueux décrit par les haies resserrées. Pourtant Peggy se demanda si elle ne tenterait pas de dresser un plan, à ses moments perdus. Peut-être qu'avec une bonne paire de jumelles... ?

Elle posa sa valise sur le lit et ouvrit les deux battants de l'armoire. Elle était un peu crispée, redoutant à tout moment de faire les frais d'une farce douteuse : grenouille pendue au bout d'une ficelle et gigotant désespérément, rat mort rangé dans le tiroir du chevet. Elle poussa un soupir de soulagement en découvrant qu'il n'y avait rien dans le meuble. Rapidement, elle accrocha ses rares vêtements sur les cintres. Elle ne possédait que des hardes usées jusqu'à la corde, et qui provenaient de chez Boots ou Moonsoon. Au fond de la valise reposait le magnétophone prêté par Samantha Weber – un vieux Huer 4000 Report L, increvable – une machine de métal gris, rébarbative et qui fonctionnait avec des bobines. George

Quarantine avait passé une demi-heure à lui en expliquer le fonctionnement.

« Pour une biographie, avait-il marmonné, les bobinots c'est mieux, plus solide. On peut se les repasser plusieurs fois sans que la bande craque. Les cassettes, c'est de la merde. »

Il lui avait confié la machine avec une provision de bobines et un lourd micro. Chaque nuit, au moment de se mettre au lit, Peggy se saisissait de l'appareil, le posait sur son ventre, puis elle commençait à monologuer, les yeux dans le vague. Le ronronnement du moteur éveillant de curieux échos dans son abdomen. Elle surnommait cette activité : la prière du soir. Elle ne détestait pas faire ainsi le bilan des cinq années passées avec la princesse. Elle avait enregistré trois bobines, cela représentait une dizaine d'heures de soliloque, et elle ne savait déjà plus très bien ce qu'elle avait raconté.

Au moment où elle refermait l'armoire, elle perçut un frôlement en provenance du couloir. Elle ne se retourna pas et fit semblant d'arranger ses cheveux. Dans la glace, elle vit apparaître une petite tête au ras du parquet, celle d'un enfant coiffé d'un casque militaire en plastique, occupé à ramper sur le sol en poussant une mitrailleuse devant lui. Il s'était barbouillé le visage avec une quelconque matière brune – peut-être du cirage ou du chocolat ? Si bien qu'on ne distinguait rien de ses traits. Au milieu de ce camouflage ridicule ses yeux s'ouvraient comme deux billes blanches et noires, à la fixité un peu inquiétante.

Peggy décida de ne pas bouger. Son cœur s'était mis à battre très vite et elle crispait les muscles du dos comme si on allait la poignarder. Elle se jugea stupide et se força à se détendre.

Allait-il l'attaquer, là, maintenant ? L'asperger d'encre, ou lui jeter quelque chose de répugnant en pleine figure ? Elle retint son souffle. Le gosse, couché sur le plancher, l'examinait à l'aide d'une paire de jumelles. Une vraie baby-sitter aurait sans doute frappé dans ses mains, saisi le gamin par la peau du dos pour le traîner dans la salle de bains et le débarbouiller. Elle ne fit rien, moins par calcul que parce qu'elle se trouvait sous l'emprise de la stupeur. Son examen terminé, l'enfant se retira. Peggy l'entendit chuchoter. Il parlait tout seul, tel un soldat appelant sa base au moyen d'une radio portable, ponctuant son

monologue de « craac... tchuitt... zzzz... ». Au bruit de reptation, la jeune femme comprit qu'il s'éloignait sur le ventre.

Elle resta une minute immobile, à considérer son reflet dans le miroir de l'armoire. Elle était grande et mince, presque maigre, avec un physique de sprinteuse qui la condamnait à toujours flotter un peu dans ses vêtements. Elle avait la peau laiteuse et criblée de taches de rousseur. Ses cheveux, qu'elle coupait elle-même de façon un peu garçonnière, hésitaient entre le blond et le roux. Ses mains étaient longues et délicates, très gracieuses. Les garçons disaient qu'elle avait une très belle bouche, et elle avait un peu honte d'afficher de manière aussi ostentatoire une sensualité qu'elle n'était pas certaine de ressentir. Ses yeux gris changeaient de couleur avec le temps, comme ces statues-baromètres qu'on vend à Brighton. Elle n'était pas très sûre que cet ensemble hétéroclite constituât un paysage véritablement séduisant et par-dessus tout, n'aimait pas ses seins, trop développés pour un torse sur lequel on pouvait compter les côtes lorsqu'elle était nue.

Elle se tourna le dos et alla s'asseoir de l'autre côté du lit, face à la fenêtre. Elle avait les jambes un peu molles. Elle se sentait à la fois tendue et lasse. Le voyage en train puis en autocar l'avait fatiguée. La campagne gorgée de pluie lui avait paru immense et avait provoqué en elle un début de vertige. Elle n'avait plus l'habitude des grands espaces. Là-haut, à Notting Hill, dans l'appartement de la vieille dame, elle s'était accoutumée à l'exiguïté, aux atmosphères étouffantes.

Pendant cinq ans elle avait dormi sur un vieux chippendale au cuir écaillé, dans un sac de couchage acheté au marché aux puces de Portobello. C'était une maison vétuste où le gaz fonctionnait encore au moyen d'un compteur tirelire dans lequel il fallait glisser des pièces de 5 pences. La salle de bains commune n'était guère fréquentée par les locataires, et il n'était pas rare que la baignoire soit remplie de vaisselle sale qu'on lavait au moyen de la douchette flexible, ou que des haricots trempent dans le lavabo.

Katia Ozotsukoï ne quittait pratiquement plus sa chambre. Minuscule au milieu du grand lit à baldaquin, elle monologuait en roulant interminablement les R, égrenant les horreurs de la

révolution bolchevique avec un souci du détail qui aurait fait les délices d'un historien.

C'était d'ailleurs l'Histoire qui avait conduit Peggy à la rencontrer, ou plutôt ce mémoire qu'elle rédigeait pour l'université. Elle était venue pour un entretien, son petit magnétophone dans sa serviette, sage boursière de Cambridge bien décidée à se donner plus de mal que ses condisciples. Oui, elle était venue, et n'était jamais repartie.

Katia l'avait prise au piège de ses souvenirs, de cette vie incroyable remplie de meurtres, d'exécutions, de saccages, de passions sensuelles interdites. Katia avait été la femme de tous les excès, peut-être était-ce cela qui avait séduit Peggy ? Ces fortunes dilapidées à la roulette, ces officiers se brûlant la cervelle au terme d'une nuit d'amour délirante dans une datcha enfouie sous la neige. Le champagne, le sang, Fabergé, le Tsar et l'ombre grimaçante de Raspoutine. Les orgies de palais et les complots d'empoisonneurs. Peg avait fini par tout mélanger. Elle avait cessé de prendre des notes, se contentant d'écouter et de faire des gâteaux, car la vieille darne était gourmande de sucreries. Tout y passait : *syllabubs* gorgés de confiture, *jam roly-poly* arrosés de crème fraîche liquide, *sponge cake* à la mélasse. Elle n'était jamais rassasiée et Peggy avait très vite abandonné ses livres pour vivre les mains dans la farine.

Elle avait quitté l'université, sans vraiment savoir pourquoi. La tante Rosemary – son unique parente – lui avait aussitôt fait savoir qu'elle la déshéritait et qu'il était inutile, désormais, de venir sonner à sa porte.

— Ma pauvre fille, lui avait-elle jeté, tu viens de gâcher toutes tes chances, et pourquoi ? Pour devenir la bonniche d'une aristocrate ruinée. Je crois que tu es aussi folle que ta pauvre mère, Dieu ait son âme !

Souvent, le soir, en se recroquevillant sur le vieux chippendale, Peggy s'était posé la question : avait-elle perdu la tête ? Elle n'avait jamais connu son père, quant à sa mère, artiste lyrique dans une troupe condamnée aux circuits de province, elle ne l'avait rencontrée qu'entre deux tournées, et deux « protecteurs ». C'était une jolie femme qui s'observait beaucoup dans les miroirs et cherchait à effacer ses rides du

bout de l'index, comme on défroisse un tissu marqué par un faux pli. C'était d'elle que Peggy tenait sa belle bouche. Elle était morte bêtement avec les autres membres de sa compagnie, lorsque l'autocar qui les transportait était tombé dans un ravin, en Écosse.

La tante Rosemary avait dès lors élevé sa nièce d'une manière assez distante et en lui répétant : « J'espère que toi, au moins, tu prendras la pilule. Tu vois comment on peut gâcher la vie des honnêtes gens pour une minute de plaisir ! »

Peggy se pencha, hésitant à enlever ses chaussures et à s'étendre. Elle avait peur que l'enfant ne vienne lui voler ses souliers. C'était la seule paire qu'elle possédait et elle s'imaginait mal courant nu-pieds dans les couloirs à la poursuite du gamin. Le labyrinthe l'hypnotisait. Les paupières plissées, elle essayait d'en suivre les circonvolutions. Est-ce que Tanner Holt s'y promenait en réfléchissant à l'intrigue de ses romans ? Non, puisqu'Annette avait affirmé que personne n'était plus capable d'affronter le piège de verdure sans s'y perdre.

De manière assez amusante c'est grâce à la princesse qu'elle avait connu les œuvres de Tanner Holt. Jamais auparavant elle n'avait touché à ce genre de littérature, mais Katia Ozotsukoï était friande d'histoires sanglantes, et elle n'aimait rien tant que se ratatiner dans son lit tandis que Peggy, assise à son chevet, déchiffrait à voix basse une prose emplie de meurtres, d'assassins fous et d'hérédité maudite. Katia avait entendu parler de Tanner à la BBC où l'on avait lu des extraits de son dernier ouvrage, et elle avait aussitôt expédié Peggy à la bibliothèque du quartier pour emprunter les livres de cet auteur à la mode. La jeune femme était revenue, chargée de trois briques de papier aux couvertures horriblement racoleuses : *La Marque du bourreau*, *La Sueur aux tempes*, *Le Sourire noir...* Chacun des ouvrages comptait un bon millier de pages et était imprimé sur un mauvais papier déjà jauni. L'un d'entre eux empestait la friture comme s'il avait séjourné dans la cuisine d'un *fish-and-chips* pendant plusieurs mois, et elle avait imaginé sans mal un cuistot en tricot de corps, roulant d'une

main la morue dans la pâte à frire et feuilletant de l'autre *le dernier chef-d'œuvre de Tanner Holt, le maître du mystère*.

Dieu ! Combien d'heures avait-elle passé penchée sur ces pages mal imprimées, à chuchoter dans la nuit, tandis que la princesse s'agitait sous sa couette, pestant contre les rhumatismes qui l'empêchaient de trouver le sommeil ?

Elle n'avait jamais pu déterminer si ces histoires étaient véritablement effrayantes ou totalement ridicules. La notice, en quatrième page de couverture, affirmait que Tanner Holt avait d'ores et déjà vendu plusieurs millions d'exemplaires aux États-Unis. Il avait quarante-trois ans et vivait en Californie, à Beverly Hills. Une photo en noir et blanc le présentait sous l'aspect d'un homme très grand, lourdement charpenté, au physique de footballeur empâté. Il avait les cheveux longs, noués en catogan. Cette coiffure de surfer ou de vedette du rock ne convenait guère à son visage rond au petit nez chaussé de grosses lunettes d'écaille. Peggy avait jugé qu'il n'avait pas vraiment l'air inquiétant pour un « maître du mystère ». Elle avait trouvé qu'il ressemblait davantage à un plagiste vieillissant, ou à l'un de ces profs américains qui essayent d'amadouer leurs étudiants en adoptant leur dégaine. Derrière les verres en cul de bouteille des lunettes, les yeux manquaient pour le moins d'assurance. Elle avait été attendrie par ce regard traqué, et elle avait cessé de lui en vouloir de manquer à ce point de talent.

En fait, lorsqu'elle y repensait, elle ne se rappelait guère que de *La Marque du bourreau*. L'histoire affreuse d'un ancien bourreau chinois licencié par son mandarin, et qui émigrerait aux États-Unis à l'époque de la construction du chemin de fer transaméricain. Le bonhomme, lassé des excès commis par les Blancs sur les coolies, reprenait son occupation de jadis et se faisait un devoir de couper la tête de tous les contremaîtres surveillant la progression de la voie. Le roman se réduisait à cette accumulation d'horreurs minutieusement décrites, à ce catalogue d'amputations que Peggy avait jugé affreusement répétitif. Katia ne partageait pas cet avis, et il lui arrivait fréquemment de s'agiter dans son lit en s'écriant :

— C'est ça ! C'est exactement ça ! Comme au temps des bolcheviks ! Ma petite, si tu savais ce qu'ils ont fait à notrrre pauvrre Tsarr !

Tanner Holt... Jamais Peggy n'aurait alors pensé qu'elle deviendrait un jour son employée. Elle n'avait vu en lui qu'un de ces *best-sellers* scandaleux qui exploitent les pulsions malsaines des gens et gagnent des millions en présentant des comptes-rendus d'autopsie sous forme romancée. À plusieurs reprises elle avait essayé de convertir Katia Ozotsukoï au charme de Dickens ou de Charlotte Brontë, mais la vieille dame avait repoussé ces propositions avec fureur. Elle tenait à sa ration de sang, de ténèbres et de fantômes comme à ses infusions de romarin dont elle buvait des litres sous prétexte que c'était là un excellent remède pour la mémoire.

— Je sais qui est le meurtriiier fou ! criait-elle au beau milieu de la nuit en se dressant soudain sur ses oreillers. C'est le garrdien du musée.

Elle adorait résoudre l'énigme au bout d'une quarantaine de pages, parfois même avant que le premier meurtre ait été commis ! Elle détestait se tromper, et, souvent, Peggy devait improviser une nouvelle fin au roman, de manière à ce que la vieille dame n'entre pas dans une colère phénoménale en découvrant qu'elle avait été bernée par un auteur plus malin qu'elle. Cette gymnastique n'était pas toujours très facile, et, plus d'une fois, Peggy s'était surprise à haïr Tanner Holt pour les casse-tête auxquels elle se trouvait condamnée par sa faute.

Elle s'ébroua, réalisant qu'elle avait failli s'endormir. Elle se redressa, s'examina dans le miroir et peigna ses cheveux courts à l'aide de ses doigts écartés. La nuit tombait. Où se trouvaient donc ses employeurs ? Qu'était-elle censée faire ? Préparer le repas du petit garçon ? Le baigner, le mettre au lit ?

Lui lire une histoire ? Est-ce qu'il allait, lui aussi, réclamer un conte horrible plein de monstres et de cadavres ?

Elle entreprit de défroisser sa veste et de se donner une allure plus présentable, mais la pénombre était telle qu'elle distinguait à peine son visage dans la glace de l'armoire. L'obscurité envahissante l'oppressait. C'était étrange, là-bas, à

Notting Hill, dans l'appartement de la vieille dame, au milieu des meubles dépareillés et des cafards fureteurs, elle n'avait jamais eu peur de rien, pourquoi l'angoisse la saisissait-elle ici, dans cette immense maison de maître ? Elle sortit de la chambre et pressa l'interrupteur du couloir, mais seule une portion du corridor s'illumina. Défaut de l'installation ou nouvelle blague du gamin ? Elle ne put nier que l'étage, à demi plongé dans les ténèbres, avait quelque chose d'impressionnant. Elle s'avança les mains tendues, à tâtons, se préparant au pire. Elle avait toujours détesté Halloween. Les petites filles ont tout à redouter de cette fête qui est généralement pour les garçons l'occasion de donner libre cours à leur méchanceté naturelle. Elle en conservait des souvenirs de grenouilles mortes cachées entre les draps de son lit, de souris crevées glissées au fond d'un soulier. Elle n'avait aucune envie que tout cela recommence. En fait, elle n'était pas très sûre de conserver le contrôle de ses nerfs en cas d'agression.

Tâtonnant elle se déplaça vers la lumière, trouva enfin le grand escalier. Il n'était pas aussi tard qu'elle croyait, à peine dix-neuf heures. Elle descendit à pas lents, la main crochée à la rampe. Par endroits, la bonne odeur de cire prenait le dessus sur celle de la moisissure. C'était agréable. Elle en fut réconfortée. Arrivée en bas, elle prit le chemin de l'office.

4

Annette était à la cuisine, occupée à se confectionner un sandwich à la viande froide arrosée de sauce HP.

— C'est vrai que vous êtes bonne cuisinière ? demanda-t-elle en voyant Peggy s'avancer sur le seuil.

— Plutôt bonne pâtissière, corrigea la jeune femme. La princesse était folle de gâteaux. Elle voulait des scones frais tous les matins. Est-ce qu'il ne faudrait pas préparer quelque chose pour le petit garçon ?

— Vous voulez dire pour Nuts ? fit Annette en levant les sourcils. Attendez, je vais vous montrer comment ça se passe. Regardez bien, je ne vous ferai pas deux fois la démonstration.

Se déplaçant sur sa chaise roulante, elle ouvrit le réfrigérateur, saisit une assiette et y déposa une tranche de bœuf au cidre assaisonnée de sauce au raifort, ainsi qu'un morceau de stilton. Elle compléta l'assortiment avec un verre de lait, deux tranches de pain et un petit pot de *jelly* rouge, puis elle se transporta dans le hall et posa l'assiette sur la deuxième marche de l'escalier.

— L'écuelle du chien est remplie ! hurla-t-elle avec une puissance étonnante chez une si petite femme. Nuts ! Tu entends ! Viens chercher ta pâtée si tu ne veux pas rester un nain toute ta vie !

Sans plus s'attarder, elle manœuvra le fauteuil pour retourner à l'office.

— C'est comme ça qu'il faut lui parler, assura-t-elle. Vous pourrez l'effrayer en lui disant des choses comme « Mange ou tu deviendras comme Annette ! » Il me trouve très laide, ça devrait le convaincre.

— Je ne ferai sûrement pas ce genre de chose, protesta Peggy interloquée.

— Oh ! Ne jouez pas la sainte nitouche, soupira l'infirmier. Travailler ici c'est comme devenir pensionnaire dans un asile de fous, alors vous savez, la pudeur et la politesse !

— Je vais faire du thé, proposa Peggy pour changer de conversation. J'ai un peu froid. Monsieur et Madame Holt ne sont pas encore revenus ?

— Ce sont des Américains, dit l'infirmier. Vous pouvez les appelez Tanner et Cecilia, ils ne vous mordront pas les fesses. Il y a un tas de chose à régler à Bludbury, en ce qui concerne la sécurité du domaine. Les grilles, les serrures, les circuits d'alarme. Pour ce qui est du thé, les *caddies* sont sur cette étagère. Il y a de tout, prenez ce qui vous chante.

Peggy passa les boîtes en revue. Il y avait effectivement du Lapsang-Souchong, du Gun powder, du Keemun, de l'Orange Pekoe, du Yunnan et du Rose Pouchong.

— En débarquant en Angleterre Cecilia a fait un raid chez Fortnum & Mason ricana Annette. Tanner, lui, ne boit que du café. Du Blue Mountain de la Jamaïque, mais ne vous encombrez pas la tête avec ça, ce n'est pas vous qui le servirez. Qu'est-ce qu'elle buvait, votre princesse ?

— Du thé en vrac qu'on achetait dans des sacs en plastique chez un Chinois, c'était moins cher.

— Elle n'avait vraiment plus d'argent ?

— Non, sa rente s'était effritée. À une ou deux reprises, pour ne pas mourir de faim, je me suis fait engager comme *tea-lady* dans des entreprises pour une semaine ou deux.

— Sans blague ? Vous poussiez le chariot avec la théière et les tasses ? Je suppose que les types vous touchaient les fesses au passage...

— Parfois, mais pas très souvent en fait. J'ai aussi travaillé à la Poste, pour le tri des cartes de Noël. Chaque année ils sont débordés, alors ils engagent des extras.

Une expression d'incrédulité s'était peinte sur les traits de l'infirmier. Gênée, Peggy se détourna et mit la bouilloire sur le feu.

— Vous êtes un sacré numéro, murmura Annette dans son dos.

Lorsqu'elles quittèrent la cuisine, Peggy portant les tasses, l'assiette posée sur la marche de l'escalier avait disparu.

— Vous avez pensé à fermer votre armoire à clef ? interrogea Annette.

— Non... avoua Peggy, j'ai oublié.

— Que vous êtes bête ! À l'heure qu'il est le mioche a déjà transformé vos culottes en confettis. Venez, je vais vous montrer où j'habite.

Elle pressa plusieurs interrupteurs pour tenter d'illuminer le hall, mais les suspensions diffusaient irrégulièrement la lumière, laissant s'installer de grandes zones d'obscurité d'où émergeaient les contours de fauteuils à oreilles sur lesquels des générations de chats avaient dû se faire les griffes. Des vêtements traînaient, jetés en vrac sur des chaises Windsor. Peggy identifia deux imperméables : l'un de chez Burberry's, le second de chez Aquascutum. Elle en connaissait les modèles pour les avoir longuement admirés dans leurs vitrines respectives. Ils étaient tachés de boue et d'herbe, froissés. Elle songea que si elle avait possédé un imperméable de chez Aquascutum elle aurait à peine osé le porter sous la pluie, de peur de l'abîmer. Une paire de Churchs occupait le centre d'un tapis.

— Les Américains ! ricana doucement Annette. Ils croient qu'ils suffit de changer de vêtements pour changer de peau. Vous auriez vu comment ils étaient habillés en arrivant à Londres ! Tanner portait une de ces affreuses vestes californiennes en *seersucker*... on l'aurait cru taillée dans du papier à chiotte !

Elle se déplaça en direction d'un monceau de cartons et se mit à farfouiller avec véhémence dans la paille et les paquets qu'enveloppaient de grandes feuilles du *Daily Mail*.

— Regardez ça ! lança-t-elle pleine d'excitation. Est-ce qu'il ne faut pas être Américain pour collectionner ce genre de choses ! Vous savez ce que c'est ?

Peggy s'approcha. Annette brandissait sous son nez des couverts en argent terni, aux manches ciselés.

— C'est la vaisselle fabriquée spécialement pour le Titanic ! triompha-t-elle. Vous vous rendez compte ?

— Celle qu'on a remontée de l'épave ? s'étonna Peggy.

— Tout de même pas ! grogna Annette. Ça provient des surplus demeurés à terre lors du lancement, mais ça vaut une fortune. Regardez, on Peut lire le nom du bateau sur les manches.

Mais Peggy n'avait aucune envie de s'appesantir sur cette fantaisie macabre. Elle se demanda si les écrivains de romans noirs étaient forcés de collectionner les objets sinistres, par devoir professionnel, pour impressionner les journalistes.

Annette, déçue par le peu d'intérêt qu'elle manifestait, reposa les couverts qui cliquetèrent.

— Allons chez moi, décida-t-elle. De toute manière nous aurons plus chaud qu'ici.

Elle habitait au rez-de-chaussée, une grande chambre chauffée par des convecteurs. Il faisait un peu lourd dans la pièce aux fenêtres closes. Un énorme poste de télévision trônait au bout du lit. Un magnétoscope le surplombait. Il n'y avait pratiquement aucun meuble à part une commode et des étagères surchargées de cassettes vidéo et de romans aux couvertures bariolées.

— Ce sont toutes les traductions des œuvres de Tanner, expliqua Annette, dans toutes les langues, je les collectionne. Et ça, ce sont les cassettes des films télé tirés de son recueil de nouvelles : *Le Squelette de l'homme pourpre*.

— Il jouait dedans ? s'étonna Peggy, imaginant mal ce gros ours à lunettes et catogan dans un rôle inquiétant.

— Bien sûr que non ! gronda Annette. Il les présentait. Vous ne connaissez vraiment pas la série ? Bon sang ! Elle a fait un malheur, les journaux ne parlaient plus que de ça !

— Nous n'avions pas la télévision, rappela Peggy. La princesse n'aimait pas ça. Et puis c'était trop cher.

— Vous avez vécu cinq ans sans télé ? hoqueta Annette. Dieu ! Ça ne m'étonne pas que vous ayez l'air de débarquer de la planète Mars !

Elle s'agita, faisant pirouetter son fauteuil avec une grande habileté. Peggy nota que les romans de Tanner Holt s'empilaient également sur sa table de chevet, et qu'on avait

multiplié les signets entre leurs pages. L'infirmier surprit son regard.

— C'est parce que je relis les meilleurs passages, expliqua-t-elle. Je suis incapable de lire un autre auteur que lui, alors il faut bien passer le temps en attendant que sorte un nouveau livre ! Et puis je trouve que plus on le relit, plus c'est bon.

Elle paraissait transfigurée, et la joie qui emplissait son visage parvenait presque à faire oublier ses traits ingrats. En fait, elle devenait assez jolie dès qu'elle se donnait la peine de sourire. Elle fouilla dans le tas de cassettes, en glissa une dans le lecteur.

— Vous allez voir ! dit-elle, ça date d'il y a trois ans. Tanner n'avait pas encore de cheveux gris. C'était juste après l'accident.

Elle pressa le bouton de la télécommande et ordonna à Peggy de s'asseoir sur le lit. Une musique sinistre retentit. Un mur de brique occupait l'écran. Un mur qui se lézardait soudain sous les yeux du spectateur. De cette crevasse coulait du sang, puis la fissure s'élargissait et le visage de Tanner Holt apparaissait dans l'ouverture, souriant, complice.

— Bonsoir, disait-il. Vous me connaissez peut-être de réputation, je suis Tanner Holt, le Maître de l'angoisse, et si je pénètre ainsi chez vous par effraction, c'est pour vous prendre par la main et vous emmener sur les routes de la peur. Si vous êtes cardiaque, je vous recommande d'éteindre votre récepteur, d'avaler un Valium et d'aller vous coucher, mais si vous aimez frissonner, alors tendez-moi la main pour passer de l'autre côté du mur des ténèbres. Venez ! Je vous attends.

À ce moment de son discours, Tanner tendait effectivement la main en direction du téléspectateur (on pouvait voir à cette occasion qu'il portait une grosse Rolex en or au poignet), puis, tout à coup, son bras se transformait, se couvrait d'écailles tandis que de longues griffes surgissaient au bout de ses doigts. Un rire démentiel explosait, et le visage de l'écrivain, par la magie d'un trucage, devenait celui d'une gargouille.

— Il portait encore ses vieilles lunettes, observa Annette. Celles qu'il a maintenant sont beaucoup mieux.

Peggy ne répondit pas. Elle était surprise par l'extrême beauté de la voix de Tanner. C'était un timbre étrange, suggestif.

« Une voix d'hypnotiseur » pensa-t-elle sottement. Pas du tout l'insupportable nasillement californien qu'elle s'était apprêtée à entendre. Elle faisait oublier l'apparence un peu grotesque de l'étudiant vieillissant, dans son maillot de footballeur numéroté.

Les images du film se succédaient sur l'écran, insipides. Peggy ne chercha pas à comprendre ce qui se passait : un homme s'arrachait la peau du visage en ricanant ; sous ce masque se cachait une figure décharnée qu'on pouvait tout à la fois juger hideuse ou complètement ridicule. Une femme jetait son bébé par la fenêtre, mais, entre le dixième et le huitième étage, l'enfant se défaisait de ses langes, déployait des ailes de chauve-souris et s'envolait dans la nuit (?).

Peggy crut déceler un bruit de reptation dans le couloir, elle tourna la tête, éveillant l'attention de l'infirmier.

— C'est Nuts, déclara Annette en éteignant immédiatement le téléviseur. Cecilia ne veut pas qu'il regarde ces cassettes, ça pourrait lui chambouler la tête encore un peu plus. C'est pour ça qu'il y a un verrou au magnétoscope, vous voyez ?

Un rire niais, déplaisant, s'éleva dans le couloir. « Un rire de lutin » pensa Peggy en se levant. En deux enjambées elle atteignit le seuil de la chambre et jeta un coup d'œil dans le couloir. Elle eut juste le temps d'entrapercevoir une petite silhouette qui s'enfuyait dans l'obscurité.

— Est-ce que je ne devrais pas monter le voir ? hasarda-t-elle. Lui faire prendre un bain ? Le coucher ?

— Pas ce soir, murmura Annette. Vous êtes crevée, il vous mettrait K.O en moins de deux. Attendez demain pour l'affronter, vous avez besoin d'une bonne nuit de repos. Mangez donc un morceau en attendant le retour de Cecilia. Nuts se débrouillera très bien tout seul. Comme vous êtes là il ne sortira pas de la maison. Vous l'intriguez, vous êtes sa prochaine cible, il va vous étudier. Méfiez-vous, cette nuit il pourrait bien venir dans votre chambre pour vous regarder dormir. À votre place je ferais fermer ma porte au loquet.

Mais ce n'est qu'un gosse, dit piteusement Peggy.

— Si vous pensez ça, c'est que vous n'avez jamais eu de frère, ricana Annette.

5

Elles mangèrent un sandwich en attendant le retour de Tanner et Cecilia Holt. Peggy faisait de gros efforts pour dissimuler ses bâillements. Annette finit par la prendre en pitié et lui ordonna de monter se coucher. Avec les Américains on ne savait jamais, n'est-ce pas ? Les Holt pouvaient très bien rentrer à une heure du matin, il était inutile de demeurer sur le qui-vive, les présentations auraient lieu le lendemain, voilà tout.

Peggy regagna sa chambre, mal à l'aise, guettant malgré elle le ronronnement d'une voiture ou le claquement d'une portière. Elle hésitait à se déshabiller. Dans l'armoire ses vêtements étaient intacts, elle y vit un bon présage. Peut-être les choses allaient-elles bien se passer après tout ? Elle se sentait suffisamment « décalée » pour pouvoir entrer de plain-pied dans l'univers d'un gamin difficile. Et sa cohabitation avec la veille d'arne l'avait dotée d'une patience à toute épreuve.

Ne pouvant se résoudre à se coucher, elle sortit le magnétophone de sa valise et le posa sur le scriban. Elle saisit le micro et s'assit devant l'appareil. Elle aimait chuchoter ainsi, les yeux fixés sur les bobines qui grinçaient doucement.

Elle commença à parler, la bouche touchant la grille froide du microphone. Elle évoquait les années passées à Notting Hill, dans le quartier « cosmopolite », elle se rappela le carnaval caraïbe, que la princesse aimait suivre de la fenêtre de sa chambre, et les manifestations antiracistes qui dégénéraient de plus en plus fréquemment en émeutes. Quand les coups de matraques se mettaient à pleuvoir, Katia allumait une cigarette indienne et décréait :

— Comme au temps des bolcheviks, exactement parrreil !

Peggy la trouvait drôle ainsi, sa Beedie coincée dans un coin de sa vieille bouche fripée, sa crinière grise étalée sur ses épaules.

Avec le recul, la nostalgie teintait les choses en rose, mais il y avait eu des moments difficiles. Notamment vers la fin, quand la princesse s'était mis dans la tête que des espions soviétiques cherchaient à l'enlever, pour lui faire avouer ou se cachait le vrai trésor des Romanov. Elle les guettait au travers des fentes des volets qu'elle n'ouvrait plus. Elle entendait leurs oreilles frotter de l'autre côté des murs de sa chambre quand elle commençait à parler.

— Ils sont là, disait-elle. Il vont te prrrrendre, toi aussi. Ils te mettront dans un bordel du Goulag, jusqu'à ce que tu te décides à leur dire tout ce que tu sais. Moi, je suis trop vieille, trop fragile. Ils ne pourrront pas me torrturrer bien longtemps.

Oui, Peggy avait connu de sales moments, des poussées de crainte phobique : peur que Katia ne finisse par mettre le feu à la literie avec ses éternelles Beedies, peur qu'elle ne se lève dans la nuit et ne parte errer dans les rues, en chemise de nuit. Elle était bien capable d'agresser les voyous à coups de canne en les traitant d'espions bolcheviques.

C'est à ce moment que Samantha Weber lui avait envoyé George Quarantine, mais la princesse avait refusé de lui adresser la parole parce qu'il ne portait pas l'uniforme des cosaques du Don.

— Il faudra en passer par vous, avait décidé le gros George en grattant son crâne chauve. Je vous laisse le magnéto. Enregistrez tout ce que vous pouvez, faites-là parler. Son témoignage est inestimable. On vous associera au contrat, en tant que coauteur. Serait-il possible d'avoir un double des papiers entassés dans les armoires ? Je pourrais m'installer en bas, chez le Chinois, avec un photocopieur.

Peggy n'avait pas trop aimé cette façon de procéder, mais le moyen de faire autrement ? Elle savait qu'à la mort de la princesse elle se retrouverait à la rue. Le notaire de Katia l'en avait prévenue :

— Elle ne possède plus rien, mon enfant. Juste de quoi payer son incinération. J'ai déjà réglé sur ma propre cassette bien des frais qu'elle aurait été incapable de supporter. Il faudra vous débrouiller toute seule, vous êtes jeune. Vous pourriez reprendre vos études ?

Mais Peggy ne se voyait pas rentrant chez Tante Rosemary, mendiant le gîte et le couvert. Non.

Puis la princesse était morte, et Samantha Weber avait priée Peg de passer la voir chez elle dans ce *mews* qu'elle occupait quelque part du côté de Kensington High Street. Samantha était très grande, avec quelque chose de suédois dans l'apparence, peut-être à cause de ses yeux incroyablement bleus et de sa chevelure presque blanche. Elle portait belle la cinquantaine et des tailleurs Chanel.

— Ma petite, avait-elle déclaré dès que Peggy était entrée dans l'ancienne écurie reconvertie en villa de luxe qui lui servait d'appartement. Ma petite, vous êtes adorable mais vous êtes dans le pétrin. Je pourrais bien sûr vous verser une avance sur droits, mais je ne crois pas que ce soit d'argent dont vous ayez le plus besoin. Ce qu'il vous faut avant tout c'est une famille, un environnement affectif... J'ai pensé à une chose qui nous dépannerait toutes les deux. Connaissez-vous Tanner Holt ?

Voilà, tout était parti de là. De ces quelques mots.

— Tanner vient de traverser une passe difficile. Son accident, ses problèmes avec ses groupies. Vous en avez peut-être entendu parler ? Il a moment et il lui faut du calme. Sa Cecilia, vient d'accoucher de leur second fils Lee. Elle cherche quelqu'un pour s'occuper de l'aîné qui a une dizaine d'années. J'ai pensé à vous.

Avant que Peggy ait eu le temps d'émettre un avis, Samantha lui avait mis un verre de scotch entre les mains.

— Entendons-nous bien, avait-elle insisté. Ce n'est pas un vrai travail de baby-sitter que je vous propose. Mais vous seriez là-bas au contact d'un écrivain, un grand bonhomme, un gagneur. C'est toujours bon d'observer ce genre de bête de cirque, vous ne croyez pas ? Il y a une masse de choses à apprendre, surtout quand on a vingt-cinq ans. Évidemment, l'enfant dont vous aurez à vous occuper est un peu difficile. Il se nomme Dalton. Lorsque les Holt habitaient la Californie, il a été mêlé à une histoire bizarre... Une ligue de moralité, une espèce de... *secte*, dont Tanner était devenu la bête noire, s'en est prise à lui, le pauvre gosse, comme s'il y était pour quelque chose ! Cet épisode l'a traumatisé. Il ne faudra pas lui en parler. Jamais.

Peggy avait dit oui, immédiatement, sans chercher à en savoir davantage. Elle n'avait pas envie d'être seule. Elle s'imaginait mal déambulant dans Londres, à la recherche d'un travail, tout cela pour finir serveuse dans un *fish-and-chips*, les cheveux empestant la morue et le vinaigre de malt. Elle savait qu'une page de sa vie venait d'être tournée, il était inutile de regarder plus longtemps en arrière.

Elle éloigna le microphone de ses lèvres en entendant un frôlement derrière la porte. Elle fut tout de suite certaine que le gosse la lorgnait par le trou de serrure. D'ailleurs il ne cherchait nullement à s'en cacher, car elle l'entendit murmurer dans son talkie-walkie factice :

— Allô ? Trois-zéro ? J'appelle la base d'appui feu. Ici Renard Bleu. Vous m'entendez ? J'ai la cible en vue. Allô ? J'attends vos instructions. Allô ? Capitaine Müller, vous m'entendez ?

Puis il baissa la voix, et Peggy ne put suivre le reste de la « conversation ». Au bout d'une minute elle l'entendit s'éloigner en traînant les pieds. Elle l'imagina, en pyjama, son casque sur la tête. S'était-il seulement lavé la figure ? Elle eut envie de courir après lui mais se ravisa à la dernière seconde. Annette avait dit « demain ! ».

Elle éteignit le magnétophone et resta longtemps à regarder par la fenêtre. La nuit était tombée. Une nuit de pleine campagne, dense, sans la moindre lumière à l'horizon. On ne voyait plus du tout le labyrinthe.

Il était tard. Elle décida de se coucher mais ne glissa pas de chaise sous la poignée de la porte.

6

Elle se réveilla très tôt, aux premières lueurs de l'aube, avec un grand sentiment de désorientation. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle fut, l'espace d'une seconde, incapable de se rappeler où elle se trouvait. Il régnait dans la pièce un froid humide qui ne donnait nullement envie de sortir du lit. Serrant les dents, elle se précipita dans le petit cabinet de toilette et pressa le bouton du radiateur d'appoint qu'on avait posé sur le sol. Elle se débarbouilla, se coiffa, sans cesser de surveiller la montre qu'elle avait posée sur la tablette du lavabo. La grande maison craquait tout autour d'elle. Des détonations sèches sortaient des poutres, comme si le plafond allait s'affaisser.

Quand elle fut prête, Peggy alla faire son lit, puis s'assit du bout des fesses sur la chaise Windsor. La brume noyait la campagne. Lorsqu'elle eut rassemblé son courage, elle se redressa et sortit dans le couloir pour son premier contact avec Nuts. Malgré la fraîcheur ambiante, elle avait les mains moites. Elle essayait de se déplacer sans faire grincer les lattes du parquet. Où se trouvait la chambre du gosse ? Elle n'osait ouvrir les portes au hasard. Elle s'immobilisa soudain en découvrant un battant maculé de taches de confiture autour de la poignée, et sur lequel on avait fixé, avec des punaises, l'une de ces grandes bandes de plastique jaune que les policiers utilisent aux États-Unis lors d'une enquête sur le terrain.

Lieu du crime, pouvait-on lire. Ne pas franchir cette limite. Cet endroit est soumis à la juridiction de l'état de Californie. Tout contrevenant s'expose à des poursuites légales.

Peggy trouva ce gag douteux. Les Américains ne respectaient donc rien ? Quelle idée de laisser un enfant jouer avec un objet aussi macabre !

Elle posa les doigts sur la poignée et entrebâilla la porte. Le décor de la chambre lui sauta au visage. C'était un capharnaüm invraisemblable de cartons d'emballage et de jouets épars. Sur

les caisses du déménagement, une main enfantine avait tracé les mots : *Dynamite, attention. Danger. Ne pas toucher.* Une tête de mort et deux tibias renforçaient cette interdiction rédigée dans un anglais approximatif. La pièce sentait la sueur, le lait tourné, et la vanille. Des biscuits émiettés jonchaient le plancher. Il fallait prendre garde où l'on mettait les pieds si l'on ne voulait pas écraser les tanks, avions de chasse, dinosaures et autres figurines qui s'entassaient autour du lit.

Nuts dormait sur le dos, le drap ramené jusqu'au menton. Il avait toujours la figure noire et le casque sur la tête. Un gros revolver en plastique dépassait de dessous son oreiller. Des grenades factices avaient été empilées sur la table de chevet, entre une bouteille de soda et deux cookies à demi grignotés. Des chewing-gums étaient collés un peu partout sur les montants du lit, mais aussi sur la lampe.

— Je sais qui tu es, dit brusquement l'enfant sans ouvrir les yeux. Mon service de renseignement m'a communiqué ton dossier. Je connais tout de toi, jusqu'à la marque de tes culottes. Je sais même où tu caches ton diaphragme.

— Je m'appelle Peggy, dit doucement la jeune femme. Tu peux dire Peg, si tu veux.

— Dans mon unité on appelle les femmes par leur matricule, répliqua le gamin. Tu seras pour moi 009. Tu seras capable de t'en souvenir ? C'est pas trop compliqué ?

— Non, ça ira, fit Peggy. Je vais me le faire tatouer sous la plante du pied.

— Ah ouais ? dit l'enfant en ouvrant brusquement les yeux. Mais en bleu alors. Le noir c'est pour les hommes. Tu comprends, comme ça c'est plus facile d'identifier les morceaux quand on saute sur une mine.

— Bien sûr, approuva Peggy en s'installant sur un tabouret.

Nuts s'assit et entreprit de se gratter les aisselles.

— Les morpions, expliqua-t-il. C'est à cause de ces foutus bordels de campagne. Faudra que j'en parle au service sanitaire.

Elle eut conscience qu'il l'observait avec curiosité, décontenancé par son absence de réaction. Sans doute s'était-il préparé à provoquer un concert de protestations scandalisées. La compréhension de Peggy dérangeait ses plans.

La jeune femme parcourut du regard les étagères fixées au-dessus du lit, elles étaient encombrées de BD guerrières :

Vietnam-troopers, VC vs Nightrider's patrol...

Des soldats boueux, seulement vêtus de cartouchières, une mitrailleuse dans chaque main, y traversaient des marécages en arrosant la jungle d'un déluge de feu. Des milliers de petits hommes jaunes dégringolaient des palmiers, fauchés par cet essaim de balles blindées.

— Ton dossier est plutôt bon, décréta tout à coup l'enfant en ôtant son casque pour se gratter la tête. Je pense que tu feras une bonne recrue. Le tout c'est que tu m'obéisses sans chercher à comprendre. C'est moi le chef ici, tu me reçois cinq sur cinq ?

Peggy émit un grognement vague. Maintenant qu'elle le voyait mieux, elle réalisait qu'il n'était pas très beau. Ses traits grossiers le faisaient paraître plus vieux que son âge, et il avait les parait cheveux plantés bas sur le front, ce qui lui donnait un air obtus, vaguement déplaisants.

— Il faudrait peut-être passer dans la salle de bains ? hasarda-t-elle.

Affirmatif, dit l'enfant, mais attention ! On ne touche pas à mes tatouages, compris ? Les autres filles voulaient toujours les effacer.

Il releva son tee-shirt, découvrant des inscriptions au stylo-bille sur son torse et ses bras. Il y avait là des matricules mystérieux, ainsi que des spécifications du type : *Attention, bras robotisé* ou encore : *Cette poitrine contient une pile nucléaire, ne pas ouvrir sans les précautions d'usage.*

Peggy supposa que ces divagations provenaient des bandes dessinées dont il devait se nourrir.

— C'est important, tu comprends, expliqua-t-il avec fébrilité. Si je suis blessé et que les toubibs m'opèrent sans avoir été prévenus, ça pourrait faire une catastrophe. Tout mon organisme est truqué, c'est la C.I.A. qui m'a bricolé. J'ai des pouvoirs, je t'en parlerai plus tard.

Il sauta sur le sol et courut dans la salle de bains.

— Et puis j'veux pas qu'on me regarde quand je fais pipi ! hurla-t-il à travers la porte qu'il venait de claquer.

Peggy ne bougea pas. Elle éprouvait une certaine gêne à s'immiscer ainsi dans l'univers de Dalton.

« Pas de scrupules déplacés, lui chuchota une voix intérieure. Tu sais parfaitement que tout ira bien tant que tu ne le contrarieras pas. Tu dois jouer la carte de la complicité... sinon il te mettra en pièces. »

Elle pressentait chez l'enfant une formidable vitalité contre laquelle elle s'estimait mal prémunie. Si elle ne voulait pas que son séjour à Hunter Hall devienne un enfer, il lui faudrait se déplacer sur la corde raide.

La porte du cabinet de toilette se rouvrit. Nuts était en slip et se frottait le visage avec un carré d'éponge. Le produit noir dont il s'était enduit semblait rebelle au savon.

— Faut que je te mette au courant, dit-il d'un ton péremptoire. Tu es là pour me défendre contre eux, tu comprends ? Je ne sais pas ce qu'on t'a dit à Langley, mais ta véritable mission c'est de me protéger et de m'aider à passer de l'autre côté.

— Quel autre côté ? fit Peggy en essayant d'adopter un air dégagé.

— Je vais m'évader, déclara Dalton. Je vais faire le grand saut. Je suis en danger ici, le capitaine Müller me l'a dit. Il ne faut pas que je m'attarde sinon ils finiront par avoir ma peau. Tu as rencontré Annette ? C'est une extraterrestre, c'est pour ça qu'elle ne peut pas marcher. Son corps n'est pas adapté à l'atmosphère terrienne. Elle porte un masque en caoutchouc, et en dessous elle est encore plus affreuse. Une vraie tête de monstre. On l'a envoyée pour me liquider. Ne fraternise pas avec elle. Elle ment tout le temps. Et puis il se peut qu'elle voie à travers les murs.

— Tu vas... t'évader ? dit Peggy en espérant que sa voix conserverait un ton naturel.

— Affirmatif, lâcha Nuts. Le capitaine Müller m'a dit que ça devenait urgent. Il est en train de tout préparer pour mon passage de l'autre côté. C'est imminent. Toi, ton travail, c'est de tenir Annette à l'écart et de ne pas rapporter à mes parents.

— Tu ne crois pas que ton papa et ta maman seront tristes si tu t'en vas ? risqua la jeune femme.

— *Eux !* riposta le petit garçon. Ils s'en foutent bien. Personne ne m'aime ici. Y'en a que pour le nouveau bébé. J'suis sûr que c'est même pas un humain, en plus. Probablement un mutant qui les tient en son pouvoir grâce à l'hypnose. Il a dû leur faire subir un lavage de cerveau pour me chasser de leur mémoire, mais je m'en fiche. Dans peu de temps je serai loin d'ici. C'est chiant l'Angleterre ; les Anglaises sont moches... je préfère Malibu, là-bas les filles sont autrement mieux foutues !

Peggy se leva pour se donner une contenance. Les affabulations du gosse la troublaient. Elle ouvrit la commode pour en tirer des vêtements propres. Les cheveux de Dalton étaient très sales, elle aurait voulu lui dire de prendre une douche, mais sentit qu'il serait plus judicieux d'attendre encore un peu.

— Dépêche-toi, se contenta-t-elle de lancer. Tu vas attraper froid comme ça.

— Ça c'est vrai ! grogna-t-il. On se les gèle. Quand je pense qu'en Californie on fêtait Noël en slip de bain, sur la plage, ça risque pas d'arriver ici.

— Mais c'est très beau la neige, fit observer Peggy. Surtout à la campagne.

— Tu parles ! siffla l'enfant, c'est plein de radiations atomiques, tu sais pas ça ? La neige, en fait, c'est les cendres de la bombe d'Hiroshima qui retombent après être passées au freezer. Le capitaine Müller me l'a bien expliqué. C'est pour ça qu'il est hors de question que je m'attarde dans ce bled.

La jeune femme se demanda qui pouvait bien être ce capitaine Müller auquel l'enfant faisait si souvent référence. Sans doute un compagnon imaginaire avec qui Dalton tenait d'interminables conversations secrètes ? Elle se rappela avoir usé d'un subterfuge analogue au même âge, lorsqu'elle attendait vainement les visites de sa mère. Elle avait inventé Miss Pettycoke, une critique du *Times*, qui venait lui raconter les derniers triomphes de m'man. Miss Pettycoke était très petite, toute rose et toute ronde, avec des cheveux argentés tirant sur le bleu. Elle portait un éternel tailleur en tweed brun, de grosses chaussures de marche et un parapluie dont la poignée en acajou représentait une tête de teckel. Elle lui racontait comment

maman avait été remarquée par un maharadjah lors de son dernier tour de chant, dans le grand air d'*Aïda*. Elle lui expliquait par le menu comment toute la famille allait s'installer au Penjab, dans le palais du radjah, et comment, elle, Peggy, recevrait en guise de cadeau de bienvenue un éléphant blanc apprivoisé.

Elle s'ébroua, chassant la pointe d'inquiétude qui lui piquait l'estomac. Allons, il ne fallait rien prendre au tragique. Avec un peu de chance et d'habileté tout se passerait bien.

Elle tendit au petit garçon des vêtements propres qu'il consentit à enfiler.

— On va au mess des officiers ? interrogea-t-il. J'ai la dent, moi !

— Bien sûr, approuva Peggy. Qu'est-ce que tu aimes ?

— Les gâteaux. Du roulé à la confiture avec du *custard* ou de la crème fraîche. C'est tout ce qu'il y a à bouffer dans ce pays.

— Du thé ?

— Non ! Le thé c'est dégueulasse, ça fait pisser. Du Coca – pas du light, c'est pour les gonzesses – du vrai, mon père en a fait rentrer des caisses. On raconte que t'es forte sur les gâteaux, c'est exact ?

— Affirmatif, dit la jeune femme. J'ai suivi un entraînement spécial dans un camp secret. Je connais toutes sortes de gâteaux, mais je n'ai le droit de les fabriquer que pour des gens très importants. On m'a fait prêter serment.

— Ah ouais ? murmura le gamin en coiffant son casque. Tu peux pas les faire pour tout le monde ?

— Non, dit Peggy. Mais toi tu figures sur la liste. Tu es habilité à en profiter. Je crois que tu viens en numéro trois ou quatre...

— Et les autres c'est qui ?

— Je ne peux pas le dire.

— Ah ! ouais... c'est normal. En fait, je te posais la question pour te tester, pour savoir si on peut te faire confiance.

Ils sortirent dans le couloir et gagnèrent l'escalier. La lumière du dehors avait bien du mal à éclairer le hall, elle baignait tout du même éclat gris.

En bas, ils rencontrèrent Annette à qui Dalton fit une grimace. Peggy entreprit de préparer le petit déjeuner.

Nuts prit place à l'une des extrémités de la table de l'office. Il mettait en chaque chose une énergie démesurée : sautait sur la chaise au lieu de s'y asseoir normalement, puis, une fois installé, donnait des coups de pieds dans le vide ou agitait les bras au-dessus de sa tête. Il ponctuait cette inutile débauche d'activité de murmures mystérieux, comme s'il était en relation constante avec un correspondant invisible.

Ce qui aurait pu paraître charmant chez un autre enfant, prenait chez lui une dimension inquiétante ; peut-être à cause de sa grosse figure soucieuse.

Peggy le regarda manger. D'abord il coupa en mille morceaux son roulé à la confiture, faisant suivre chaque nouveau coup de couteau d'un commentaire pseudo-scientifique.

— Passez-moi le scalpel, chuchotait-il. Là, vous voyez ? La balle s'est logée dans la moelle épinière. Elle a fait éclater tous les organes au passage. C'est une balle dum-dum. Celui qui a fait ça était un professionnel, sûr ! Donnez-moi les pinces ! Qu'est-ce que vous attendez, que ce cadavre pourrisse sous nos yeux !

Peggy buvait son thé en essayant de dissimuler sa stupeur. Déjà, Nuts s'emparait de la crème fraîche, en recouvrait la pâtisserie saccagée.

— Là ! marmonnait-il. Nettoyez-moi le champ opératoire, et préparez-vous pour la transplantation...

Annette fit son apparition alors que l'enfant se décidait enfin à avaler le contenu de son assiette.

— Peggy, vous voulez bien venir ? demanda-t-elle. Cecilia voudrait faire votre connaissance. Je vais surveiller Nuts pendant ce temps.

— Sale extraterrestre, murmura le gamin. Sale Vénusienne qui cache ses tentacules sous sa couverture.

Mais il ne parlait pas assez fort pour que l'infirme puisse l'entendre. Peggy se leva. Annette lui fit signe de passer dans le hall. Cecilia Holt se tenait près de la cheminée, dans un grand

fauteuil à oreilles, un bébé enveloppé dans une couverture sur les genoux.

C'était une jeune femme d'environ trente ans, très mince, presque maigre, et dont le corps se perdait dans des vêtements trop larges. Elle avait les cheveux coupés très courts, à la Louise Brooks, mais son visage émacié – quoique ne manquant pas de beauté – paraissait sur le qui-vive. Ses lèvres étaient minces et pâles. Elle avait enfilé une veste de bûcheron à carreaux noirs et blancs, un pantalon de velours râpé et de grosses chaussures montantes d'apparence militaire. Le bébé gazouillait contre sa poitrine, lui expédiant de joyeux coups de poings dans les seins.

— Vous êtes la baby-sitter ? dit-elle lorsque Peggy arriva à sa hauteur. Okay, ne perdons pas de temps en présentations interminables. Je suis Cecilia, lui c'est Lee, mon fils. Annette vous a-t-elle mise au courant de ce qu'on attend de vous ? Non ?

Le silence étonné de Peggy parut l'irriter, et elle s'agita nerveusement entre les accoudoirs du fauteuil.

— Okay, attaqua-t-elle. Je vous demande de surveiller Dalton et de l'occuper comme bon vous semblera. Il n'est pas utile qu'il mange avec nous s'il ne le désire pas. Ne l'y contraignez pas. S'il ne veut pas se laver, laissez-le faire. Je suis fatiguée, et mon mari, Tanner, a besoin de silence pour travailler. Il est hors de question que les hurlements de Dalton retentissent dans la maison du matin au soir. Vous passerez le plus de temps possible à l'extérieur avec lui. Emmenez-le se promener, fatiguez-le. Le soir donnez-lui ses calmants pour qu'il dorme toute la nuit et ne déambule pas dans les couloirs à trois heures du matin.

Elle fit une pause pour reprendre sa respiration. Deux taches rouges se dessinaient à présent sur ses joues pâles.

— Le plus important, annonça-t-elle en baissant la voix, le théorème de base : *Je ne veux pas le voir rôder autour de Lee*. C'est compris ? Chaque fois qu'il fera mine de vouloir rendre visite au bébé, inventez n'importe quoi et emmenez-le aussitôt à l'autre bout du domaine.

Peggy crispa les mâchoires.

— Pourquoi ? demanda-t-Elle. Il y a eu un problème ? J'ai besoin de savoir...

Cecilia détourna les yeux, serra davantage le bébé contre sa poitrine.

— Dalton est jaloux de Lee, dit-elle en avalant les mots. Très jaloux. Il a essayé à deux reprises de lui faire du mal. Il ne faut pas que cela se reproduise, vous saisissez ? C'est pour ça que vous êtes là. Depuis quelque temps il est extrêmement agité, Annette qui s'occupait de lui jusqu'à maintenant n'arrivait plus à le tenir.

— Est-ce qu'un médecin... ? hasarda Peggy.

— Oh ! *Pitié !* s'exclama Cecilia. Dalton a vu tous les médecins de Californie, on l'a mis en analyse à cinq ans chez le plus grand psychothérapeute d'enfants de Los Angeles. À cinq ans ! Cela n'a rien donné.

Comme si elle regrettait d'avoir parlé trop sèchement, elle s'empressa d'ajouter :

— Il faut le protéger contre lui-même, c'est tout. Nous espérons que la campagne anglaise lui fera du bien. C'est un gosse qui a grandi dans le tumulte. Les journalistes, les groupies. À une époque je le traînais partout avec moi, même sur les plateaux de télévision. Je croyais que ça contribuerait à son éveil, que ça ferait de lui un nouvel Orson Welles. Quand on est jeune on se raconte des bêtises. Je crois en fait que ce milieu l'a surexcité. Tous ces détraqués, ces actrices hystériques...

— Je m'occuperai de Dalton, affirma Peggy. Je crois que j'ai un bon contact avec lui.

— Vous seriez bien la première ! s'exclama Cecilia en haussait les sourcils, mais enfin, tout est possible, et je ne veux pas vous décourager. Mais faites très attention, il est rusé et méchant. Il en a fait voir de toutes les couleurs à cette pauvre Annette.

— Il a beaucoup d'imagination, fit Peggy. Il tient sûrement ça de son père, Monsieur Holt.

Cecilia fit la grimace, et Peggy eut l'impression diffuse qu'elle venait de faire une gaffe.

— Vous pouvez appeler mon mari Tanner, murmura Cecilia. Nous ne sommes pas très portés sur le protocole, et vous n'êtes pas une domestique, n'est-ce pas ? Il serait bon que je vous précise deux ou trois choses à propos de Tanner, justement.

C'est un romancier... Je veux dire par là qu'il vous paraîtra un peu *excentrique*. Toujours dans les nuages. Si vous le voyez se promener comme un somnambule, ne lui adressez pas la parole, ne lui dites même pas bonjour. Quand il est dans ses pensées, il ne faut à aucun prix le déranger. Faites comme s'il n'était pas là... ou plutôt comme s'il était invisible.

Elle essaya de sourire et passa nerveusement la main dans ses cheveux courts.

— Ça vous paraît dingue ? Vous vous y ferez. Tanner, quand il écrit un livre, vit dans un autre monde. Il n'est plus ici. Il ne descend plus manger, il se terre dans son bureau et dort sur son canapé. Il ne faut pas chercher à comprendre, ce sont là des crises nécessaires. Au bout du chemin, il y aura un manuscrit qui se vendra à des millions d'exemplaires. Je vous explique tout cela parce que nous avons eu des problèmes à Cambridge, avec une nurse qui s'obstinait à aller le saluer et lui parler du temps chaque fois qu'elle le croisait. Ces conversations idiotes exaspéraient Tanner et lui faisaient perdre le fil. Je sais que vous, les Anglais, avez un grand sens des convenances et du protocole, mais, je vous en supplie, *pour une fois*, oubliez vos chères habitudes. Okay ?

— D'accord, fit Peggy.

— Bien, soupira la femme du romancier. Cette maison est immense, il y a une cuisine dans chaque aile. Sachez que je ne verrais aucun inconvénient à ce que Dalton et vous vous installiez dans la partie ouest du bâtiment. Il y a là une ancienne bibliothèque qui pourrait faire office de salle de jeux lorsqu'il pleuvra, et il pleut beaucoup dans ce pays. Dalton n'a jamais réussi à s'habituer au climat. En Californie nous avons une maison de week-end à Malibu, et il vivait presque en permanence sur la plage. Vous aurez du mal à le convaincre de rester enfermé. À Cambridge il a failli noyer sa nurse dans la Cam au cours d'une partie de canotage.

— Je ferai de mon mieux, assura Peggy. J'ai l'habitude des personnes difficiles.

— C'est vrai ! s'exclama Cecilia. Samantha nous a raconté ça. Vous vous occupiez d'une baronne russe à moitié folle ?

Peggy s'abstint de corriger la formulation abusive et inexacte, mais une pointe d'irritation monta en elle. Cecilia Holt ne lui était guère sympathique. N'était-elle pas – par des voies détournées – en train de lui demander de vivre en exil avec Nuts ? L'aile ouest ! Que voulait-elle au juste ? Ne plus jamais avoir à croiser le regard de Dalton ? Pourquoi pas la baraque du jardinier pendant qu'elle y était ?

Lee avait cessé de gesticuler. Pelotonné comme un chat repu, il avait l'air de s'être endormi dans le giron de sa mère. C'était un beau bébé, gras et rose, qui aurait pu poser pour une publicité de couches-culottes. Il était vêtu d'un pyjama une pièce, copieusement taché de chocolat. Peggy se fit la réflexion que les Holt n'affichaient guère leur richesse.

— Je sais que ce que je vous demande vous paraît bizarre, reprit Cecilia. Mais il y a de bonnes raisons à tout cela. Je vous les exposerai peut-être un jour, quand nous nous connaîtrons mieux. Nous avons vécu des moments difficiles ces dernières années. Un succès mondial, comme celui que connaît Tanner, n'est pas sans inconvénients, croyez-moi.

— Nous emménagerons dans l'aile ouest si vous le désirez, fit Peggy. J'essaierai d'établir le contact avec Dalton, et de l'amener à se discipliner.

— Ne prenez pas votre rôle trop à cœur tout de même, et gardez la tête froide. Si vous en avez assez, venez m'en parler sans hésitation. Les précédentes nurses n'ont pas tenu plus de trois semaines, je vous en averti loyalement. Je voudrais que Tanner puisse terminer son livre dans une certaine sérénité, et j'ai moi-même besoin d'un peu de calme. Je n'ai pas grand espoir, je vous l'avoue. Je sais bien qu'un jour il faudra mettre Dalton en pension, et se résoudre à ne plus le voir qu'aux vacances scolaires. Sans doute cette solution nous sera-t-elle bénéfique à lui comme à moi, mais en attendant, je vous demande de le tenir hors de ma vue... Est-ce bien clair ? *Hors de ma vue.*

Elle avait prononcé ces derniers mots sans parvenir à masquer son exaspération. Peggy comprit que l'entretien était terminé. Elle s'éloigna après un bref signe de tête. Sa rencontre avec Cecilia avait installé en elle une mauvaise impression.

Que se passait-il réellement à Hunter Hall ? Qu'avait donc essayé de lui cacher Samantha Weber ? Était-ce parce qu'on la savait sans ressources et sans abri qu'on l'avait expédiée ici ? À la différence des précédentes nurses elle n'avait nulle part où aller, aucune référence professionnelle. Elle était coincée ici, comme sur une île déserte.

Lorsqu'elle entra dans la cuisine, Annette prit le large, la laissant seule avec Nuts qui vidait consciencieusement sa troisième bouteille de Coca-Cola.

— Alors, tu as vu ? fit le petit garçon. Ils veulent tous ma peau. Faudra que tu fasses vachement gaffe.

— Ça t'embête si on déménage dans l'aile ouest ? demanda la jeune femme.

— Bien sûr que non ! rétorqua l'enfant. Au moins je me sentirai un peu plus en sécurité.

— Il paraît qu'il y a une cuisine, fit Peggy pour changer de conversation.

— C'est vrai, dit Nuts. Est-ce que tu pourrais y fabriquer un de ces gâteaux secrets dont tu parlais ?

— C'est possible, fit la jeune femme. Du moment qu'aucun espion ne vient nous voler la recette.

Ils déménagèrent les jouets du gamin le jour même. Peggy comptait sur ces manipulations communes pour approfondir les liens fragiles qui l'unissaient à l'enfant. Entre l'aile ouest et l'aile est, le bâtiment étirait cinquante mètres de façade. « Le no man's land », songea la jeune femme qui commençait à se laisser contaminer par la mythologie de Nuts.

Ils prirent possession de leur nouveau territoire au milieu des gloussements nerveux. Peg constata avec un pincement de regret que le rire ne faisait qu'enlaidir un peu plus le petit garçon et elle y vit comme une injustice supplémentaire du destin. N'aurait-on pas pu, au moins, lui laisser cette roue de secours ?

Elle comprit également que leur exil avait été prémédité de longue date. En effet, deux chambres se révélèrent refaites à neuf, ainsi que les salles de bains attenantes. Quant à la cuisine, elle avait été équipée de pied en cap, sans oublier l'immense réfrigérateur Westinghouse dont toutes les étagères croulaient sous la nourriture. Le reste du bâtiment offrait le paysage habituel de pièces vides avec papier peint décoloré et armoires à l'abandon. Nuts ne se lassait pas de parcourir les corridors en poussant des hurlements destinés à « effrayer les bêtes embusquées ».

Dans un cagibi, ils découvrirent un coffre vermoulu monté sur roulettes et qui contenait des centaines de cubes de bois à l'aide desquels on pouvait bâtir des maisons et des châteaux forts. Ce jeu de construction, fabriqué avant la Seconde Guerre mondiale, aurait valu une fortune chez un antiquaire spécialisé. Chaque briquette était criblée de trous minuscules creusés par les vers, et tellement patinée par le temps qu'on en venait à croire qu'il s'agissait bel et bien d'un morceau de pierre.

— Super ! déclara Nuts, on va bâtir une zone d'entraînement pour les bombardiers, tu sais : comme ils ont fait pour les essais

de la bombe atomique ! L'Air Force a construit une vraie ville, dans le désert, avec des maisons, des voitures, et elle a balancé dessus une bombe H. Des journalistes ont même écrit qu'on y avait enfermé des condamnés à mort.

— Mais non, se sentit forcée de rectifier Peggy. C'étaient des mannequins.

— Pas du tout ! siffla le gamin. C'étaient des vrais hommes ! Mon père a écrit un livre là-dessus, je sais bien. *L'Aube du Squelette Pourpre*. C'est l'histoire d'un criminel pris comme cobaye mais qui survit au bombardement d'essai parce qu'il a été assez malin pour s'enterrer avant l'explosion. Il s'échappe avant l'arrivée de l'armée. Plus tard, il découvre que les radiations lui ont donné plein de super-pouvoirs !

Peggy capitula, il n'était pas utile d'entamer une querelle à propos du *Squelette Pourpre*, et après tout elle n'était pas là pour faire l'éducation du petit garçon.

Ils traînèrent le coffre dans le parc, et Dalton se mit à sortir les cubes avec frénésie pour bâtir une ville bancale, dont l'architecture se révéla très approximative. Il n'avait aucune patience et empilait les briquettes à la hâte, avec des gestes qui manquaient de finesse. Il construisit trois maisons qui avaient l'air d'avoir survécu à un tremblement de terre, puis partit faire provision de cailloux, et, les bras étendus, imita le vol du bombardier. Il faisait des bruits d'hélice avec la bouche et entrecoupait ses approches louvoyantes de communiqués radio belliqueux.

— Cible en vue, annonçait-il. Préparez-vous au largage, soute à bombe ouverte... commencez le compte à rebours, nous survolons la zone stratégique... Je répète, ici Leader One, à toute l'escadrille... balançons-leur notre merde sur la tête et tirons-nous !

En passant au-dessus des maisons, il ouvrait les mains, laissant tomber les pierres sur les maisons mal bâties. Quand l'un des cailloux éparpillait les cubes, il faisait de grands bruits avec la bouche.

Peggy n'appréciait pas réellement de le voir s'exciter ainsi. De plus, le jeu lui semblait malsain, mais elle n'ignorait pas que

les garçons ont l'habitude de se complaire dans les simulacres belliqueux.

— Boum, craaash... vociférait Nuts. Je vais passer en rase-mottes...

Quand les maisons s'écroulaient, il imitait les cris des mourants et le crépitement de la D.C.A.

— Ach ! gémit-il soudain. Capitaine Müller, je suis touché... mon moteur gauche est en feu. Je vais me poser sur le ventre.

Et il se jeta sur le gazon humide, souillant de boue ses vêtements propres.

Peggy n'eut pas le temps de lui faire la moindre remontrance, une Range Rover venait de franchir le portail de la propriété. George Quarantine tenait le volant. C'était un gros homme d'environ cinquante-cinq ans, à la figure rose et au crâne brillant, qui se donnait des allures d'artiste en portant des blousons fourrés de pilote de bombardier. Il s'arrêta à la hauteur du labyrinthe, et traversa la pelouse pour venir saluer Peggy. Il avait une démarche précautionneuse, peut-être due à une arthrose précoce. Nuts ne lui accorda pas un regard. Il se roulait dans l'herbe car ses réservoirs venaient de prendre feu à l'atterrissage.

— Bonjour mon petit, dit Quarantine en embrassant Peggy sur la joue. Comment allez-vous ?

— Ça va, répondit la jeune femme. Nous faisons connaissance.

Quarantine la prit par le bras et l'entraîna à l'écart. Peggy nota qu'il avait jeté un regard dégoûté sur l'enfant boueux qui se convulsionnait dans l'herbe en poussant des cris d'agonie.

— Je vais vous parler franchement, dit-il. Je n'aime pas beaucoup vous voir faire ce boulot. Ce n'est pas ce qu'il vous fallait après la mort de la princesse. Je voulais vous dire que je ne suis pour rien dans cette idée de génie. C'est la mère Weber qui a tout manigancé.

Sa grosse figure, d'ordinaire joviale, trahissait une gêne qui lui faisait le regard fuyant. Peggy décida qu'il était temps d'aller au fond des choses.

— Expliquez-moi, souffla-t-elle en resserrant les doigts sur le bras de Quarantine. J'ai l'impression qu'on ne me dit pas tout. Qu'est-il réellement arrivé au petit ?

George fit la grimace et gratta son crâne chauve. La fourrure de son « bombardier » n'était pas très propre, et ses rares cheveux encore en place semaient des pellicules sur le cuir du vêtement.

La mère Weber m'a fait jurer de ne rien dire, grommela-t-il, mais ça m'embête de vous laisser piloter sans visibilité. C'est une sale histoire. Une affaire de spécialiste. Vous n'êtes pas infirmière, merde !

— Allez-y ! s'impacienta la jeune femme. Je ne suis plus une gamine, j'en ai assez des regards fuyants d'Annette et de Cecilia !

— Ça s'est passé en Californie, murmura Quarantine. Il y a cinq ans. Les livres de Tanner avaient provoqué un certain émoi chez les ligues de vertu ; à la télévision, plusieurs prédicateurs réclamaient son excommunication. L'éditeur américain de Tanner se frottait les mains à l'idée de toute cette bonne grosse publicité gratuite : Tanner Holt-le Nouveau Satan, Tanner Holt-le chantre du démon, etc. Et puis les choses ont mal tourné. Un cinglé qui se faisait appeler Father Scaring et se prenait pour un prédicateur itinérant, a entrepris une véritable croisade contre Tanner. Il assimilait ses romans aux prédictions de l'Antéchrist et montait des commandos dans les librairies pour les asperger d'essence à barbecue et les brûler.

Il leva une main conciliante.

— Je sais, ajouta-t-il, dit de cette manière, ça a l'air bête. Mais le truc s'est envenimé. Scaring a fini par apprendre où vivait la famille Holt, à Beverly Hills, dans une superbe propriété avec zoo privé.

— Un zoo privé ?

— Oui, des poneys, des singes, des oiseaux, un bébé panda, le genre de fantaisie que se payent les vedettes, là-bas. Un soir que Tanner dînait avec son éditeur, Scaring s'est introduit dans la maison accompagné d'un garçon et d'une fille de sa secte. Ils étaient tous les trois raides défoncés. Ils voulaient s'emparer de Tanner et le brûler pour sauver la Terre de l'Armageddon...

Quand ils se sont aperçus qu'il n'était pas là, ils sont entrés dans une colère terrible. Ils ont saccagé la maison, et Cecilia n'a réussi à sauver sa peau qu'en s'enfermant dans la chambre forte où son mari rangeait ses manuscrits et sa collection de tableaux.

— Mon Dieu ! souffla Peggy. Vous voulez dire qu'elle s'est volontairement bouclée dans le coffre-fort au risque d'y étouffer ?

— Oui. C'était ça ou se retrouver pendue par les pieds aux poutres du living et saignée à blanc, la tête dans un seau. Scaring lui avait expliqué tout le programme. La chambre forte c'est la première idée qui lui a traversé l'esprit.

— Et... l'enfant ? demanda la jeune femme.

— Scaring est allé le chercher dans la chambre où il dormait, puis il l'a emmené dans le zoo, et il a commencé à tuer tous les animaux sous ses yeux, l'un après l'autre.

Peggy réprima un frisson. Mais elle avait entendu parler de Charles Manson, des Fils de Sam ; elle savait que de telles choses pouvaient bel et bien arriver.

— Quand Tanner est rentré, dit Quarantine, les dingues avaient levé le camp ; il a trouvé la maison saccagée, et Cecilia, à demi asphyxiée qui donnait des coups de poings contre la porte de la chambre forte. Tous les animaux du zoo avaient été massacrés, on avait peint des anathèmes sur les murs avec leur sang. Nuts avait disparu.

— Le prédicateur l'avait emmené ?

— Non, ce sont les flics qui ont fini par le découvrir. On l'avait cousu dans le ventre du poney éviscéré. Il a fait craquer les sutures quand les gars du coroner ont soulevé la carcasse.

— *Ce n'est pas vrai !* hoqueta Peggy. C'est répugnant. Et dans quel état se trouvait-il ?

— Physiquement indemne, mais en état de choc. Plus tard on a appris que Scaring l'avait forcé à regarder la mise à mort du poney de bout en bout avant de le faire entrer à quatre pattes dans le ventre de la bête. Pendant trois mois le même n'a pas dit un mot. La police s'est contentée d'observer qu'il ne fallait pas trop en demander et que les Holt avaient bien de la chance que le prêcheur ne se soit pas mis en tête de sacrifier le gosse au lieu du cheval.

— C'est une façon de voir les choses, fit la jeune femme. Et le révérend, qu'est-il devenu ?

— On a fini par lui mettre la main dessus alors qu'il improvisait un nouveau bûcher à la Galleria, un centre commercial plutôt chic de Los Angeles. Il est toujours détenu à Pescadero, l'asile de fous californien. Mais après cet épisode Cecilia vivait dans la peur d'une autre agression. Elle a fait une dépression nerveuse, elle a pris l'Amérique en horreur, elle ne s'y sentait plus en sécurité. C'est alors que les Holt sont venus s'installer en Angleterre.

— Mais pourquoi... Je veux dire : pourquoi l'avaient-ils mis dans le ventre du cheval ? Ça n'a aucun sens...

— Si, au contraire, dit Quarantine. Dans l'Apocalypse, il est dit que l'Antéchrist sera enfanté par une bête. Je suppose que dans l'esprit de ces cinglés c'était là un symbole.

Peggy s'était retournée pour regarder Nuts. Elle comprenait mieux son comportement à présent. Une chose la gênait cependant : comment Cecilia Holt avait-elle pu courir se réfugier dans la chambre forte sans songer une seconde à ce qui risquait d'arriver à son fils de cinq ans dormant, seul, dans sa chambre ? Il lui semblait qu'elle-même, dans une situation identique, n'aurait eu d'autre souci que de se précipiter au chevet de l'enfant...

« Allons, se dit-elle, ne deviens pas moralisatrice. Qui sait ce que tu ferais sous l'emprise de la peur ? »

Les images terrifiantes évoquées par Quarantine dansaient dans son esprit. Elle aurait voulu les effacer, mais elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer Nuts, recroquevillé dans le ventre du poney. Dieu ! Un enfant de cinq ans... Comment avait-il fait pour ne pas perdre la raison ? Elle eut une pensée haineuse pour Scaring. George posa la main sur son épaule et la secoua.

— Hé, ça va ? s'enquit-il. Je sais que ça a l'air dingue, mais c'est vrai qu'il a eu de la chance de s'en sortir vivant. Rappelez-vous l'affaire Sharon Tate...

— A-t-il été suivi, soigné ? demanda la jeune femme.

— Je crois. D'après ce que Cecilia a bien voulu dire à Samantha Weber, il aurait longtemps fait des cauchemars.

Aujourd'hui il ne supporte plus la vue d'un animal vivant ou mort, et il refuse de manger de la viande. Il paraît qu'il ne se nourrit plus que de pâtisseries...

— C'est vous qui me l'apprenez ! siffla Peggy. Sa mère n'a même pas jugé utile de m'en toucher un mot.

Quarantine eut un geste conciliateur.

— Ne prenez pas parti dans cette histoire de famille, fit-il en détournant les yeux. Vous n'êtes qu'une employée, comme moi. Et surtout ne vous attachez pas trop à ce gosse. Vous n'êtes pas là pour réparer les préjudices qu'il a pu subir.

— Je sais, fit Peggy. Je dois juste l'empêcher de s'approcher de son petit frère. On nous a exilés dans l'aile ouest, à l'autre bout de la maison. Savez-vous quelque chose sur les raisons de cet éloignement ?

— Pas vraiment. Nuts aurait eu un accès de violence contre le bébé. Probablement un mouvement dicté par la jalousie, comme il s'en produit souvent dans les familles. Je me souviens que lorsque mon frère est né je priais secrètement pour qu'il meure de la variole. J'avais sept ans. Je ne supportais pas qu'il devienne l'unique souci de ma mère. Parfois, au square, je détournais les yeux pendant qu'il jouait, en espérant que des bohémiens viendraient le kidnapper.

Ils marchèrent une minute sans rien dire. Peggy s'aperçut qu'elle avait froid et se frictionna les épaules. George Quarantine claudiquait à ses côtés, l'air penaud, regrettant déjà de s'être laissé aller à de telles indiscretions.

— Ne jugez pas Cecilia trop vite, dit-il en baissant le ton. Elle a passé de sales moments. Et puis c'est elle qui tient toute la maison à bout de bras. Tanner ne s'occupe de rien. Il écrit, c'est tout.

— Il a eu un accident ? Il me semble que Cecilia en a parlé.

— Oui, c'est vrai. À peine arrivé en Angleterre, il s'est foutu dans un arbre avec sa voiture. Il a eu le bassin brisé et une fracture du crâne. On a cru qu'il ne reprendrait pas connaissance. Deux semaines de coma, des mois de rééducation dans un centre spécialisé. C'est de là-bas qu'il a ramené Annette, je crois. C'était une de ses fans, et elle venait

l'encourager quand les exercices orthopédiques devenaient trop douloureux.

— On dirait que la famille joue de malchance, observa la jeune femme.

— C'est souvent le cas quand on brasse trop d'argent, fit Quarantine. On commence à mener une vie de dingue : pas assez de temps, trop de tentations, trop d'excès. Vous savez qu'ils ont failli divorcer ?

— Non, je ne sais rien d'eux ou presque. Je suppose que Lee est le bébé de la réconciliation ?

— On peut dire ça comme ça. Le bébé de la dernière chance sonnerait plus juste, mais ça ne nous regarde pas après tout. Je suis venu chercher les bandes magnétiques pour essayer de mettre la biographie de la princesse en forme... et pour voir comment vous alliez, également. Tenez, je vous ai apporté un petit cadeau.

De la poche du « bombardier » il tira un petit paquet au ruban chiffonné. Peggy resta sans voix. Personne ne lui avait jamais offert de vrai présent. Tante Rosemary, chaque Noël, se contentait de lui acheter un vêtement neuf, généralement sans la consulter.

Elle ôta le papier. C'était une pendulette de voyage, ancienne, très-belle.

— Pour symboliser votre nouveau départ dans la vie, dit gauchement Quarantine. Et ça ne m'a rien coûté, je l'ai mise sur les frais généraux, n'ayez donc aucun scrupule.

Ils entrèrent dans l'aile ouest pour aller chercher les bandes magnétiques. Peggy se hâta, car il lui déplaisait de laisser Dalton tout seul dans le parc. Quand ils furent dans sa chambre, Quarantine s'empressa de lui répéter qu'elle ne devait souffler mot à quiconque de ce qu'il venait de lui révéler. Il semblait presque effrayé.

— Je ne tiens pas à me faire virer par la mère Weber, dit-il dans un souffle. Ce n'est pas que j'adore écrire les biographies des autres, mais je ne sais faire que ça.

Puis il fouilla dans sa poche et en sortit une carte de visite écornée sur laquelle il gribouilla quelque chose à l'aide d'un stylo récalcitrant.

— Mon adresse à Londres, fit-il. Je rajoute mon numéro à la maison d'édition. Si jamais ça tournait mal ici n'hésitez pas à m'appeler. Essayez d'éviter les frictions avec Cecilia. C'est une gosse de riches, elle sort de Vassar. Elle a l'habitude qu'on lui obéisse. Elle mène Tanner par le bout du nez.

— Elle ne veut pas que je le rencontre, observa la jeune femme. Elle m'a même ordonné de ne pas lui adresser la parole si je croisais son chemin.

— Elle est très jalouse. Et puis Tanner Holt, avec ses histoires de croquemitaine, c'est la vache à lait. Gros compte en banque !

Il glissa les bobines dans son blouson de cuir. Peggy était pressée de retourner dans le parc. Ils se séparèrent au seuil du grand hall.

— Je vais présenter mes devoirs à la maîtresse des lieux ! annonça Quarantine avec une grimace de dérision. Bonne chance pour le second round ! Ne baissez pas votre garde !

Elle l'embrassa sur la joue et le remercia pour la pendulette. Il sentait le tabac, le suint et l'eau de toilette.

Peggy sortit de l'aile ouest. Les cubes étaient éparpillés sur l'herbe. Certains étaient même enfoncés dans la boue comme si on avait sauté dessus à pieds joints. Elle fut fâchée de découvrir le beau jeu de construction souillé et abîmé, puis elle fit un effort pour ravaler son irritation. Nuts se tenait plus bas, allongé sur un banc de pierre. Il avait tiré sur sa tête le capuchon de son K-Way et enfoncé les mains dans ses poches. Ainsi immobile, dans cette posture de gisant, il ressemblait à un petit cadavre. Peggy frissonna, épouvantée par l'image qui venait de naître en elle. Où allait-elle chercher des idées pareilles ? Elle s'assit à l'une des extrémités du siège de granit.

— Tu as froid ? demanda-t-elle.

— Un peu, fit Nuts d'un ton las. J'ai trop de choses dans la tête, j'voudrais dormir.

— On va rentrer, tu seras mieux à l'intérieur.

— J'veux bien, bâilla-t-il, mais à condition que tu montes la garde au pied du lit. Quand le capitaine Müller n'est pas là pour veiller sur moi je y suis en danger. Tu sais, ils attendent que je m'endorme pour me faire la peau...

La jeune femme se figea. « Mon Dieu, songea-t-elle. Il pense encore à ce prêtre fou... Cette aventure va le poursuivre toute sa vie. »

Elle le prit par la main et ils se dirigèrent vers la maison. En passant près du coffre, Peggy regretta de ne pas avoir le temps de ranger les cubes qui allaient s'abîmer sous la pluie. En haut, elle débarbouilla rapidement Dalton, lui passa son pyjama et le regarda se glisser sous la couette.

— Tu t'en iras pas, hein ? fit-il avec véhémence. C'est vrai que je suis en danger. Mon père et ma mère, ils voudraient bien que je meure pour pouvoir s'occuper uniquement du nouveau bébé. Ils en ont plus rien à fiche de moi.

— Mais non, risqua Peg. Il ne faut pas dire des choses comme ça. S'ils font un peu moins attention à toi c'est que le bébé est tout neuf, justement. C'est un peu comme toi, lorsqu'on te donne un nouveau jouet, tu ne t'en sépares plus pendant un moment... et puis les choses rentrent dans l'ordre. Tu vois ?

— Non, riposta Nuts. C'est pas pareil. Moi, ils ne m'aiment plus parce que je ne suis pas normal. Ils ont honte de moi. Le nouveau bébé, il fonctionnera bien, lui. Il vient d'être fabriqué, alors il n'a pas encore de défauts.

Peggy se mordit la lèvre. Quelque chose se noua dans sa gorge et elle tendit la main vers l'enfant, mais celui-ci se rejeta en arrière et disparut sous la couette comme sous une toile de tente.

— Monte la garde ! grogna-t-il, et tire pas au flanc ou sinon j'te flanque au mitard !

Il s'agita un peu, se retournant d'un côté sur l'autre, puis finit par s'endormir. Peggy s'assit sur une chaise, près de la fenêtre. De là, elle pouvait contempler une bonne moitié du parc.

Elle était assise depuis un quart d'heure quand elle aperçut Tanner. Il sortait de la forêt et avançait, les mains dans le dos, indifférent à la pluie qui dégoulinait de ses cheveux gris. Il était vêtu d'une veste de toile huilée, d'un jean et de grosses bottes de caoutchouc. Cédant à une impulsion, elle s'empara des jumelles de Nuts qui traînaient sur le plancher, et les ajusta à sa vue. Le visage joufflu du romancier lui apparut en gros plan. Les gouttes

de pluie accrochées à ses lunettes devaient à demi l'aveugler, mais il ne paraissait pas s'en rendre compte. Il marchait comme un somnambule, l'air absent. Sa figure, vide de toute expression, avait quelque chose d'inquiétant.

« Est-ce qu'il réfléchit ? » se demanda la jeune femme. Elle avait entendu dire que Simenon, le romancier belge, travaillait pareillement en état de transe, ne voyant plus rien du monde qui l'entourait. Tanner Holt était-il ainsi ? Sa silhouette massive aurait mieux convenu à un bûcheron qu'à un homme de plume.

Au moment où Peggy se préparait à abaisser les jumelles, un fait étrange se produisit. Cecilia entra brusquement dans le champ des oculaires, allant à la rencontre de son mari. Elle avait enfilé un K-Way et des Wellington. Elle s'immobilisa devant Tanner, et, tirant un carnet de sa poche, se mit à griffonner quelque chose. Le romancier s'empara de la feuille de papier, la lut, puis sortit à son tour un calepin de son ciré et entreprit de gribouiller quelques lignes qu'il tendit à son épouse. Ce manège se poursuivit pendant quelques minutes, aucun des deux participants n'ouvrant la bouche.

La « discussion » terminée, Tanner rassembla toutes les feuilles de papier et les enflamma à l'aide d'un gros Zippo. Dès que les cendres touchèrent le sol, Tanner les éparpilla sous sa semelle, puis le couple prit la direction de la maison sans échanger une parole.

Comme ils se rapprochaient, Peggy se dépêcha de baisser ses jumelles. Elle ne comprenait pas le sens de ce qu'elle venait de surprendre, et s'en sentait vaguement effrayée. Pourquoi Cecilia et Tanner avaient-ils usé d'un carnet pour communiquer alors qu'ils se tenaient justement l'un en face de l'autre ?

« On se serait cru dans un film d'espionnage ! pensa-t-elle. Quand les héros découvrent que leur maison est truffée de micros. »

Mais la boutade ne la fit pas rire. Tanner était-il... *paranoïaque* ? Redoutait-il qu'on lui vole ses idées s'il commettait l'imprudence de les formuler à voix haute ? Que craignait-il ? Qu'un concurrent se tienne embusqué aux alentours, armé d'un microcanon et d'un magnétophone ? Mais oui, c'était sûrement cela !

De la paranoïa d'homme célèbre, de faiseur d'or. Il sollicitait l'avis de sa femme, mais uniquement par écrit ; afin que personne ne puisse surprendre les secrets de son œuvre.

Peggy en était abasourdie.

8

Dans les jours qui suivirent, elle vécut presque exclusivement en compagnie de Nuts, ne le quittant pas d'une semelle. Pour le séduire, elle s'était lancée dans la confection d'un gâteau exubérant : *Le délice du révérend Brown* – un délire culinaire à base de massepain, de chocolat, et de cerises confites – dont le gamin n'avait pas laissé une miette.

Bien sûr, l'enfant l'entraîna dans la forêt. Les grands arbres morts, dépouillés de leur écorce, avaient atteint ce stade de la pétrification qui faisait d'eux des sculptures. Nuts s'improvisa guide touristique pour dresser l'historique du petit bois. Il mimait la chute des VI, les explosions, Londres en flammes. Tout lui était prétexte à gesticulation. Il devenait tour à tour avion, maison, victime hurlante, sans que sa vitalité baisse d'un cran. Saoulée de cris et d'onomatopées, Peggy, le suivait pas à pas, sanglée dans son vieil imperméable de chez Boots aux poignets effrangés.

— C'est ici que s'est écrasé le capitaine Müller, lui dit un matin Nuts. C'était un pilote d'élite de la Luftwaffe, il escortait les VI pour les défendre contre les types de la patrouille d'Angleterre qui essayaient de les intercepter avant Douvres. Il volait sur un stuka, mais il s'est fait descendre par la D.C.A... Il a dérivé jusqu'ici, en vol plané, et s'est écrasé dans la forêt.

Il parlait précipitamment en désignant des marques sur les arbres morts. Peggy se demanda s'il faisait référence à un fait réel ou si cet épisode sortait tout droit de son imagination.

— Il s'est crashé là, répéta l'enfant. Mais il a été vachement malin. Pour pas être fait prisonnier il a couru se réfugier dans le labyrinthe. C'est lui qui a arraché la dalle de marbre où était inscrit le tracé des allées. Personne n'a osé se lancer à sa poursuite, sans carte c'était trop dangereux.

Peggy soupira. Encore une affabulation ! L'espace d'une seconde elle avait bien failli s'y laisser prendre.

— Et je vais te dire un secret, ajouta Nuts en baissant la voix. Il est toujours là.

— Qui ça ?

— Le capitaine Müller, tiens ! Il est toujours caché au centre du labyrinthe. Je vais lui parler de temps en temps, je lui raconte mes malheurs. C'est lui qui m'a dit que j'étais en danger. Il s'y connaît, c'est un soldat. C'est devenu mon ami. Il m'a fait promettre de ne jamais révéler sa présence, mais toi tu fais partie du bataillon.

Peggy dressa l'oreille. Nuts était en train de lui parler de son compagnon imaginaire, c'était une grande preuve de confiance. Il ne fallait pas le décevoir. Cela pouvait signifier qu'il était en train de comprendre qu'un ami réel est plus important qu'un fantôme sorti d'une bande dessinée.

— Alors il est là ? dit-elle d'un ton qu'elle espérait naturel. Tu le vois souvent ?

— Non, seulement pour lui porter des provisions. Il ne faut pas qu'on nous découvre ensemble. Quand je dois passer le voir, il me laisse un message.

— Quelle sorte de message ?

— Un truc convenu entre nous : deux brindilles en croix sous le banc de pierre qui se trouve à l'entrée du labyrinthe. Ça veut dire : vient ce soir.

— Et comment est-il ce capitaine ? Je suppose qu'il doit être vieux depuis le temps qu'il se cache.

— Pas du tout ! Les nazis c'étaient des mecs sacrément futés. Il prend des pilules pour rester jeune. Mais en fait, je n'ai jamais vu sa tête. Il porte toujours son casque et un masque à gaz. Et puis une grande cape noire. Il est assis au centre du labyrinthe, il m'attend. Je m'assieds à côté de lui, et nous parlons, comme des indiens qui font un pow-wow.

— Et de quoi parlez-vous ?

— On ne parle pas, je lui fais mon rapport. Je lui raconte toutes les saloperies de mes parents. Les blagues que j'ai faites aux nurses. Il m'écoute. Il sait bien que je n'invente pas. C'est lui qui m'a fait comprendre que j'étais en danger depuis l'arrivée du nouveau bébé.

— Est-ce qu'il t'a dit de faire... quelque chose contre le bébé ?

— Oui, mais je me suis dégonflé. Je ne suis pas allé jusqu'au bout. Je me suis fait attraper pour rien.

Peggy avait la gorge serrée. Elle avait conscience de se déplacer à la lisière d'un précipice.

— Qu'est-ce qu'il t'avait ordonné de faire ? interrogea-t-elle en ramassant des cailloux pour les jeter contre un arbre.

Nuts haussa les épaules.

— Il m'avait dit de remplir la baignoire et d'y jeter le bébé pendant que Cecilia faisait la sieste... ou de pousser le berceau dans l'escalier en faisant semblant de le promener. Mais Lee s'est mis à chialer dès que je l'ai pris dans mes bras. Il est vachement lourd, le cochon ! Ma mère a vu la baignoire pleine d'eau froide... Elle ne m'a pas vraiment cru quand j'ai dit que je voulais le baigner parce qu'il était sale. Elle est devenue toute blanche, et j'ai bien compris qu'elle ne m'aimait plus. Elle m'a arraché Lee des bras et elle m'a crié de fiche le camp.

Peggy avait les mains glacées. Ce qu'elle était en train de faire ne relevait pas de sa compétence. C'était le travail d'un psychothérapeute spécialisé dans la schizophrénie infantile. Nuts était malade, le laisser sans soins relevait de l'inconscience.

Pourquoi le capitaine Müller t'avait-il ordonné de supprimer Lee ? s'enquit-elle en espérant que sa voix ne trahirait pas son trouble.

— Parce que c'est à cause de lui qu'on ne m'aime plus, répondit Nuts en fronçant les sourcils. S'il disparaissait, m'man et p'pa recommenceraient à s'occuper de moi. Le capitaine Müller est drôlement intelligent, il a l'habitude d'inventer des plans de bataille. Le problème c'est que j'ai foiré la mission. J'ai pas pensé à mettre de l'eau chaude... J'ai eu peur qu'elle soit trop chaude, justement, et que ça brûle Lee. Cecilia fait toujours très attention à la température du bain lorsqu'elle nettoie le bébé. L'eau froide ça collait pas, ça m'a bousillé mon alibi. Le capitaine Müller ne m'a pas trop engueulé, il a dit qu'il comprenait et que je ne serais pas dégradé ou passé en cour martiale comme j'aurais dû l'être normalement, mais qu'il faudrait recommencer.

— C'est là qu'il t'a dit que tu étais en danger ?

— Ouais. C'est normal. Maintenant Cecilia va vouloir se venger. Elle va m'éliminer de peur que je complotte à nouveau contre le bébé. C'est une question de jours, je sais que je suis en sursis. Si je m'attarde trop ici, ils me feront la peau. Ils ont décidé ça entre eux, le capitaine Müller me l'a dit. Ils s'arrangeront pour que j'aie une sorte d'accident, tu vois ?

Peggy faillit lui dire : « Tes parents sont peut-être fâchés contre toi, mais ils ne te feront pas de mal ! », mais les mots ne franchirent pas ses lèvres. Elle prit conscience qu'elle n'était pas loin de partager les craintes de Nuts. Est-ce qu'elle était en train de perdre la tête ?

Müller va organiser ma fuite, expliqua l'enfant. Au centre du labyrinthe s'ouvre un ancien passage secret qui passe sous la Manche et débouche en Allemagne, dans le bunker du Führer. Là-bas on a besoin d'hommes comme moi. J'irai dans une école d'officiers et j'aurai un bel un uniforme avec une casquette à tête de mort. Personne ne peut voir l'entrée du souterrain, pour le moment elle est recouverte de terre, mais il suffira de creuser le moment venu, et le passage sera dégagé.

— Et quand partiras-tu ?

— Bientôt. J'attends que Müller me fasse signe. C'est pas évident de passer de l'autre côté. Je suis Américain, alors ça pose des problèmes. Il faut les convaincre de ma bonne foi. Quand j'aurai toutes les autorisations j'irai dans le labyrinthe. On me fera boire une drogue pour m'endormir, de cette façon je ne pourrai rien révéler sur le passage secret, et puis le capitaine me prendra dans ses bras et m'emportera. Quand je me réveillerai, je serai à Berlin, dans la Tanière du Loup. Comme ça tout le monde sera content : mes parents avec le nouveau bébé, et moi avec les officiers. J'apprendrai à piloter les bombardiers. C'est pour ça que je m'entraîne. On croit que je joue, mais c'est pas vrai, j'apprends à conduire les avions.

Peggy luttait contre un terrible sentiment d'impuissance. Elle ne pouvait rien pour Dalton, sinon le dissuader de fuguer. Car les préparatifs fantasmatiques qu'il venait d'évoquer allaient tous dans le même sens : l'enfant allait quitter la maison familiale dont il ne supportait plus l'atmosphère. Il était important de lui extirper cette folie de la tête. Peggy frissonnait

à la simple idée des dangers courus par un enfant de 10 ans déambulant sur une route de campagne déserte. N'importe qui pouvait s'arrêter, le prendre en stop, l'emmener là où on ne le retrouverait jamais. Les journaux étaient pleins d'histoires sordides du même genre. La main boueuse de Nuts se glissa soudain dans la sienne, l'arrachant à ses réflexions.

— J'aurais bien aimé t'emmener dit l'enfant. Toi, t'es pas comme les autres. Annette raconte partout que t'es aussi folle que moi, c'est sans doute pour ça qu'on s'entend bien, hein ? Il parut réfléchir intensément, et cet effort crispa son visage disgracieux, l'enlaidissant encore un peu plus.

— Ouais, j'aurais bien voulu, mais je ne peux pas. Le capitaine voudra jamais. C'est un truc d'hommes, entre lui et moi, c'est tout. Je te regretterai, c'est sûr. Tu fais de vachement bons gâteaux. Mais je ne peux pas rester plus longtemps. Ils vont me faire la peau. Tanner et Cecilia, ils combinent ça entre eux, je le sais. Ils ont fait un choix... C'était le nouveau bébé ou moi. Bien sûr ils ont préféré Lee. Si je reste là on me découvrira un matin le cou cassé au bas de l'escalier, ou noyé dans le bassin, derrière la maison. Müller m'a expliqué tout ça. Comme je suis très turbulent ça n'étonnera personne, il n'y aura, même pas d'enquête...

— Mais non, protesta la jeune femme. Il ne t'arrivera rien, je veillerai sur toi.

Nuts sourit.

— T'es gentille, observa-t-il. Mais t'es pas assez maligne pour eux. Quand je serai mort ils diront que c'est de ta faute, parce que tu étais négligente et que t'as pas su me surveiller. Ils ont déjà tout prévu, je le sais. Müller entend tout ce qu'ils disent grâce aux micros qu'il a cachés un peu partout.

Peggy frémit. L'étrange scène surprise quelques jours auparavant venait de resurgir dans son esprit : Tanner et Cecilia griffonnant sur des calepins, bouche close, échangeant des messages silencieux comme si... Elle eut peur de ce qu'elle était en train d'imaginer.

Durant le reste de l'après-midi ils ne parlèrent plus du capitaine Müller, et Dalton redevint un enfant hyperactif, sautant sur les souches, menant des combats sanglants contre

des êtres imaginaires dont il repoussait les assauts successifs en usant d'un arsenal d'armes aussi hétéroclites qu'anachroniques. Peggy le regardait faire d'un œil absent, elle savait d'ores et déjà qu'elle ne pourrait pas se taire et qu'une explication avec Cecilia s'imposerait dès leur retour à la maison.

Vers 5 heures, Nuts donna des signes de fatigue, et l'on regagna l'aile ouest pour le goûter.

Il réclama son calmant, ce sirop de couleur rouge qu'on mélangeait à du lait et qui le plongeait pour une heure dans un sommeil sans rêve. Peggy répugnait à droguer un enfant si jeune, mais elle devinait chez Dalton un réel désir de s'abîmer dans l'inconscience, comme s'il avait besoin de ces pauses pour ne pas éclater.

Au moment de se mettre au lit, il manifesta son inquiétude habituelle à l'idée qu'elle puisse s'éclipser dès qu'il aurait fermé les paupières. Elle lui assura qu'elle n'en ferait rien en regrettant de devoir lui mentir, mais il fallait qu'elle ait une explication avec Cecilia.

Elle descendit dans le hall sitôt que le petit garçon eût basculé dans l'inconscience. Elle trouva Cecilia Holt devant la grande cheminée où elle essayait d'entretenir un maigre feu de bûches. Le bois, humide, fumait en répandant une odeur âcre. Annette avait approché son fauteuil des flammes. Elle tenait Lee sur ses genoux.

— Oui ? dit Cecilia en voyant s'avancer Peggy. Vous voulez me parler ?

Elle jeta un bref regard à l'infirmier qui lui rendit le bébé et s'éloigna avec un soupir. Peggy s'installa sur un pouf râpé sans attendre qu'on l'y invite.

— Dalton m'a raconté quelque chose de troublant, cet après-midi, dit-elle. Je voudrais en avoir le cœur net.

— Mon Dieu ! fit Cecilia avec lassitude, si vous commencez à prendre au sérieux tout ce que vous dira ce gosse vous n'êtes pas au bout de vos peines. Il est mythomane depuis toujours. Il ne ment pas, il lui arrive de croire réellement aux fables qu'il invente.

Il m'a parlé de Lee et de la... baignoire, coupa Peggy. Est-ce vrai ?

Cecilia eut un frisson et ses traits s'affaissèrent. Elle serra instinctivement l'enfant contre sa poitrine. Le bébé se débattit en grognant.

— Est-ce vrai ? insista Peggy.

— Oui, chuchota Cecilia Holt. Je l'ai surpris dans la nursery. Il avait rempli la baignoire d'eau froide, à ras bord. Il avait sorti Lee de son berceau. Rien qu'à voir son expression j'ai tout de suite compris ce qu'il avait l'intention de faire.

— Vous pensez réellement qu'il voulait noyer son frère ?

— Oui. À Malibu, notre jardinier, un vieux Mexicain, l'a forcé une fois à noyer des chatons que Minnie, la chatte de la maison, venait de mettre bas. Dalton en a été très marqué. Je n'étais pas au courant de cet épisode, mais Dalton en a parlé au psychiatre qui s'occupait de lui. Le vieux l'a paraît-il mis en demeure de le faire s'il voulait devenir un homme. Nuts a noyé les bestioles dans la baignoire de tôle du garage, celle qui servait à essayer le moteur du hors-bord. Je n'en savais rien. À l'époque je servais de public relation à Tanner, et Dalton se trouvait un peu livré à lui-même. C'est pour cette raison que nous avons installé un zoo dans la propriété des Hills, pour l'occuper. Le psy nous avait dit que les animaux ont un effet bénéfique sur les enfants difficiles.

— Ne pensez-vous pas qu'il serait plus prudent de faire encore appel à un spécialiste ? suggéra Peggy. Ce qui se passe ici est très grave. Je ne puis pas grand-chose pour Dalton. Il est en proie à un grand désarroi. Il pense que vous et Tanner allez le punir cruellement... le tuer, pour être exacte.

— Ce n'est qu'une manifestation de culpabilité, rien de plus. Il n'ignore pas qu'il a mal fait, répondit Cecilia. Il est hors de question que je fasse encore appel à un psy. Tanner est en train d'écrire, je ne veux pas le perturber.

— Comment votre mari a-t-il réagi en apprenant que Nuts avait essayé de noyer le bébé ? interrogea Peggy.

Le visage de Cecilia se crispa vilainement et une expression de fureur traversa son regard.

— Taisez-vous ! ordonna-t-Elle. Ça ne vous regarde pas ! Vous n'allez pas m'expliquer comment je dois mener mon ménage, tout de même ! Qu'est-ce que vous savez de la

cohabitation avec un écrivain ? Merde ! C'est presque un sacerdoce ! À la moindre contrariété Tanner se bloque pour des semaines. Les événements de Cambridge l'ont déjà suffisamment retardé.

— Que s'est-il passé à Cambridge ? contre-attaqua Peggy.

Cecilia souffla par le nez pour manifester sa colère.

— Les groupies ! gronda-t-elle. Une fois de plus ils avaient réussi à dénicher notre adresse. Ils assiégeaient la maison nuit et jour. Ils essayaient de s'introduire chez nous pour voler les objets personnels de Tanner. Des dingues ! Tous les matins, ils éventraient nos sacs poubelles pour récupérer les brouillons de mon mari. Ses affaires de toilette : rasoir jetable, bombe de mousse à raser. Ils avaient dressé une espèce de chapelle. Toutes ces cochonneries y étaient vénérées comme les reliques d'un saint. Nous ne pouvions plus sortir sans que la voiture soit aussitôt submergée par ces malades. Ils grimpaient sur le capot, le toit, ils essayaient de casser les vitres pour pouvoir toucher leur idole. Il y avait de quoi devenir fou.

— Mais comment s'étaient-ils procuré votre adresse ?

— Oh, ça ! Il se trouve toujours quelqu'un chez l'éditeur pour la vendre. Une secrétaire, un comptable, une attachée de presse peu scrupuleuse... Nous ne pouvions plus rester là-bas. Nous vivions retranchés, les volets clos, un brouilleur branché sur la ligne téléphonique. C'est Samantha Weber qui s'est chargée de nous trouver une nouvelle résidence. Elle a loué cette bicoque pour que Tanner puisse y terminer son roman en paix. Sweeton & Sweet ont besoin de ce texte. Un manuscrit signé Tanner Holt, c'est dix millions d'exemplaires vendus rien qu'en Angleterre. Tanner est le pilier de la maison, sans lui la boîte ferait faillite du jour au lendemain. En attendant que le livre soit achevé je vous demande simplement de surveiller Dalton, nuit et jour. Je sais qu'il est dérangé. Je ne suis pas idiot au point de me masquer la vérité.

Elle se tut, essayant de reprendre son souffle. Ses mains moites laissaient des taches sur les accoudoirs du fauteuil de cuir noir.

— Vous avez manifestement établi le contact avec Nuts, ajouta-t-elle. Profitez-en. Tenez-le éloigné de nous. De moi, de son père... et surtout de Lee.

— Mais il souffre de cet exil !

— Croyez-vous qu'il serait plus heureux enfermé dans la cellule d'une clinique spécialisée ?

— Avez-vous peur que cela se sache ? hasarda Peggy.

— Oui, dit franchement Cecilia. Oui, dans la mesure où cela pourrait nuire à Lee. Il n'est jamais bon d'être le frère d'un fou.

9

Le soir même, quand Peggy se rendit dans la chambre de Nuts pour lui faire prendre son sirop calmant, elle se heurta à la résistance de l'enfant.

— J'en veux pas, grogna-t-il. J'veux pas dormir. Si je m'endors ils en profiteront pour me régler mon compte. Faut rester sur nos gardes. Tu vas faire les cent pas dans le couloir, toute la nuit, pour les empêcher de venir. S'ils te voient, ils n'oseront pas me faire du mal.

Il devenait véhément et chiffonnait l'oreiller entre ses petites mains qui restaient toujours sales en dépit des savonnages répétés. Peggy n'eut pas le courage d'insister. Les protestations de l'enfant lui faisaient mal et éveillaient, en elle une angoisse irraisonnée qu'elle ne parvenait pas à refouler.

— Si tu ne me protèges pas, répéta Nuts, demain matin tu me trouveras mort dans mon lit... Ils seront venus m'étouffer avec mon oreiller. Ou bien ils m'auront forcé à avaler tout un tas de médicaments pour faire croire que je me suis suicidé, et tu te diras : « Ah ! Si j'avais su... ».

— Qui ça « ils » ? interrogea la jeune femme.

— Tu sais bien, fit l'enfant en prenant un air buté. Fais pas l'idiot. Ne les écoute pas, ou sinon tu deviendras leur complice.

Peggy alla ranger la bouteille de sirop. Elle se sentait nerveuse et répugnait à l'idée de dormir, comme si, cet abandon au sommeil, risquait de constituer un acte de trahison dont elle aurait bientôt à se repentir.

— Tu vas monter la garde ? gémit Nuts.

— Bien sûr, affirma la jeune femme. Je vais laisser la porte de ma chambre ouverte, comme ça je pourrai surveiller le couloir. Tu es rassuré ?

— Oui, c'est mieux. Mais fais attention, ils sont malins, tu sais... Ils peuvent se déguiser.

— En quoi Grand Dieu ?

— En... en courants d'air ?

Elle fut sur le point de l'embrasser sur la joue mais se ravisa à la dernière seconde, sans réellement savoir pourquoi. Il se recroquevilla sous la couette, son revolver de plastique à la main. Elle sortit en prenant soin de refermer la porte. Dès qu'elle fut dans sa chambre, des idées absurdes l'assaillirent : est-ce qu'on n'allait pas pénétrer dans la chambre du petit garçon par la fenêtre ? Ce n'était pas très difficile, il suffisait de poser une échelle contre la façade et de...

Elle s'ébroua. Était-elle en train de devenir folle ou bien succombait-elle à l'atmosphère insolite de la vieille maison vide ?

Elle s'allongea sur son lit sans se dévêtir, au cas où... Sur la table de chevet, elle prit *Les Grandes Espérances*, et entreprit de le relire à partir du premier chapitre, mais elle s'aperçut bien vite qu'elle avait du mal à se concentrer et qu'elle dressait l'oreille dès qu'un craquement se produisait dans le couloir. Alors, elle posait le livre sur son ventre et se mettait à fixer l'obscurité sur laquelle béait la porte ouverte de la chambre, attendant avec une terreur diffuse que quelque chose ou quelqu'un sorte des ténèbres pour s'avancer sur le seuil. Elle se surprit à regretter de n'avoir pas une arme à portée de la main : marteau, ciseaux ou coupe-papier. À la fin, n'y tenant plus, elle se leva d'un bond et alla actionner la minuterie qui commandait l'éclairage du couloir dans cette partie de la bâtisse. Elle vit se rallumer les lampes avec un soulagement qu'elle ne chercha même pas à se dissimuler.

« De quoi as-tu peur ? pensa-t-elle. Ce gosse est en train de te rendre folle... Tu n'as pas encore compris que toutes ses affabulations n'ont d'autre but que de te déstabiliser ? Ce petit salopard a parfaitement localisé les défauts de ta cuirasse, et il pousse son avantage jour après jour. »

Elle resta une minute immobile au seuil de la pièce, explorant du regard l'immensité du couloir, puis la lumière s'éteignit à nouveau, la faisant tressaillir. Elle retourna s'allonger sur le lit et se força à lire, mais elle ne pouvait s'empêcher, toutes les dix lignes, de jeter un bref coup d'œil par-

dessus le livre pour vérifier que personne ne se tenait embusqué sur le seuil.

Le sommeil la faucha sans qu'elle en ait conscience, et ce fut la main de Nuts posée sur son épaule qui la réveilla en sursaut.

— Tu avais promis ! s'indigna l'enfant. T'es pas une bonne sentinelle... Je te ferai passer en conseil de guerre ! Moi, je n'ai pas encore réussi à dormir.

Peggy consulta sa montre. Il était trois heures du matin. Il faisait froid et humide. Une odeur terreuse régnait dans la maison, un relent de vieille cave ou de crypte. Nuts avait passé une robe de chambre bleu marine agrémentée d'un écusson de la Navy. Il tenait une grosse lampe torche à la main.

— Viens, dit-il. On va faire une patrouille. Je vais te montrer le grenier. Il est bon que tu connaisses parfaitement le terrain.

Peggy fut tentée de protester, mais elle réalisa qu'elle n'avait aucune envie d'attendre le jour en se rongant les ongles.

— D'accord, dit-elle. Mais tu es sûr que ce n'est pas dangereux ?

— Sois pas trouillarde, fit Nuts, et puis t'as rien à craindre, de toute façon je suis armé !

Et il sortit de la poche de sa robe de chambre le revolver en plastique qui ne le quittait jamais.

Ils se mirent en marche, se tenant par la main.

« Je suis complètement folle » songea la jeune femme en se laissant entraîner vers l'escalier menant aux combles.

Ils avançaient dans le halo de la torche, sans toucher aux interrupteurs. Cette manière de procéder ajoutait à l'angoisse de la découverte, mais c'était sans doute ce que désirait l'enfant. Peggy dut soulever une trappe ; tout de suite après, elle déboucha dans un vaste espace peuplé d'échos, et qui sentait la poussière. La lampe ne permettait pas d'en distinguer les limites, cependant Peggy fut impressionnée par cet enchevêtrement de poutres que reliaient entre elles d'épaisses toiles d'araignée. Le halo de l'ampoule découpait des ombres mouvantes sur un capharnaüm d'armoires à l'abandon, de fauteuils jetés en vrac, surprenant parfois la course d'une souris apeurée, ou grossissant les contours d'objets protégés par des housses. Quarante ou cinquante années de poussière avaient

saupoudré le grenier d'une couche duveteuse, épaisse comme le velours, et sous laquelle disparaissaient couleurs et sculptures.

Les souris, dérangées par l'arrivée des intrus, galopèrent en tous sens, peuplant la nuit de leurs cris aigus, à peine perceptibles. Nuts, nullement inquiet, s'amusait à projeter des ombres fantastiques en éclairant les poutres sous certains angles précis ;

— C'est chouette, hein ? murmura-t-il en aidant la jeune femme à prendre pied sur l'immense parquet. On se croirait dans un film d'épouvante !

— On ne devrait pas être là, protesta Peggy. Ce n'est pas très sérieux. Si tes parents l'apprenaient...

— Tu ne sais pas ce que tu dis, ricana l'enfant. Mes parents sont bien plus bizarres que tu ne le crois. Mon père vit dans ce grenier... C'est ici qu'il écrit ses bouquins. Il écrit toujours dans les greniers... C'était pareil quand on était en Californie. J'allais le voir des fois.

— Ça ne le dérangeait pas ?

— Non, à l'époque on parlait ensemble. Il n'était pas encore fâché contre moi. Maintenant il ne m'adresse plus la parole... Je le dégoûte... c'est à cause de ce qui s'est passé là-bas, dans le zoo... Quand on m'a mis dans le ventre du poney. J'ai toujours l'odeur de la bête sur moi, je le sens bien. Ça part pas même avec le savon ou l'eau de Cologne. Mais c'est pas ma faute.

Sa voix chevrotait. Peggy s'agenouilla et passa son bras autour des épaules du petit garçon. Cette fois il ne la repoussa pas. À son raidissement, elle comprit qu'il se retenait de pleurer. La torche tremblait dans sa main. Le pinceau de lumière vint caresser un monticule de têtes tranchées. C'étaient celles d'animaux naturalisés – sangliers, cerfs, renards – qui avaient sans doute orné les murs du grand hall, jadis. La poussière s'était accumulée dans leur pelage, les rendant uniformément gris. Peggy vit que les souris les avaient en grande partie rongées, creusant des galeries dans la paille dont on les avait remplies. Quand on les regardait un peu mieux, on prenait conscience qu'elles n'avaient rien de terrible, et qu'il se dégageait d'elles une impression d'infinie tristesse. Plus loin, Peggy discerna les formes mutilées de statues aux poses

académiques. On les avait poussées en vrac dans un coin où elles semblaient palabrer à voix basse pour tromper l'ennui.

— Il y a aussi des chouettes et des chauves-souris, annonça Nuts avec forfanterie. Mais elles ne me font pas peur du tout. Peggy tendit l'oreille. Le grenier bruissait d'une vie invisible faite de craquements et de galopades feutrées. Soudain, elle crut percevoir dans le lointain, le son d'une voix monologuant dans la nuit.

— C'est mon père, expliqua Nuts. Il lit à voix haute ce qu'il vient d'écrire... C'est pour voir si ça coule bien. Oui, c'est comme ça qu'il dit.

Il est là ? s'étonna la jeune femme. Il va nous voir !

— Mais non, il est enfermé dans son bureau, à l'autre bout du grenier. On risque rien. Viens, on va s'approcher.

Peggy se laissa tirer par la main. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, la voix de Tanner Holt se faisait plus distincte. La jeune femme fut une fois de plus séduite par son timbre profond et sourd qui imprégnait chaque mot d'une gravité étrange.

— *C'était une maison mutilée, aux murs criblés d'impacts de balles, au sol taché de sang, disait le romancier. Une maison portant depuis cinquante années les marques d'une exécution impitoyable.*

On en avait fait un musée livré à la curiosité des touristes assoiffés de faits divers. L'ombre de la mort violente y planait, en dépit du temps passé...

Peggy aperçut enfin un rai de lumière sous une porte bardée de ferrures. Elle avait peur d'éternuer ou de faire craquer le parquet, elle aurait donné n'importe quoi pour faire demi-tour, mais Nuts ne paraissait pas décidé à lever le camp. Il écoutait la voix de son père avec une attention extrême, comme si les mots prononcés par l'écrivain ne s'adressaient qu'à lui. Peggy en fut navrée. Tout à coup Tanner Holt se tut, et Nuts tira violemment sur la main de la jeune femme pour l'obliger à se cacher derrière une armoire.

— Il va sortir, annonça-t-il. De temps en temps il fait les cent pas pour se donner le temps de réfléchir. Cache-toi bien. Faut pas qu'il nous aperçoive.

Peggy sentit la chair de poule lui couvrir les bras. Quelle excuse bégayerait-elle si Tanner Holt la découvrait là, accroupie dans la poussière derrière une armoire délabrée ? Mon Dieu ! Elle aurait l'air d'une idiote.

La porte s'ouvrit, lui arrachant un frisson. La haute silhouette du romancier se découpa dans la lumière, et Peggy fut d'abord éblouie par ce brusque flot de blancheur. Puis elle distingua une soupente aménagée en bureau. Il y avait là une grande table, un fauteuil de cuir pivotant, un gros ordinateur, une lampe d'architecte articulée. Sans doute une machine à café, car elle percevait les effluves du Jamaica Blue Mountain dont Tanner Holt faisait, selon Annette, une consommation effrénée. Le romancier traversa le grenier de son pas lourd, inélégant. Il était habillé d'un jean et d'un grand pull-over distendu, informe. Comme tous les hommes de haute stature, il était un peu voûté, et ce défaut donnait une touche de vulnérabilité à son personnage de *quarterback* à la retraite. Il s'immobilisa devant une armoire victorienne, tira de sa poche une clef, et ouvrit le meuble dans lequel il disparut jusqu'à mi-corps. Il avait allumé une lampe torche, et, durant trois ou quatre minutes, il resta ainsi, froissant du papier. Quand il émergea enfin, il serrait contre sa poitrine un dossier contenant des feuilles en vrac. Il verrouilla soigneusement le meuble, et retourna s'enfermer dans ses quartiers. Peggy attendit encore une minute, retenant sa respiration, puis elle l'entendit qui pianotait sur le clavier de l'ordinateur. Il s'était remis au travail.

— On peut y aller, souffla Nuts. Quand écrit il écoute de la musique avec un casque, il ne peut plus nous entendre.

Ils sortirent de leur cachette. Comme il passait devant l'armoire, le petit garçon s'arrêta.

— Tu veux voir ? proposa-t-il. C'est sa boîte à trésor. C'est là qu'il range tous ses manuscrits... Je vais te montrer...

— Non, protesta Peggy, c'est fermé.

— C'est rien à ouvrir, déclara l'enfant. C'est une petite serrure de rien du tout. En Californie, il les rangeait dans la chambre forte, mais ici elle n'est pas encore installée. Pablo, le jardinier qu'on avait là-bas, il m'a montré comment ouvrir les serrures... tu vas voir !

Il tira de la poche de sa robe de chambre une clef bizarre avec laquelle il crocheta la porte de l'armoire. La besogne ne lui prit que quelques secondes. Avant que Peggy ait eu le temps de renouveler sa protestation, il avait ouvert le battant et fait courir le halo de la torche sur les papiers qui s'y trouvaient entassés.

Le premier mouvement de Peg fut de refermer le meuble au plus vite, mais elle suspendit son geste. Son regard venait de se poser sur les premières lignes d'un manuscrit qu'elle connaissait fort bien pour l'avoir lu soir après soir à la princesse Ozotsukoï. C'était *La Sueur aux tempes*, une histoire assez effrayante dans laquelle le lieu d'un crime horrible était transformé en musée par un forain peu scrupuleux. Peggy avait déchiffré ce texte avec une certaine répulsion.

Elle tendit la main, effleura la pile de feuillets du bout des doigts. Le papier en était un peu humide. Il y avait fort à parier que dans quelque temps il se piquerait de taches roussâtres. L'écriture qui couvrait ces pages était aiguë et grêle. Elle avait profondément griffé le support, comme si tous ces mots avaient été tracés avec une rage incontrôlable. L'encre avait imprégné, le papier par capillarité, donnant aux lettres un aspect baveux.

« Une drôle d'écriture, songea la jeune femme, si pointue... si acérée. On dirait qu'on a rédigé cette page avec une lame de couteau trempée dans l'encre. C'est tellement différent de ce qu'on attendrait de Tanner, quand on le voit... »

Bien qu'elle ne voulut pas se l'avouer, la seule vue de ces phrases en dents de scie faisait bourgeonner en elle des images morbides, un peu effrayantes.

« Une écriture de fou » ne put-elle s'empêcher de penser.

— T'as pas le droit d'y toucher ! aboya Nuts. C'est à mon papa ! Ça vaut des millions de dollars !

Il la tira en arrière et referma précipitamment l'armoire. Peggy le laissa faire.

— Allez ! ordonna Nuts, faut rentrer à la base maintenant, j'ai sommeil. La patrouille est finie.

Ils se dirigèrent vers la trappe en essayant de ne pas faire grincer les lattes du parquet. Peggy réalisa qu'elle aurait aimé revenir en arrière, ouvrir l'armoire et s'emparer du manuscrit. Elle ne savait pas vraiment pourquoi, peut-être parce que c'était

la première fois qu'il lui était donné d'approcher un texte original ? Elle avait du mal à se persuader que ce simple tas de feuilles froissées avait pu rapporter des millions de dollars. Et puis il y avait cette écriture, si singulière, frénétique... Une écriture de transe hallucinatoire ou de drogué.

— En Californie, expliqua Nuts, ma maman s'est cachée dans le coffre quand le révérend Scaring a attaqué la maison. Elle a failli s'y étouffer. Moi je suis resté dans ma chambre, j'ai pas eu peur, même quand ils ont tué le gentil poney devant moi. Ils m'ont forcé à regarder en croyant que j'allais pleurer, mais ils l'ont eu dans l'os. Maintenant, Scating, il est chez les fous, à Pescadero.

— Mais pourquoi ton papa cachait-il ses manuscrits dans un coffre ? demanda Peggy en s'agenouillant pour soulever la trappe.

— Parce que les groupies passaient leur temps à se faufiler dans la maison pour essayer de les lui voler. C'est des dingues les fans, faut vachement s'en méfier. Tu sais qu'ils crevaient nos poubelles pour récupérer les brouillons de mon papa ? Après, ils vendaient ces bouts de papier des milliers de dollars. Cecilia en a eu assez, elle a fait installer un broyeur à ordures, on jetait dedans tout ce qui ne servait plus à rien, c'était drôle ! Il pouvait réduire en morceaux n'importe quoi. Un livre, une pantoufle, une pomme de terre... P'pa m'a expliqué qu'ils avaient le même à la C.I.A.

Ils descendirent l'escalier à tâtons car la lumière s'était éteinte dans le corridor.

— P'pa il écrit la nuit et il dort le jour, dit Nuts, comme les vampires. C'est pour ça qu'on ne le voit presque jamais dans la journée.

Il bâilla. Peggy le conduisit dans sa chambre. À la lumière du plafonnier, elle vit qu'ils étaient tous deux couverts de poussière et de toiles d'araignée. Elle débarbouilla hâtivement le petit garçon et le força à se coucher, puis elle l'embrassa sur le front et éteignit, ne laissant que la veilleuse.

10

Le lendemain matin, alors qu'elle prenait son petit déjeuner à l'office, elle vit Nuts descendre l'escalier comme un voleur. Il portait au bras un panier d'osier dans lequel il avait entassé du pain, une terrine de pâté, du stilton, du cheddar, un paquet de lard et trois bouteilles de bière. Il traversa le hall d'un pas assuré et sortit sur la pelouse. La jeune femme ne réagit pas immédiatement. Sa première idée fut que l'enfant partait improviser un pique-nique auquel il n'allait pas tarder à la convier. Elle réagit à retardement, alors que Nuts se trouvait déjà à une bonne centaine de mètres de la maison.

« Mon Dieu ! pensa-t-elle en écarquillant les yeux. Il se dirige vers le labyrinthe ! »

Elle se mit à courir dans l'herbe trempée. Ses pieds s'enfonçaient dans le sol meuble, lui donnant l'impression de faire du surplace. Elle cria, appelant le gosse par son nom, il ne répondit pas. Il pressa même le pas, cependant le poids du panier trop lourdement chargé ralentissait son allure.

Peggy dévala le terrain en pente, essayant de conserver son équilibre. Nuts, alerté par le bruit de la course, regarda par-dessus son épaule et se dépêcha de franchir le seuil du labyrinthe. La jeune femme se lança à sa poursuite, haletante, le cœur battant contre les côtes. Dès qu'elle se fut engagée dans la première allée, elle perdit toute contenance.

Les hautes murailles végétales semblaient prêtes à se refermer sur elle, installant une illusion d'isolement qui finissait par donner le vertige. Il faisait très sombre dans le passage, et Peg eut le plus grand mal à distinguer les traces laissées par l'enfant sur les gravillons tapissant le sol.

— Nuts ! cria-t-elle. Attends-moi ! Tu vas te perdre !

D'un seul coup, toutes les histoires de croquemitaine racontées par Annette lui revenaient en mémoire : le joueur d'échecs retrouvé à demi mort de faim, l'hélicoptère du Secours

en mer, l'itinéraire perdu... Elle se répéta qu'elle devait prendre des repères, poser des jalons, mais elle ne voyait pas comment. Les haies se ressemblaient toutes, elles étaient trop hautes pour qu'on puisse distinguer la maison ou les alentours. Peut-être aurait-il fallu déchirer un mouchoir, en attacher des lambeaux aux branches ? Elle n'en avait pas le temps. Chaque seconde qui s'écoulait permettait à l'enfant de s'éloigner un peu plus. Elle réalisa qu'elle avait été stupide en imaginant qu'elle pourrait facilement suivre les traces imprimées sur le gravier. Elle avait beau se pencher, elle ne voyait rien. Tout le labyrinthe baignait dans une pénombre verdâtre, et si l'on y remuait un peu trop, les feuilles rêches des parois vous égratignaient les épaules.

— Nuts ! hurla-t-elle encore.

Elle tourna une troisième fois à droite (elle essayait désespérément de mémoriser chacun de ses déplacements et redoutait de s'embrouiller), elle repéra enfin le gosse, au bout de l'allée. Il avait posé le panier à terre pour soulager un instant les muscles de ses bras. Quand il aperçut la jeune femme, il voulut détalé, mais elle fut plus rapide que lui et le saisit par l'encolure de son pull-over.

— Lâche-moi ! vociféra-t-il, c'est pas tes oignons ! Fiche le camp !

— Pas question ! fit Peggy, le souffle court. Si tu t'enfonces davantage tu vas te perdre.

— Mais non ! pleurnicha le petit garçon. Je connais très bien le parcours ! Le capitaine Müller m'a donné le plan, je l'ai appris par cœur... Laisse-moi. Il faut que j'aille lui porter à manger sinon il va mourir de faim.

— Qui ça ?

— Le capitaine ! Va-t'en ! T'as pas le droit de le voir. Il vient seulement pour moi, pour moi tout seul ! Il m'attend, il est assis là-bas, au cœur du labyrinthe.

Craignant qu'il ne s'échappe une fois encore, Peggy s'était agenouillée, l'entourant de ses bras. Il se débattait, essayant de retrouver sa liberté. Son visage se contractait affreusement, achevant de lui donner l'aspect d'un nain en colère. Peggy tenta de le tirer vers la sortie, mais il se coucha par terre.

— Non ! Non ! hurlait-il en proie à une terrible détresse. Si j'y vais pas le capitaine va mourir de faim, et ce sera de ta faute... T'es qu'une salope, comme les autres ! T'es de leur côté ! Salope ! Salope !

Peggy eut beau lui tirer sur le bras, il refusa de se lever. Il pleurait à présent, les traits convulsés, la bouche grande ouverte. Quand la jeune femme tenta de le soulever, il la frappa en plein visage, de toutes ses forces. Elle eut si mal qu'elle crut qu'il venait de lui briser le nez, et le relâcha pour se protéger de ses avant-bras. Il en profita pour lui échapper et courut vers le tournant décrit par l'allée, trente mètres plus loin. Cette fois, Peggy dut plonger et le plaquer dans les graviers pour l'immobiliser. Il ruait, lui expédiait des coups de pied dans les jambes sans cesser une seconde de l'insulter. Les obscénités jaillissaient de sa bouche à flot continu. Peggy espérait confusément que quelqu'un les entendrait à l'extérieur et viendrait lui prêter secours, puis elle se rappela ce que lui avait confié Annette : les parois végétales étaient trop épaisses pour laisser passer les sons.

Ayant réussi à immobiliser l'enfant, elle le redressa.

— Capitaine ! gémissait maintenant Nuts. À l'aide ! Je suis là ! Capitaine, venez m'aider...

Peggy le chargea sur son épaule et battit en retraite, essayant de ne pas se perdre. Toutes les travées se ressemblaient. Elles étaient si touffues, si denses, qu'on aurait vainement tenté de couper à travers. Après avoir une seconde hésité à un embranchement, elle aperçut la sortie et poussa un soupir de soulagement. Dire que le trajet complet couvrait cinq cents mètres ! Elle se félicita d'avoir pu intercepter l'enfant avant qu'il ait pu s'engager plus profondément à l'intérieur du piège. Dès qu'ils furent au-dehors, Nuts retrouva toute sa vitalité et se cambra pour s'échapper. Une colère terrible s'était emparée de lui et son visage virait au violet. Il hurlait comme une bête, sur une note stridente qui donnait envie de se boucher les oreilles. Annette pointa le nez à l'extérieur, l'air interloqué. Cecilia fit une brève apparition sur le seuil de la maison, prit une expression contrariée et dit à l'infirme quelque chose que Peggy n'entendit pas. Annette empoigna les roues de son fauteuil pour

se porter à la rencontre de la baby-sitter. Peggy ne savait plus que faire pour calmer Nuts. Au goût salé qui poissait ses lèvres, elle comprit qu'elle saignait du nez.

— Cecilia vous demande de le faire taire ! lança Annette. Tanner dort, il a écrit toute la nuit, ce petit crétin va finir par le réveiller. Vous l'avez pincé dans le labyrinthe ?

— Oui, haleta Peggy. Je n'arrive pas à le calmer. J'ai peur qu'il s'étouffe.

— Flanquez-le dans le bassin ! ricana l'infirmière, ça lui coupera peut-être le sifflet, c'est ça qu'on fait avec les dingues : une bonne douche froide, y'a que ça de vrai !

— Oh ! s'impacienta Peggy, ne jetez pas de l'huile sur le feu !

Et elle s'éloigna, portant toujours l'enfant qui parfois retrouvait assez de force pour essayer de lui griffer la figure, lui arracher les cheveux ou lui expédier des coups de poing dans les seins. Il bredouillait quelque chose à propos du capitaine Müller, du complot, de sa mort prochaine.

— Vous êtes tous contre moi ! hurla-t-il en se laissant tomber dans l'herbe de tout son long. Toi aussi ! J'te parlerai plus jamais. J'ai plus confiance en toi ! C'est fini !

Puis il fut pris de convulsions, ruant en tous sens. Son visage était bleu, tordu par une rage incontrôlable. La jeune femme sentait la peur l'envahir. Ne risquait-il pas une attaque ? Elle avait entendu parler d'enfants morts subitement au cours d'un caprice. Elle songea qu'il aurait été plus prudent d'appeler un médecin.

— Allons, dit-elle dans une piètre tentative de conciliation. Tu pouvais te perdre.

— Mais non, connasse ! lui cracha Dalton, j'te dis que j'connais le trajet par cœur !

Puis, sur ce dernier éclat, il se recroquevilla en chien de fusil et sombra dans une prostration étrange qui fit un instant croire à Peggy qu'il avait perdu conscience.

— C'est son cirque habituel ! siffla Annette qui s'était approchée. Ne vous laissez pas impressionner. Flanquez-le au lit sans déjeuner, ça lui apprendra.

Peggy prit l'enfant dans ses bras et se dirigea vers la maison. Nuts n'était plus qu'un poids mort contre sa poitrine et elle eut

l'illusion affreuse d'être en train de transporter un petit cadavre. Elle pénétra dans l'aile ouest et étendit le gamin sur son lit. Il se laissa faire, mou, comme un pantin sans armature, les yeux obstinément fermés. Son visage gonflé par les pleurs était assez vilain, et il fallait une certaine dose de bonne volonté pour lui trouver quelque chose d'attendrissant.

Peggy s'installa un instant à son chevet, ne sachant que dire. Elle était bouleversée par la tournure des événements, il lui semblait que tous ses efforts des dernières semaines venaient d'être réduits à néant.

Quand elle fut à peu près certaine que Nuts dormait, elle descendit. L'infirmier l'attendait au rez-de-chaussée, faisant décrire des cercles à son fauteuil.

— Cette fois, décréta-t-elle, vous êtes sur la liste noire... Finie la lune de miel !

— Je suis désolée, murmura Peggy.

— Ne soyez pas godiche ! grogna Annette. Ça ne pouvait pas finir autrement. Pas avec Nuts. C'est réglé comme du papier à musique. Ça se déroule toujours de la même manière : une semaine de roman d'amour, puis une tentative pour entrer dans le labyrinthe, ensuite c'est la guerre. À partir d'aujourd'hui il va vous mener la vie dure, soyez-en certaine. De toute manière ce gosse ne veut pas qu'on l'aime... et il y réussit parfaitement.

Peggy était trop troublée pour se choquer du cynisme d'Annette. Elle se demanda si elle devait parler du capitaine Müller à l'infirmier, puis décida finalement de s'en abstenir. La détresse de l'enfant continuait à la hanter. Surtout quand il s'était mis à appeler le capitaine à son secours. En cette seconde précise, elle avait été sur le point de croire à l'existence réelle du compagnon imaginaire.

« Il avait une telle intonation, songea-t-elle. On aurait cru qu'il s'adressait à quelqu'un de bien vivant. »

Oui, pendant un bref moment elle s'était préparée à voir surgir une silhouette menaçante, drapée dans une cape noire, un casque sur la tête, le visage dissimulé sous un masque à gaz.

« Allons, se répéta-t-elle. Il n'y a personne dans le labyrinthe. Comment quelqu'un pourrait-il s'y cacher ? Ça ne tient pas debout. »

Mais les cris de l'enfant résonnaient encore à ses oreilles.
« Capitaine Müller ! Capitaine Müller ! »

Soudain, elle se surprit à souhaiter n'être jamais venue à Hunter Hall. Cette maison lui faisait peur.

— Et si nous faisons une bonne petite tasse de thé ? proposa gaiement Annette. Histoire de fêter votre entrée au club des souffre-douleur !

L'infirme ne s'était pas trompée. Dans les jours qui suivirent, Nuts refusa obstinément d'adresser la parole à Peggy. Il était désormais d'une froideur hostile et ne parlait plus que dans son walkie-talkie factice, entretenant d'interminables conversations avec le capitaine Müller.

— J'ai pas pu venir, chuchotait-il, c'est à cause de l'autre salope, elle m'a intercepté. J'ai hâte que vous veniez me chercher et que vous m'emmeniez loin d'ici. Je voudrais déjà être à l'école des élèves-pilotes et avoir une belle casquette.

Le soir, il entourait son lit d'une foule d'objets protecteurs – boîtes de carton, emballages alimentaires – sur lesquels il traçait au feutre noir les mots : *Danger, mine explosive très meurtrière, ne pas s'approcher.*

Cette mention étant bien sûr agrémentée d'une tête de mort accompagnée de sa paire de tibias. Il n'acceptait plus de dormir qu'au milieu de ses armes de plastique, mélangeant sans complexe pistolet « laser » et hache indienne. Ce cérémonial déployé, il s'étendait, le casque sur la tête et s'agitait longuement avant de trouver le sommeil. Il lui arrivait de parler au cours de la nuit. Peggy put s'en rendre compte chaque fois qu'elle vint lui rendre visite pour s'assurer que tout allait bien. Du fond de l'inconscience il gémissait, s'obstinant à appeler le capitaine Müller. Dans la journée, il s'appliquait à ne jamais croiser le regard de la baby-sitter et lui parlait de manière impersonnelle.

Peggy fut elle-même surprise de la peine que lui causait ce brusque éloignement. Elle passait beaucoup de temps à se demander si elle aurait pu l'éviter en manœuvrant plus habilement. Un matin, Cecilia la fit appeler.

— Je voudrais que vous vous accordiez un jour de congé, lui annonça-t-elle tout à trac. Vous êtes là depuis un moment déjà, et j'ai l'impression que vous prenez votre travail trop à cœur. Il

serait bon que vous décompressiez. J'ai demandé à George Quarantine de vous emmener faire un tour à Bludbury. De toute manière il doit vous soumettre les premiers chapitres de votre livre, vous parlerez de tout ça devant un bon repas.

Elle essayait de mettre de la chaleur dans sa voix, mais Peggy ne put s'empêcher de n'y voir que de la condescendance.

— Bon sang ! s'impacienta la femme du romancier. Ne vivez pas ça comme un échec personnel ! D'autres s'y sont cassés les dents avant vous.

Dalton est comme ça, on n'y peut rien. Il faut toujours qu'à un moment ou un autre il brise son jouet. Maintenant il va s'amuser à vous faire souffrir, c'est dans cet unique but qu'il a déployé tout son charme.

Comme Peggy levait sur elle un regard étonné, elle soupira.

— Oh ! je sais, vous trouvez que je parle bizarrement pour une mère, mais c'est pour votre bien ma petite. Je ne veux pas vous voir faire une dépression. Restez sur vos gardes.

La Rover de Quarantine franchit la grille du parc au début de l'après-midi. Peggy y monta avec réticence, répugnant à laisser Nuts entre les mains d'Annette. Le gros George prit la direction de Bludbury, il s'était parfumé et avait tenté de peigner artistement ses rares cheveux au sommet de son crâne. Ces pauvres efforts avaient quelque chose de touchant, et la jeune femme se sentit obligée de lui sourire.

— Vous êtes inquiète, je le sens, dit-il dès qu'ils furent assez loin de la maison. C'est le gosse ? Il vous en fait voir de toutes les couleurs ?

Peggy s'agita sur son siège.

Pas exactement, fit-elle. C'est ce qu'il raconte... Cette menace qui pèse sur lui. Cette évasion qu'il prépare avec la complicité d'un fantôme. Vous trouvez cela normal, vous ?

Quarantine haussa les épaules.

— Il est perturbé, jaloux, malheureux, énuméra-t-il. Et il n'a que 10 ans.

— L'autre jour, murmura Peggy, dans le labyrinthe... Il a presque réussi à me persuader de l'existence du capitaine Müller.

— C'est son compagnon imaginaire ?

— Oui. Il l'appelait avec une telle conviction... Ça m'a mise mal à l'aise et je n'arrête pas d'y penser. Si je n'avais pas peur de me perdre j'irais presque explorer le labyrinthe pour en avoir le cœur net.

— Ne faites pas ça, malheureuse ! hoqueta Quarantine. Vous risqueriez d'y passer la journée ! Ou alors emmenez une tronçonneuse pour couper à travers les haies. Non, je plaisante. Ce massif est classé monument historique, on n'a pas le droit d'y toucher.

— Vous croyez qu'on pourrait obtenir une copie du tracé en écrivant à l'administration compétente ?

— Sûrement, mais ça serait très long. Et puis ce n'est pas très important.

— Mais si Nuts s'y perd ?

Quarantine hocha la tête d'un air dubitatif.

— Je ne crois pas qu'il veuille s'y aventurer vraiment, dit-il. Je pense plutôt qu'il essaye de vous rendre chèvre. Je l'ai vu à l'œuvre avec les précédentes nurses. Il a mis au point une sacrée technique, le petit salaud ! Avec lui c'est le régime de la douche écossaise. Séduction, répudiation... ne vous laissez pas avoir. Il serait bon que vous preniez un peu de recul.

Ils ne dirent plus rien jusqu'à Bludbury. C'était une jolie bourgade dont les maisons alternaient la brique blanche et rouge, dans ce style qu'on dénomme assez familièrement *steaky bacon*. Peggy s'en trouva ragaillardie.

— J'espère que vous n'avez pas déjeuné ? dit Quarantine. J'ai réservé une table au *Friar Tuck*. Vous aimez manger j'espère ? Vous n'êtes pas de ces filles qui se contentent d'un jus d'orange et d'un biscuit de régime aux « édulcorants de synthèse » ?

Peggy le rassura en riant. Ils entrèrent dans une auberge coquette où flottait une bonne odeur de *kidney pie*. George commanda du saumon accompagné d'une vinaigrette à la menthe. Puis un stilton, en précisant qu'il désirait qu'on le creuse pour le remplir de porto. Il déchiffrait le menu avec une gourmandise réjouie qui faisait plaisir à voir. Plus tard, lorsque la jeune femme se fut un peu détendue, ils parlèrent.

— Qu'est-ce que vous savez de Tanner Holt ? demanda-t-elle. Il paraît assez bizarre. Est-ce concerté ou complètement naturel ? Je veux dire : est-ce qu'il s'est inventé un personnage auquel il a fini par croire ?

— Ce n'est pas impossible, fit George. Les romanciers sont des mythomanes professionnels, au bout d'un moment ils finissent par ne plus percevoir très nettement la ligne frontière entre la réalité et l'imaginaire. Le monde de l'édition compte des cas célèbres. Des navigateurs solitaires qui n'ont jamais mis les pieds dans un bateau, des soldats de fortune qui n'ont même pas fait leur service militaire... Je suis payé pour le savoir, j'écris des biographies de vedettes.

Il fit une pause, se gratta le menton et ajouta :

— Tanner Holt est sorti du néant. On n'avait jamais entendu parler de lui, il n'avait jamais publié le moindre texte, et d'un seul coup il a débarqué avec le manuscrit de son premier roman... paf ! Et ça a marché. Du jour au lendemain il est devenu le premier.

— Qu'est-ce qu'il faisait avant ?

— Prof, dans un collège un peu minable de Californie, près d'une base militaire. Edwards, si ça vous dit quelque chose. Ce n'est pas très loin du désert Mojave. Son père était un militaire. Aviateur avec le grade de capitaine. Il avait piloté des bombardiers durant la Seconde Guerre mondiale. Pendant le conflit il était basé ici, en Angleterre. Il faisait des raids sur l'Allemagne pour pilonner les structures industrielles du Reich. Il a failli cent fois y rester. Il rentrait avec son zinc réduit en dentelle et se posait sur le ventre. À la fin des hostilités il a épousé une WRAC et il est reparti en Californie, mais il a toujours regretté l'Angleterre. Il est mort pendant que Tanner était à la fac. Gros fumeur, il souffrait d'un cancer de la gorge ; à la fin il ne pouvait même plus parler, il devait porter une sorte de masque qui amplifiait ses paroles. C'était un homme austère, un héros, médaille du Congrès, Purple Heart. Une légende vivante. Ses relations avec Tanner étaient difficiles.

— Et sa femme ?

— Isadora, la mère de Tanner est morte en lui donnant le jour, selon l'expression consacrée. Le vieux Holt en a toujours

voulu à son fils. Il lui reprochait de ne pas être entré dans l'armée... d'être devenu un gauchiste de Berkeley, un pacifiste manifestant contre la Guerre du Vietnam.

— Vous savez que Tanner n'adresse plus la parole à Nuts et que Cecilia ne veut même pas le voir ? dit Peggy en revenant à des préoccupations plus immédiates. Le gamin m'a raconté quelque chose d'assez atroce à propos du bébé... il aurait essayé de le noyer dans la baignoire... Est-ce vrai selon vous ? Parfois j'ai l'impression qu'il essaye de se faire plus noir qu'il n'est en réalité.

George s'agita, mal à l'aise.

— C'est possible, dit-il. Mais je crois que les Holt ont donné une importance disproportionnée à cet incident. Il s'agissait sans doute pour le gosse d'un simple simulacre mais Cecilia a décidé de prendre les choses au pied de la lettre. Comme vous avez pu vous en rendre compte, il règne un climat tendu dans la maison. Depuis son accident de voiture, Tanner est à cran. Il a eu très peur de rester infirme, et puis les groupies lui ont mené la vie dure, s'introduisant chez lui par les fenêtres, lui volant les listings de ses manuscrits, ses chemises et même ses sneakers. Il lui arrivait de découvrir des gamines de 16 ans à poil dans son lit, prêtes à se faire engrosser par le Maître pour donner naissance à un génie... La folie totale. Cecilia a très mal vécu ce harcèlement.

Nuts m'en a parlé. Je croyais qu'il exagérerait.

— Non ! pas du tout ! Il y avait dix punks mâles et femelles qui campaient en permanence sur le trottoir, devant la porte, un exemplaire du dernier roman de Tanner à la main. Il devenait très difficile d'approcher la famille. Samantha Weber a dû lui louer des gorilles, deux anciens joueurs de rugby. Ils passaient leurs journées à échanger des coups avec les fans qui leur lançaient des détritits. Cecilia vit dans la terreur que cela recommence ici à Hunter Hall. Ils vont faire installer des signaux d'alarme et des hautparleurs diffusant des aboiements de chiens à la moindre intrusion. Le déménagement s'est effectué dans le secret le plus absolu. Par moments j'avais l'impression qu'on véhiculait un transfuge quittant son pays

avec les plans d'une arme secrète. C'est pour ça, du reste, que la mère Weber vous a engagée.

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne connaissiez personne et que vous ne risquiez pas de vendre la mèche.

Peggy baissa les yeux sur son assiette. Ils ne dirent plus grand-chose jusqu'au dessert, et quand le gros homme essaya de lui attraper la main, elle se rétracta trop sèchement. Sa dérobadie installa un climat de gêne pénible.

— Excusez-moi, grogna Quarantine. Je suis stupide. Vous allez penser que j'essaye de profiter de votre solitude.

Peggy ne répondit pas. Elle regrettait de s'être laissée surprendre. Elle n'avait jusqu'alors vu en George Quarantine qu'un gros ours au bord de la vieillesse, jamais elle n'aurait imaginé qu'il tenterait de la séduire. Elle lui en voulut d'avoir tout gâché. Au même moment, au fond d'elle-même, une voix lui murmurait : « Espèce de gourde ! Depuis combien de temps n'as-tu pas fait l'amour, hein ? Tu vas mener cette vie de norme encore longtemps ? »

Elle essaya de se rappeler la dernière fois où elle avait senti le poids d'un garçon sur sa poitrine, où elle avait refermé les bras sur des reins musclés et maigres... Cela remontait à plus de deux ans. C'était avec Sean, le serveur du fish-and-chips installé au pied de l'immeuble. Il l'avait attirée dans l'arrière-boutique, un soir, juste avant la fermeture et elle n'avait pas eu le courage de le repousser. Deux ans, déjà ?

— Je suis trop inquiète, dit-elle lâchement. J'ai comme un pressentiment. Le petit à l'air tellement convaincu qu'on va lui faire du mal.

Quarantine grogna, les yeux baissés, ravalant sa déconvenue. « Est-ce que Cecilia et lui avaient tout arrangé ? se demanda soudain Peggy. Est-ce qu'ils avaient déjà réservé une chambre, là-haut ? Mon Dieu ! *Le week-end de la baby-sitter* ! Repas et distractions fournis par la maison... Est-ce qu'il avait prévu de présenter sa note de frais à Samantha Weber ? »

— Qu'avez-vous envie de faire ? maugréa George.

— Ne vous fâchez pas, dit-elle calmement, mais j'ai besoin d'être seule. Je vais me promener dans Bludbury et je rentrerai

par le car qui me déposera à l'arrêt de Sorrow Lane. Ne m'en voulez pas, mais il me faut du temps pour me réacclimater.

— Ne vous excusez pas, fit Quarantine. Tout est de ma faute, je me suis comporté comme un idiot. J'ai deux fois votre âge, c'est normal.

Il prit la fuite en évitant de croiser son regard, et elle fut peinée de le découvrir soudain si pataud. Elle eut envie de lui crier : « N'en faites pas un fromage, dans un autre contexte j'aurais très bien pu dire oui ! »

Avant qu'elle ait eu le temps de se ressaisir, il avait réglé l'addition et sauté dans la Rover. Comme Peggy se penchait à la fenêtre pour lui faire signe, la serveuse lui apporta un café en précisant d'un ton sec : « C'est payé ».

Peggy en fut mortifiée.

Elle quitta précipitamment l'auberge pour déambuler dans la rue principale. Elle s'aperçut très vite que ses angoisses se dissolvaient au contact de ce paysage coquet, aux fenêtres fleuries, aux boutiques délicieusement vieillotées. Elle se demanda sérieusement si elle ne ferait pas mieux de rentrer à Londres et d'oublier jusqu'à l'existence de Hunter Hall. Après tout elle n'avait signé aucun contrat...

« Non, pensa-t-elle. Tu ne peux pas abandonner Nuts. Il a besoin de toi. »

Il ne lui fallut pas longtemps pour s'apercevoir qu'elle était suivie. Un jeune homme blond, aux cheveux longs, un peu sales, lui avait emboîté le pas. Quand elle lui jetait un coup d'œil en biais, il se contentait de sourire sans chercher à se cacher. Il avait une vingtaine d'années ; son blouson de cuir râpé semblait souffrir d'une quelconque forme de pelade. Peggy ne savait quelle attitude adopter, elle était trop lasse pour le rabrouer vertement, comme elle faisait jadis avec les dragueurs de Notting Hill. Elle se contenta de presser le pas, mais il s'accrocha, et chaque fois qu'elle s'attardait devant une vitrine, elle voyait le reflet de l'inconnu apparaître comme dans un miroir. Il n'avait pas vilaine figure, du reste. Trop maigre peut-être, mais nerveux, plein de petits muscles durs. Il avait la peau très blanche semée de taches de rousseur.

Peggy se demanda ce qu'il convenait de faire. Sans doute était-ce un jeune coq de village qui l'avait vu descendre de la Range Rover de Quarantine. Affait-il la pister jusqu'à ce qu'elle prenne l'autocar ?

D'un seul coup, alors qu'elle débattait encore de la stratégie à adopter, il la rejoignit en quelques enjambées. Il avait de longues cuisses nerveuses moulées par le jean étroit.

— Salut, dit-il, je m'appelle Dan. Je vous connais bien mais vous ne le savez pas... Vous travaillez à Hunter Hall, vous gardez le gosse de Tanner Holt. Ça fait plusieurs jours que je vous observe.

L'étrangeté de ce préambule frappa la jeune femme de stupeur. Comment ce garçon pouvait-il en savoir autant sur elle ? Travaillait-il pour Tanner Holt ? Oui, c'était sans doute cela... il faisait partie de l'entreprise chargée des installations de sécurité. Elle lui posa la question, provoquant son hilarité.

— Non, dit-il. Je suis un fan de Tanner Holt. Je l'accompagne partout où il va. J'étais à Cambridge... et puis il s'est volatilisé. Je viens juste de retrouver sa piste.

— Je croyais que son éditeur avait pris toutes les précautions, observa Peggy.

— Un vrai fan ne se laisse jamais décourager, déclara Dan avec fierté. Il est toujours possible de remonter jusqu'à la maison d'édition et d'y draguer une secrétaire. Ça peut même prendre l'allure d'un travail d'espion ou de détective, c'est assez excitant. On m'a procuré l'adresse de Hunter Hall. Ça fait un moment que je fouine dans le coin. Je vous ai vue arriver. Je vous ai observée avec le gosse.

— Vous m'avez observée ? répéta Peggy.

— Oui, dit le jeune homme sans la moindre gêne. Ce n'est pas très difficile de franchir le mur d'enceinte et de se cacher dans la forêt. J'ai passé des heures dans les arbres du parc, à vous observer à la jumelle. Je vous ai photographiée aussi.

— Mais pourquoi ?

— Pour ma collection. J'ai des photos magnifiques de Tanner se promenant sous la pluie. J'ai fait des gros plans de son visage. On peut presque y lire la formation des idées. Vous voyez : quand le coup de génie le traverse, son expression

change. En une seconde il est transfiguré. Je voudrais faire un album. Rien que son visage en close-up.

Il parlait très vite, avec une sorte de fièvre insolite qui le remplissait d'une vie frémissante.

— N'ayez pas peur de moi, dit-il. Il fallait que je vous rencontre, j'attendais l'occasion, je me demandais si vous alliez vous décider à sortir. Venez, je vais vous montrer ma collection. Elle lui emboîta le pas en se disant qu'elle était folle de suivre un inconnu, mais elle n'avait pas envie d'être seule, pas cet après-midi. Dan l'entraîna aux abords de la ville, sur ce qui semblait être un camp de trailing. Il lui désigna une caravane fatiguée que remorquait une voiture en piteux état.

— C'est là que j'habite, expliqua-t-il. Quand mes parents se sont tués en avion, pendant un voyage organisé, j'ai tout vendu : la maison, les meubles. J'ai pris le fric et j'ai commencé à suivre Tanner Holt. C'est le plus grand, tu comprends ? Il n'existe pas d'auteur plus génial que lui. J'ai commencé à collectionner ses livres... ses autographes, ses photos... Tu vas voir...

Il ouvrit la porte de la caravane avec fébrilité. L'abri de tôle était rangé avec méticulosité. On avait tapissé ses parois au moyen d'étagères spéciales sur lesquelles étaient entassés les romans de Tanner Holt dans toutes leurs éditions, *hard cover* et *paperback*, anglaises et étrangères. Des objets apparemment sans valeur avaient été placés sous des globes de verre ou dans des cadres. Il y avait là des rubans de machine à écrire usagés, des feuilles de papier froissées qu'on avait tenté de repasser et même une chaussette qui, épinglée sur fond de velours noir, faillit faire pouffer de rire la jeune femme.

— C'est des choses que je récupérais dans les poubelles de Tanner, à Cambridge, expliqua Dan. C'était difficile parce que je n'étais pas tout seul. Il fallait se battre avec les autres fans. J'ai pris plus d'un mauvais coup pour obtenir ces spécimens.

On eût dit qu'il parlait de papillons rares capturés dans la jungle amazonienne. Il s'agenouilla près du ruban de machine à écrire et pointa le doigt vers le serpent de soie bicolore blanchi par la frappe.

— Tu te rends compte que j'ai récupéré ce truc à l'époque où il écrivait *Le Bombardier de l'enfer* ? Il n'avait pas encore de

traitement de texte, il se servait d'une vieille Underwood. Quand on observe le ruban en transparence, on peut lire certains mots du roman. Tu ne trouves pas ça fabuleux ? Des mots ! Des mots écrits par Tanner Holt... et c'est moi qui les possède ! C'est mille fois mieux que le livre. C'est comme des choses vivantes... c'est le vrai texte !

Peggy s'inquiétait de le voir s'exciter autant. Elle s'assit au bord de la couchette. L'espace intérieur était terriblement réduit, et les deux jeunes gens ne pouvaient esquisser le moindre geste sans aussitôt se toucher. Ces contacts fréquents installaient une curieuse complicité. Sur les rares parois non occupées par la bibliothèque, on avait suspendu de grandes photos de Tanner Holt. Des gros plans pris au téléobjectif à quelques fractions de secondes d'intervalle.

— Tu vois ? s'écria Dan en se redressant d'un bond. Regarde ses yeux ! Tu vois le changement d'expression ? Là, il cherche... Là, il a trouvé ! Regarde comme sa physionomie se modifie. On ne dirait plus le même homme. C'est comme s'il avait deux visages. Une figure banale pour tous les jours, et une autre pour l'écriture.

Peggy acquiesça. C'est vrai que Dan avait su parfaitement saisir le moment où l'étincelle s'était produite, la seconde où ce visage morne, à la mâchoire lourde, s'illuminait d'un feu intérieur étrange qui le rendait presque beau. Du matériel photographique et des boîtes de pellicule jaunes encombraient les rares planches encore disponibles.

— Tu veux du thé ? s'enquit le garçon. Il fait un peu humide ici. Moi j'ai l'habitude, je ne m'en rends pas toujours compte.

Il alluma un petit radiateur à gaz qui chuintait en diffusant une lueur rouge, puis il entreprit de faire bouillir de l'eau. Peggy était comme engourdie. Elle réalisait soudain qu'elle n'avait pas adressé la parole à quelqu'un de son âge depuis des mois.

— Le problème avec Tanner, soliloquait Dan en ébouillantant la théière, c'est qu'il risque de s'encroûter avec l'arrivée de son nouveau gosse. L'embourgeoisement, c'est mauvais pour un écrivain de thriller. Il va virer pantouflard, ça me fait peur. Un auteur comme lui, ça ne peut vivre que dans le chaos, l'insécurité, le drame... C'est ça qui fortifie son œuvre. Sa

bonne femme, la Cecilia, elle va le tirer par le bas, tu vois ? C'est elle qui l'a forcé à quitter Cambridge. Elle veut ronronner pépère avec ses mouflets, pouponner. Elle va nous abîmer Tanner, je le sens. Ça s'est déjà produit avec d'autres auteurs. Tiens ! prends Elton Rovers... compare les bouquins qu'il écrivait quand il était drogué, alcoolique, avec ceux qu'il a pondus après son mariage avec la fille de son éditeur. C'est terrifiant, on est passé d'une prose écrite à l'acide à une bouillie fadasse, sans aucun intérêt.

Il monologuait en agitant les bras, ses longues mains blanches décrivant des arabesques dans la pénombre de la caravane. Peggy éprouva soudain le besoin brutal de sentir ces mains sur elle, sur sa peau. Elle se raidit, essayant de refouler cette bouffée de sensualité qui la prenait au dépourvu. Dan s'était agenouillé, servant le thé sur une minuscule table de camping en Formica bleu.

— Il faudrait sauver Tanner à son insu, murmura-t-il en se rapprochant de la jeune femme. Comploter pour l'arracher au piège de la famille. Tu vois ce que je veux dire.

— Non, avoua Peggy.

— Mais si, fit Dan. Il faudrait le forcer à vivre dans le drame, dans l'extrême... Je ne sais pas, tuer l'un de ses gosses par exemple. Ça le fortifierait, ça l'arracherait à la routine. Il nous ferait un bouquin magnifique avec ça.

Peggy sursauta. Croyait-il à ce qu'il disait ? Cherchait-il tout simplement à lui en mettre plein la vue ? Elle pencha pour la seconde solution.

— Il faudrait le débarrasser du fardeau familial, poursuivit Dan, les yeux dans le vague. Le délivrer de ce boulet : Cecilia, les mômes... Un auteur doit souffrir pour se bonifier. Dans un tel cas de figure, lui faire mal c'est lui rendre service. Il faut le harceler, l'attaquer... Oui, c'est ça qui ferait de lui un super-écrivain !

Peggy aurait voulu dire quelque chose, mais le ronronnement du radiateur à gaz qui alourdissait l'air ambiant l'anesthésiait.

— Je sais que j'ai raison, insista Dan. Regarde ! Il n'a jamais aussi bien écrit qu'après le coup de main du révérend Scaring,

ça a donné La Sueur aux tempes, une merveille ! Et après son accident de voiture, quand il a cru qu'il resterait paralysé à vie. Il a écrit *Ce qui frappe à la Porte...* un chef-d'œuvre. Tanner n'est bon que dans le malheur. Il faut qu'il souffre pour se dépasser. Son installation à Hunter Hall n'annonce rien de bon. J'ai peur qu'il se tourne vers la « grande » littérature. Il ne serait pas le premier à attraper ce genre de démangeaison ! Il serait temps d'intervenir.

Il parlait dans un souffle, son visage très près de celui de Peggy. Et soudain sa bouche fut sur celle de la jeune femme. Elle se laissa faire, étourdie par la chaleur lourde qui régnait maintenant dans l'étroit habitacle... et parce qu'elle n'avait jamais su vraiment dire non à un garçon décidé. Les mains du jeune homme rampaient déjà sous son pull, cherchant sa peau. Elles étaient froides mais elle ne trouva pas ce contact déplaisants. Ils basculèrent sur la couchette.

« Je suis complètement dingue » songea-t-elle en s'abandonnant.

Ce fut une étreinte confuse, maladroite dont ils émergèrent, grelottants et gênés, n'osant se regarder, ne se connaissant pas assez pour se réfugier dans une tendresse de commande. Mais la jeune femme ne regrettait rien. Le corps dur et sec de Dan contre le sien lui faisait du bien.

« Mon Dieu, pensa-t-elle en étreignant le torse nu du garçon, si je suis capable de ce genre de choses c'est que je suis encore bien vivante ».

Comme le radiateur s'était éteint, ils se recroquevillèrent dans le sac de couchage. Peggy appréhendait l'instant où il lui faudrait quitter la caravane. En cette minute précise, contre cette chair pâle qui sentait un peu la sueur, elle était bien. En paix avec ses démons intérieurs. Elle ne désirait plus rien, sauf peut-être un sandwich au blanc de dinde avec beaucoup de moutarde écossaise et des pickles.

— Ce qui serait bien, murmura Dan en lui caressant le dos, ce serait que tu voles pour moi des objets appartenant à Tanner. Des petites choses sans importance... Des brouillons, des notes... sa tasse à café, sa cuiller... ou le crayon qu'il a mâchonné

en notant ses idées... Je te les achèterai, promis. Pas trop cher parce que je ne suis pas riche, mais je te paierai...

« Ainsi c'était pour ça ? » songea Peggy. Elle n'était ni déçue ni humiliée. Elle s'était servie de lui autant qu'il s'était servi d'elle. Elle pouffa d'un rire nerveux en s'imaginant en train de glisser dans un sac en plastique le toast inachevé de Tanner Holt, ou sa chaussette trouée... ou encore récupérant les cheveux gris du Grand Écrivain sur sa brosse, dans son cabinet de toilette.

— Je ne suis pas en contact avec Tanner, bâilla-t-elle. Ne te fais pas d'idées fausses. Cecilia fait écran. Personne n'a le droit d'approcher le grand homme sauf elle. Elle le materne, le couve. Il écrit la nuit et dort le jour, c'est à peine si on peut l'entrevoir aux aurores quand il fait sa promenade.

Dan grimaça.

— Merde, fit-il. Ça confirme ce que je pensais. Cecilia est en train de l'étouffer. Elle va nous l'abimer. Ce second même, c'était une erreur. On ne peut pas écrire de romans de terreur au milieu des biberons et des couches ! Il faudrait que quelque chose arrive... quelque chose de terrible... Un drame qui le sortirait de son cocon. Que Dalton passe sous les roues d'un camion... Ou qu'il découvre la vieille bombe dans le grenier de la baraque, et saute avec !

— Ne dis pas ce genre de truc, fit Peggy en s'asseyant. Ça me fait peur.

Elle essaya de lui faire comprendre qu'il parlait d'un véritable enfant, vivant et malheureux, et qu'on ne pouvait souhaiter sa mort au nom d'une théorie fumeuse, mais il se renfroigna. Elle lui brossa un rapide portait de Nuts, parla de ses peurs, de son univers magique, du capitaine Müller. Dan demeura imperméable à ses propos. Gagnée par la lassitude, elle se passa la main dans les cheveux et consulta sa montre.

— Il faut que j'aille prendre le car, décida-t-elle.

— Laisse tomber, lança Dan. Je te raccompagnerai en voiture. Regarde plutôt ça... c'est une dédicace de Tanner. Il l'a faite devant moi, à la librairie *Bloody guts*, à Soho. Ça vaut une fortune parce que d'habitude il n'écrit rien de plus que des trucs *Amicalement, votre Tanner Holt...*

Il s'était à demi extirpé du sac de couchage pour attraper un gros livre noir sur une étagère. Peggy ne put résister au besoin de caresser ces côtes saillantes, ce ventre dur où les muscles dessinaient de petits carrés de chair bombée.

— Regarde ! répéta-t-il en ouvrant un exemplaire de *La Malédiction de Devil Moor*.

Peggy fronça les sourcils. Trois lignes d'une grosse écriture ronde, épaisse, rayaient la page de garde en diagonale :

Pour Dan, ce livre à lire derrière une porte blindée, assis dans un fauteuil de fer, revêtu d'une robe de chambre anti-balles.

Amicalement. Tanner Holt.

— Eh, murmura-t-Elle, le souffle soudain court. Tu veux dire que c'est Tanner qui a écrit ça ?

— Bien sûr ! fit le garçon. Je te le répète, c'est vachement rare qu'il en écrive aussi long. Quand j'ai vu ça, j'ai compris que c'était un signe.

— Un signe ?

— Oui, quoi... une façon de me faire comprendre que j'étais l'élu. Son fan favori si tu veux. En me voyant, il avait compris que j'étais le seul à pouvoir le servir comme il le mérite, alors il me l'a fait savoir... C'était comme un contrat tacite entre nous.

« Il est fou » pensa brusquement la jeune femme. Elle n'avait pas encore peur de lui, elle était seulement triste. Au bord des larmes. Oui, il était fou. Elle aurait dû s'en rendre compte tout de suite, mais ce n'était pas ça le plus important. Le vrai problème, il était là sous ses yeux...

Elle caressa du bout des doigts la dédicace aux gros caractères noirs. D'un seul coup lui revenait en mémoire les manuscrits cachés dans l'armoire du grenier, cette armoire que Nuts avait entrebâillée pour elle. Il lui semblait voir le tas de feuillets humides, griffés d'une écriture sèche, anguleuse, très haute. Elle approcha son visage du livre, telle une lectrice myope ayant égaré ses lunettes. La dédicace lui apparut dans toute sa rondeur pataude, râblée.

Si c'était bien là l'écriture de Tanner Holt, ce n'était pas celle des manuscrits cachés dans le grenier, il était inutile d'être graphologue pour s'en rendre compte. Et cela ne pouvait

signifier que deux choses : ou bien Tanner n'avait pas, écrit les textes que Nuts lui avait montrés... ou bien il changeait d'écriture à volonté pour des raisons connues de lui seul.

Elle se mordit la lèvre. Effrayée par cette idée. Deux écritures, deux personnalités... À quoi jouait donc le romancier ? Il aurait été intéressant de faire analyser des échantillons de cette graphie dédoublée, l'une sèche, sévère ; l'autre ronde, enfantine, ayant comme son auteur, tendance à l'empâtement.

Comme elle réfléchissait, Dan s'impatienta et lui retira le livre des mains pour le ranger soigneusement à sa place.

— Tu veux que je te raccompagne ? demanda-t-il. C'est facile, tu sais.

Elle dit oui, distraitement, et se rhabilla. Toute langueur l'avait quittée, elle ne songeait plus qu'à la dédicace, à ces mots courts sur pattes, épais, si semblables à l'image qu'elle avait de Tanner Holt.

Ils sortirent de la caravane. Le soir tombait et la brume recouvrait la campagne. Peggy frissonna en s'asseyant sur le siège humide de la voiture. Dès qu'ils eurent quitté Bludbury, Dan revint à la charge.

Tu penseras à moi ? dit-il. Je veux dire au sujet des petits objets ? Si tu pouvais piquer un crayon... un crayon mordillé. Ou un brouillon, quelques mots de sa main.

— Je verrai, fit distraitement la jeune femme pour qu'il la laisse en paix. Cecilia veille au grain, ça ne sera pas facile.

Essaye tout de même.

Ils ne dirent plus rien jusqu'à Hunter Hall. La brume submergeait les champs, installant une atmosphère cotonneuse assez oppressante. L'interminable mur entourant la propriété avait quelque chose de sinistre à cette heure du jour.

— Arrête-toi là, ordonna Peggy. Je ne veux pas qu'ils te voient. Annette n'a pas les yeux dans sa poche.

— C'est l'infirmier ?

— Oui. Et par pitié, ne vient plus rôder dans le parc. Ils vont faire installer un système d'alarme relié au poste de police de Bludbury.

— Je sais, on me l'a dit.

— Qui ça ? Ta secrétaire-espionne ?

— Mes informateurs. Tu n'as pas besoin de les connaître.

Peggy haussa les épaules et ouvrit la portière. Elle s'éloigna du véhicule d'un pas rapide, sans se retourner. Dan ne redémarra qu'une fois qu'elle eut franchi la grille.

12

De retour dans la vieille bâtisse, elle s'empressa d'aller prendre une douche et de se changer. Quel drôle d'après-midi elle venait de vivre ! Cela la ramenait cinq ans en arrière, avant qu'elle n'entre au service de la vieille dame, quand elle était encore une jeune fille normale, suivant des études et retrouvant le soir, au pub des garçons qui essayaient désespérément de se rendre intéressants pour l'entraîner sur la banquette arrière d'une voiture d'occasion. Elle ne conservait de cette période de sa vie que des images floues, comme si des dizaines d'années s'étaient écoulées depuis lors.

Elle enfila un peignoir et se sécha les cheveux. Puis elle descendit à la cuisine se faire du thé. Sur la table, on avait abandonné des crayons de couleurs et des biscuits écrasés. Elle s'approcha pour tenter de comprendre ce que signifiaient les dessins.

Ils étaient assez malhabiles, gribouillés en rouge et noir, avec une telle violence qu'on avait crevé le papier par endroits. Le premier représentait un personnage inquiétant coiffé d'un casque allemand et dont le visage disparaissait sous une sorte de masque noir. Un respirateur ou un masque à gaz (il était difficile de le préciser). Son corps était enveloppé dans une grande cape, noire elle aussi. Sous la figure, Nuts avait écrits en grosses lettres accidentées : Capitaine Müller. Le personnage se tenait recroquevillé au centre du labyrinthe comme une grosse araignée au centre de sa toile.

La seconde feuille de papier offrait le paysage complexe d'une carte au trésor. On y voyait la maison, le labyrinthe, et – serpentant sous celui-ci – un passage secret dessiné en pointillés qui, après bien des détours, quittait l'Angleterre, passait sous la Manche et débouchait en Allemagne. Une Allemagne informe, sur laquelle flottait un drapeau à svastika, et peuplée de croix qui la faisait ressembler à un immense

cimetière. Il fallut un moment à la jeune femme pour comprendre qu'il s'agissait en réalité d'avions ranges aile contre aile. Une petite maison occupait le centre du terrain d'aviation. Elle portait la mention : *École des pilotes*. Un petit bonhomme en franchissait le seuil, la figure fendue par un grand sourire. Sur son ventre, on pouvait lire le mot *Moi*.

Le premier mouvement de Peggy fut de ramasser les dessins et d'aller les montrer à Cecilia, puis elle songea qu'en agissant ainsi elle ne ferait que s'attirer des moqueries supplémentaires. Elle renonça.

Pendant qu'elle buvait son thé trop chaud à petites gorgées, elle examina une nouvelle fois le portrait du capitaine Müller. Elle le trouva effrayant.

Quand elle monta au premier étage, elle trouva Nuts couché. Il dormait d'un sommeil lourd, anormal, et elle comprit qu'Annette lui avait probablement administré une forte dose de sirop sédatif à l'occasion du goûter. Elle en fut révoltée. Était-ce tout ce qu'avait su inventer Cecilia pour se débarrasser de son fils aîné ?

Au moment de quitter la chambre, elle céda à une impulsion brutale et subtilisa dans la poche de la robe de chambre du gamin le passe-partout au moyen duquel il avait ouvert l'armoire du grenier quelques jours auparavant, ainsi que la lampe torche gainée de caoutchouc qui traînait sur la table de chevet.

Quand elle fut dans le couloir, elle regarda la clef brillante dans sa paume. C'était complètement idiot mais elle ne pouvait s'en empêcher. Elle se pressa, le souffle court. Trois minutes plus tard, elle soulevait la trappe des combles. Tanner Holt était déjà au travail. Son pianotage régulier emplissait le grenier. Peggy s'orienta. Elle avait le feu aux joues et les mains moites. Elle faillit se tromper d'armoire. Elle ouvrit doucement les battants, espérant qu'ils ne grincerait pas, mais on les avait huilés. Elle s'agenouilla, la lampe levée à hauteur d'épaule. Elle respirait avec difficulté, terrifiée à la pensée que Tanner Holt pouvait ouvrir la porte de son bureau d'une seconde à l'autre. Si le pianotage venait à cesser elle ne disposerait que de quelques secondes pour tout remettre en place et se cacher ; elle doutait

d'être capable d'un tel tour de force, mais la curiosité était la plus forte.

Elle commença à feuilleter le manuscrit de *La Sueur aux tempes*, essayant de se remémorer le texte tel qu'elle l'avait lu à la princesse. Il avait été rédigé au moyen d'un stylo-plume avec une sorte de frénésie qui avait scarifié le papier. L'humidité ambiante avait fait virer l'encre noire au brun-rouge.

Peggy fit défiler les feuillets piquetés de taches rousses. Il était évident que l'écriture était très différente de celle que lui avait montrée Dan. Les deux graphies n'entretenaient même aucun point commun. C'était comme si elles avaient été tracées par deux mains étrangères.

Deux écritures... Deux auteurs... Fallait-il en déduire que quelqu'un d'autre avait écrit ces textes ? Quelqu'un qui n'était pas Tanner Holt ?

Un... « nègre » ?

Peggy sentit ses doigts devenir froids et se dépêcha de reposer le tas de papier sur l'étagère. Alors, seulement, elle s'aperçut que la sueur lui coulait sur le front et le long du nez. Elle se redressa, verrouilla l'armoire et s'éloigna à reculons, les yeux fixé sur le rai de lumière au bas de la porte. Elle ne savait pas ce que signifiait tout cela et elle regrettait déjà d'avoir cédé à la curiosité. Elle quitta le grenier, en proie à un grand trouble. Revenue dans sa chambre, elle se dévêtit et prit une douche tiède pour essayer de se calmer.

« N'y pense plus, se répétait-elle. Ça ne te regarde pas... Tu n'en a rien à fiche. Tu es là pour t'occuper du gosse, un point c'est tout. »

Pourquoi ne parvenait-elle pas à s'ôter de l'esprit que tout était lié ?

Elle se sécha et se glissa sous la couette après avoir avalé un demi-somnifère, l'un des derniers récupérés dans la pharmacie de la vieille dame.

Elle ne parvint pas à se résoudre à éteindre la lampe de chevet.

« Un nègre, murmurait une voix dans sa tête. Tu y penses, n'est-ce pas ? Et si Tanner Holt n'était pas l'auteur des livres qui

paraissent sous son nom ? Si quelqu'un d'autre les écrivait à sa place ? »

Quelqu'un d'autre... mais qui ? Cecilia ? Annette ? George Quarantine ?

Elle chercha à se rappeler si il lui avait été donné de voir l'écriture de ces trois personnes. Non... elle ne le croyait pas. Mais si Tanner avait un nègre, le suspect idéal était bien sûr Quarantine, dont c'était le métier. Ne rédigeait-il pas à longueur d'année des biographies romancées de rockers illettrés ?

Elle se souvint subitement de la carte de visite que le gros homme lui avait remise et qu'elle avait glissé dans la poche de sa veste sans même y jeter un coup d'œil. Repoussant la couette, elle se leva pour fouiller le vêtement. Elle trouva le bristol presque aussitôt mais ce fut pour grimacer de déception. Les deux lignes tracées au dos du carton (l'adresse de la maison d'édition ainsi qu'un numéro de poste) ne correspondaient à aucune des deux écritures en question. Cela sautait aux yeux.

Alors qui ? Annette ? Cecilia ?

Pourquoi pas Annette, dont la présence à Hunter Hall avait quelque chose d'inexplicable ? Car enfin, pourquoi Tanner s'était-il attaché cette infirme qu'il ne descendait jamais voir ? Dans le but d'en faire une baby-sitter ? Pour se donner bonne conscience ? Parce que cela améliorerait son image de marque ?

Peggy réalisa qu'elle ne progresserait pas dans son enquête tant qu'elle n'aurait pas réussi à se procurer un échantillon de l'écriture d'Annette... et un autre de celle de Cecilia.

Elle frissonna. N'était-elle pas en train de s'exciter pour rien ? Qu'est-ce qui lui prouvait, après tout, que la dédicace exhibée par Dan était bien de la main du romancier ? Le jeune homme semblait assez exalté pour avoir lui-même rédigé ces quelques mots... N'était-ce pas là une explication beaucoup plus réaliste que cette histoire de nègre ? Un faux... un simple faux fabriqué dans un but de vantardise.

Chassant cette histoire de ses pensées, elle se recoucha et essaya de lire quelques pages de Dickens, mais son esprit ne parvenait pas à se concentrer sur les mots. Elle resta un long moment immobile, fixant le plafond sans le voir, tourmentée par le mystère des écritures dissemblables.

Elle finit par s'endormir ainsi, le livre sur la poitrine, protégée par la lumière douce de la lampe de chevet.

Le lendemain matin, alors qu'elle se rendait à l'office pour signaler à Annette que le réfrigérateur de l'aile ouest commençait à se vider, elle tomba sur Cecilia qui arpentait le hall, en proie à une vive agitation.

— Samantha Weber a appelé ce matin, lança-t-elle à Peggy sans prendre la peine de la saluer. Il y aurait eu des fuites. Notre nouvelle adresse serait connue ! George me dit qu'il a repéré des individus suspects à Bludbury, hier. Il se demande s'il ne s'agirait pas d'une avant-garde des groupies. Avez-vous vu quelqu'un ? Est-ce qu'on vous a parlé ? Mon Dieu ! Vous êtes assez godiche pour qu'on vous tire les vers du nez sans que vous vous en rendiez compte !

— Je n'ai vu personne, mentit Peggy. Je vous rappelle que je n'avais jamais mis les pieds à Bludbury avant que Monsieur Quarantine ne m'y emmène.

Ce mensonge ne la gênait pas. Elle soupçonnait Cecilia d'avoir voulu la faire culbuter par le gros George, et elle lui en voulait pour ce minable complot. Elle se demanda brusquement si Quarantine l'avait vue en compagnie de Dan... Il avait suffi pour cela qu'il se ravise, fasse demi-tour et revienne à Bludbury alors même qu'elle grimpait dans la caravane en compagnie du garçon. Elle ne put s'empêcher de rougir. Aux mouvements du véhicule tressautant sur ses amortisseurs il avait deviné sans peine ce qui s'y passait. N'essayait-il pas aujourd'hui de se venger en attirant les foudres de Cecilia sur Dan ?

— Avez-vous pensé à l'entreprise qui s'occupe de la sécurité ? lança-t-elle pour faire diversion. L'indiscrétion vient peut-être de là ?

— Bien sûr que non ! s'emporta Cecilia. Les factures sont réglées par la maison d'édition. Le nom de Tanner n'apparaît nulle part. Vous n'avez pas idée de ce que se sera ! Tous ces dingues qui passeront leur vie à nous épier à la jumelle, à nous photographier. Êtes-vous bien certaine de n'avoir parlé à personne ?

— Parfaitement, lâcha Peggy avec une sourde satisfaction.

La journée s'écoula dans une atmosphère de panique larvée, Cecilia ne cessant de courir au dernier étage, les jumelles en sautoir pour observer la route, comme si Sorrow Lane allait tout à coup résonner sous le piétinement d'une horde de fans en délire bien décidés à assiéger la propriété. Elle était elle-même descendue à la grille pour la fermer au moyen d'un énorme cadenas.

— Vous me prenez sans doute pour une folle, jeta-t-elle à Peggy, mais vous ne connaissez pas ces gens-là. Ce sont des malades, ils sont capables de tout. Avec le bébé je ne veux prendre aucun risque. La propriété est trop grande, il faudrait des chiens de garde, mais c'est impossible avec des enfants.

— Vous les croyez vraiment dangereux ? dit Peggy.

— Certainement ! aboya Cecilia. Avec ce qu'écrit Tanner vous ne croyez tout de même pas que nous allons être assiégés par l'amicale des rosières de Bludbury ? Vous allez voir débarquer des punks, des drogués, des skinheads. Ils peindront des obscénités sur le mur d'enceinte. Ils feront des feux, hurleront des horreurs. Des filles nues se pendront aux grilles. Je n'invente rien. Ça s'est déjà produit à Cambridge. Nos voisins ont fait une pétition pour nous prier de déguerpir, nous étions devenus indésirables. Je n'ai pas envie que ça recommence ici.

Elle fondit brusquement en sanglots et se cacha la tête dans les mains.

— J'ai tellement peur pour Lee, gémit-elle. Je ne voudrais pas qu'il lui arrive la même chose qu'à Dalton... tout ça à cause des horreurs qu'écrit Tanner.

Peggy se fit la réflexion que le portrait outré que Cecilia venait de dresser des groupies ne correspondait pas vraiment à Dan. Elle ne pensait pas non plus que le jeune homme blond laisserait filer la moindre information, il tenait trop à jouir de son privilège d'élus...

« Et s'il était fou, *justement*, pensa-t-elle soudain. S'il décidait de mettre en pratique ses théories abracadabrantes ? » Elle chercha à se rappeler ce qu'il lui avait dit la veille, mais elle n'en conservait qu'un souvenir brouillé. N'avait-il pas parlé de provoquer un drame pour fortifier l'imagination créatrice de Tanner ?

« De la vantardise, décida-t-elle. Un truc pour faire l'intéressant. Rien de plus. Il voulait m'épater. »

Mais elle ne parvint pas à se rassurer pour autant. N'était-il pas de son devoir d'avertir Cecilia de la présence de cet étrange espion ? Elle se remémora le visage de Dan, le corps de Dan... Il ne lui avait pas paru brutal, loin de là, et il lui avait même fait l'amour avec beaucoup de douceur, en prenant le temps de lui donner du plaisir.

« Tu ne connais pas ce type ! siffla une voix au fond de sa tête. C'est un inconnu. Bon sang, tu ne vas pas prendre sa défense sous prétexte qu'il t'a bien baisée ! »

Il avait parlé de meurtre nécessaire... D'embourgeoisement... De réveil salvateur. Malgré cela elle ne pouvait se résoudre à le dénoncer.

Elle passa la journée à surveiller Nuts qui jouait une fois de plus au bombardement. À l'aide des cubes, il bâtissait des villes qu'il aspergeait ensuite de cailloux, jusqu'à ce qu'elles s'effondrent. C'était navrant et malsain mais il semblait prendre un réel plaisir à ce jeu répétitif. Le ciel était noir, lourd. Par instants, des corbeaux prenaient leur vol en poussant des cris affreux qui faisaient sursauter Peggy. Nuts étudiait le plan d'une nouvelle cité. Penché sur un papier, il en méditait le tracé, puis faisait des gestes avec la main, comme pour s'orienter au travers des rues d'une capitale imaginaire. Peg ne se mêlait plus à ses débordements, chaque fois qu'elle avait esquissé une manœuvre de réconciliation, il l'avait repoussée avec violence.

Plus tard, pendant que le gamin faisait la sieste, Peggy se glissa dans la chambre d'Annette et fouilla dans la table de chevet. Il y avait là des formulaires de sécurité sociale dont l'infirmier avait comblé les lignes en pointillé. L'écriture était maladroite, à peu près illisible, truffée de fautes d'orthographe. Elle ne correspondait pas non plus à celle des manuscrits enfermés dans l'armoire du grenier. Le cœur battant, Peggy se rendit ensuite dans le petit bureau où Cecilia traitait les affaires de la propriété : devis, factures, déclarations de toutes sortes. Sur le sous-main, elle aperçut une lettre de réclamation destinée à l'entrepreneur chargé des installations de sécurité du domaine. Elle était signée Cecilia Houston. Sans doute un

pseudonyme destiné à préserver l'anonymat de la famille. Là encore, l'écriture, microscopique, aux majuscules prétentieuses, ne correspondait en rien à celle des romans. Elle se retira, déçue.

Fallait-il envisager que l'une des deux femmes pût déguiser sa véritable écriture dans la vie de tous les jours ? C'était tiré par les cheveux mais pas totalement impossible cependant. Surtout en ce qui concernait Annette qui écrivait très peu dans le cadre de ses activités à Hunter Hall. Quant à Quarantine, elle ne possédait de lui que deux lignes gribouillées au dos d'une carte de visite. C'était peu pour fonder une analyse. Il avait très bien pu, lui aussi, maquiller sa manière d'écrire à cette occasion.

Elle remâcha un moment cette hypothèse avant de s'avouer qu'elle n'y croyait guère. En réalité, il est beaucoup plus difficile qu'on ne l'imagine de travestir son écriture au point de la rendre inidentifiable. À moins d'être un faussaire émérite, bien sûr. Sur cette dernière constatation, elle haussa les épaules et décida de ne plus se préoccuper d'un mystère qui ne la concernait en rien.

La nuit vint enfin. Peggy fit manger Nuts qui, fatigué, se révéla pressé de monter se coucher. La jeune femme l'accompagna jusqu'à sa chambre, puis redescendit dans la cuisine. Par la fenêtre elle pouvait voir les lumières de l'aile est, et les silhouettes de Cecilia et d'Annette en grande conversation autour du bébé. Elle en retira un sentiment poignant de solitude et d'exclusion. Il ne venait donc à l'esprit d'aucune de ces femmes qu'elle pouvait avoir besoin, elle aussi, de compagnie ? Que croyait donc Cecilia ? Qu'elle se réjouissait de vivre recluse aux côtés d'un enfant qui ne lui adressait même plus la parole ?

L'énervement la gagnant, elle but un verre de lait qu'elle additionna copieusement de cassonade. Elle n'avait pas envie de dormir et elle s'irritait de penser trop souvent à Dan. Elle n'avait rien à attendre de cette histoire.

Comme l'obscurité s'installait, elle prit une lampe torche et décida d'aller faire un tour dans le parc, avec l'espoir qu'un peu de marche lui permettrait de trouver le sommeil.

La lune brillait dans la déchirure des nuages noirs. L'air vibrait comme s'il était chargé d'électricité. Une odeur puissante montait de la terre et de la forêt, enivrante, et qui donnait envie

d'arracher ses vêtements pour se mettre à courir dans l'herbe, à l'aveuglette.

Tout à coup, alors qu'elle butait sur l'un des cubes du jeu de construction, la jeune femme eut la sensation d'une présence, toute proche. Comme si quelqu'un venait de s'immobiliser tout près d'elle, le dos contre un tronc d'arbre, retenant son souffle. Elle pensa d'abord qu'il s'agissait de Tanner, mais un curieux pressentiment l'assaillit. Au lieu de passer son chemin, elle leva la lampe, fouillant les taillis.

— Monsieur Holt ? lança-t-elle. C'est vous ?

Personne ne répondit. Peggy hésita. Elle avait plus que jamais l'impression qu'on la regardait. Elle fit un pas en avant, la torche levée à hauteur d'épaule. Cette fois, une silhouette s'élança dans les taillis, prenant la fuite. Le halo de lumière jaune, trop faible pour vaincre l'obscurité du sous-bois, éclaira un dos mince revêtu d'un blouson de cuir, des cheveux blonds.

— *Dan* ! appela la jeune femme. C'est toi ? Dan ?

Elle grommela un juron. Déjà l'ombre s'était perdue entre les frondaisons. Comme elle se déplaçait dans les ténèbres, Peggy en déduisit que le visiteur connaissait parfaitement le terrain.

Était-ce vraiment Dan ? Pourquoi s'était-il enfui dans ce cas ? Parce qu'il avait eu peur de sa réaction ? Par réflexe de voyeur professionnel ? Elle n'osa pas s'enfoncer plus avant sous les arbres. La lampe torche donnait des signes de faiblesse et Peggy ne tenait pas à se retrouver perdue dans le noir au beau milieu des fourrés.

Elle battit en retraite. « C'était Dan, décida-t-elle. Il n'a pas pu s'empêcher de revenir. » Sans doute ambitionnait-il de s'introduire dans la maison pour aller fouiner dans le grenier, là où officiait son idole ? Peggy fit la grimace, il lui était désagréable de penser qu'un intrus pouvait se promener dans les couloirs de Hunter Hall pendant qu'elle dormait. De retour dans la maison, elle verrouilla soigneusement portes et fenêtres, persuadée que Dan n'irait pas jusqu'à l'effraction. Un peu nerveuse, elle grimpa au premier. Redoutant de ne pas trouver le sommeil, elle prit un demi-comprimé de somnifère avec un peu d'eau, puis elle ferma la porte de sa chambre au loquet et se coucha, la veilleuse allumée.

Ce fut le tonnerre qui la réveilla. Un craquement formidable doublé d'un éclair aveuglant qui illumina l'intérieur de la pièce comme un énorme flash. Elle se dressa sur son lit, le cœur battant, affolée. La pluie tambourinait sur les vitres avec un bruit de gravier. Peggy se leva, elle avait toujours eu peur des orages de campagne depuis que, chez Tante Rosemary, elle avait vu un pommier carbonisé par la foudre en une fraction de seconde. Sa première pensée fut pour Nuts, qui, peut-être, tremblait de frayeur caché sous son fit. Elle se leva, abrutie par le somnifère. Elle éprouva un léger vertige en se redressant et dut chercher l'appui du mur pour conserver son équilibre.

Elle essaya de localiser ses pantoufles en tâtonnant. Chaque nouvel éclair la faisait frissonner. L'orage bombardait la maison comme si on lui avait donné pour mission de réduire Hunter Hall en cendre.

Peggy tira le loquet et sortit dans le couloir.

— Nuts ? appela-t-elle à mi-voix.

La porte de la chambre de l'enfant était entrebâillée. L'orage éclaira brièvement le lit défait, mais la jeune femme eut le temps de voir la couette repoussée au pied du matelas, roulée en boule. Il n'y avait personne sur la couche. Elle songea que le petit garçon s'était sans doute caché sous le sommier. Il affectionnait cet endroit qu'il surnommait son abri anti-artillerie, et il n'était pas rare qu'il s'y recroquevillât pour lire une bande dessinée. Elle se pencha. Elle n'aperçut que quelques jouets épars, des biscuits écrasés. Nuts n'était pas sous le lit.

« L'armoire ! », pensa-t-elle aussitôt. Il aimait également se ratatiner dans l'armoire dont il refermait les grandes portes sur lui. La penderie devenait alors un sous-marin ou une capsule spatiale, selon l'inspiration du moment. Peggy se redressa. Mais l'armoire était grande ouverte... et totalement vide. Des cintres jonchaient le sol, en vrac. Les vêtements de Nuts avaient disparu, ainsi que le sac à dos fluorescent qu'il appelait son parachute.

La jeune femme se mit à trembler comme si la température de la pièce était soudain tombée au-dessous de zéro. Elle resta une minute à se frictionner les épaules, essayant de rassembler ses idées. Le somnifère lui engourdissait l'esprit et elle avait la

détestable impression de ne plus jouir de toutes ses facultés mentales.

— Nuts ? appela-t-elle sottement.

Elle hésitait encore à accepter son départ. Peut-être se cachait-il dans le grenier ? Oui, ce devait être ça. Il allait lui laisser donner l'alerte, puis il réapparaîtrait, souriant de toutes ses dents, et elle aurait l'air complètement ridicule. Elle sortit dans le couloir, fit le tour de l'étage, inspecta les chambres vides...

« Tu perds du temps, se répétait-elle. Il faut donner l'alerte. Il est parti, tu le sais bien. Ta trahison l'a décidé à prendre la route. En ce moment même il est quelque part dehors, dans la nuit, au milieu de la campagne et sous l'averse... »

Elle dévala l'escalier, alluma les lumières du hall et courut vers la chambre d'Annette. Elle faillit perdre l'équilibre en butant sur le fauteuil roulant qui alla violemment heurter le lit. L'infirmier poussa un cri de frayeur et alluma la lampe de chevet. Clignant des yeux, elle apparut au-dessus de la couette, les cheveux tressés en deux courtes nattes.

— C'est quoi tout ce bordel ? grogna-t-elle. Vous êtes dingue de réveiller les gens à cette heure !

— Nuts ! haleta Peggy. Il a disparu... Il a pris ses vêtements et son sac à dos. Je crois qu'il a fait une fugue.

— Pffu ! souffla Annette, ne vous mettez pas dans des états pareils. C'est encore une de ses blagues. Il est planqué quelque part dans la maison. Il va refaire surface dans deux heures, quand vos cheveux seront devenus blancs.

— Je... je ne crois pas, bégaya Peggy. J'ai... un mauvais pressentiment.

— Oh-oh-oh ! ricana Annette. Alors là c'est autre chose, si mademoiselle est extralucide il faut prendre les choses au sérieux !

Elle s'amusait manifestement de la situation, comme si elle jubilait par avance de l'embarras de Peggy quand Nuts daignerait réapparaître.

— Aidez-moi à me lever, grogna-t-elle en rejetant la couette et en saisissant ses jambes maigres à deux mains. Approchez le fauteuil.

Avec beaucoup d'habileté, elle s'assit au bord du lit, puis, à la force des bras, souleva son corps pour l'installer sur la chaise roulante. À cette occasion, Peggy remarqua qu'elle avait des épaules de lutteuse et des biceps étonnamment développés.

— Passez-moi le téléphone, fit Annette, je vais prévenir Cecilia. Elle va être d'une humeur de chien. Pendant ce temps, allez donc inspecter les caisses d'emballage du hall.

Peggy se dépêcha d'obéir. La placidité d'Annette la rassurait un peu. Après tout elle se moquait d'être ridicule. Elle avait eu si peur qu'elle n'attachait plus beaucoup d'importance au fait de passer pour une idiote. Elle fit le tour du grand hall, bousculant les cartons, s'attendant chaque fois à voir Nuts jaillir comme un diable en lui criant : « Pickaboo ! J't'ai bien eue ! ». Mais les boîtes ne contenaient que de la paille et des copeaux de plastique antichocs. À présent elle grelottait dans sa chemise de nuit et regrettait de n'avoir pas pensé à prendre sa robe de chambre.

Annette s'avança, manœuvrant le fauteuil en souplesse. Attrapant un imperméable de chez Aquascutum, elle le jeta à Peggy.

— Mettez ça, ordonna-t-elle. Votre chemise de nuit est transparente, ce n'est pas le moment de jouer les aguicheuses.

Cecilia fit son apparition. Elle avait enfilé un Morrison et des bottes de caoutchouc. Elle tenait une grosse lampe de secours à la main.

— Si c'est une mauvaise blague, siffla-t-elle, je lui flanquerais une telle fessée qu'il ne pourra plus s'asseoir pendant une semaine !

Elle ne semblait pas inquiète, seulement ulcérée d'avoir été dérangée en plein sommeil. Sans maquillage, elle paraissait plus âgée, et les rides entourant ses yeux devenaient profondes.

— Avez-vous exploré le grenier ? lança-t-elle à Peggy. Et les chambres inoccupées ? Vous auriez dû commencer par là avant de faire tout ce branle-bas. Nous allons monter, essayez de faire le moins de bruit possible pour ne pas déranger Tanner. Inutile de le perturber pour une farce idiote. Annette, vous visiterez le rez-de-chaussée...

Elles se séparèrent. Cécilia ne cachait pas son exaspération. Peggy songeait qu'on perdait un temps précieux à explorer la maison. Elle pensait qu'il aurait été plus malin de sortir la voiture et de remonter jusqu'à Bludbury. Avec un peu de chance, on aurait intercepté le gamin à mi-chemin, pataugeant dans la boue sur le bas-côté de la route.

Une fois dans le grenier, elles fouillèrent rapidement les ténèbres du halo de leurs torches. Mais la tâche se révéla complexe en raison de la prolifération des meubles abandonnés. Nuts pouvait être n'importe où. Peggy essayait de faire vite, provoquant le galop éperdu de dizaines de souris. Derrière la porte de son bureau, Tanner Holt pianotait sur le clavier de son ordinateur, inconscient du drame qui était peut-être en train de se jouer. Cecilia donna enfin le signal du repli.

— Il n'est pas ici, décréta-t-elle. J'aurais pourtant parié... Descendons et faisons toutes les chambres inoccupées. Il y en a une trentaine.

— Je crois qu'il est sur la route de Bludbury, lança Peggy dans un accès de témérité. Depuis quelques jours il parlait de s'en aller... Je pense qu'il a fait une fugue.

— Moi je pense que c'est justement ce qu'il essaye de nous faire croire ! riposta Cecilia. Il veut que nous battions le parc, que nous passions une nuit blanche... et quand nous rentrerons, crottées de boue jusqu'aux oreilles, il nous servira le thé en ricanant.

Elles descendirent et refermèrent la trappe. Mais les chambres se révélèrent vides, comme les placards ou les cagibis. Peggy voyait s'écouler les minutes avec un désespoir rageur. Quand elles eurent fouillé la bâtisse de fond en comble, Cecilia ordonna à la baby-sitter de chausser des bottes et de la suivre dans le parc. La pluie les fusilla dès qu'elles eurent franchi le seuil. Elle était froide et cinglait la peau avec méchanceté.

— Allez vers le bois ! commanda Cecilia, je fais le tour de la maison.

— Nous perdons du temps, protesta Peggy. Je vous répète qu'il est parti.

— La grille est cadénassée ! grogna la femme du romancier.

— Allons donc ! riposta Peggy. Vous savez bien qu'il est assez mince pour se glisser entre les barreaux. Et puis il a pu escalader le mur. Je suis certaine qu'il marche sous la pluie pour rejoindre Bludbury. Il va prendre le train de Londres. Il faut le rattraper avant qu'il ne se perde dans la ville.

Cecilia parut hésiter. La pluie ruisselait sur son visage, collant ses cheveux sur ses joues.

— Vous avez peut-être raison, admit-elle enfin. Je vais sortir la voiture. Prenez cette clef et allez ouvrir la grille.

Elle tendit à Peggy un trousseau de sécurité et fit demi-tour, pataugeant dans la boue du sol en direction du garage. La baby-sitter courut à la grille, qu'elle débarrassa de sa chaîne. Elle finissait à peine d'en repousser les battants que la voiture des Holt gronda dans son dos. C'était une 4 roues motrices assez sale, haut perchée au-dessus du sol et pourvue d'un phare mobile sur le toit, pour les safaris. Une voiture d'Américains, aurait déclaré Annette. Peggy se hissa sur le siège. La pluie ruisselait dans sa nuque, gouttant le long de sa colonne vertébrale. Elle avait froid et devait serrer les mâchoires pour ne pas claquer des dents. Elle songea à l'enfant, seul sous l'averse. Elle n'ignorait pas qu'à cet âge on peut facilement mourir d'hypothermie si l'on s'endort en plein air, fauché par la fatigue. Et la route de Bludbury était longue pour un bonhomme de 10 ans.

Cecilia lança le véhicule dans Sorrow Lane. Elle avait allumé le phare mobile. Elle montra à Peggy comment le manœuvrer au moyen d'un gros bouton cranté qui saillait sur le tableau de bord.

— Éclairez les deux côtés du chemin, dit-elle en crispant les mains sur le volant.

Elles roulèrent à petite vitesse au milieu de la campagne plongée dans les ténèbres. Peggy ne sentait aucune inquiétude chez la femme du romancier, seulement une irritation grandissante.

— Je n'aime pas laisser Lee à la maison, dit tout à coup Cecilia. J'ai toujours peur qu'Annette ne puisse être assez rapide en cas d'incendie...

— Mais il y a Tanner, objecta Peggy.

— Oh ! Tanner ! soupira amèrement la conductrice. Le feu ravagerait Hunter Hall qu'il ne s'en apercevrait qu'au moment où les flammes commenceraient à lui rôtir les fesses !

Peggy ne cessait de promener le pinceau du phare, en vain. La route était vide. À un moment, la lumière blanche accrocha une sorte de blaireau qui prit la fuite en montrant les dents. L'averse tournait au déluge, réduisant considérablement leur champ de vision. Nuts pouvait être n'importe où : dans un fossé, recroquevillé derrière une borne ou un tronc d'arbre. Peggy se sentit gagnée par le découragement.

Elles atteignirent enfin Bludbury. La bourgade était déserte. Peggy sauta du véhicule en face de la gare et courut dans la salle d'attente, mais elle était déserte elle aussi. Un employé somnolent affirma n'avoir vu personne ni vendu aucun billet. Malgré cela, Peggy tint à inspecter les quais et les toilettes. Il la regarda faire avec une stupeur teintée de réprobation, surtout lorsqu'elle entra dans les W.-C. des hommes.

— Il n'est pas là ! cria la jeune femme en bondissant dans la voiture.

Cette fois Cecilia ne dit rien. Elle fit lentement le tour de la place, remonta la rue principale. La lumière du phare coulait sur les façades des maisons, comme un projecteur à la poursuite d'un prisonnier.

Peggy claquait des dents, tant à cause du froid que de la peur qui s'insinuait en elle.

— Calmez-vous, dit doucement Cecilia. Vous êtes trop impressionnable. Je suis certaine qu'il nous attend à Hunter Hall. Dès notre départ il a dû jaillir derrière Annette en poussant un cri de triomphe. C'est un sale petit bonhomme. Il y a six mois, à Cambridge, il a réussi à convaincre l'une des nurses qu'on cherchait à l'empoisonner. Il se remplissait la bouche de crème à la vanille et faisait semblant de vomir. La pauvre fille commençait à nous regarder de travers. J'ai vu le moment où elle allait nous dénoncer à la police.

La voiture sortit de l'agglomération et prit le chemin de la maison. Peggy essayait de calculer s'il aurait fallu pousser plus loin. Nuts avait-il eu matériellement le temps de dépasser Bludbury ?

— Et s'il a fait de l'auto-stop ? hasarda-t-elle.
— Celui qui ramasserait un enfant de dix ans en pleine nuit au bord d'une route le conduirait immédiatement à la police, dit Cecilia.

— Oui, sauf si... commença Peggy.
— Sauf si c'est un malade ? C'est ce que vous vouliez dire ?
— Oui. Ou des jeunes en maraude... Des punks. Ils trouveraient très amusant de favoriser la fugue de Nuts. Ce serait bien dans leurs manières...

Cecilia ne répondit rien. Elle conduisait plus vite à présent. Comme la voiture atteignait le portail, Peggy sursauta violemment. Une image venait de lui traverser, l'esprit. Le dessin... Le dessin qu'elle avait découvert sur la table de la cuisine. Ce gribouillis qui représentait un passage souterrain serpentant sous la Manche pour déboucher en Allemagne.

— Mon Dieu ! hoqueta-t-elle. Je sais où il est ! *Dans le labyrinthe* ! Il est parti rejoindre le capitaine Müller... Il doit tourner en rond depuis des heures sans retrouver la sortie !

Cecilia freina brutalement. Elle alluma le plafonnier.

— Vous êtes folle, dit-elle sèchement. Il n'est tout de même pas assez stupide pour se mettre dans un tel pétrin !

— Je crois que si... rétorqua Peggy. Il m'a dit posséder le plan du labyrinthe.

— Foutaise ! Le plan est perdu depuis longtemps. Les gens de l'agence n'ont même pas été fichus d'en dénicher un double dans leurs archives. Je pense, moi, que l'un des anciens occupants a cassé la plaque préventivement, pour dissuader les gens de s'y engager, parce qu'il en avait marre d'aller à leur secours...

— Vous avez sûrement raison, mais ce qui compte, c'est ce que Nuts s'est mis dans la tête !

Cecilia pâlit légèrement. Elle eut un coup d'œil nerveux en direction du dédale de buissons auquel les éclairs intermittents donnaient l'apparence d'une forteresse végétale.

— Bon sang ! murmura-t-Elle. S'il est là-dedans comment allons-nous l'en sortir ?

— Avez-vous une très grande échelle sur laquelle on pourrait monter pour voir ce qui se passe à l'intérieur des allées ?

— Non. Mais on pourrait grimper sur toit de la maison ?

— En pleine nuit on ne verra rien ! Le labyrinthe est trop loin, nous ne parviendrons pas à l'éclairer. Et puis les allées sont trop resserrées ; les haies trop hautes pour qu'on puisse apercevoir un enfant se déplaçant presque au ras du sol. Annette m'a parlé d'un jardinier...

— Le vieux Matthews ? Il ne connaît pas le tracé, il s'encorde pour y entrer. Il n'a plus assez de tête pour mémoriser ce genre de chose.

— Faisons comme lui !

Cecilia tapa sur le volant avec fureur.

— Merde ! explosa-t-elle. Où croyez-vous que je vais dénicher cinq cents mètres de corde en pleine nuit ? Matthews utilise sa propre pelote qu'il ramène à chaque fois. Du filin d'alpiniste, à ce qu'il prétend. Très mince mais très solide.

— Allons le lui emprunter. J'entrerai dans le labyrinthe avec une lampe.

— Mais je ne sais pas où il habite, c'est l'agence qui l'envoie à date fixe – une fois tous les trois mois à ce que m'a dit Samantha.

— Sortons de cette voiture, proposa Peggy en s'évertuant au calme. Rentrons à la maison et appelons l'agence immobilière... Ça vous va ?

— Bon sang ! ragea Cecilia. Cette histoire est complètement stupide.

Elles abandonnèrent la Rover et coururent sous la pluie en direction de la maison. Annette les attendait. Elle avait passé un gros pull-over irlandais par-dessus sa chemise de nuit. Peggy lui demanda d'appeler l'agence, ou l'un de ses responsables.

— Vous avez de la chance, observa l'infirmière. La patronne, Mme Ollington habite juste au-dessus des bureaux.

Elle fila vers le meuble supportant le téléphone et feuilleta le calepin où l'on avait tenté de recenser les numéros des différents fournisseurs.

— Si le vieux Matthews pouvait venir ce serait encore mieux, suggéra Peggy. Depuis le temps, il doit tout de même s'être fait une vague idée du labyrinthe...

— Vous rigolez ? dit Annette en portant le combiné à son oreille. Il est à moitié gâteux.

Peggy enfonça les poings dans les poches de son imperméable. Elle grelottait sous l'étoffe humide. Ses cheveux dégoulinants lui collaient à la tête. On décrocha à l'autre bout du fil. Annette se lança immédiatement dans une interminable explication. La voix de la directrice de l'agence immobilière nasillait dans l'écouteur comme une guêpe retenue sous un bol.

— Merde ! dit Annette en relevant la tête. Le père Matthews est mort il y a un mois. Sa cabane a été rasée par la municipalité. On ne sait pas ce que sont devenues ses affaires.

— Descendons dans le garage, lança Peggy, nous dénicherons peut-être une pelote de ficelle... Mais le mieux serait d'appeler les pompiers. Avec la grande échelle et un projecteur ils auront vite fait de localiser Nuts.

Sa proposition ne provoquant aucune réaction, elle se rua hors de la pièce pour aller écumer le dépotoir où l'on entassait les outils de jardinage. Elle espérait découvrir l'une de ces pelotes de cordeau qu'utilisent les jardiniers pour aligner les plantations. Avec un peu de chance, en les nouant bout à bout, elle disposerait d'une corde suffisamment longue pour s'aventurer dans le dédale des haies.

Elle remua vainement cartons et paniers. La poussière et la terre recouvraient tout. Des toiles d'araignées enveloppaient les outils rouillés dans leur cocon. Plus le temps passait plus la peur montait en elle. Elle ne cessait de penser à Nuts. Elle le voyait, perdu dans les ténèbres, recroquevillé sous l'averse, frappé d'hypothermie, déjà au bord du coma. Le sang-froid de Cecilia l'exaspérait. Cette femme ne redevenait vivante que lorsqu'on prononçait le nom de Lee... Sur un établi, elle finit par découvrir une tronçonneuse. Elle la secoua, le réservoir était plein. Elle la souleva à deux mains et sortit de l'atelier. Elle entendit courir derrière elle. C'était Cecilia qui grimaçait sous les trombes d'eau. Peggy décida de ne pas l'attendre et se dirigea vers le labyrinthe.

— Qu'est-ce que vous voulez faire avec ça ? hurla la femme du romancier.

— M'ouvrir un chemin à travers les haies ! répondit-elle. Il n'y a qu'à tailler un passage en diagonale, on finira bien par tomber sur Nuts.

— Vous êtes complètement folle ! vociféra Cecilia, ce labyrinthe est classé monument historique ! Vous voulez nous coller un procès sur le dos ? Posez ça ! Posez ça immédiatement !

Elle avait saisi Peggy par les épaules, l'empêchant d'aller plus loin. Les deux femmes oscillèrent un instant, s'affrontant pour la possession de la tronçonneuse, puis Cecilia dérapa dans la boue, et elles s'affalèrent toutes deux dans l'herbe détrempée.

— Mais il s'agit de votre fils ! cria Peggy en fixant Cecilia dans les yeux. Vous n'êtes donc pas inquiète ?

— Bien sûr que si... Mais vous, vous êtes hystérique ! Bon sang ! Dalton n'est pas en sucre, et il ne s'agit que d'une averse, vous perdez le sens des proportions. Ce n'est qu'une mauvaise blague, pas un drame... Il en sera quitte pour un bon rhume, et voilà tout.

— Un bon rhume ? ricana Peggy. Vous chanteriez une autre chanson s'il s'agissait de Lee !

Voilà, c'était dit. Elle ne pouvait plus se rattraper. Cecilia recula, le visage fermé.

— Très bien ! gronda-t-elle, puisque vous m'accusez d'être une mère indigne nous allons appeler les pompiers... et c'est vous qui serez ridicule. Et dites-vous bien que ce sera là votre dernière connerie, dès demain je demanderai à Samantha de venir vous reprendre !

Annette avait assisté à l'algarade depuis la terrasse. Elle recula son fauteuil pour permettre à Cecilia de rentrer. Peggy ramassa la tronçonneuse couverte de boue. Elle continuait à penser que ç'aurait été la meilleure solution. Cecilia avait décroché le téléphone. Elle pianotait sur le clavier avec fureur. Peggy trouvait étrange que personne ne se soit encore soucié de prévenir Tanner. Elle éternua. Son imperméable était définitivement souillé. Cecilia exigeait-Elle qu'elle le rembourse ?

Ils seront là dans dix minutes, fit la femme du romancier en faisant claquer le combiné sur sa fourche. Il faut ouvrir les grilles en grand et déplacer la voiture.

— Cette femme, Mme Ollington, observa Peggy. Elle ne dispose vraiment pas d'un plan du labyrinthe dans les dossiers de l'agence ?

— Elle dit que non, répondit Annette. Elle prétend que ce n'était pas indispensable puisque le tracé en était reproduit sur une stèle, à l'entrée du parcours.

— Mais il n'y a plus de stèle ! s'emporta Peggy.

— Je le sais aussi bien que vous, grogna l'infirmier. Mais pour l'agence ce n'était pas un point capital. Je suppose que les gens qui vivaient ici ne passaient pas leurs journées à l'intérieur du labyrinthe !

— Oh ! La paix, vous deux ! hurla Cecilia. Peggy, allez ouvrir la grille, et vous, Annette, allez préparer du thé pour les pompiers.

Elles obéirent. Dès qu'elle eut repoussé les deux battants de fer forgé, Peggy s'avança jusqu'au milieu de la route pour guetter les phares du camion. Ils apparurent enfin. C'était un véhicule de moyenne importance, pas très impressionnant, et sur les flancs duquel la pluie tambourinait comme sur un bidon vide. Elle leur fit signe, mais ils entrèrent dans le parc et roulèrent jusqu'au seuil du labyrinthe sans perdre de temps. Tout de suite l'échelle se déploya. Cecilia sortit de la maison en souriant gauchement. Le capitaine la rassura d'une plaisanterie bourrue. L'échelle était maintenant complètement déployée. Un homme casqué, portant un projecteur manuel très puissant, en gravit rapidement les échelons. Le faisceau de lumière blanche trouait la nuit. À son contact, les gouttes de pluie semblaient se changer en perles de mercure. Le pompier se tenait maintenant à plus de quinze mètres au-dessus du sol. Il surplombait le labyrinthe à la verticale et balayait chacune de ses allées du pinceau de son projecteur.

— Tu vois quelque chose Paddy ? lui cria le capitaine.

— Rien du tout, grogna l'homme. Mais c'est un tracé foutrement coton. Bon sang, s'il est là va falloir s'ouvrir un passage à la hache !

En entendant ces mots, Cecilia s'empressa d'attirer le capitaine à l'écart pour lui parler des monuments historiques et de l'Académie royale des jardins.

Peggy se mordait la lèvre inférieure jusqu'au sang. Elle aurait donné n'importe quoi pour pouvoir monter en haut de l'échelle. Elle était si tendue qu'elle ne sentait même plus la pluie glacée.

Les minutes s'écoulaient. On déplaça le camion afin de pouvoir examiner le dédale de verdure sous un autre angle.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il est là-dedans, M'dame ? interrogea le capitaine.

— C'est une idée de sa baby-sitter, dit Cecilia en désignant Peggy d'un mouvement de menton.

— C'est vrai, insista cette dernière. Cet endroit exerce sur lui une véritable fascination. Je l'ai déjà rattrapé une fois alors qu'il se préparait à s'y enfoncer. C'est une sorte de royaume imaginaire pour lui, vous comprenez ?

Elle espérait être convaincante. Le capitaine, un homme au visage empâté, impénétrable, se contenta de hocher la tête.

— Les gosses ont de ces idées ! marmonna-t-il.

La pluie crépitait sur son casque et son ciré.

— Cap'tain ! cria l'homme du haut de son échelle. Apparemment y'a que dalle. Mais il est peut-être recroquevillé sous un buisson.

— M'dame, dit le capitaine en s'adressant à Cecilia. On va devoir y aller à pied. Si votre fils est vraiment là-dedans, la pluie glacée a pu le mettre en état d'hypothermie, c'est à envisager. Se sentant mal, il s'est peut-être glissé sous une haie où il a perdu connaissance. Si vous nous donnez l'autorisation d'ouvrir un chemin direct à travers les buissons on ira beaucoup plus vite. Sinon on va zigzaguer interminablement...

Cecilia se passa nerveusement la main sur le visage.

— Vous comprenez, insista le capitaine, un de mes hommes devra rester perché sur l'échelle et guider à l'aide d'un mégaphone celui qui entrera dans le labyrinthe. Il fait nuit, on y voit mal, ça va prendre un temps fou. Il y a plusieurs centaines de mètres à parcourir. Au contraire, si on s'ouvre un chemin à la tronçonneuse, en ligne droite, on ira très vite...

Comme Cecilia hésitait toujours, il ajouta d'un ton sec :

— Ce ne sont que des buissons, madame, ça repoussera.
— Okay, capitula Cecilia. Allez-y. Faites comme vous le jugez bon.

L'officier se détourna, jeta un ordre à ses hommes. Deux minutes plus tard on attaquait la haie à la tronçonneuse, taillant dans les troènes ruisselants. Peggy ne se tenait plus d'impatience. Elle aurait voulu se jeter sur les traces des pompiers qui venaient de disparaître dans la brèche enfin ouverte, mais on la pria de reculer. Le ronronnement de la scie motorisée lui mettait les nerfs à vif. Un passage s'ouvrait, filant en diagonale au travers du dédale. Les hommes s'y engouffraient les uns après les autres, brandissant de grosses lampes. Leurs bottes crissaient dans les graviers tandis qu'ils parcouraient rapidement les allées, inspectant le dessous des taillis et des bancs de pierre. Ces faisceaux lumineux qui s'entrecroisaient, furetaient entre les branches, nimbaient le labyrinthe d'une aura fantomatique. Peggy crut qu'ils ne réapparaîtraient jamais. Elle attendait le moment où l'un des hommes surgirait enfin du trou de verdure, portant dans ses bras, le corps inanimé de Nuts.

Des appels étouffés retentirent soudain, sans qu'on puisse comprendre quels messages ils véhiculaient.

Un pompier jaillit de la brèche en haletant, l'air égaré. Il se précipita vers le capitaine et lui murmura quelque chose à l'oreille.

— Madame, dit gravement l'officier en se retournant vers Cecilia. Il y a eu un malheur. Il semblerait que le petit garçon soit mort...

Peggy sentit son corps traversé par un spasme incontrôlable.

— Je le savais, balbutia-t-Elle. On a trop attendu... il est mort de froid...

— Non, Mademoiselle, rectifia le capitaine d'une voix sourde. On l'a assassiné.

13

Nuts avait été enterré au centre du labyrinthe. L'attention des pompiers fut attirée à cet endroit par une déclivité remplie d'eau qu'ils prirent tout d'abord pour une mare. Tout naturellement ils l'examinèrent, au cas où l'enfant y serait tombé. Il ne leur fallut que quelques secondes pour comprendre qu'il s'agissait en réalité d'une fosse hâtivement rebouchée, et qui s'était affaissée sous l'effet du ruissellement. Une petite main affleurait à la surface de la boue...

L'autopsie montra que Nuts avait été enterré vivant, après avoir été assommé. Au préalable on lui avait rempli la bouche avec des pages chiffonnées arrachées à un livre. Ce bâillon de papier, maintenu en place avec du sparadrap, l'avait rapidement asphyxié dès lors qu'il s'était retrouvé sous terre.

Les feuillets qu'on retira de la cavité buccale avait été prélevés sur un livre de poche à fort tirage. On n'eut aucun mal à identifier cet ouvrage. Il s'agissait du *Bombardier de l'enfer*, de Tanner Holt.

Dans les heures qui suivirent, Peggy perdit la notion du temps. Ses oreilles s'emplirent d'un bourdonnement continu qui l'empêchait de percevoir les conversations autour d'elle. Les gens lui paraissaient très loin, et sans aucune épaisseur, telles des figurines de papier découpé promenées au bout d'un bâton. À plusieurs reprises, Annette, qui avait arrêté son fauteuil roulant tout près d'elle, dut la secouer pour la ramener sur terre.

Les pompiers s'étaient empressés d'isoler le lieu du crime mais, bizarrement, aucune des trois femmes ne s'était précipitée pour voir l'enfant. Bien au contraire, dès l'annonce de la découverte du cadavre, Cecilia avait commencé à marcher à reculons, s'éloignant peu à peu du labyrinthe pour chercher refuge à l'intérieur du hall. Elle était très pale et, sous les projecteurs, sa bouche paraissait bleue. Annette sanglotait, les yeux écarquillés, comme fascinée par un spectacle qu'elle était seule à voir. Peggy grelottait ; jamais elle n'avait eu si froid de toute sa vie. Elle avait l'impression d'être nue au milieu d'une banquise, et elle devait serrer les mâchoires pour empêcher que ses dents se mettent à claquer avec un horripilant petit bruit d'émail entrechoqué. Un pompier la força à rentrer. Les hommes allaient et venaient à l'intérieur du hall, imprimant de grosses traces boueuses sur le dallage.

On sentait qu'ils essayaient de masquer leur trouble. On ne devait pas souvent découvrir d'enfant assassiné à Bludbury.

L'odeur de la campagne détrempée frappa soudain Peggy au visage. C'était un parfum puissant de fosse ouverte, cela sentait tout à la fois le feu de bois et l'humus, la moisissure des champignons et les feuilles pourrissantes. Cela montait de la forêt et des champs pour déferler sur Hunter Hall en un remugle plein de la vie insolente d'une nature en éveil.

Derrière elle, Peg entendit Cecilia dire quelque chose à propos de Samantha Weber qui connaissait le superintendant

de New Scotland Yard. La femme du romancier parlait d'une étrange voix détimbrée, presque enfantine. Une voix de très jeune fille prenant pour la première fois la parole dans une assemblée de notables. Elle avait l'air d'une collégienne qui s'applique à ne pas manger les syllabes à la manière des gens du peuple. Peggy se laissa tomber dans un fauteuil. Elle avait la tête complètement vide. Plus tard quelqu'un lui mit une tasse de thé brûlant, très sucré, entre les mains... Plus tard encore deux voitures de la police remontèrent l'allée pour venir se garer devant la maison. Un homme de très haute taille en sortit. Son corps dégingandé flottait dans un ulster jaune. Il avait une longue figure blême, plutôt cireuse (une tête de cierge fondu, pensa Peggy), des yeux de chien battu et une énorme moustache rousse qui lui cachait entièrement la bouche. Ses cheveux carotte semblaient avoir été coupés à la diable et dépassaient d'un chapeau informe en coton d'Égypte huilé. Peg fut frappée par ce curieux visage de moine aux joues creuses. Elle songea que l'inconnu avait quelque chose d'un chien de chasse neurasthénique et mal nourri. Ses longues mains blanches sortaient de son ciré trop court.

— C'est Gurner Peets, dit l'un des pompiers. Avec lui on n'a pas fini d'en chier.

L'inspecteur – le commissaire ? – Peets (Peggy ne savait quel titre lui donner) avait étalé sur la table les dessins de Nuts. Celui qui représentait le capitaine Müller, et celui décrivant le tracé souterrain serpentant sous le labyrinthe pour déboucher en Allemagne. Il examinait ces gribouillis approximatifs avec une attention douloureuse, comme s'il s'agissait là de documents scientifiques outrepassant ses capacités intellectuelles. Peggy oscillait au bord de son fauteuil, les yeux brûlants de fatigue. Après avoir grelotté de froid, elle avait eu des bouffées de chaleur. Elle savait que ses nerfs étaient tout près de lâcher et faisait des efforts pour conserver un semblant de dignité. Un petit muscle ne cessait de tressauter au coin de sa lèvre supérieure ; elle ne parvenait pas à contrôler ce spasme qui devait lui donner l'air d'une parfaite idiote de village. Ses oreilles bourdonnaient en permanence et elle ne percevait sa propre voix qu'au travers d'un filtre de coton. Elle avait dû raconter à dix ou quinze reprises les événements des derniers jours. Peets l'observait de son curieux regard glauque, inexpressif et las, l'interrompant Parfois pour lui faire tout reprendre depuis le début.

Peggy lui exposa en détail l'étrange mythologie inventée par l'enfant : le capitaine Müller, les menaces d'assassinat, l'école des pilotes.

Pendant qu'elle monologuait, Peets la fixait dans les yeux, le visage empli d'une désapprobation manifeste, comme s'il pensait : « Allons, ma petite, vous pensez vraiment que je vais croire à de pareilles inepties ? »

— Comment voyez-vous le déroulement des choses ? dit-il soudain, interrompant la jeune femme au milieu de son monologue.

— Je pense, dit Peggy, que quelqu'un s'introduisait régulièrement dans le parc. Cette personne connaissait

parfaitement l'itinéraire du labyrinthe, elle en avait donné une copie à Nuts... pardon, à Dalton. Cet homme se déguisait pour ne pas être reconnu par l'enfant... ou bien pour s'assurer une emprise sur lui. À l'abri du labyrinthe, il enfilait sa panoplie : un vieux casque allemand, un masque à gaz, une cape pour dissimuler ses vêtements. Nuts m'a déclaré que les rendez-vous étaient fixés au moyen d'un signal : deux brindilles en croix sous le banc installé à l'entrée du parcours.

— Pourquoi, selon vous, ce choix du labyrinthe comme lieu de rendez-vous ?

— Parce que les adultes – nous tous, en fait – évitions systématiquement d'y pénétrer. C'était l'endroit idéal pour comploter. Même des étages supérieurs de la maison on ne peut distinguer ce qui se passe dans les allées.

— C'est exact, observa Peets comme s'il encourageait une bonne élève. Nous avons vérifié. Les travées sont trop resserrées et les haies trop hautes. Un homme accroupi, même de haute taille, y devient absolument invisible. À fortiori s'il est enveloppé dans une cape noire et porte un masque. Mais votre théorie implique que ce visiteur sans visage traversait la pelouse devant la maison pour gagner le labyrinthe. Comment se fait-il que personne ne l'ait jamais surpris ?

— Je pense qu'il venait la nuit, quand Nuts faisait semblant de dormir. À chacun des rendez-vous, Dalton réclamait son sirop à cor et à cri, pour nous faire croire qu'il allait justement dormir d'un sommeil de plomb. En fait, il ne buvait pas son médicament et sortait en cachette.

— On peut également imaginer que le visiteur était en réalité quelqu'un de la maison, fit Peets. Quelqu'un de familier dont la présence à l'extérieur n'aurait surpris personne... Auriez-vous été étonnée, par exemple, de voir Mademoiselle Annette traverser la pelouse ? Non, n'est-ce pas ? Vous auriez pensé qu'on l'avait envoyée vérifier si la grille était bien fermée. De même, si Annette vous avait aperçue, vous, dans les mêmes circonstances, elle aurait imaginé que vous couriez ramasser un jouet Oublié Par le petit garçon... En fait, il aurait été extrêmement facile pour quelqu'un de la maison de se glisser dans le labyrinthe et de s'y déguiser en capitaine Müller.

Peggy demeura muette. Peets lui sourit et eut un geste de la main, comme pour balayer cette hypothèse.

— Comment imaginez-vous la rencontre de cette nuit ? interrogea-t-il en s'enfonçant dans son fauteuil.

— Nuts se sentait menacé, je vous l'ai déjà dit. Il craignait d'être puni après ce qu'il avait fait au bébé. Il imaginait qu'on ne l'aimait plus. Il voulait fuguer. Je crois que le visiteur lui a donné rendez-vous dans le labyrinthe. Il lui a montré le trou creusé dans le sol en lui disant que C'était l'entrée du souterrain menant en Allemagne.

— Selon vous, Dalton était assez crédule pour avaler ce genre d'invention ?

— Nuts avait de gros problèmes psychologiques, je suppose qu'on vous en a parlé ?

— Oui, on vient de nous faxer le dossier de l'affaire californienne. Le problème c'est que le « révérend » Scaring est toujours détenu à Pescadero. Ses deux complices sont morts du sida en prison. On ne peut donc les impliquer dans le meurtre qui nous occupe. Vous avez bien conscience que tout cela a été prémédité de longue date ?

— Vous dites cela à cause de la stèle disparue ?

— Oui. Mme Ollington, la directrice de l'agence immobilière de Bludbury, affirme quant à elle que cette stèle, représentant en creux le tracé du labyrinthe, était bel et bien en place lors de son dernier passage. C'est à dire lorsqu'elle a visité Hunter Hall en compagnie de Samantha Weber et de George Quarantine. Cela signifie donc, que cette pierre gravée a disparu juste avant le déménagement. Selon la description qu'en fait Mme Ollington, elle était bien trop lourde pour qu'on puisse envisager qu'un enfant de dix ans la transporte sans difficulté.

— Samantha et George se rappellent-ils de cette pierre ?

— Samantha Weber et George Quarantine sont actuellement en France, sur la côte d'Azur. Ils s'y sont rendus pour obtenir les droits de la biographie d'une célèbre vedette de l'écran. Ils se trouvaient en sa compagnie au moment du crime ; cette personne peut en témoigner ainsi que ses domestiques, son chauffeur, son secrétaire, ainsi que deux notables du gouvernement français invités pour la circonstance. Je ne peux

pas décemment suspecter un sous-préfet d'être à l'origine d'un faux alibi.

— Je ne voulais pas les accuser, bredouilla Peggy, je me demandais seulement si George et Samantha avaient noté la présence de la stèle...

— Je les ai interrogés par téléphone, dit Peets. Ils avouent n'avoir pas réellement prêté attention au labyrinthe. Ils étaient surtout préoccupés par l'état de la maison. Mme Ollington, lorsqu'on lui a signalé la disparition de la pierre, a contacté le service des jardins royaux, pour obtenir une copie du tracé, mais ces choses-là prennent du temps. De plus c'est la Caisse des monuments historique qui devra régler les frais d'achat et de gravure d'une nouvelle stèle, vous imaginez sans peine le trajet que devra parcourir le dossier avant que quelqu'un ne se décide à signer un chèque...

— Mais l'agence ne possédait vraiment aucun double dans ses dossiers ?

— Mme Ollington prétend que si, mais elle n'arrive plus à mettre la main dessus. Ann-Margret Olcroft – Annette – lui a réclamé ce document le lendemain de l'emménagement, mais Mme Ollington a cherché en vain. Le plan, un frottis réalisé sur la pierre elle-même, avait disparu du dossier. Ceci posé, vous savez comme moi qu'on entre dans une agence immobilière comme dans un moulin, et qu'il n'est pas très difficile de profiter d'un moment d'absence des employés pour fouiller dans les dossiers. N'importe qui a pu voler ce plan. En admettant qu'on l'ait bien volé. Il est également possible que quelqu'un de l'agence l'ait tout simplement égaré, ou rangé dans un autre dossier.

— Je crois qu'on l'a volé, dit Peggy. Dans le but de dissuader les adultes de pénétrer dans le labyrinthe. L'assassin voulait se réserver cette partie du domaine, en faire son territoire...

— C'est vraisemblable, admit Peets. Notre visiteur se ménageait ainsi un lieu de rendez-vous où il ne risquait pas d'être dérangé. L'ennui, voyez-vous, c'est qu'il a été totalement impossible de relever la moindre empreinte dans le labyrinthe. Les pompiers ont piétiné les allées avec leurs grosses bottes, et la pluie a détrempé le terrain. Les traces imprimées dans la

boue sont donc inutilisables ou presque. De plus, les gravillons ont empêché que les dessins des semelles se décalquent sur le sol...

— Comment... Comment est mort Nuts ? balbutia Peggy.

Peets lui jeta un autre regard désapprobateur, comme si elle venait de commettre une nouvelle faute de goût.

— D'après les premières constatations du médecin légiste on l'a frappé à la tête, pour lui faire perdre conscience. Puis on lui a rempli la bouche avec du papier chiffonné. Des pages arrachées à un livre. Les chapitres 7, 8 et 10 du *Bombardier de l'enfer*. Soit un bouchon d'une centaine de feuillets. On a maintenu ce bâillon en place avec du sparadrap, puis on a vraisemblablement poussé l'enfant dans la fosse, sans lui lier les mains. Et on l'a recouvert de terre. La boue l'a très vite asphyxié. On pourrait presque dire qu'il s'est « noyé ». Il semblerait qu'il n'ait pas eu le temps de reprendre connaissance, ou alors très brièvement.

Peggy enfonça les ongles dans les accoudoirs de son fauteuil. Elle luttait contre la nausée. Peets ne la quittait pas des yeux.

— On a jeté le sac à dos au fond du trou. Il était rempli de vêtements et de jouets.

Peggy serra les mâchoires pour ne pas pleurer.

— Voyez-vous pourquoi on a choisi ce livre ? interrogea Peets. *Le Bombardier de l'enfer*. Y a-t-il une signification particulière ? Savez-vous de quoi parle ce roman ?

— Je ne me rappelle plus exactement. Les livres de Tanner Holt se ressemblent tous. Je crois qu'il s'agit d'une histoire inspirée de l'Enola Gay, le bombardier qui transportait la bombe atomique... Le pilote devient fou au cours d'un vol d'entraînement, il met le cap sur Washington pour lâcher ses bombes sur la Maison Blanche... ou quelque chose d'approchant. C'est assez invraisemblable mais certaines personnes raffolent de ce genre de truc.

— Cela ne vous paraît pas étrange qu'on ait mis justement ces pages dans la bouche de l'enfant ? On aurait pu prendre n'importe quoi d'autre. Pensez-vous que nous ayons affaire à un assassin qui déteste tout particulièrement ce roman ?

Peggy ne répondit pas. Quelqu'un lui avait récemment parlé du *Bombardier de l'enfer*. Mais qui ?

« Dan, lui souffla une voix intérieure. Dan t'en a chanté les louanges... Dans la caravane, après vos petits jeux sous les couvertures. Allons ! Tu t'en souviens très bien, espèce d'hypocrite. Dan... »

Un froid glacial s'empara d'elle et elle ne put s'empêcher de frissonner. Mon Dieu... Dan et ses théories abracadabrantes sur la nécessité de faire souffrir les auteurs. Dan qu'elle avait cru apercevoir dans le parc, quelques heures avant le crime.

Elle s'agita, le regard de Peets la crucifiait. Elle avait l'impression qu'il lisait en elle comme un confesseur retors.

Dan avait-il sacrifié Nuts pour sauver Tanner Holt des dangers de l'embourgeoisement, pour revivifier son génie par la souffrance ? Oui... ça n'avait rien d'impossible. Les choses avaient très bien pu se dérouler de cette manière. Après avoir interminablement rôdé dans le parc pour fraterniser avec l'enfant, il avait monté cette mise en scène grandiloquente propre à séduire un garçonnet à l'esprit exalté. Puis, quand tout avait été prêt, il avait étouffé le gamin avec le meilleur livre de Tanner, pour faire comprendre à ce dernier qu'il devait se dépasser, aller plus loin encore.

— Vous avez l'air de penser à quelque chose de précis, susurra Peets en se caressant le menton avec l'ongle du pouce.

La barbe naissante crissa. Peggy se raidit. Elle répugnait à parler de Dan, à le livrer aux policiers.

« Idiote ! lui murmura la voix de la raison. Tu ne sais rien de ce type ! Il t'a baisée, c'est tout ! C'est un dingue, tu as eu le temps de t'en rendre compte. Ces théories absurdes, ces collections aberrantes. Il ne t'a draguée que pour se procurer de nouvelles pièces rares. Ne te compromets pas en prenant sa défense ! »

— Le soir... le soir du crime, dit-elle lentement. J'ai cru voir quelqu'un dans la forêt.

— La forêt ?

— Oui, c'est ainsi que nous appelons la partie boisée du parc. J'ai cru distinguer une silhouette. Mais je n'en suis pas

certaine... J'étais nerveuse à cause de l'orage, de la brume. J'ai cru voir quelqu'un s'enfuir entre les arbres.

Peets fit la grimace.

— Vous auriez dû commencer par-là, dit-il d'un ton lourd de reproche. Et selon vous, qui cela peut-il être ?

— Je ne sais pas. Cecilia... Je veux dire Mme Holt, semble redouter depuis quelque temps une intrusion des fans de son mari. Le public de Tanner est constitué de jeunes gens assez... extravagants.

— Hum, grogna Peets, je vois ce que vous voulez dire, j'imagine qu'il faut être un peu dérangé pour lire ce genre de livres ? Shakespeare ou Dickens sont tellement plus intéressants. Eh bien, vous allez nous emmener à l'endroit où vous avez cru distinguer cette... *silhouette*.

Peggy sentit son malaise croître. Elle n'aimait pas le ton employé par l'inspecteur. Elle en venait à se demander s'il n'était pas déjà au courant de son aventure avec Dan, et s'il ne s'amusait pas à louvoyer afin de voir jusqu'où elle allait s'embourber pour défendre son amant. Qui avait pu lui parler de Dan ? Les gens de l'auberge, à Bludbury ? Quelqu'un s'était-il aperçu que le jeune homme lui emboîtait le pas à la sortie du *Friar Tuck* ? Il y avait aussi le gardien du camp de trailing. Ils étaient passés devant sa baraque pour rejoindre la caravane. Le bonhomme avait probablement émis des commentaires lourds de sous-entendus sur ce qui s'était ensuite passé dans la roulotte.

Ils sortirent de la pièce. Le hall était rempli d'agents qui parlaient à voix basse. Tanner Holt se tenait près de la cheminée, assis dans un fauteuil club. Le visage vidé de toute expression, il ressemblait à un personnage de cire. Il avait l'air d'avoir le plus grand mal à tenir les yeux ouverts, comme s'il allait basculer d'une seconde à l'autre dans le sommeil. Par moments, sa tête s'affaissait et son menton touchait sa poitrine, alors il tressaillait et faisait un effort pour s'arracher à la somnolence et se redressait avec un mouvement mécanique. Cecilia était debout, derrière lui, les bras croisés sous les seins, blanche, se rongant les lèvres avec nervosité. Ni l'un ni l'autre ne pleurait.

Peggy suivit Peets sur la pelouse, elle titubait de fatigue et de peur. Des policiers s'approchèrent sur un simple geste de l'inspecteur. La jeune femme se demanda si c'était pour la maîtriser si elle tentait de s'enfuir. Elle prit la tête du cortège et les mena aux abords du petit bois. Là, elle dû se livrer à une pantomime approximative pour reconstituer ce qui s'était passé. Peets donna aussitôt des ordres pour qu'on fouille les buissons à la recherche de traces éventuelles.

« Parle-leur de Dan ! hurlait la voix dans la tête de Peggy. Parle-leur de Dan avant qu'il soit trop tard ! »

— Vous savez, fit distraitement Peets. Il y a une autre interprétation possible. Je pense à une tentative d'enlèvement qui aurait mal tourné. On essaye de kidnapper Dalton, mais les choses tournent mal. Le gosse s'étouffe... alors on improvise une mise en scène macabre : le trou, les pages arrachées pour faire croire à un crime de détraqué. Ce n'est pas une hypothèse totalement idiote. Il faudra attendre l'autopsie pour déterminer si l'enfant est bien mort après qu'on l'ait enterré.

— Mais pourquoi un tel bâillon ? fit Peggy avec un haussement d'épaules.

— On a peut-être utilisé un vrai bâillon dans un premier temps, répondit froidement le policier. Ce n'est qu'après la mort de l'enfant qu'on a remplacé la boule de chiffon ou la balle de caoutchouc par du papier froissé. Le meurtrier a pu découvrir le roman dans les affaires du gosse et improviser à la dernière minute, parce que ce détail venait étayer la théorie du crime de fou. M. Holt est très riche... Un kidnapping paraît plus logique qu'un assassinat.

Ils prirent le chemin de la maison pendant que les hommes s'affairaient dans les buissons.

— Il est important que vous restiez à notre disposition, dit Peets en s'effaçant pour permettre à la jeune femme d'entrer dans le hall. Ne quittez pas Bludbury sans nous en aviser, même si vos employeurs vous renvoient maintenant que votre présence ne se justifie plus.

Elle crut qu'il allait lui rendre sa liberté, mais il lui fit signe de regagner le petit bureau réserve aux interrogatoires.

— Avez-vous quelque chose à nous dire sur les nurses qui vous ont précédées ? demanda Peets.

Peggy répéta ce qu'elle avait entendu dire, à savoir que Dalton leur avait mené la vie dure et que certaines d'entre elles avaient frôlé la dépression nerveuse.

— Vous pensez à une vengeance ? fit-elle machinalement sans attendre de réponse.

— Ce n'est pas exclu, lâcha Peets. On peut très bien imaginer qu'une fille déboussolée, poussée dans ses derniers retranchements ait décidé de se venger... Nous allons enquêter sur toutes les filles qui ont travaillé ici. Vous-même étiez demoiselle de compagnie, je crois ? N'est-ce pas un peu démodé ? On imagine mal quelqu'un de votre âge exerçant ce type d'activité. Dans mon esprit les demoiselles de compagnie sont généralement des dames de bonne famille ruinées par un mari boursicotier, et réduites à devenir les servantes de celles qui, hier encore, étaient leurs égales.

Peggy dut lui parler de la princesse Ozotsukoï. Elle savait qu'elle s'empêtrait, que son histoire paraissait de plus en plus étrange. Peets avait arqué le sourcil gauche en signe d'étonnement, comme si ce qu'il entendait relevait de la plus haute fantaisie. De temps à autre, il prenait des notes. Peggy ne trouvait plus ses mots. Elle avait l'impression que tout ce qu'elle disait sonnait abominablement faux et qu'elle parlait d'une voix détimbrée, comme une mauvaise actrice.

— Très bien, lança tout à coup le policier. Vous maintenez que Mme Holt vous a demandé d'éloigner Dalton du bébé ?

— Oui... balbutia Peggy. Je crois qu'elle avait peur que Nuts ne soit tenté de s'en prendre de nouveau à Lee...

— Vous a-t-elle donné l'impression d'être exaspérée par Dalton ?

— Exaspérée je ne sais pas, inquiète sûrement.

— Dalton vous a-t-il laissé entendre à un moment ou un autre qu'il souffrait de n'être qu'un enfant adopté ?

— Comment ? fit Peggy en se raidissant sur son siège.

— Ah ? marmonna Peets derrière sa moustache. Vous ne le saviez donc pas ?

— Mais quoi donc ?

— Que Dalton n'était pas le fils de Cecilia et Tanner Holt. Il a été adopté à une époque où Cecilia se croyait stérile. Je me demandais si le petit garçon était au courant, et si cette donnée alimentait sa haine envers Lee...

— Il ne m'en a jamais rien dit, bégaya Peggy. Non, je crois sincèrement qu'il n'en savait rien.

— C'est tout ce que je voulais savoir, conclut Peets en souriant largement.

Peggy se leva comme une somnambule et quitta la pièce en titubant. Ainsi Nuts n'avait jamais été le fils de Cecilia et de Tanner ? Il lui semblait tout à coup que bien des choses s'éclairaient à la lueur de cette information. Les étranges réactions de Cecilia, d'abord, son refus de s'alarmer lors de la disparition de Nuts, son désir de voir s'éloigner le petit garçon, les soins jaloux dont elle entourait Lee...

Étourdie, elle se laissa choir dans un fauteuil devant la cheminée. Déjà Peets faisait appeler Annette. Les interrogatoires se succéderaient toute la journée, sans relâche, Peggy savait qu'elle devait s'y préparer.

Elle s'aperçut qu'elle n'osait tourner le regard dans la direction de Cecilia. Elle éprouvait une gêne étrange à côtoyer cette femme qui, jusqu'à la dernière seconde, avait refusé de s'alarmer et de partager ses craintes. Nuts aurait-il été sauvé si sa « mère » avait réagi plus vite ? Rien n'était moins sûr.

« *Et toi ?* lui murmura une voix intérieure. Toi qui dormais pendant que le gamin se faisait assassiner... N'es-tu pas aussi coupable qu'elle ? »

Une demi-heure s'écoula ainsi, dans un silence que troublaient par moments les appels des hommes quadrillant le parc. Ils battaient la forêt, inspectant chaque taillis. Peggy s'étonnait de leur calme, de leur indifférence, des plaisanteries qu'ils échangeaient parfois et de leurs rires vite étouffés. Tanner Holt avait disparu. Était-il remonté travailler ? Peggy avait du mal à l'admettre. Elle choisit de croire qu'il était allé s'étendre... Peut-être ne ressentait-il encore rien ? Peut-être s'étonnait-il de se découvrir anesthésié, indifférent ?

C'est exactement ce qu'elle avait elle-même éprouvé lorsqu'on lui avait annoncé la mort de sa mère. Un sentiment

d'irréalité ne s'accompagnant d'aucune souffrance réelle. Une sorte d'étourdissement incrédule d'où toute peine était absente. La douleur n'était venu qu'ensuite, avec le temps.

« Peut-être bien qu'il s'en fiche ! lui souffla la méchante petite voix qui s'obstinait à résonner dans sa tête. Peut-être bien que Cecilia et lui n'en ont rien à foutre après tout ? Jusqu'à quel point la mort de Nuts ne les arrange-t-elle pas, en définitive ? Les voilà débarrassés d'un fardeau bien encombrant... et désormais Lee ne court plus aucun danger. »

Elle eut peur en prenant conscience de l'idée qui faisait lentement son chemin. Non ! Elle ne devait pas continuer dans cette voie, surtout pas.

Heureusement, Peets émergea du bureau, faisant diversion. Il voulait perquisitionner à travers la maison. Il pria Peggy de l'emmener dans l'aile ouest et de lui montrer tous les endroits où Dalton avait coutume de jouer. La jeune femme dut le mener dans la chambre de l'enfant, et le policier passa un long moment à examiner les boîtes de corn flakes entourant le lit, ces boîtes promues mines à fragmentation, et sur lesquelles Nuts avait tracé des avertissements terribles. Cette fois Peggy ne put retenir ses larmes. Peets n'ébaucha pas un geste de consolation. Il avait enfilé des gants de chirurgien et touchait chaque jouet du bout des doigts.

— Il avait une imagination très guerrière, observa-t-il, mais j'étais pareil à son âge. Je dévorais Kipling et je rêvais de devenir colonel de l'Armée des Indes.

Il sourit, découvrant de grandes dents chevalines en une grimace qui n'avait rien de rassurant. Il voulut voir ensuite la chambre de Peggy, et il en profita pour lui faire répéter ce qu'elle avait fait ce soir-là.

— Après avoir vu cet homme dans le parc, marmonna-t-il, comment se fait-il que votre premier réflexe n'ait pas été de courir prévenir votre patronne ?

Peggy haussa les épaules. Elle était brisée. Elle aurait voulu se jeter sur le lit, avaler un somnifère et dormir deux jours d'affilée.

— Je vous l'ai déjà dit, répéta-t-elle docilement. J'ai eu peur qu'on ne se moque de moi. Cecilia n'est pas quelqu'un de très patient.

— Oui, c'est vrai, fit Peets. Vous m'avez déjà dit ça.

Peggy se demanda s'il essayait de lui faire comprendre qu'elle insistait trop sur les responsabilités de Cecilia Holt, sur ses négligences de mauvaise mère ?

— Allons au grenier, décida-t-il. Vous m'avez bien dit que Dalton y passait beaucoup de temps ?

Elle dut lui montrer le chemin, soulever la trappe poussiéreuse, lui raconter la légende de la bombe égarée quelque part dans l'enchevêtrement des poutres.

— C'est le genre de fables qu'affectionnent les gosses, observa le policier. Quand j'étais petit je me racontais la même chose à propos d'un abri de béton sur la plage de Brighton. J'imaginais que des milliers d'obus s'y trouvaient entreposés.

Peggy essaya de se représenter Peets sous les traits d'un petit garçon. Il était probablement celui de la bande qu'on surnommait l'Asperge. Elle tenta de s'imaginer son interminable figure dépourvue de moustache. À quoi lui servait donc cet appendice pileux décoloré par la Guinness ? À dissimuler un bec de lièvre ou un sourire torve ? Allons ! Voilà qu'elle devenait bêtement méchante.

Il allait maintenant d'une armoire à l'autre, les ouvrant dans un nuage de poussière. La lumière du jour pénétrait dans les combles par plusieurs vasistas et des tuiles de verre disposés à intervalles réguliers. Peggy prit soudain conscience que l'inspecteur se préparait à ouvrir l'armoire où Tanner Holt cachait ses curieux manuscrits. Elle faillit lui dire : « Celle-là est verrouillée... » mais Peets avait déjà tiré sur les poignées de bois, ouvrant les deux battants du meuble aux charnières huilées. La jeune fille se demanda si l'homme avait remarqué cette anomalie. Sans doute, car il se pencha à l'intérieur de l'armoire et caressa du doigt l'étagère dépourvue de poussière. À cette occasion, Peggy s'aperçut que les manuscrits avaient disparu. Tanner, craignant une perquisition, s'était-il empressé de les mettre en lieu sûr ? Curieux réflexe pour un homme dont le fils adoptif venait d'être assassiné... Elle sentit le regard de

Peets passer sur elle, et elle sut aussitôt qu'il avait noté sa brève surprise.

— Il y avait quelque chose, ici ? interrogea-t-il.

— Des papiers, répondit évasivement Peggy. Des dossiers appartenant à Monsieur Holt. Des brouillons de romans, je crois...

L'inspecteur se redressa. D'un geste brusque, il ouvrit la porte du bureau de Tanner, comme s'il s'attendait à découvrir quelqu'un accroupi, l'œil rivé au trou de serrure. Peggy le suivit. C'était une grande pièce en soupente, blanchie à la chaux et aux poutres apparentes. Des licols poussiéreux, des mors, des œillères, datant du début du siècle étaient encore suspendus à des clous rouillés. Il y avait même, dans un coin, une selle d'amazone que les souris avaient en grande partie rongée. Une table à tréteaux supportant un ordinateur occupait la moitié de l'espace. Il n'y avait aucun papier ou manuscrit, seulement des disquettes non étiquetées – sans doute vierges –, une chaîne stéréo portative et une paire d'écouteurs.

Contre le mur du fond, on avait érigé une sorte d'autel. Sous une cloche de verre étincelante se trouvaient exposés un casque de pilote en cuir, des lunettes et un masque respiratoire en caoutchouc moisi. Cet attirail semblait provenir du Musée de la Guerre. Deux cadres avaient été accrochés de part et d'autre. Le premier contenait des décorations aux rubans passés, le second la photo d'un jeune homme sévère en tenue de vol et s'apprêtant à se glisser dans l'habitacle d'un spitfire.

— Qui est-ce ? demanda Peets.

— Je pense qu'il s'agit du père de Tanner Holt, dit la jeune femme. Un héros de la Seconde Guerre mondiale. Je crois qu'il était basé ici, en Angleterre.

Palmarès impressionnant, grogna l'inspecteur en se penchant sur les médailles. Un sacré bonhomme à coup sûr.

Puis, se tournant brusquement vers la jeune femme, il lança :

— Vous ne veniez jamais ici ?

Peggy secoua négativement la tête, troublée par la question. Qu'insinuait donc Peets ? Qu'elle venait la nuit retrouver le romancier dans son bureau pour se faire culbuter sur la table, sous l'œil verdâtre de l'ordinateur ? Elle décida qu'elle n'aimait

pas cet homme. Il était manifeste que la personnalité de Tanner Holt n'impressionnait nullement le policier.

Ils sortirent du bureau.

— À propos, fit l'inspecteur. Mes hommes ont relevé des traces sur le mur d'enceinte, à proximité de l'endroit où vous avez aperçu la *silhouette*. Il semblerait que quelqu'un avait l'habitude de s'introduire dans la propriété en empruntant toujours le même passage, parce que la muraille est assez facile à escalader, et aussi parce que les arbres forment un écran protecteur. Nous avons fait des moulages d'empreintes. Elles étaient très nettes à l'emplacement où le visiteur s'est reçu au sol. Nous avons également trouvé ceci...

Il tira de la poche de son ciré un sachet de plastique contenant un minuscule morceau de carton jaune.

— Cela vous rappelle-t-il quelque chose ?

— Non, mentit Peggy.

Mais elle savait déjà que le fragment provenait d'un emballage de pellicule photographique. L'une de ces pellicules qu'elle avait vu entassées sur les étagères de Dan, dans la roulotte du camp de trailing.

— Celui qui venait ici ne prenait pas la peine d'effacer ses traces, commenta Peets. Il grimpait dans les arbres et s'installait à la fourche des branches. Il trompait l'attente en fumant et en mangeant des bonbons. On a retrouvé des mégots et des papiers multicolores. Vous savez ce que font d'habitude les gens qui se perchent de cette manière ?

— Non ?

— Ils observent en cachette. À l'aide de jumelles. Ou bien ils prennent des photos. Ce sont des voyeurs.

— Alors c'était peut-être un journaliste, risqua Peggy. Un... paparazzi ?

Peets fit entendre une sorte de hennissement, comme si elle venait de proférer une incommensurable stupidité.

— Si vous aviez prévenu votre patronne lorsque vous avez aperçu cette silhouette, grogna-t-il avec une hargne soudaine, elle aurait peut-être appelé la police, et Nuts serait sans doute toujours en vie...

Peggy éprouva une douleur à l'estomac, comme si on venait de la frapper, mais elle se ressaisit aussitôt, comprenant que le policier ne cherchait qu'à la déstabiliser.

— Je ne crois pas, fit-elle simplement. D'ailleurs, vous seriez-vous seulement déplacé ? Vos hommes ne se seraient-ils pas contentés d'une ronde rapide en voiture, le long du mur d'enceinte ?

— Vous êtes une petite personne agaçante, dit l'inspecteur. Je pense que vous ne nous dites pas toute la vérité... C'est fâcheux. Vous vous électrisez dès qu'on aborde le sujet de ce promeneur fantôme. Est-ce uniquement parce que vous vous sentez coupable de n'avoir pas donné l'alarme ? Je n'en suis pas complètement certain.

« Salaud ! » eut envie de crier Peggy, mais elle était désormais trop épuisée pour se battre.

Peets la devança sans un mot, et prit le chemin de l'escalier. En passant devant l'armoire qui avait contenu les manuscrits de Tanner, il marqua une brève pause, comme s'il voulait faire remarquer à Peggy qu'il avait parfaitement distingué les quelques taches d'huile imprégnant le plancher poussiéreux, juste en dessous des gonds.

16

Les policiers s'en allèrent au milieu de l'après-midi, laissant derrière eux un grand vide. Toute la journée Peggy avait eu envie de les voir disparaître, et maintenant qu'ils étaient partis, elle ne supportait plus le silence et la vacuité de la bâtisse. Elle alla rejoindre Annette à l'office. L'infirmière empilait dans l'évier la douzaine de tasses sales abandonnées par les hommes de Peets. Elles entreprirent de faire la vaisselle, machinalement, sans échanger un mot. Tout à coup, obéissant à une impulsion, Peggy lança :

— Vous saviez que Nuts était un enfant adopté ?

— Bien sûr, répondit Annette en saisissant un torchon.

— Pourquoi ne m'avoir pas mise au courant ?

— En quoi cela vous regardait-il ? À une époque on appelait cela « les affaires des maîtres ».

Nous ne sommes que des domestiques, il ne nous appartient pas d'en discuter...

Peggy jeta un coup d'œil étonné à l'infirmière. Avec son visage bouffi, ses traits tirés, la jeune fille paraissait réellement éprouver de la peine.

— Mon Dieu ! murmura Peggy. Je pensais que vous ne l'aimiez pas...

— Merde ! cracha l'infirmière. Il était comme moi... Un déglingué. Ce n'est pas parce que je ne le supportais plus que je le détestais pour autant. On était pareil lui et moi : sans famille, sans une chance de s'insérer réellement dans la société... Vous avez bien compris qu'il était un peu débile, non ?

— Il avait des problèmes affectifs, corrigea Peggy.

— Ne soyez pas cruche ! riposta Annette. Il était raide dingue, oui ! Un futur tueur en série ! De la graine d'éventreur... mais je l'aimais bien quand même. Il faut être réaliste, vous savez. Ce n'est pas vraiment un malheur qu'on l'ait tué... sans doute qu'on a rendu service à la société, comment savoir ? Dans

cinq ou six ans il aurait peut-être violé et étranglé une petite fille ?

Elle se tut soudain, et Peggy réalisa que Cecilia Holt se tenait sur le seuil de la cuisine. La femme du romancier avait les traits crispés et les yeux cernés. Sous la lumière de la suspension ses cheveux paraissaient sales, comme son pull ou le reste de ses vêtements. Même sa peau avait une teinte grise assez surprenante.

— Peg, dit-elle. Voulez-vous me rejoindre près de la cheminée... je voudrais que nous parlions.

Peggy posa la tasse qu'elle était en train d'essuyer et se sécha les mains. Cecilia Holt avait déjà tourné les talons. Elle la retrouva dans le hall, là où elle avait dit, assise devant la haute cheminée de granit, tripotant nerveusement un paquet de cigarettes qu'elle semblait ne pas se décider à ouvrir. Peggy s'assit en retrait, sur un pouf de cuir râpé.

— Il faut que nous mettions les choses au point, attaqua la femme du romancier. J'ai parlé avec ce Peets... Il adore les sous-entendus. Je ne sais pas ce qu'il va essayer de vous faire dire, aussi ai-je décidé de prendre les devants. Je crois que vous ne m'aimez pas beaucoup. Vous pensez que j'ai négligé Nuts au profit de Lee... Vous avez raison. Je ne suis peut-être pas sympathique, mais j'ai le mérite d'être franche et directe. Mettons les choses à plat et vidons nos sacs. Je ne suis pas en sucre, vous savez.

Peggy hésita, déroutée. En même temps, elle comptait combien elle avait désiré ce moment.

— Nuts est mort à cause de vous, lâcha-t-elle en essayant de ne pas se laisser déborder par la haine. Si vous vous étiez occupée un peu plus de lui, il ne se serait pas laissé avoir par ce fou qui lui a joué la comédie du capitaine Müller.

— Vous m'avez toujours considérée comme une mauvaise mère, n'est-ce pas ? fit Cecilia d'un ton amer. Je suppose que vous avez raison... Je sais que je n'ai pas été à la hauteur. Je ne cherche pas à me le dissimuler ni à m'inventer des excuses. Je n'aimais plus Dalton. C'est drôle à dire d'un enfant, n'est-ce pas ? On peut le dire d'un mari, d'un amant... mais on ne le dit jamais d'un enfant... *Je n'aime plus mon fils... Je n'aime plus*

ma fille... ça sonne étrangement. Pourtant ce sont des choses qui se produisent, non ? J'ai cessé d'aimer Dalton du jour où j'ai découvert qu'il était anormal. Je sais que c'est moche, mais c'est ainsi. J'ai éprouvé de la répulsion pour lui, je ne le cache pas. Et pourtant Dieu sait si j'ai ramé pour avoir cet enfant... Tanner a tiré toutes les sonnettes, fait jouer toutes ses relations. Nous en étions arrivés au point où nous envisagions d'acheter un bébé clandestinement. Vous savez qu'il existe des filières pour ce genre d'opération ? Ce sont la plupart du temps des bébés sud-américains, ou bien des enfants kidnappés au berceau ; mais je m'en fichais, j'étais prête à tout, je voulais un gosse, n'importe lequel. Un organisme légal nous a proposé Dalton, *in extremis*... Il n'était pas très éveillé, mais j'ai mis ça sur le compte de l'orphelinat. Hélas, ça n'a fait qu'empirer par la suite.

— Je croyais que Nuts avait été traumatisé par l'affaire du révérend Scaring ? fit Peggy en essayant d'affermir sa voix.

Cecilia se passa la main dans les cheveux, inspira à fond et sourit tristement. Elle ne paraissait pas avoir entendu la question de son interlocutrice.

— Même en ce moment, murmura-t-elle poursuivant son idée en cette minute, je n'arrive pas à éprouver autre chose que du soulagement. Vous trouvez ça monstrueux ?

Peggy ne répondit pas. L'obscurité envahissait la salle mais personne n'avait envie de presser un interrupteur pour donner de la lumière.

— Du soulagement, répéta Cecilia avec une sorte de ferveur. Parce qu'à partir d'aujourd'hui je vais cesser de trembler pour Lee... Vous comprenez ? Ces dernières semaines ont été un enfer. C'est à peine si je réussissais à dormir trois heures chaque nuit. J'avais peur... peur de Nuts... Au moindre craquement du plancher je me dressais sur mon lit. Je n'ai pas cessé de faire des cauchemars... Chaque fois que je fermais les yeux, je voyais Nuts penché au-dessus du berceau ; Des images affreuses... Vous ne pouvez pas comprendre, vous ne l'avez pas surpris en train de remplir la baignoire d'eau froide... L'air qu'il avait ce jour-là ! L'expression de son visage... C'est là que j'ai compris qu'il était fou. Jusque-là je pensais qu'il souffrait seulement de débilité... qu'il resterait toute sa vie un attardé mental, mais là, lorsque je

l'ai surpris, Lee dans les bras, j'ai compris que je me trouvais en face d'un psychopathe...

— Il vous a fait horreur ?

— Oui. N'importe quelle mère aurait réagi de la même façon... Merde, est-ce que vous comprenez bien ce que je suis en train de vous dire il allait tuer Lee... Il allait tuer mon fils !

— Mais il ne vous a jamais inspiré de la... pitié ? interrogea Peggy.

— Non, dit fermement Cecilia. La maladie mentale m'a toujours fait horreur. Je viens d'un milieu très sain... Mon père a été vice-gouverneur, j'ai toujours vécu entourée de gens brillants, intellectuellement doués.

Elle fit une pause, chercha à extraire une cigarette du paquet chiffonné qu'elle tenait entre ses paumes jointes. Les rouleaux de tabac étaient tordus, elle en redressa un approximativement. Dès qu'elle le glissa entre ses lèvres, il se mit à trembler.

— J'ai fait une erreur en adoptant Dalton, dit-elle dans un souffle. Mon père m'avait prévenue : l'hérédité inconnue... la drogue, le vice... Les parents probablement tarés. Je me suis entêtée. Il me fallait un gosse... Je ne pensais plus qu'à ça. C'était devenu une obsession. Je rôdais dans les supermarchés en lorgnant les bébés dans les caddies. Tanner commençait à avoir la trouille que j'en vole un, comme ça, sur une impulsion...

— Vous n'avez pas cherché à aider Nuts quand vous avez découvert qu'il souffrait d'un certain retard ?

— Bien sûr que si... mais c'était difficile. Il ne fallait pas qu'on sache que le « fils » de Tanner Holt était un demeuré. Notre couple s'est mis à battre de l'aile... Tanner m'a reproché d'avoir voulu ce gosse comme on s'entiché d'une voiture de sport. Il aurait préféré qu'on attende encore un peu, qu'on ne se lance pas dans cette histoire d'adoption. Aucune des analyses ne m'avait formellement déclarée stérile, mais dans ma tête les jeux étaient faits : je ne porterai jamais d'enfant dans mon ventre, alors j'ai précipité les choses, j'ai remué ciel et terre pour me procurer un gamin. Après, quand j'ai commencé à comprendre, j'ai continué à m'occuper de Dalton du mieux que je pouvais, mais le cœur n'y était plus. Ce n'était pas le beau petit garçon dont j'avais rêvé... Plus il grandissait plus il

devenait laid, pataud. Il n'avait aucune grâce, aucune habileté ; pas la moindre vivacité d'esprit. Quand on lui a fait passer des tests, on s'est aperçu que son Q.I. était très bas et qu'il ne pourrait jamais espérer autre chose qu'une profession manuelle : plombier, maçon... J'ai été humiliée. J'ai voulu quitter les États-Unis parce que je ne supportais plus de devoir l'exhiber dans ma famille, au milieu de mes neveux... C'est affreux, n'est-ce pas ? Vous devez penser que je suis la dernière des salopes ?

Elle aspira plusieurs bouffées de tabac, faisant rougeoier la cigarette. Le point incandescent illumina son visage. Une braise se détacha du rouleau de tabac et vint creuser un minuscule trou noir dans la laine du pull, elle ne fit rien pour l'éteindre.

— Je me suis détachée de lui peu à peu... Exactement comme cela se produit dans une histoire d'amour qui se termine. Je ne l'aimais plus... Je n'avais plus peur qu'il se blesse en jouant, qu'il se brûle, qu'il tombe dans le vide en se penchant par la fenêtre. C'est d'ailleurs de cette manière que j'en ai pris conscience. Nous canotons sur la Cam, et, d'un seul coup, il s'est penché par-dessus le bastingage... ça ne m'a rien fait. J'ai pensé : « Il va basculer par-dessus bord, se noyer... » mais je n'ai pas bougé... Je m'en fichais. C'est en rentrant que j'ai téléphoné à une agence pour engager ma première nurse. J'ai pensé que c'était mieux pour nous deux.

— Mais lui, dit sourdement Peggy. Il vous aimait...

Cecilia haussa les épaules.

— Sans doute, fit-Elle. Comme un chien aime ses maîtres. Mais il n'y avait pas de lien réel entre nous... Le lien du sang, le seul qui compte. Il n'était pas sorti de ma chair. C'était juste un étranger... quelqu'un de passage...

— C'est à ce moment que vous êtes tombée enceinte ?

— Oui. Après l'accident de Tanner... J'ai eu peur qu'il reste paralysé, et cela a ressoudé notre couple... Lee est né.

— Et Nuts est devenu un intrus.

Cecilia jeta rageusement son mégot dans le foyer de la cheminée.

— Ne me faites pas la morale, gronda-t-elle. Vous n'êtes qu'une gamine. Vous ne pouvez pas savoir par où je suis passée.

J'ai tout de suite senti que Dalton était jaloux, d'une jalousie dangereuse. C'était un enfant violent, renfermé, trop imaginaire...

— Il avait des excuses ?

— L'affaire Scaring ? Je ne suis pas certaine qu'elle l'ait vraiment ébranlé ! Je crois même que c'est pour cela que le révérend ne l'a pas tué parce qu'il a reconnu en Dalton un des siens...

— Vous allez trop loin, protesta Peggy en faisant mine de se redresser.

— Taisez-vous et écoutez-moi ! gronda Cecilia.

— Non, riposta Peggy en se redressant. Ça suffit maintenant... Vous ne vous rendez même pas compte que vous êtes en train de me dire que vous aviez une bonne raison de tuer Nuts !

— Quoi ? hoqueta Cecilia.

— Bon Dieu, oui ! gronda Peggy. Je sais maintenant ce que pense Peets : que vous avez peut-être tué votre fils adoptif pour protéger votre bébé !

Le lendemain Samantha Weber débarqua à Hunter Hall. Elle revenait tout juste de France où elle avait laissé George Quarantine toujours accaparé par sa star déchue en mal de biographie. Elle arriva vêtue de noir, les cheveux tirés en chignon. Elle s'enferma avec les Holt pour mener, à porte close, une interminable conversation dont on ne sut rien. Peggy errait, désœuvrée, incapable de lire une ligne, ne se sentant à l'aise avec personne. Le silence s'était installé dans la maison. Parfois, au détour d'un couloir, la jeune femme tressaillait en découvrant sur le mur, un gribouillis de Nuts. La plupart du temps il s'agissait de pancartes fantaisistes annonçant la proximité d'un aéroport secret, d'une base de V1, d'un entrepôt de munitions ou d'un « laboratoire atomique ». Peets avait fait apposer les scellés sur la chambre du gamin ; auparavant, un spécialiste de l'identité judiciaire avait saupoudré chaque jouet de poudre à empreintes. Ce n'était là que du travail de routine, personne ne pensait réellement que *Le Visiteur sans visage* ait osé s'introduire dans la maison.

Ne tenant plus en place, Peg sortit marcher dans le parc. Elle se déplaçait de manière à ne rien distinguer du labyrinthe dont la masse sombre lui donnait la nausée. Elle aperçut, au loin, Samantha, Tanner et Cecilia qui avançaient côte à côte, à la lisière du bois. Ils ne parlaient pas. Ils se déplaçaient en ligne, un peu raides, le visage figé. Elle leur tourna le dos pour ne plus les voir. Afin de se donner une contenance, elle se mit à ramasser les cubes de bois du jeu de construction que Nuts avait éparpillés sur la pelouse. Il ne restait pas grand-chose de la ville qu'il avait construite et lapidée quelques heures avant sa mort, rien que ces petits pavés durs enfoncés dans la terre meuble gorgée d'eau. Peggy s'agenouilla pour les extraire de leur gangue. Une idée bizarre commença à trotter dans sa tête. C'était... C'était comme un fil rouge reliant des objets

apparemment hétéroclites, un itinéraire balisé qui ne menait nulle part.

Elle était stupéfaite de ne pas y avoir songé plus tôt, mais le leitmotiv existait bel et bien ; il suffisait d'une simple énumération pour s'en apercevoir :

Le capitaine Müller, pilote de chasse tombé par mégarde dans le parc de la maison... les villes bâties par Nuts à l'aide des cubes, et détruites à coups de cailloux, « bombardées » jusqu'à l'anéantissement total... Les pages qu'on avait enfournées dans la bouche du gamin, et qui avaient toutes été prélevées sur le roman *Le Bombardier de l'enfer*... Le père de Tanner Holt, héros de l'aviation...

Plus elle y réfléchissait, plus la jeune femme se sentait gagnée par la certitude que ces rencontres ne relevaient pas du simple hasard. Il y avait là quelque chose de cohérent... un réseau d'informations qu'elle ne savait pas interpréter.

« Un délire, pensa-t-elle brusquement. L'idée fixe d'un fou qui ne sait plus rien faire d'autre que tourner en rond. »

Une fois de plus elle pensa à Dan. Il aurait été parfaitement capable d'une telle construction : devenir le capitaine Müller... Séduire l'enfant par des contes à dormir debout... Comploter au cœur du labyrinthe à l'insu de tous... Qui d'autre mieux que lui connaissait la biographie de Tanner Holt ? Ne s'était-il pas lui-même décerné le titre de « premier fan » de l'écrivain ? Peggy crispa les doigts sur les arêtes d'un cube. Il y avait en Dan quelque chose d'infantile qui le rendait éminemment suspect, un enthousiasme de gamin, une certaine lueur au fond des yeux, une fierté de boy-scout thésaurisant des collections dérisoires.

Seul un esprit enfantin pouvait avoir conçu cette machination. L'esprit d'un attardé... d'un adolescent monté en graine... Un professionnel du kidnapping n'aurait pas perdu son temps à se déguiser en as de l'aviation allemande. Il se serait introduit dans la propriété avec un tampon de chloroforme et un sac assez grand pour y fourrer sa victime.

Peggy frissonna sous l'effet de l'humidité qui pénétrait ses vêtements. La mise en scène du meurtre l'horrifiait. Il s'en dégageait un désagréable relent de maladie mentale. On avait organisé le crime comme un grand jeu de piste. Une sorte

d'Halloween sinistre dont l'épilogue avait été prévu de longue date. Cela ressemblait à...un sacrifice religieux. Une mise à mort au cérémonial méticuleux.

« Dan... souffla la voix dans sa tête. C'est Dan. Il a joué à se comporter comme un héros de Tanner Holt. En bâtissant ce scénario, il écrivait le premier chapitre du livre à venir... Il offrait à son auteur préféré le sujet de son prochain roman. Il a tué Nuts dans le style des histoires écrites par Tanner. Bon Dieu, c'est évident ! C'est comme s'il disait au romancier : *j'ai trouvé le sujet, à vous de le développer...* Pense un peu au sentiment de puissance qu'il doit éprouver en ce moment même ! Lui, le petit fan obscur, anonyme, il a fourni au maître le sujet de son prochain roman... et peut-être même d'un véritable chef-d'œuvre ! »

Peggy souleva le couvercle du coffre Pour y entasser les cubes boueux. Elle agissait mécaniquement, sans prêter attention à ce qu'elle faisait. Tout à coup, alors qu'elle y déposait une nouvelle poignée de briquettes, elle avisa une boule de papier chiffonné au fond de la boîte. Elle s'en saisit et la défroissa sur son genou. C'était la feuille que Nuts étudiait l'après-midi précédant le meurtre. Sur le moment elle avait cru à une ébauche architecturale fantaisiste de la ville que l'enfant était en train de construire. Elle s'était trompée. Elle avait été négligente. Ce qu'elle avait sous les yeux, c'était un plan du labyrinthe réalisé par frottis sur une pierre gravée en creux, à l'aide d'un fusain ou d'un morceau de charbon. Tout l'après-midi, Nuts avait révisé sa leçon, s'entraînant à en mémoriser le tracé... vérifiant qu'il n'avait oublié aucune des subtilités de l'itinéraire. Et elle ne s'en était pas rendu compte. Encore sous le trouble de sa rencontre avec Dan, elle avait négligé de s'approcher du gamin pour examiner ce qui le passionnait tant. Si elle l'avait fait, peut-être aurait-elle pu empêcher ce qui avait suivi ?

Elle éprouva une violente douleur à la poitrine, qui lui coupa le souffle et la fit se plier en deux. La carte qu'elle tenait entre les mains ne permettait aucune identification. Elle n'avait pas été tracée par la main du criminel, mais seulement décalquée. Elle se redressa, en proie à un léger vertige, ne sachant que faire

du plan. Devait-elle courir téléphoner à Peets ? Cette découverte ne risquait-elle pas de la rendre encore un peu plus suspecte ?

Incapable de prendre une décision, elle plia le dessin et le glissa dans sa poche. Elle avait conscience de s'enfermer. Toutes les routes convergeaient vers Dan mais elle ne pouvait se résoudre à le dénoncer. Le visage du jeune homme ne cessait de danser sous ses paupières dès qu'elle fermait les yeux. Elle le revoyait, penché sur elle, là-bas, dans la pénombre de la roulotte. Elle avait encore dans les oreilles le gémissement attendrissant du garçon, lorsqu'il avait joui. Elle avait été heureuse de lui donner du plaisir, fière également de se découvrir assez habile pour satisfaire un homme... mais ces sentiments diffus méritaient-ils qu'elle se mette en péril ?

« Tu as fait l'amour avec un inconnu, songea-t-Elle. Parce que tu étais seule, déprimée et que tu avais besoin de tendresse... mais tu ne sais rien de ce garçon. Rien du tout, et en d'autres circonstances tu ne lui aurais même pas accordé un regard. »

Elle avait peur de Peets, peur de se comporter comme une complice.

Comme il commençait à pleuvoir elle rentra à la maison et se fit du thé. Elle ne savait pas combien de temps elle allait rester là. Cecilia la tolérerait sans doute jusqu'à la fin de l'enquête, mais après ?

« Après tu seras en prison ! » pensa-t-elle avec un frisson nerveux.

Samantha Weber repartit sans venir la saluer, mais elle n'en fut guère surprise. Au début de l'après-midi, Cecilia entra dans l'aile ouest. Elle portait toujours le même pull irlandais taché de café et n'avait pas pris le temps de se laver les cheveux. En la voyant, Peggy prit conscience qu'elle non plus, depuis le meurtre, n'avait pas fait la moindre toilette. La femme du romancier alluma une cigarette tordue avec un gros Zippo nickelé et s'assit du bout des fesses sur un coin de table.

— Je suis désolée pour hier soir, dit-elle en regardant par la fenêtre. Je ne veux pas que nous soyons ennemies... Je crois que nous sommes toutes à cran... nous disons des choses qui outrepassent nos pensées.

— Vos sentiments vous appartiennent, soupira Peggy. Vous n'avez pas de comptes à me rendre. J'ai sans doute été moi-même trop vive. Vous avez vécu dix ans avec Dalton, je ne l'ai connu que quelques semaines...

— J'ai besoin de parler, insista Cecilia. Peut-être que tout cela... ce drame, cette merde... sont la conséquence directe du succès de Tanner. Avant qu'il ne se lance dans l'édition nous vivions heureux, avec nos petites payes de profs. C'était dur, surtout pour moi qui n'avais jamais manqué de rien, mais je crois que j'aimais ça. Vraiment.

— Vous étiez une gosse de riches ? demanda Peggy sans chercher à atténuer la pointe d'insolence qu'elle mettait dans cette question.

— Oui, avoua Cecilia. C'est vrai. J'avais eu toutes les facilités : des parties de deux cents personnes à chacun de mes anniversaires, un poney à huit ans, un pur-sang à quinze. Une Ferrari à dix-huit. Des petits amis beaux comme des dieux grecs, tous champions de leur université. Quand j'ai épousé Tanner, ma famille m'a reniée... Ça ne m'a pas gênée. Au contraire, ça m'a rendue encore plus adulte. Du jour au lendemain j'ai eu l'impression d'empoigner la vraie vie à bras le corps. J'ai aimé cette époque. Les studios meublés, les voitures d'occasion, les festins de hot-dogs et de vin italien. Le linge qu'on portait à la laverie automatique et qui perdait un peu plus sa couleur à chaque nouvelle lessive. C'était un monde nouveau pour moi. C'était la planète Mars. Je ne savais pas que ces choses-là existaient. En même temps ça paraissait plus vrai que tout ce que j'avais vécu jusqu'alors.

Elle se tut, posa sa cigarette en équilibre sur le rebord d'une assiette et mit la bouilloire à chauffer, après quoi elle fit deux tasses de café instantané sans même savoir si Peggy en avait envie.

— Les livres... murmura-t-elle comme pour elle-même, ça a peut-être été une erreur... Mais Tanner en avait besoin. Il n'avait aucune confiance en lui. Son père l'a brisé, vous savez ? C'était un sale bonhomme, raciste, fasciste. Il militait pour qu'on bombarde Hanoï... Toujours à astiquer ses médailles, à parader dans les associations d'anciens combattants. Quand on

l'écoutait parler on avait l'impression qu'il avait fait la guerre comme on part en vacances. Un héros ! C'est terrible les héros. Ça considère que le monde doit leur obéir au doigt et à l'œil. Il passait des heures à nous raconter ses exploits, ses vols-suicides au milieu des obus de la Flak... Il nous décrivait ses avions : Lancasters, Marauders B26, B-17... B17C, B17E... Je n'y connais strictement rien en aéronautique, mais j'ai tellement entendu répéter ces noms qu'ils me sont restés gravés dans la tête.

— Vous l'avez bien connu ? interrogea Peggy.

— Bien ? Non. On n'avait pas envie de le connaître. Il avait l'air d'un prédicateur égaré dans l'armée. Un de ces types qui passent leur temps à vous annoncer la venue de l'Apocalypse au coin des rues. Il avait bombardé des tas de villes. Dresde entre autres. Il n'en avait aucun regret. Il est mort salement, empoisonné par ses foutues cigarettes. Il en fumait soixante ou soixante-dix par jour. Il puait le mégot. Il avait une haleine de cendrier. Quand la saloperie s'est déclarée, dans sa gorge, il a commencé à vivre avec un masque respiratoire sur la bouche. Il y avait un amplificateur dans ce truc, à cause de ses cordes vocales nécrosées, et ça lui faisait une voix de robot, complètement inhumaine, méconnaissable... Chaque fois que je l'entendais j'en avais la chair de poule.

— Il ne vous aimait pas ?

— Non. Il m'appelait « la poulette de grain », parce que je venais d'un élevage sélectionné. Tanner a beaucoup souffert à cause de lui. C'est pour ça que je ne l'ai pas dissuadé de publier. Il avait besoin du succès pour se prouver des choses. La « gloire » lui a permis de se supporter, mais j'ai toujours regretté notre vie d'avant. Le lycée, les cours, les copies à corriger, le camping au lac Tahoe pendant les vacances d'été. Même avec le recul ça me paraît toujours plus réel que ce qui a suivi.

— Aimez-vous ce qu'écrit Tanner ? demanda Peggy.

Cecilia détourna la tête, prit le temps d'allumer une autre cigarette.

— Non, avoua-t-elle enfin. Je déteste ces bouquins. C'est de la merde pour détraqués. Quand je l'ai connu il écrivait des

poèmes... De très beaux poèmes. Un jour son père les a trouvés, il lui a ri au nez en criant que la poésie c'était pour les pédés.

Elle allait ajouter quelque chose mais les gravillons de l'allée principale crissèrent sous les pneus d'une voiture. Peggy se crispa en identifiant le véhicule de la police de Bludbury. Des portières claquèrent, puis les semelles des hommes résonnèrent dans le hall. Peg reconnut la voix de l'inspecteur s'adressant à Annette.

« Ils viennent pour moi... » pensa-t-elle aussitôt, et elle fut tentée de se mettre à courir pour leur échapper. Les pas se rapprochaient. La porte de la cuisine fut poussée et Gurner Peets apparut sur le seuil.

— Peggy Teegan, dit-il une voix neutre. Je dois vous prier de me suivre.

— Vous m'arrêtez ? s'enquit la jeune femme.

— Nous serions heureux de vous confronter avec un certain Daniel Carmichael, un jeune homme qui tient de bizarres propos et que vous connaissez bien puisqu'il est votre amant... Daniel, ou plutôt Dan, ça vous dit quelque chose ?

— Hé ! intervint Cecilia, de quoi parlez-vous ?

— De meurtre, et de complicité de meurtre, madame, annonça froidement Peets.

Peggy crut qu'elle ne pourrait jamais se lever de sa chaise, elle y parvint cependant, et traversa le hall d'un pas titubant. Ils l'emmenèrent, sans lui passer les menottes mais en l'encadrant au plus près. Ils ne la touchèrent pas, même quand elle dut prendre place dans la voiture qui sentait le mégot refroidi.

« Ça y est, pensait-elle. Maintenant tu es dans la nasse. Tu as trop attendu. Il fallait d'abord songer à toi... à ta propre sauvegarde... »

Puis elle pensa au plan du labyrinthe, dans la poche de son jean, ce plan qui l'accuserait encore un peu plus quand elle devrait étaler ses affaires personnelles sur la table du greffe avant qu'on ne la jette dans une cellule. Coincée entre les deux hommes, elle se sentait humiliée, comme si on venait de la contraindre à se dépouiller de ses vêtements. Des images brutales lui traversaient l'esprit. Des gifles, des cheveux qu'on tire violemment, une bouche qui saigne. Elle se força à prendre conscience qu'il s'agissait de clichés cinématographiques. On ne la toucherait probablement pas.

À l'intérieur du véhicule personne ne parlait. Lorsqu'on atteignit Bludbury, la jeune femme dut sortir au grand jour, sous l'œil des commères que la curiosité avait figées au bord des trottoirs. Elle en éprouva une honte terrible et eut comme un éblouissement. En franchissant le seuil du bureau, elle se demanda si on allait la contraindre à rester debout pendant l'interrogatoire, mais Peets la pria de s'asseoir. Après les précautions oratoires d'usage, il déclara :

— Je suis très embêté. Il se trouve que les témoignages que nous avons recueillis ici, à Bludbury, confirment tous que le jour où vous êtes venue déjeuner au Friar Tuck en compagnie de George Quarantine vous avez lié connaissance avec un jeune homme du nom de Daniel Carmichael, âgé de vingt-deux ans,

sans profession et vivant actuellement au camp de trailing qui se trouve à la périphérie de l'agglomération.

Il s'interrompit une seconde pour se gratter la moustache, puis se pencha sur la feuille dactylographiée posée devant lui, comme si les caractères venaient soudain de rapetisser. Cet effet de manche exaspéra Peggy, la délivrant subitement de la peur qui la tenait clouée sur son siège.

— Toujours selon les témoignages, récita Peets. Vous avez accompagné le dénommé Daniel dans sa caravane. Le gardien du camp prétend que vous avez utilisé le véhicule pour avoir des rapports sexuels avec le suspect...

— Suspect de quoi ? coupa sèchement Peggy.

Peets montra les dents. Elles étincelèrent d'un éclat ivoirin sous sa moustache.

— Nous avons jugé intéressant d'essayer de reconstituer les faits et gestes des gens mêlés à cette affaire au cours des journées qui ont précédé le meurtre. C'est en retraçant votre emploi du temps que nous avons fait la connaissance de... Dan. Il préfère qu'on l'appelle ainsi. Nous sommes allés lui rendre visite dans sa caravane et il n'a fait aucune difficulté pour nous laisser entrer. Je ne vais pas vous décrire l'endroit, vous le connaissez bien. J'ai trouvé très intéressantes ces photos de Tanner Holt... réalisées au moyen d'un film vendu dans un emballage de carton jaune. Et cette collection bizarre : ruban de machine, chaussette trouée...

— Les fans accumulent tous ce genre de bazar, lança Peggy. Cela ne veut pas dire pour autant...

— Qu'il a assassiné Dalton ? compléta l'inspecteur. Non, la chaussette trouée ne dit rien de ce genre, c'est exact, mais Dan, lui, n'est pas avare de théories étranges. Je vais vous lire un extrait de ses déclarations, attendez... c'est ici : *Il fallait sauver Tanner à son insu. Il fallait le forcer à vivre dans le drame, dans l'extrême... Tuer l'un de ses gosses, c'est une super-idée. Ça le fortifiera, ça l'arrachera à la routine. Il nous fera un bouquin magnifique avec ça. Je suis heureux que quelqu'un se soit enfin décidé à passer à l'action. Il fallait le débarrasser du fardeau familial, le délivrer de ce boulet : la bourgeoisie, les mômes... Un auteur doit souffrir pour se bonifier. Dans un tel*

cas de figure, lui faire mal c'est lui rendre service. Il fallait le harceler, l'attaquer... celui qui a zigouillé le petit Dalton, on devrait le décorer, il a rendu un sacré service à la littérature. C'est un bienfaiteur...

Peets releva la tête.

— Sacrée profession de foi, n'est-ce pas ? lança-t-il. En voilà un en tout cas qu'on ne peut pas taxer d'hypocrisie.

— Ce ne sont que des mots, murmura la jeune femme.

— Ne vous fichez pas de moi, gronda l'inspecteur. Ce type d'illuminé est capable de tout. Est-ce lui que vous avez aperçu dans le parc, le soir du crime ?

Peggy ne répondit pas.

— Vous êtes en mauvaise posture, ma petite, siffla Peets. Vous avez couché avec ce dingue, c'est évident. Pensez à ce qu'un procureur mal intentionné pourrait en tirer. Je crois qu'il n'hésiterait pas à insinuer que vous avez peut-être manipulé ce pauvre maboule pour kidnapper Dalton. Seulement vous n'aviez pas prévu que les choses tourneraient mal, et que Dan échapperait à votre contrôle...

— Vous savez bien que c'est faux, rétorqua Peggy. Je ne voulais pas le dénoncer parce qu'il me semblait si... vulnérable.

— Vulnérable ? ricana Peets. Bon sang ! Ce mec est un voyeur, nous avons trouvé des photos de vous dans ses tiroirs. Il vous tirait le portrait à votre insu, à travers la fenêtre de votre chambre, et cela probablement depuis votre arrivée. Il s'est laissé emmener sans opposer de résistance, la seule chose qui l'a chiffonné, c'est l'absence de journalistes lorsque nous sommes arrivés au poste. À plusieurs reprises il nous a demandé de prévenir le *Times* et le *Daily Mail*, le *Strand*...

Il se reprit soudain, consulta sa montre et referma le dossier, comme s'il venait de se rappeler un rendez-vous urgent, mais Peggy ne se laissa pas abuser par cette pantomime, elle savait qu'il agissait ainsi pour faire naître en elle l'espoir que l'entrevue était terminée... et lui saper le moral en annonçant ensuite que tout était à reprendre, depuis le début. Elle ne se trompait pas, dix secondes plus tard, il rouvrait la chemise de carton brun et étalait les feuillets dactylographiés sur le sous-main.

Dans les heures qui suivirent la fastidieuse mécanique policière boucla tour sur tour, tel un manège aux rotations paresseuses. Peggy se cramponnait à sa chaise comme à un cheval de bois, essayant de ne pas lâcher prise en dépit du vertige qui la pressait de vider les étriers. Elle dût tout raconter, une fois de plus. Comment elle avait rencontré Dan, ce qu'elle savait de lui, les propos qu'il lui avait tenus.

— Vous ne l'aviez jamais vu et vous avez couché avec lui, comme ça, au bout de dix minutes ? s'étonna Peets.

Il revenait toujours à ce point précis, avec une hargne insolite, comme s'il y avait là une insulte à son intelligence.

— J'étais seule, répéta Peggy. J'avais envie qu'on s'occupe de moi... Je venais de passer un sale moment à Hunter Hall.

Elle s'en voulait de répondre ainsi, d'essayer de se justifier en cherchant des mots que ce flic antipathique pourrait enfin comprendre. Puis elle réalisa que ces agressions verbales visaient seulement à la déstabiliser. Ce dialogue absurde dura encore une bonne trentaine de minutes, puis l'inspecteur la fit raccompagner dans la salle d'attente où elle dut s'asseoir à côté d'un policier en uniforme. On amena Dan qui lui fit un charmant sourire au passage et un signe de la main. Il paraissait en pleine forme et ses yeux brillaient d'excitation. On devinait sans mal qu'il venait de trouver là le grand rôle de son existence. S'il avait dû traverser une foule rassemblée, il aurait salué en levant les bras. Tant de niaiserie agaça Peggy qui faillit lui crier : « Espèce d'imbécile, fais donc attention à ce que tu vas dire ! »

Elle fut étonnée de le découvrir moins beau que dans son souvenir, plus quelconque. Mais peut-être était-ce cette expression de bêtise satisfaite plaquée sur son visage qui gâchait tout ? D'un seul coup il n'avait plus rien de romantique, ce n'était qu'un petit voyou efflanqué, aux cheveux longs et sales, aux vêtements crasseux, qui paradait comme un paon en souriant à n'importe qui. Et c'était ce pauvre type qui s'était couché sur elle ? Elle eut presque du mal à s'en persuader.

Dan disparut dans le bureau et deux autres inspecteurs l'y suivirent. À l'expression tendue des hommes, on sentait qu'ils se croyaient tout près de la solution. Il était déjà tard, Peggy s'étonna d'avoir faim et soif. Elle tendait l'oreille pour essayer

de comprendre les éclats de voix qui, par instants, traversaient les murs. Elle avait peur pour Dan, peur de sa naïveté, de son manque d'intelligence ; elle aurait voulu l'assister pour lui éviter de tomber dans les pièges grossiers que n'allait pas manquer de lui tendre Gurner Peets. Au cours de l'interrogatoire, elle avait senti que le policier ne croyait pas en sa culpabilité. Pour lui, elle était une petite idiote que Daniel Carmichael avait tenté d'utiliser afin d'obtenir des renseignements. Il avait abandonné la thèse du kidnapping. Les déclarations de Dan avaient orienté l'enquête dans une nouvelle direction.

Elle dut aller aux toilettes et on l'accompagna jusqu'au seuil des lavabos. Partout, les fenêtres étaient munies de barreaux. Elle éprouva l'obscur impression qu'une foule invisible s'amassait au dehors, devant le poste de police. À quoi cela tenait-il ? À cette espèce de murmure sourd qu'elle croyait percevoir à travers l'épaisseur des murs ?

Les flics en uniforme avaient commis une indiscretion, à coup sûr, la nouvelle d'une arrestation imminente avait couru de pub en pub, échauffant les esprits. La population de Bludbury se rassemblait déjà pour voir la tête du tueur d'enfant, peut-être même pour improviser un lynchage ? Elle se rappela avec un frisson le regard haineux des commères lorsqu'elle était sortie de la voiture de police. Elle imaginait leurs commentaires, les fables qu'elles avaient répandues dans les minutes qui avaient suivi.

Elle regagna la salle d'attente. Chaque détail de ce lieu quelconque se gravait dans sa mémoire avec une telle force qu'elle se crut bientôt capable d'énoncer le nombre de carreaux du sol, la forme des fissures du mur. Enfin, la porte s'ouvrit et Peets parut, suivi de ses hommes et de Dan à qui on avait passé les menottes. Le garçon souriait toujours. Il avait le regard vacillant d'un homme ivre.

— Il a tout avoué, annonça Peets. Il a tué le gamin au nom de la littérature, pour donner à Tanner Holt l'occasion de se surpasser.

— C'est stupide, lança Peggy. Demandez-lui alors de nous montrer la panoplie du capitaine Müller, ou de nous dire ce qu'il a fait de la stèle représentant le tracé du labyrinthe. S'il est

vraiment l'assassin, il doit connaître l'itinéraire par cœur... qu'il nous en fasse le dessin ! Donnez-lui un crayon, du papier ! Là, oui, vous tiendrez une vraie preuve...

— Parfaitement que je connais l'itinéraire ! lança Dan en s'agitant. J'le connais même par cœur, mais je ne vous dirai plus rien ! Rien de rien ! Je ne parlerai plus qu'en présence de mon avocat... Et si vous voulez des détails, faudra m'amener des journalistes !

Les hommes de Peets l'avaient saisi par les bras et il se débattait, jetant des regards furibonds à Peggy. Comprenait-il seulement qu'elle essayait de l'aider ?

— Ça ne prouverait rien, grommela Peets. Il a très bien pu oublier le tracé depuis les événements. C'est un cheminement très compliqué, il n'est pas certain qu'il ait assez de cervelle pour conserver très longtemps en mémoire un tel embrouillamini. Et puis ce genre de contre-expertise est du domaine des avocats... Pour moi il a avoué, un point c'est tout. Ce n'est pas votre boulot de le défendre, laissez cela à un professionnel...

— Vous choisissez la solution qui vous arrange ! siffla Peggy.

— Te mêle pas de ça ! lui cria Dan avec fureur. J'ai pas besoin qu'on me défende. C'est vrai que je ne m'en rappelle plus bien parce que c'est vachement compliqué... Même que je devais réviser avant chaque visite, comme pour un examen...

— De toute manière il nous a parfaitement décrit le costume du capitaine Müller, objecta Peets. Or c'est un détail qui n'a pas été rendu public. Lui en avez-vous parlé lors de votre rencontre dans la caravane ? Avez-vous évoqué devant lui les composantes de ce déguisement ?

— Non, balbutia Peggy. Nous n'avons pas parlé de cela. Mais elle n'était plus sûre de rien.

— Vous voyez bien ! triompha Peets.

« Allons ! eut envie de crier la jeune femme. S'il passait son temps à espionner le parc à la jumelle, il a très bien pu surprendre le véritable capitaine Müller un soir qu'il se glissait dans le labyrinthe ! Comme il a sans doute observé Nuts en train d'apprendre le plan du tracé ! »

Mais on ne lui laissa pas le temps de formuler ses objections.

— Nous allons à la roulotte, annonça l'inspecteur. Vous venez aussi. Nous emmenons un chien, ce genre de dingue aime les trophées. C'est un collectionneur, il serait assez étonnant qu'il ait pu se résoudre à se séparer des ingrédients de sa machination.

— Je ne dirai rien, lança Dan. Je vous ai assez facilité la tâche. Ce sont mes trésors, personne ne me les enlèvera. C'est grâce à la tenue du capitaine Müller que j'aurais permis à Tanner Holt d'écrire son plus grand chef-d'œuvre. Je veux qu'il intitule ce livre : *Le Visiteur sans visage...* Je ne réclame pas d'argent, seulement une dédicace sur la première page : À *Daniel Carmichael, sans qui ce livre n'aurait jamais été écrit. Remerciements éternels.* Je sais qu'il me comprendra, lui.

Il hurlait comme si micros et caméras se tendaient dans sa direction. Les policiers éprouvèrent quelques difficultés à le maîtriser. On sortit de l'hôtel de police. Comme le redoutait Peggy, une foule curieuse s'était rassemblée sur le parking. Des cris haineux saluèrent l'apparition de Dan, menottes aux poignets. La jeune femme repéra deux ou trois photographes. Ce n'étaient sans doute encore que des correspondants de feuilles locales, mais le reste de la meute n'allait pas tarder à monter à l'assaut car maintenant on savait que l'enfant assassiné était le fils de Tanner Holt, le romancier à succès. Dan avait lui aussi aperçu les reporters, il leur répéta sa tirade, au mot près, comme s'il avait soigneusement élaboré ce communiqué de presse dans la solitude de sa cellule.

On grimpa dans une fourgonnette tandis que la foule devenait menaçante. Des femmes levaient le poing, des hommes jetaient des cailloux.

— Laissez-le-nous ! hurla quelqu'un. La justice au peuple ! Tribunal populaire ! Tribunal populaire !

Le fourgon faillit demeurer prisonnier de la masse compacte des corps. Enfin, il quitta le parking. Peggy était en sueur. Le chien assis à ses pieds tressaillait nerveusement, comme s'il avait perçu l'agressivité ambiante.

Trois minutes plus tard le véhicule s'arrêta à l'entrée du camp de trailing. Un petit bonhomme chauve, en tricot de corps

jaillit de la cabane du gardien et pointa le doigt en direction de Peggy et de Dan.

— C'est eux ! clironna-t-il. J'les reconnais formellement. Y sont venus ici pour tirer leur coup. Bon Dieu ! Fallait voir la roulotte remuer sur ses amortisseurs ! Ils y allaient de bon cœur, vous pouvez me croire !

Peets lui intima de se taire. Un agent en uniforme montait la garde devant la caravane sur laquelle on avait posé les scellés.

— Je sais qu'il n'y a rien à l'intérieur, dit l'inspecteur, on a déjà tout passé au peigne fin, mais tu as sûrement caché ça dans l'enceinte du camp, n'est-ce pas ? Pour les avoir sous la main... Tu avais besoin de les savoir là... De pouvoir t'assurer d'un regard que personne ne te les fauchait, pas vrai ? C'est du matériel sacrément important, non ? Des pièces de musée ?

— Bien sûr ! renchérit Dan. C'est grâce à ça que Tanner écrira *Le Visiteur sans visage*.

— Allez, murmura Peets d'un air complice. Dis-nous où tu les a cachés... On ne les abîmera pas. On permettra même à la télé de les filmer...

— C'est pas vrai ! cracha Dan. Vous me prenez pour un débile. Je ne vous dirai rien, faudra vous creuser la tête.

— Okay, fit l'inspecteur avec lassitude. Lâchez le chien... si on a enterré quelque chose récemment il le découvrira.

La bête commença à tourner autour des caravanes, le museau au ras du sol. Dan avait adopté une attitude indifférente. Les menottes mettaient en relief la maigreur de ses poignets. Peggy dut se raidir contre le sentiment d'attendrissement qui montait en elle. Elle eut envie de s'avancer vers lui, de le saisir aux épaules et de lui crier au visage : « Dis ce que tu as vraiment vu ! Tu as surpris le capitaine Müller, n'est-ce pas ? Tu l'as vu en train de se glisser dans le labyrinthe... Était-il grand, était-il petit ? Était-ce un homme, une femme ? »

Le chien s'était mis à creuser, ramenant à l'air libre des ordures sans importance. Les hommes s'impatientsaient.

— S'il commence comme ça on n'a pas fini, grommela le gardien. Des saloperies y'en a plein le terrain... tout le monde enterre des trucs ici...

Peets affichait un visage maussade. De temps à autre il jetait un regard par-dessus son épaule pour surveiller les abords du camp. Peggy devina qu'il redoutait la venue des curieux. Il poussa un soupir rageur et se planta devant Dan.

— D'accord, fit-il. Réfléchissons. Tu es un collectionneur, pas vrai ? Un sacré collectionneur... Des objets comme ça, tu avais besoin de les sentir à ta portée... On pourrait dire qu'ils sont presque magiques. Or il a plu... Il a énormément plu. Tu ne pouvais pas courir le risque de creuser dans la boue à découvert. Ça aurait pu se voir le lendemain... un trou comblé par temps de pluie se repère à cinquante mètres. Alors tu as creusé en terrain sec. C'est ça ? En terrain protégé... couvert...

Il s'interrompit, se passa la main sur les yeux et dit d'une voix pleine de fatigue :

— Merde, on aurait dû y penser tout de suite. Simpson, fichez-vous à plat ventre et creusez sous la caravane, c'est là qu'il a planqué les trucs, tout bêtement.

L'un des constables déplia une pelle de tôle articulée et obéit. Pendant cinq minutes on n'entendit plus que le bruit du fer fouillant l'humus.

— C'est mou, dit le policier. C'est sûr qu'on a creusé là y'a pas longtemps.

Une autre minute s'écoula, puis la confirmation que Peggy redoutait tant résonna.

— C'est là, chef. Y'a un vieux casque et un morceau de pierre plate...

Les hommes se précipitèrent. Très vite on tira en pleine lumière un casque allemand rongé de rouille, un masque à gaz à demi dissous et une stèle de marbre rectangulaire de trente centimètres sur cinquante sur laquelle on avait gravé en creux le tracé du labyrinthe.

Peggy dévisagea Dan avec une attention douloureuse, scrutant chacun de ses traits. Elle n'y vit rien d'autre qu'une attention extrême, et peut-être une espèce d'excitation diffuse, mais aucune trace d'angoisse ou de peur.

— Vous voyez, lança le jeune homme. Vous voyez bien que c'est moi le coupable. Je vous ai donné l'occasion de faire votre boulot, c'est tout. Grâce à moi vous allez avoir de l'avancement.

— Emmenez-le, ordonna Peets, et ne tripotez pas les pièces à conviction.

— Vous n'allez pas vous contenter de ça, j'espère ? lui cria Peggy. Enfin, c'est trop facile... N'importe qui a pu enterrer ces objets sous la caravane !

— Gardez votre fougue pour le procès, riposta Peets. Et entraînez-vous à pleurer, ça pourrait attendrir les jurés... Vous êtes trop maîtresse de vos nerfs pour une femme.

L'un des policiers fit exploser son flash tout près de Peggy qui sursauta. On photographiait le dessous de la roulotte et la panoplie du capitaine Müller étalée sur le sol. La jeune femme scruta instinctivement le masque à gaz dissous. Quel visage s'était caché sous cette peau molle, verdâtre ? Quelle figure familière que Dalton n'avait su reconnaître ?

Le soir même les journalistes assiégeaient Hunter Hall. Cecilia fit cadénasser la grille, mais les photographes et les cameramen ne se laissèrent pas décourager pour autant. Ils avaient amené des échelles sur le toit de leurs camionnettes, ils les déployèrent pour se hisser au faîte du mur d'enceinte et braquer leurs objectifs en direction de la maison. Annette longea la muraille en les insultant longuement, mais son accent cockney les enchantait, et ils s'empressèrent tous de la prendre pour cible, tendant vers elle des micros fixés au bout de longues perches. On ne pouvait rien faire, que leur jeter des pierres, ce que l'infirme ne se priva pas de faire. Elle était assez habile à ce jeu, et, à trois reprises, elle réussit à fracasser un objectif dont la lentille explosa.

Il n'y avait d'autre issue que se retrancher dans la maison, tirer les double-rideaux ou fermer les volets. Annette s'installa dans sa chambre pour regarder la télévision. Les émissions d'actualités étaient pleines du fait divers : le fils de Tanner Holt, l'auteur bien connu de romans à suspense, avait été assassiné dans des conditions *effroyables* par l'un des fans de son père. Les présentateurs, affichant une mine de circonstance, ne se privaient pas de laisser entendre que le romancier l'avait bien cherché, et qu'à force de gagner des fortunes en écrivant des horreurs pour un public de détraqués, il avait fini par récolter ce qu'il avait patiemment semé.

Des psychologues furent invités à donner leur avis, et ne se privèrent pas de pontifier en se contredisant à tour de rôle. Pour certains, les romans de Tanner Holt étaient de formidables soupapes de sécurité contre le stress de la vie moderne, pour d'autres des incitations à la violence qu'on n'aurait jamais dû laisser en vente libre. Le discours sous-jacent qui ressortait de tout cela pouvait se résumer en une simple formule : « Il a voulu gagner de l'argent en tentant le diable, le voilà bien puni ! »

De courtes séquences montraient Hunter Hall perdue dans les brumes, et bien sûr le labyrinthe saccagé par les tronçonneuses. Annette, dans son fauteuil roulant, jetant des pierres, la bouche tordue par les insultes, avait l'air d'un personnage échappé d'un roman gothique.

Peggy s'aperçut, telle que l'avait surprise un téléobjectif. Elle eut du mal à se reconnaître dans l'image de cette grande fille blême au regard apeuré, qui croisait frileusement les bras sous de petits seins aux pointes érigées par le froid. En l'absence d'interview de Tanner Holt, on rediffusa le générique de la série télévisée, cette courte séquence où le romancier, après s'être présenté d'une belle voix de baryton, se transformait en gargouille écailleuse.

(Bonsoir, vous me connaissez peut-être de réputation, je suis Tanner Holt, le Maître de l'angoisse, et si je pénètre ainsi chez vous par effraction, c'est pour vous prendre par la main et vous emmener sur les routes de la peur. Si vous êtes cardiaque, je vous recommande d'éteindre votre récepteur, d'avaler un Valium et d'aller vous coucher, mais si vous aimez frissonner, alors tendez-moi la main pour passer de l'autre côté du mur des ténèbres. Venez ! Je vous attends.)

Peggy fut frappée de constater à quel point ce petit speech pour adolescents prenait subitement une tonalité sinistre, presque obscène. Elle ne put se défendre d'éprouver une gêne analogue à celle qui la saisissait chaque fois qu'elle visualisait des documents filmés ayant trait aux camps de concentration ou aux manifestations nazies.

— Les salauds ! grommela Annette qui avait parfaitement compris l'intention des journalistes.

Elle avait raison ; cette présentation sournoise enlevait à quiconque l'envie de plaindre Tanner Holt, artisan de ses propres malheurs, provocateur puéril, et sadique inconscient. Au bout de quelques minutes on en venait immanquablement à penser qu'il l'avait bien cherché.

Enfin le visage de Dan envahit l'écran. Les caméras l'avaient filmé pendant qu'on le hissait dans le fourgon de police. Il souriait, les yeux pétillants d'excitation, ne cherchant nullement à se dissimuler. Il débitait d'une voix suraiguë le discours que la

jeune femme l'avait entendu tenir au poste de Bludbury. Cette absence de remords effrayait plus que tout. Dan n'avait pas l'air d'un assassin, c'était un jeune homme à la figure plutôt charmante, le petit ami idéal pour une jeune fille de milieu populaire, et bien des mères auraient été heureuses de l'accueillir pour le thé.

L'image devint fixe et le commentateur entreprit de broser un rapide tableau du jeune assassin. On apprenait ainsi que Dan n'avait jamais réussi à s'insérer dans les structures scolaires, ou d'apprentissage. Réformé pour instabilité caractérielle, il avait quitté l'armée au bout de deux mois pour faire la plonge dans un restaurant indien de Soho, dont il avait été renvoyé parce qu'il cassait trop d'assiettes. Ses parents à peine morts, il avait vendu tous leurs biens pour se constituer un pécule qui lui avait permis de vivre dans sa caravane jusqu'à son arrestation. Demi clochard, zélateur forcené de Tanner Holt, l'écrivain de gare bien connu, il n'avait aucun ami ; ses camarades de collège ou de régiment ne se souvenaient pas de lui. Selon l'un d'eux, Dan avait toujours vécu « un bouquin à la main » et lorsqu'il lui arrivait d'ouvrir la bouche c'était pour vanter les mérites de Tanner Holt et essayer de vous convertir à son étrange religion.

Un éducateur enchaîna sur les méfaits des mauvaises lectures, et souligna avec perfidie que les livres de Tanner Holt étaient ceux qu'on réclamait le plus souvent dans les bibliothèques des prisons.

— C'est dégueulasse ! siffla Annette en s'agitant dans son fauteuil.

De Nuts, on ne dit pas grand-chose, et c'est à peine si on s'attarda sur l'affaire du révérend Scaring. Une photo floue du petit garçon envahit l'écran, et Peggy se fit la réflexion qu'on l'avait sûrement choisie ainsi parce que Dalton n'avait pas été jugé assez beau pour attendrir les ménagères. Elle en fut peinée, tout en reconnaissant que Nuts ne ressemblait guère effectivement au petit prince dont rêvent toutes les mamans. Le cliché, même approximatif, mettait fâcheusement, en relief sa tête de bouvillon au regard sournois.

Elle sursauta quand elle entendit prononcer son nom. Peggy Angela Teegan... demoiselle de compagnie et baby-sitter de

l'enfant assassiné. On la présenta brièvement comme la petite amie occasionnelle du tueur, une fille naïve à qui le détraqué avait tiré les vers du nez. Une godiche qui n'avait pas su se montrer assez vigilante. Pour finir, la caméra s'attarda sur les pièces à conviction : le casque rouillé, le masque à gaz, parce qu'ils étaient sinistres et finissaient par constituer une sorte de heaume effrayant, comme en portaient les chevaliers au Moyen-Âge.

— Vrai, ils nous ont bien arrangées grogna Annette en éteignant le poste.

Durant le reste de la journée le téléphone ne cessa de sonner. Cecilia avait branché le répondeur pour filtrer les appels qui, en presque totalité, provenaient des journalistes. Tanner demeurait invisible. Peggy apprit par Annette qu'il s'était couché après avoir avalé une dose de somnifère à assommer un bœuf. De temps à autre, Peg allait soulever un rideau pour voir si les journalistes étaient toujours là, mais l'encerclement prenait plus d'importance d'heure en heure. À présent des camions de la télévision barraient la sortie du parc, dardant d'énormes téléobjectifs en direction de la maison. Des microscansons étaient pointés vers les fenêtres, et la jeune femme se demanda s'ils étaient en mesure de capter ce qui se disait à l'intérieur de la bâtisse.

Samantha Weber appela vers quatorze heures, et Cecilia s'isola pour prendre la communication qui dura un bon moment.

« Est-elle en train de suggérer qu'il serait, bon que Tanner se mette à écrire sans tarder ce fameux *Visiteur sans visage* dont a parlé Dan ? » songea Peggy.

Ç'aurait été ignoble, mais Samantha Weber, comme beaucoup d'éditeurs, était avant tout une femme d'affaires, et elle tenait là l'occasion de faire un énorme best-seller. Allait-elle tâter prudemment le terrain du côté de Cecilia ? Comment aurait-elle le culot de présenter la chose ? « Tout le monde va vouloir pondre sa merde sur cette affaire, ma chérie. Si nous ne voulons pas qu'elle tombe entre les mains d'un plumitif, Tanner doit s'en occuper lui-même... Je dis cela pour vous, pour vous

épargner les tracasseries des procès qui ne manqueront pas de suivre. »

Oui, Peg l'imagina sans mal tenant ce type de discours, et elle en fut ulcérée.

Elle se rendit dans sa chambre pour faire sa valise, car elle s'attendait à tout moment à être congédiée. Elle essaya de se représenter la tête que devait faire Tante Rosemary en ce moment même, après avoir découvert sa nièce à la télévision dans le rôle de la baby-sitter incompétente séduite et abandonnée par le tueur psychopathe. Elle pouffa d'un rire nerveux qui se transforma en sanglots. L'aile ouest de la résidence lui était devenue insupportable et elle s'y voyait mal dormir une nuit de plus. Si Cecilia Holt ne la mettait pas à la porte le soir même, elle irait s'étendre pour la nuit sur l'un des chippendales du salon et s'y enroulerait dans une couverture.

L'impuissance et la conviction qu'une erreur judiciaire était en train d'être commise la rendaient malade. Elle aspirait ardemment à un coup de théâtre, elle aurait voulu – comme ces détectives de roman – pouvoir entrer dans le bureau de Gurner Peets, frapper du poing sur la table et réduire à néant la thèse de la culpabilité de Dan en adoptant un petit air narquois à la Hercule Poirot. Elle avait le sentiment que tout était allé trop vite, que l'inspecteur avait bâclé son enquête. Plus les heures passaient, plus elle avait le sentiment qu'il fallait chercher ailleurs, loin des évidences grossières...

Elle songea subitement aux manuscrits entrevus dans le grenier, au mystère des deux écritures qui l'avait un temps préoccupée. N'y avait-il pas là l'ombre d'une piste ?

Ne pouvait-on imaginer que le « nègre » exploité par Tanner Holt, cet auteur fantôme et obscur écrivant en secret les romans qui avaient assuré la fortune de la famille, avait soudain décidé de se venger ?

Brusquement, après des années de bons et fidèles services clandestins... parce qu'il en avait eu tout à coup assez de n'être qu'un ectoplasme, un inconnu spolié de la gloire à laquelle il avait légitimement droit ?

C'était un mobile tout à fait acceptable, plausible. Peut-être le romancier fantôme avait-il jugé qu'on ne le payait pas assez, ou encore...

Peggy se massa les tempes, la migraine la gagnait. Elle fit un effort pour essayer de raviver en elle l'image des manuscrits cachés dans l'armoire du grenier. Cela avait été si bref qu'elle doutait presque de les avoir réellement touchés. Où se trouvaient-ils à présent ? Si on les avait aussi précipitamment retirés de la circulation, alors que le corps de Nuts venait à peine d'être découvert, c'est qu'ils avaient une grande importance, et qu'on redoutait de les voir apparaître au grand jour au cours d'une perquisition en règle...

Pourquoi n'en avait-elle pas parlé à Peets ?

Un « nègre » mécontent, décidé à se venger... Oui, cela semblait une bonne piste. À qui appartenait la haute écriture décharnée qui couvrait les feuilles de papier ? Elle se rappela la brève enquête qu'elle avait alors tenté de mener, et l'échec qui s'était ensuivi. Cecilia, Annette, Quarantine... aucun d'entre eux ne possédait une graphie analogue à celle du modèle mystérieux.

Elle se leva, fit quelques pas. Elle avait les tempes moites. Son hypothèse ne la satisfaisait qu'à demi. Ne reposait-elle pas sur du sable ? Sur un autographe entraperçu dans la caravane de Dan. Qu'est-ce qui prouvait, en définitive, que la dédicace exhibée par Daniel Carmihael était bel et bien de la main du romancier ? On en revenait toujours là... Le jeune homme était bien assez exalté pour avoir lui-même rédigé ces quelques mots... N'était-ce pas là la seule et unique explication ? Un faux...

La police aurait bien sûr eu les moyens, elle, de rétablir la vérité, de procéder à des analyses graphologiques. Mais où se trouvaient les manuscrits à cette heure ?

Si elle en parlait à Peets, Tanner Holt aurait toujours la possibilité de prétendre les avoir brûlés, comme de vieux brouillons, et aucune expertise ne pourrait être tentée.

« Allons, pensa-t-elle en essayant de remettre de l'ordre dans ses pensées. Il y a décidément quelque chose qui cloche dans ta théorie... Et ce quelque chose c'est l'existence même des

manuscrits. Pourquoi Tanner Holt les aurait-il conservés s'ils représentaient le moindre danger ? C'est absurde ! Il les aurait détruits sitôt recopiés ! Jamais il ne se serait amusé à les entreposer dans une armoire au risque qu'un curieux mette la main dessus ! »

Elle poussa un soupir de découragement, consciente de bâtir sur du vent. Si elle exposait ses réflexions à Peets, le policier ne se priverait pas de les réduire à néant en quelques ricanements.

N'essayait-elle pas de forcer la logique, de tordre la réalité pour lui faire dire ce qu'elle avait envie de lui faire dire ?

Comme elle avait les joues en feu, elle décida d'aller faire quelques pas dehors pour se rafraîchir les idées. Au moment où elle se dirigeait vers la porte du jardin, Annette lui coupa la route, sortant brusquement de l'ombre. Elle avait sans doute huilé les roues de son fauteuil car – contrairement à ce qui se produisait d'ordinaire – Peggy ne l'avait pas entendue approcher. Désormais, le siège glissait sur le parquet sans produire le moindre crissement, ce qui donnait aux déplacements de l'infirmes une allure un peu fantomatique.

— On incinère Dalton demain matin, très tôt, annonça la jeune paralytique, voulez-vous venir ?

— Demain ? balbutia Peggy, mais les journalistes ? Est-ce qu'ils ne vont pas nous suivre ?

— Ça risque pas, ricana Annette. Samantha Weber s'est occupée de tout. La cérémonie aura lieu dans un endroit éloigné de Bludbury... et l'on s'y rendra en hélicoptère !

Peggy ne put se retenir d'écarter les yeux.

— En hélicoptères.

— Ouais, ne vous en faites pas, grogna Annette. Tanner a les moyens. Venez donc, ça vous fera un baptême de l'air gratuit.

— À quelle heure ? bégaya la jeune femme horrifiée par le cynisme de l'infirmes.

— Dès le lever du jour. L'appareil se posera dans le parc à huit heures. Soyez prête. Samantha amènera une nurse allemande pour s'occuper de Lee pendant notre absence. Il fait trop froid pour qu'on, emmène le bébé avec nous.

— Mais je n'ai pas de vêtements de deuil, observa Peggy avec gêne.

— Venez comme vous êtes d'habitude, soupira Annette en amorçant un demi-tour, comme on dit : ça se passera en famille.

Ce soir-là, Peggy éprouva quelques difficultés à s'endormir. Renonçant à sa promenade, elle avait, avant de se coucher, passé en revue les rares vêtements dont elle disposait. Elle avait sélectionné les plus sombres et les avait emportés dans la buanderie pour les repasser. Elle se regardait agir avec un curieux sentiment d'irréalité, en songeant que c'est ainsi qu'on doit se comporter au premier soir d'une déclaration de guerre ou d'une mobilisation générale. Elle cherchait à se rappeler l'incinération de sa mère, après l'accident d'autocar qui avait coûté la vie à plus de la moitié de la troupe lyrique, là-bas, en Ecosse, mais elle n'en conservait que des souvenirs diffus. Tante Rosemary lui avait donné la veille un sirop sédatif, afin qu'elle ne passe pas la nuit à pleurer, et, au matin de la cérémonie, Peggy avait eu le plus grand mal à conserver les yeux ouverts. Elle n'avait que douze ans à l'époque, et, dès qu'elle cessait de bouger, les effets secondaires du somnifère la rattrapaient, lui alourdissant les paupières et la faisant piquer du nez. L'incinération ayant duré presque deux heures, il avait fallu attendre la remise de l'urne dans une sorte de parloir glacial où le moindre chuchotis se changeait en écho. Comme il fallait s'y attendre, une fois assise entre les bras du grand fauteuil de cuir noir disposé à l'intention des visiteurs, Peggy s'était endormie. Tante Rosemary l'avait réveillée en lui expédiant une gifle.

— S'endormir à l'enterrement de sa propre mère ! avait-elle glapi, il faut vraiment n'avoir pas de cœur ! Ah ! Si la pauvre te voyait ! Dieu sait qu'elle ne valait pas grand-chose, mais je crois que tu seras encore pire qu'elle !

Peggy avait redressé la tête, luttant contre la migraine, le sommeil et l'envie de pleurer. Elle ne se souvenait plus très bien de ce qui avait suivi, mais peut-être Tante Rosemary l'avait-elle laissée à l'écart des formalités, de crainte qu'elle ne sache pas se tenir ? Dans le taxi qui les ramenait à la maison, la maigre vieille fille avait tenu le carton contenant l'urne sur ses genoux, comme s'il s'agissait d'un flacon de nitroglycérine.

— Tu la récupéreras à ta majorité, avait-elle chuchoté de façon péremptoire, et tu en feras ce que tu voudras. Moi, ça ne

me regarde pas. De toute manière, elle ne m'aimait pas. En attendant on la rangera dans la grande armoire du grenier, sur la dernière étagère.

Elle fit comme elle avait dit, et Peggy, désormais, ne put jamais plus passer devant l'armoire en question sans éprouver un sentiment inexplicable fait de peur et de réconfort étroitement mêlés.

Elle s'endormit sur cette dernière image, et se débattit toute la nuit au milieu de cauchemars confus. La sonnerie du réveil de voyage offert par Quarantine la fit se dresser en suffoquant. Il faisait très froid dans la chambre, et Peg passa son vieux peignoir en claquant des dents. Elle avait mal à la tête, l'eau dispensée par le robinet du lavabo était à peine tiède. Elle se débarbouilla en hâte, n'ayant pas le courage d'affronter le jet de la douche. Elle grelottait de nervosité et de fatigue. De l'autre côté des vitres, la nuit commençait à peine à grisailier.

Un hélicoptère... c'était une idée invraisemblable. Une idée d'Américains, mais Nuts aurait aimé cela. Elle sentit aussitôt que sa bouche se mettait à trembler et fit un effort pour se ressaisir. La tristesse installait en elle un grand vide et un étrange engourdissement des sens. Craignant de perdre la notion du temps, elle s'habilla précipitamment et descendit dans le hall. Elle avait enfilé un jean noir, un pull-over bleu marine et une veste pied-de-poule grise. C'était tout ce qu'elle avait trouvé de plus foncé et d'à peu près présentable dans son bagage. Samantha Weber était déjà là, en grand deuil, très chic, ses belles jambes mises en relief par la cambrure des hauts talons. Elle avait piqué sur son lourd chignon d'or pâle, un mignon petit chapeau de velours à voilette. Dans cette tenue austère, elle apparaissait très belle et bizarrement sexy. Sans doute parce que le noir rehaussait l'aspect velouté de sa peau blanche, le rose de sa bouche... et donnait envie d'y mordre.

Tanner Holt et Cecilia n'avaient rien changé à leurs habitudes. Ils n'avaient fait aucune toilette et portaient tous deux des cirés de toile huilée anthracite. Tanner était en jean, des *sneakers* aux pieds. Le vent faisait voler ses cheveux noués en catogan. Il était là, planté au milieu de la pelouse telle une lourde statue descendue de son socle. Il se contentait de cligner

des yeux à intervalles très courts, à la manière d'un homme qui ne parvient pas à se réveiller. Peggy eut l'intuition qu'il était bourré de tranquillisants et ne tenait debout que par miracle. Cecilia avait glissé sa petite main sèche dans la grosse patte de son mari. Elle frissonnait dans la bise, un bonnet de laine bleu marine enfoncé jusqu'aux sourcils. Son visage était d'une pâleur effrayante. Elle se mordait les lèvres jusqu'au sang, ce qui plaquait sur ses traits une mimique méchante et sournoise un peu incongrue. Annette avait arrêté son fauteuil à l'écart. La tête baissée, elle attendait en fixant ses genoux enveloppés dans une couverture écossaise que l'huile des moyeux avait marquée de taches sombres, de chaque côté.

Personne ne parlait. La brume matinale ne permettait pas de distinguer le mur d'enceinte de la propriété. Peggy se demanda si les journalistes étaient déjà là, aux aguets. Ni Cecilia ni Tanner n'avaient choisi de dissimuler leur regard derrière des lunettes noires. D'ailleurs ils n'avaient ni l'un ni l'autre le visage bouffi des gens qui ont longuement pleuré. Ils paraissaient plus effrayés qu'attristés... en proie à une peur sourde. De temps à autre, Tanner semblait émerger de sa rêverie et promenait sur l'assemblée un regard stupéfait, comme s'il se préparait à lancer : « Hé ! Qu'est-ce qu'on attend ? » Chaque fois qu'il redressait la tête, la main de Cecilia se crispait sur ses gros doigts, pour le rappeler à l'ordre ; alors il retombait dans son apathie, tel un ours obéissant au dompteur.

L'hélicoptère apparut enfin au-dessus de la ligne des arbres. C'était un appareil beaucoup plus gros que n'aurait cru Peggy. Il fallut reculer pour échapper au souffle des pales pendant qu'il se posait. Samantha Weber plaqua la main sur son bibi avec une crispation exaspérée de tout son charmant profil.

C'était vraiment un gros appareil, d'allure militaire, dont Peggy aurait bien été incapable de préciser la marque. Deux hommes casqués en descendirent. Ils aidèrent à l'embarquement d'Annette dont ils soulevèrent le fauteuil, puis ils aidèrent les dames à se hisser dans l'habitacle. Il fallut s'asseoir sur des bancs faits d'un assemblage de tubes nickelés qu'on avait tenté de rendre plus confortables en y disposant des couvertures de l'armée. Samantha Weber donnait aux pilotes de

petits ordres brefs n'admettant pas la réplique. Le fauteuil d'Annette dut être fixé à la paroi au moyen de sangles.

Peggy suivait tous ces préparatifs d'un œil incrédule. Était-elle en train de rêver ? Allait-on les parachuter au-dessus du cimetière ? Cette cérémonie funéraire aux allures de commando la mettait singulièrement mal à l'aise.

La porte fut verrouillée, puis le rotor brassa l'air, rendant tout échange verbal impossible. Peggy se raidit en sentant les skis quitter le sol.

Pendant le voyage, elle eut l'impression que Tanner s'assoupissait à deux reprises. Annette tremblait de froid. Elle avait essayé de s'envelopper dans son plaid taché d'huile, ce qui lui donnait l'apparence d'une malade qu'on transporte de toute urgence vers une unité de soins intensifs.

Le « raid » dura une vingtaine de minutes, puis l'on se posa au milieu d'un cimetière désert, sur une grande aire gravillonnée. Peggy n'avait aucune idée de l'endroit où l'on se trouvait.

On quitta l'appareil pour entrer dans un bâtiment de marbre noir surmonté d'une haute cheminée. Le crématorium. La présence de nombreux escaliers obligea les maîtres de cérémonie à venir au secours d'Annette dont les mains se crispaient rageusement sur les accoudoirs du fauteuil chaque fois qu'on la soulevait dans les airs. En la regardant suivre le cortège, Peggy s'interrogea encore une fois sur les liens unissant l'infirme à la famille Holt. De son propre aveu, Annette s'était assez peu occupée du petit garçon... alors ? Quelle était sa fonction exacte au sein du clan ? Si elle n'avait été qu'une nurse intérimaire, quelle était la raison de sa présence auprès du couple ? « Tanner l'a ramenée de la clinique où il était hospitalisé », avait déclaré George Quarantine. Ramenée ? Comme on ramène une guenon apprivoisée d'un voyage dans les îles ? Il y avait décidément là quelque chose d'incompréhensible et qui ne cadrerait guère avec le caractère de Cecilia, qu'on imaginait mal en dame charitable.

Il fallut descendre dans la crypte pour assister à la mise au feu. Le cercueil, minuscule sur le tapis roulant conduisant au foyer, fit se rétracter Peggy qui, instinctivement, demeura en

arrière. Elle remarqua qu'il n'y avait pas de prêtre, pas de musique et aucune fleur. Une austérité terrible pesait sur les lieux. À l'allure des participants, un témoin mal renseigné aurait pu croire qu'il s'agissait d'une incinération commanditée par de pauvres gens. Seule Samantha Weber apportait une note étrangement luxueuse au milieu de tous ces vêtements râpés, à tel point qu'on finissait par avoir l'illusion qu'elle était la grande ordonnatrice des pompes funèbres.

Peggy dut s'adosser au marbre de la muraille car la tête lui tournait. Elle n'avait pas eu le courage de manger avant de partir, et ses jambes avaient maintenant tendance à plier sous le poids de son corps.

Le maître de cérémonie donna l'ordre de la mise à la flamme, et tout le monde recula instinctivement en voyant s'ouvrir la plaque de fonte du foyer. Dans un chuchotement distingué, il annonça à Samantha Weber que la crémation exigerait une bonne heure, et proposa de conduire la famille au salon de repos.

Annette refusa et demanda qu'on la dépose dans l'enceinte du cimetière. Peggy décida de l'imiter. L'idée d'un interminable tête à tête silencieux avec les époux Holt lui était insupportable. Loin derrière l'infirmes, elle entreprit de s'engager dans l'allée centrale du columbarium. Il faisait très froid, et la bise traversait ses vêtements, la glaçant jusqu'aux os. Elle ne voulait surtout pas regarder par-dessus son épaule de peur de voir de la fumée s'échapper de la haute cheminée dominant le cimetière. Son regard courait sur les pierres tombales, sur les noms de tous les inconnus couchés là... et elle réalisa que, par association d'idées, ces images la ramenaient toutes aux mystères de Hunter Hall : à la stèle du labyrinthe... à l'identité du véritable auteur des manuscrits publiés par Tanner Holt.

Elle se rappela également avec une douleur poignante comment, à deux reprises, elle avait eu l'impression en apercevant Nuts couché sur un banc, de contempler un petit cadavre... Prémonition ? Intuition diffuse d'un complot en cours d'élaboration ?

À une cinquantaine de mètres devant elle, Annette avançait par à-coups, les roues du fauteuil traçant deux sillons parallèles

dans le gravier gris de l'allée. À quoi pensait-elle ? À quoi pensaient-ils, *tous* ? Qu'y avait-il sous ces visages figés, sous ces masques de chair vive aussi peu expressifs que des modelages de cire ? Un enfant était en train de brûler, un enfant qu'on avait assassiné pour des raisons mystérieuses, et personne ne disait rien, comme s'ils redoutaient tous de se trahir en ouvrant la bouche. « Ils se surveillent... » pensa Peggy. Oui, c'était cela : ils ne se laisseraient pas aller en sa présence. Elle ne faisait pas partie du clan, elle n'était qu'une pièce rapportée, un témoin gênant.

Un claquement de talons sur les dalles de granit lui apprit que Samantha était sortie elle aussi, pour fumer une cigarette. Peggy eut une bouffée de haine à son endroit. Comment pouvait-on seulement manipuler un briquet et inhaler de la fumée en ce moment même ? Elle s'ébroua, ravalant sa colère. Le regard de la grande femme blonde glissa sur elle sans s'arrêter. Peggy songea à Tanner et Cecilia, que faisaient-ils là-haut, dans le salon funéraire ? Parlaient-ils à voix basse ou bien... ou bien le romancier avait-il fini par s'endormir pour de bon, roulé en chien de fusil sur le canapé qui occupait l'un des angles de la pièce ?

Pendant l'heure qui suivit, Peggy ne cessa de penser à sa mère et à la princesse Ozotsukoï. Elles étaient mortes toutes les deux sans qu'elle ait réussi à établir le moindre contact avec elles. Elle songea que depuis sa naissance elle n'avait fait que vivre avec des étrangers, des gens dont elle ignorait tout. Avec Nuts, elle avait été sur le point de réussir quelque chose... D'établir un embryon de complicité.

Mais peut-être s'imaginait-elle tout cela... Peut-être Nuts avait-il joué avec elle comme il avait joué avec les autres nurses, rien de plus ?

Cecilia et Tanner apparurent enfin. Cecilia tenait une boîte sombre contre sa poitrine. L'urne contenant les cendres de Dalton. Peggy serra les dents en se rappelant combien celles de sa mère étaient brûlantes lorsque Tante Rosemary les avaient reçues des mains du maître de cérémonie. Si brûlantes. Curieusement, elle en avait été rassurée, comme si cette chaleur s'apparentait à la vie... Comme si cette chaleur constituait une

sorte de protection contre le froid de la mort. Absurde. Des images grotesques lui avaient traversé l'esprit : Aladin et la lampe merveilleuse... Le génie caché au fond de son urne de bronze, petit bonhomme vivant d'une vie magique et secrète entre les parois du récipient.

Samantha Weber leur fit signe de revenir à l'hélicoptère. On partait. Ils grimpèrent dans l'appareil. Peggy ne pouvait détacher les yeux de l'urne de métal sombre sur laquelle se crispaient les mains maigres de Cecilia.

L'hélicoptère s'arracha du sol. Plus tard, alors qu'on survolait la campagne, Cecilia fit ouvrir la porte centrale. Cramponnée à une sangle de sécurité, elle s'approcha du bord et versa dans le vide le contenu de la boîte de bronze. Les cendres s'envolèrent, bouffée de blancheur vite aspirée par le vent.

Peggy songea que Nuts aurait aimé cela bondir d'un hélicoptère en plein vol comme un parachutiste largué au-dessus de la jungle pour une mission de commando.

Tout de suite après, elle se mit à pleurer.

20

Quand ils se posèrent à Hunter Hall, un soleil froid émergea des nuages. Des paparazzi montés sur des échelles les photographièrent au téléobjectif, on ne fit rien pour les chasser. Samantha Weber s'attarda un peu dans le hall, menant une conversation laborieuse avec Cecilia tandis qu'Annette et Peggy préparaient du thé et du café. Tanner Holt avait disparu sitôt franchi le seuil de la maison. L'après-midi s'écoula dans cette ambiance grise et froide, à échanger des phrases creuses, puis Cecilia se dressa. Elle voulait s'assurer que Lee n'avait pas souffert de son absence, et Peggy comprit qu'au cours des heures qui venaient de s'écouler elle avait dû déployer des trésors d'énergie pour dissimuler son envie de monter voir son fils. La page était tournée. Dalton avait cessé d'exister jusque dans la mémoire de sa mère adoptive. Samantha prit congé, et la nurse qu'elle avait amenée pour la circonstance lui emboîta le pas.

La nuit tombait. Peggy se frictionna mécaniquement les épaules. Elle aurait donné n'importe quoi pour regagner Londres. L'obscurité emplît la maison, et le grand hall vide lui parut soudain menaçant, elle se replia dans l'aile ouest en se donnant pour excuse de ranger la cuisine. Elle avait besoin de s'occuper les mains. Elle passa une heure à briquer l'office, nettoyant vaisselle et carrelage. Au moins, si on lui demandait de partir demain, laisserait-Elle les lieux en parfait état.

Alors qu'elle traversait le hall à pas feutrés, elle aperçut Cecilia et Annette, près de la cheminée de granit dans laquelle elles s'étaient enfin décidées à allumer un feu de bûches. La femme du romancier tenait Lee sur ses genoux, et l'infirmier agitait un petit hochet sous le nez du bébé. Elles souriaient toutes deux, s'amusant des réactions de l'enfant qui leur expédiait des coups de poings en bavant des bulles de salive.

Peggy se figea dans l'ombre, le souffle court, tandis qu'une peur inexplicable s'emparait d'elle et hérissait la peau de ses bras. Il y avait dans cette scène quelque chose qui l'horrifiait, sans qu'elle puisse déterminer exactement quoi.

Cela tenait sans doute à l'expression des deux femmes. À cette mimique béate plaquée sur leurs traits. Elles souriaient. Elles bêtifiaient au-dessus du bébé comme si rien ne s'était passé.

« Mon Dieu ! pensa Peggy tandis que son estomac se nouait. La mort de Dalton leur a rendu service... Désormais Lee est en sécurité. Plus jamais Nuts ne viendra se pencher sur son berceau pour tenter de l'étouffer avec un oreiller. Elles n'auront plus à trembler la nuit en entendant craquer le parquet... Elles ne vivront plus dans l'angoisse d'une minute d'inattention... Tout est pour le mieux. Les choses sont enfin rentrées dans l'ordre. »

Elle respirait par à-coups, consciente de ce qu'impliquait le théorème qu'elle venait d'énoncer. Mais cette scène de bonheur domestique lui paraissait insupportable. Elle avait beau se répéter que les deux femmes avaient besoin d'oublier le stress des derniers jours en se tournant vers Lee, si beau, si vivant... elle ne pouvait faire taire la petite voix qui murmurait dans sa tête.

Elle s'était adossée au mur lambrissé, les jambes tremblantes, dans cette partie du salon toujours noyée d'obscurité, et son regard demeurait fixé sur le groupe rassemblé devant la cheminée. Dans une espèce d'hallucination due à la tension nerveuse, elle eut l'illusion d'être en train de contempler l'une de ces gravures moralisantes de l'époque victorienne. Au-dessous du dessin figuraient les mots : *Les Assassins impunis*.

Elle céda au vertige, horrifiée par cette pensée qui l'emplissait toute avec la force d'une conviction viscérale.

Plus que jamais elle éprouva la certitude que Dan n'avait pas touché au petit garçon, et qu'il ne l'avait même pas approché. Non, c'était quelqu'un d'autre qui avait assassiné Nuts. Quelqu'un qui habitait cette maison... Un ennemi intérieur. À Hunter Hall personne n'avait d'alibi pour la nuit du crime, Peets

le lui avait dit. Est-ce que Cecilia, lasse de trembler pour Lee, avait décidé de se débarrasser une fois pour toutes de cette menace rôdant autour du berceau ?

... ou bien, quelqu'un l'avait-il fait à sa place ? Pour lui rendre service ?

Quelqu'un qui la connaissait bien, et qui lisait dans ses pensées, quelqu'un qui avait peut-être à cœur de se rendre utile et de payer sa dette ?

Une infirme, par exemple. Une infirme recueillie par la famille et désireuse de prouver sa reconnaissance ?

Peggy porta la main à sa bouche pour étouffer le gémissement qu'elle n'avait pu s'empêcher de pousser. Annette avait dit quelque chose d'étrange le lendemain du meurtre. Une considération déplacée à propos de la mort de Nuts. Qu'était-ce donc ?

Il était raide dingue, oui ! Un futur tueur en série ! De la graine d'éventreur... mais je l'aimais bien quand même. Ce n'est pas vraiment un malheur qu'on l'ait tué... peut-être qu'on a rendu service à la société, comment savoir ? Dans cinq ou six ans il aurait sans doute violé et étranglé une petite fille ?

Oui, c'était cela ou quelque chose d'approchant, mais cette simple phrase ouvrait sur un abîme. L'infirmes, se sentant parente du gamin attardé, ne s'était-elle pas arrogé le droit d'euthanasie ? Annette, cette chère Annette recueillie par Tanner Holt ; cette pauvre Annette vouant un véritable culte à l'écrivain et soucieuse de servir la famille au mieux de ses possibilités...

Peggy ferma les yeux. Elle aurait voulu pouvoir appuyer sur un bouton et annuler les pensées qui bourdonnaient en elle, comme on efface les messages sur un répondeur téléphonique. Elle aurait même voulu que cette idée ne l'effleure jamais... mais voilà, le mal était fait. La bulle avait crevé à la surface de sa conscience.

Annette ? Non, c'était absurde. Annette était infirme. Comment aurait-elle pu mener à bien toute l'opération. Le trou, notamment... Le trou dans lequel on avait retrouvé Nuts, comment aurait-elle pu le creuser depuis son fauteuil roulant ? C'était matériellement impossible... et pourtant Nuts n'avait-il

pas dit quelque chose à propos du capitaine Müller qui l'attendait assis au cœur du labyrinthe ?

Assis. Pas debout dans une position martiale, les mains croisées derrière le dos, comme tout officier qui se respecte, non : assis. On pouvait bien évidemment avancer que l'assassin avait choisi cette position pour ne pas courir le risque d'être aperçu depuis le dernier étage de la maison... mais on pouvait également penser qu'il se tenait ainsi parce qu'il lui était peut-être *impossible* de se tenir autrement ?

« Allons, réfléchis bien... songea Peggy. Qui peut affirmer que le trou a été creusé par l'assassin ? Ce n'est qu'une supposition sans fondement. Un *a priori*. Le capitaine Müller a très bien pu se contenter d'amener une pelle et commander à Nuts de creuser à cet endroit pour dégager l'entrée du souterrain menant en Allemagne. Et si c'était justement là la vraie raison de cette aberrante histoire de passage secret ? Amener l'enfant à creuser sa propre tombe ! Amener l'enfant à accomplir un travail que l'assassin n'était pas *physiquement* en mesure d'effectuer ? »

Cela se tenait. La fosse achevée, il avait suffi d'un coup de pelle pour assommer le gosse. Reboucher le trou n'était pas une besogne impossible à mener depuis un fauteuil, et Annette avait des bras bien musclés, puissants.

« Ne va pas trop vite ! pensa Peggy dont les mains tremblaient. Est-ce que Nuts n'aurait pas reconnu Annette au premier regard ? »

Non, pas forcément, car il y avait la longue cape dont le capitaine Müller était recouvert des épaules jusqu'aux pieds. Une cape sous laquelle on pouvait dissimuler un fauteuil d'infirme. Pour le visage, le casque et le masque à gaz assuraient une protection suffisante. Il avait suffi à Annette de contrefaire sa voix, la pastille du respirateur avait ajouté à la déformation volontaire, rendant son timbre inidentifiable.

Le meurtre accompli, elle avait rebouché le trou et abandonné le labyrinthe en effaçant au moyen d'un balai les traces de roues laissées par le fauteuil. Elle avait toujours pris soin de se déplacer sur le gravier des allées, là où aucune marque définitive ne pouvait s'imprimer.

« Mais ensuite, songea Peg. Comment a-t-elle fait pour cacher la stèle et la panoplie du capitaine Müller sous la caravane de Dan ? »

Il y avait là une impossibilité matérielle flagrante. Elle n'avait pu faire le chemin jusqu'à Bludbury dans son fauteuil roulant, encore moins se glisser sous la roulotte pour creuser une niche...

Avait-elle disposée d'une complicité ? Non, cela ne semblait pas très logique.

« Pourtant tout l'accuse, se dit fébrilement Peggy. L'absence même de la cape dans la panoplie retrouvée. Pourquoi seulement le casque et le masque, alors que tous les dessins de Nuts représentent le capitaine revêtu de sa cape noire ? »

Parce qu'il risquait d'y avoir de l'huile à l'intérieur du vêtement, voilà ! De cette huile qui sert à graisser les roues des fauteuils des paralytiques. Des taches d'huile réparties de façon symétrique et trop révélatrice. Voilà pourquoi la cape ne pouvait pas être livrée à la curiosité de la police !

Mais cela n'expliquait toujours pas comment le casque, la stèle, le masque, avaient abouti sous la caravane de Dan ?

Peggy butait sur cet écueil. Un complice ? Non, c'était peu vraisemblable, Annette n'avait pu qu'agir seule. Elle avait conçu ce plan au fil des semaines, au fur et à mesure que sa haine pour Nuts grandissait. Et elle avait décidé de passer à l'action quand l'enfant avait tenté de noyer son petit frère. Elle l'avait fait pour Cecilia et pour Tanner, pour les débarrasser de ce fardeau qui leur empoisonnait l'existence... Elle l'avait fait par bonté, pour rendre service, en bonne domestique zélée, en chienne fidèle désireuse de payer sa dette... Elle avait tué par reconnaissance.

Peggy s'enfuit du salon et courut chercher refuge dans la cuisine. Elle dut se pencher au-dessus de l'évier pour vomir de la bile, car des spasmes nerveux lui retournaient l'estomac.

« Allons, reprends-toi, lui chuchotait la méchante petite voix. Tu n'as pas fini ton boulot ! Tu dois encore expliquer comment la panoplie du capitaine Müller s'est retrouvée sous la roulotte. »

Par hasard, songea soudainement la jeune femme. Parce que Dan se trouvait là, caché dans le bois, et qu'il a vu Annette

dissimuler le casque et le masque à gaz dans un fourré, ou dans un arbre creux, là, où quelque temps auparavant, elle avait déjà jeté la stèle portant le plan du labyrinthe. Il s'en est emparé, par fétichisme, comme jadis, à Cambridge, il faisait les poubelles de Tanner Holt. C'était cent fois mieux qu'une chaussette ou un vieux ruban de machine à écrire... c'était mystérieux, magique. Il a sauté le mur en emportant son butin, sans savoir que cette panoplie venait d'être utilisée pour un crime. Il l'a enterré sous sa roulotte, par précaution, en attendant... Il a volé la panoplie du capitaine Müller à l'exception de la cape, qu'Annette a dû s'empresser d'aller brûler dans la chaudière, à cause des traces d'huile et de boue. Plus tard, il a revendiqué le meurtre comme une récompense, parce qu'il couronnait sa carrière de fan professionnel, et cette initiative a contenté tout le monde.

Peggy se cramponna à une chaise. Le goût de bile dans sa bouche avivait sa nausée. Elle essaya de vomir, une seconde fois, mais son estomac était vide, et les spasmes la plièrent en deux.

Son cerveau continuait à tourner à toute allure, examinant l'hypothèse en tous sens. Annette avait volé la stèle... Annette avait assassiné Nuts...

Avait-elle également provoqué la venue de Dan au moyen d'une lettre anonyme ? S'était-elle contentée d'utiliser cet assistant involontaire en le découvrant dans le parc ?

« Elle a pu faire sa connaissance à Cambridge, pensa Peggy. Le repérer au milieu de la foule des autres fans. Elle a pu le choisir en fonction de sa naïveté et de son zèle, de sa disponibilité également : la caravane, l'absence d'attaches sociales... Dès lors il était facile de lui faire connaître le changement d'adresse de la famille Holt. Elle a pu imaginer de l'utiliser comme coupable, parce qu'elle savait qu'aux yeux de la police il offrirait d'emblée une image des plus suspectes. »

Tout se tenait. Les pièces du puzzle s'emboîtaient à merveille. Annette avait eu la possibilité de commettre ce meurtre sans sortir de son fauteuil, et pour une raison louable, presque par charité.

Peggy se sentait épuisée. Une sueur glacée piquetait son front. Pour se réconforter, elle se força à manger quelques gâteaux secs et se fit une tasse de thé.

« *Tu sais*, lui murmura la voix intérieure. Tu sais, mais tu ne peux rien prouver... »

21

Maintenant elle n'osait plus retourner dans le salon. Elle avait peur que l'expression de son visage la trahisse. Comment pourrait-elle, désormais, adresser la parole à Annette sans que sa voix ne se mette à sonner faux ?

Une force mystérieuse la poussa pourtant à s'avancer jusqu'au seuil de la grande pièce. Une fascination contre laquelle elle ne pouvait rien. Elle resta là, dans l'obscurité, silencieuse, épiant les deux femmes qui chatouillaient le bébé.

Jusqu'à quel point Cecilia ignorait-Elle la culpabilité de l'infirme ? Ne soupçonnait-elle pas la vérité, un peu, rien qu'un peu ?

Avait-elle laissé faire ? Oui, c'était cela le plus terrible : avait-elle eu, à un moment ou un autre, fugitivement conscience de la machination qui se préparait dans l'ombre ? Avait-elle choisi alors de garder les yeux fermés... de laisser faire, Parce qu'en définitive Annette allait au-devant de ses vœux les plus secrets ?

À présent elles allaient se partager le bébé. Annette avait gagné son adoption, plus jamais on ne pourrait la mettre à la porte, la renvoyer d'où elle venait. Elle était devenue l'ange gardien de la famille Holt, elle avait tué pour protéger Lee, elle avait éliminé la mauvaise graine. Elle était intouchable.

Peggy s'enfuit jusqu'aux confins de l'aile ouest, là où elle n'entendrait plus les rires complices des deux femmes et les gloussements du bébé. Elle se jeta sur son lit et pleura jusqu'à ce que l'épuisement la gagne et qu'elle finisse par sombrer dans le sommeil.

Elle émergea de l'anéantissement une heure plus tard. Il faisait sombre et le parc se remplissait de brouillard. Elle espéra que le mauvais temps chasserait les journalistes. Demain, la mort de Nuts n'intéresserait plus personne puisque le coupable avait avoué son crime.

Elle alla se passer de l'eau froide sur le visage. Ses traits étaient boursouflés et elle se trouva laide. Elle n'arrivait plus à réfléchir, son cerveau était comme exsangue.

Un bruit de pas dans le couloir la fit sursauter. Immédiatement en alerte, elle se retourna, les mains à demi levées, prête à se défendre. C'était Peets, toujours affublé de son ulster jaune, il amenait des papiers à signer. Un complément d'enquête, des points de détail à élucider. Il parut surpris de la découvrir aussi défaite. Ils s'installèrent dans la chambre. Elle remarqua que l'inspecteur, gêné, n'avait osé s'asseoir sur le lit. Il commença à lui faire préciser des heures, des dates, une nomenclature fastidieuse de ses faits et gestes des derniers jours. Elle comprit très vite qu'il essayait en fait de déterminer la nature exacte de ses liens avec Dan. « Quelle bêtise ! pensa-t-elle tristement. Il est si vieux jeu qu'il ne peut pas admettre qu'une fille puisse coucher avec un garçon seulement dix minutes après l'avoir rencontré ! »

Et tout à coup, parce qu'elle était fatiguée et qu'elle en avait assez, elle décida de lui exposer sa théorie sur Annette. Elle lui dit tout, n'omettant aucun détail. Il la laissa parler sans faire le moindre commentaire, les traits de son long visage cireux aussi immobiles que ceux d'une statue. Peggy se rendit compte qu'elle parlait trop vite, mais elle ne pouvait s'en empêcher, il fallait que cela sorte ! Qu'elle se débarrasse de ce secret empoisonné...

— Belle combine, dit simplement Peets lorsqu'elle s'interrompit, à bout de souffle. Une sacrée mécanique, en vérité...

— Vous ne me croyez pas ? siffla la jeune femme immédiatement sur la défensive.

— Je dirai simplement que c'est à peu près aussi crédible qu'un roman d'Agatha Christie... C'est très bien sur le papier mais on ne tue pas de cette manière dans la vie de tous les jours. Les machinations géniales n'existent que dans les romans policiers. Dans la réalité les assassins sont généralement des fous, des sanguins ou des imbéciles. C'est à dire des gens qui n'ont pas assez de cervelle ou de clairvoyance pour programmer un truc aussi compliqué. Les statistiques montrent qu'on les arrête la plupart du temps dans les quarante-huit heures qui

suivent le meurtre. Dans toute l'histoire du Crime, aucun d'eux n'a jamais été capable d'échafauder une combinaison comme celle que vous venez de m'exposer. Je ne suis pas complètement idiot, je sais très bien pourquoi vous faites cela : pour essayer de blanchir Dan Carmichael. Je préfère vous le dire tout de suite : ça ne marchera pas avec moi. Je tiens mon coupable et je n'en changerai pas.

— Dan est innocent.

— Laissez tomber, soupira Peets en rassemblant ses papiers. Il est joli garçon mais il a une case en moins. D'ailleurs il ne tient pas à ce que vous le sauviez. Il est heureux comme ça. Vous savez qu'il a collé toutes les coupures de presse qui parlent de lui sur les murs de sa cellule ? Une seule chose fait son désespoir : que personne n'ait pu enregistrer sur cassette vidéo les journaux télévisés qui lui étaient consacrés. Vous ne l'avez pas fait, par hasard ? Voilà ce qui lui apporterait un vrai réconfort.

— Mais enfin, protesta Peggy, c'est un malade. Vous ne voyez pas qu'il ferait n'importe quoi pour devenir célèbre ?

— Si. Et c'est exactement ce qu'il a fait. Il a tué le gosse d'une célébrité.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est un mythomane. Il s'accuserait de n'importe quoi pourvu que sa photo paraisse dans les journaux. Enfin ! Vous devez avoir l'habitude de ce genre de dingue !

Peets se redressa pour prendre congé.

— Demandez-lui comment il a obtenu l'adresse secrète des Holt ! lança Peggy dans une ultime tentative pour retenir l'attention du détective.

Peets se figea, et elle sentit qu'elle avait touché un point sensible.

— C'est déjà fait, fit-il. Il ne veut pas répondre. Il prétend vouloir protéger ses sources d'informations. Nous enquêtons chez Samantha Weber, l'éditeur.

— La fuite ne vient pas de là-bas. C'est Annette qui l'a contacté à Cambridge, dès qu'elle a su où la famille allait s'installer. Elle a étudié le dossier laissé par l'agence, les photos du parc et du labyrinthe. L'idée du meurtre a aussitôt germé

dans son esprit. Elle a retiré du dossier la copie du tracé et l'a détruite. Sa première précaution, en arrivant à Hunter Hall, a été de faire disparaître la stèle. Elle avait tout préparé dans sa tête. Elle savait déjà très exactement comment elle allait procéder. Elle a inventé le personnage du capitaine Müller parce qu'elle savait que Nuts était tout prêt à gober une telle fantaisie, elle l'a fabriqué de bric et de broc, avec des objets récupérés ici et là : un casque, un vieux masque à gaz... Bon sang, vous savez aussi bien que moi que ces saloperies abondent dans n'importe quel marché aux puces ! Elle a choisi Dan, parce qu'il avait le profil idéal... Elle lui a fait passer l'adresse, en secret, anonymement sans doute. Elle était certaine qu'il suivrait la famille dans ses pérégrinations.

— Vous m'avez déjà dit tout ça, coupa Peets. C'est rocambolesque.

— Pas du tout, c'est simplement un crime parfait... parfait parce que le vrai mobile n'est pas apparent, et parce qu'on vous a fourni un faux coupable.

— Il y a tout de même un os dans votre théorie, lança le policier en faisant un pas vers la porte. Vous choisissez l'interprétation qui vous arrange, mais on peut très bien en imaginer d'autres. Par exemple, que le capitaine Müller s'asseyait tout simplement pour se mettre à la portée du gosse... Pour susciter un climat de complicité.

— Merde ! gronda Peggy, indignée par tant de mauvaise foi. C'est vous qui faites un tri arbitraire dans les données du problème. Nuts lui-même m'a affirmé à plusieurs reprises que le capitaine l'attendait assis au cœur du labyrinthe !

— Okay, *assis par précaution*, pour ne pas courir le risque d'être aperçu depuis le dernier étage de la maison, ce qui prouve au passage qu'il s'agit de quelqu'un qui n'est jamais entré dans la maison, car sinon il aurait su qu'on ne peut rien distinguer de ce qui se passe dans le labyrinthe, même du dernier étage. Or Dan n'est jamais entré dans la bicoque !

— Vous interprétez abusivement ! protesta Peggy. Müller était assis parce qu'il ne pouvait pas physiquement adopter une autre position.

— Je ne vais pas perdre mon temps à discuter avec vous, s'impacienta Peets. Et n'allez pas raconter cette histoire à la presse ou vous aurez l'air encore plus idiote que vous ne l'avez déjà.

— Dan est innocent, on s'est servi de lui.

— Et vous, vous êtes une excitée prête à toutes les affabulations pour sauver son amant. Mince, il vous baisait si bien que ça ?

Il tourna les talons sur cette dernière perfidie, et Peggy ne fit rien pour le retenir.

Peggy vécut jusqu'au soir dans un état de nerfs déplorable. Les images du meurtre ne cessaient de défiler dans son esprit, s'affinant d'heure en heure. Cette reconstitution mentale prenait un côté obsessionnel qui l'effrayait. Elle ne pouvait plus penser qu'à cela. Uniquement à cela. Elle était maintenant certaine d'avoir fait toute la lumière sur les circonstances du crime. Les cartes étaient là, étalées devant elle ; quelques zones d'ombre subsistaient, mais de peu d'importance. Elles représentaient la part de hasard, de chance et de risque accepté avec laquelle il faut compter dans ce type d'opération. La machination ourdie par Annette était géniale. En prenant soin de fournir un coupable à la police, l'infirmière avait automatiquement désamorcé toute curiosité intempestive. Il était maintenant évident que Gurner Peets ne fouillerait pas plus avant ; pour lui l'enquête était bouclée, il n'y avait pas lieu de se mettre martel en tête.

Peggy ouvrit le robinet de l'évier pour se passer de l'eau fraîche sur le front et les joues, elle avait l'impression d'avoir la fièvre. Les images du meurtre la poursuivaient, effroyablement précises... Elle voyait Annette s'avancer vers le labyrinthe, un baluchon sur les genoux. Tout était dissimulé sous la cape roulée en boule : la pelle pliante, le balai à l'aide duquel elle effacerait ses traces, un exemplaire du *Bombardier de l'enfer* et un rouleau de sparadrap. En quittant la maison, elle s'était assurée de la présence de Dan, embusqué dans la forêt. Le jeune homme se croyait malin mais il n'était pas très doué pour se dissimuler ; chaque fois qu'il trompait l'attente il ne pouvait résister au besoin de griller une cigarette, ou de manger des bonbons. La flamme du briquet était aisément repérable pour un observateur averti, quant au bruit des emballages froissés, on l'entendait de fort loin. Annette, elle, prenait toujours soin de se déplacer dans les zones d'obscurité compacte : le long des

murs ou des bosquets, de manière à ne pas courir le risque de figurer sur un éventuel cliché. De cette manière, si Dan tentait de capturer son image, il en serait pour ses frais. Elle savait qu'il ne disposait pas d'un matériel très perfectionné et qu'il utilisait une simple pellicule du commerce, de sensibilité médiocre. Pour diminuer encore les risques, elle s'était habillée de noir et avait enfilé une cagoule. De plus, elle avait pour principe de ne fixer rendez-vous à Nuts que les nuits sans lune, celles-là même où la visibilité était extrêmement réduite et surtout, *surtout*, d'arriver toujours avant lui, de manière à ce qu'il ne l'aperçoive jamais en mouvement. En effet, le gosse avait beau être crédule, il aurait tout de même trouvé étrange de la voir s'avancer de la « démarche » peu naturelle que lui conférait le fauteuil roulant, glissant pour ainsi dire au-dessus du sol... C'est pour cette raison qu'elle arrivait chaque fois la première et s'installait au cœur du labyrinthe. La silhouette courtaude qu'elle offrait alors lui donnait l'aspect d'un homme assis en tailleur, dans une posture typiquement indienne. « Pow-wow » avait dit Nuts... C'était sans doute elle qui avait suggéré cette explication, imposant la même attitude à l'enfant pour éviter qu'il ne se pose des questions. La rencontre achevée, elle renvoyait Nuts en premier, toujours pour éviter qu'il ne la voie en mouvement.

Cette nuit-là, elle s'était engagée dans le labyrinthe à la lueur d'une lampe de poche. Elle en avait appris le tracé par cœur, jusqu'à devenir capable de le dessiner les yeux fermés. Quelques secondes avant d'atteindre le centre du dédale de verdure, elle avait éteint la torche, pour se donner le temps d'enfiler son déguisement grotesque.

Qu'avait-elle dit à Nuts ?

« Ce soir est un grand soir, mon petit. Nous partons pour l'Allemagne. L'entrée du souterrain est là, sous tes pieds, tu vas devoir creuser pour la dégager car personne ne l'a plus empruntée depuis la fin de la guerre... C'est un grand honneur pour toi. »

Elle avait jeté la pelle au gamin qui s'était aussitôt mis au travail. Nuts était vigoureux, plein d'entrain. Il ne lui avait probablement pas fallu plus de vingt minutes pour creuser sa propre tombe. Le reste avait été facile. Ensuite, la chose faite,

Annette était sortie, le baluchon sur les genoux, et elle était allée dissimuler le casque, le masque à gaz, et la stèle sous un buisson. Pendant tout ce temps elle avait senti le regard de Dan sur elle, brûlant de curiosité. Il pouvait la voir mais pas la photographe. Elle ne risquait pas grand-chose ; s'il tentait le coup, il n'obtiendrait que des clichés noirs peuplés de formes vagues. Elle avait fait cliqueter ses accessoires pour éveiller l'intérêt du jeune homme. Elle savait qu'il ne résisterait pas au besoin de s'emparer de ces objets étranges, elle avait longuement étudié son comportement, là-bas, à Cambridge. Il y avait du kleptomane en lui, et l'appât qu'elle lui jetait était trop tentant.

Elle était rentrée au moment même où l'orage éclatait. Elle avait toujours été assez habile pour ne se déplacer que sur les gravillons, là où les roues du fauteuil ne laissaient pas de traces ineffaçables. Ensuite elle avait gagné le local où ronronnait la chaudière, au rez-de-chaussée, et brûlé la cape qui constituait un élément accusateur. Pour finir, elle s'était glissée dans son lit au premier coup de tonnerre, attendant la suite des événements.

Peggy tressaillit en entendant le crissement d'une voiture remontant l'allée. Elle écarta le rideau de la cuisine, craignant une intrusion des journalistes, mais ce n'était que la Range Rover de George Quarantine. D'ailleurs la presse commençait à battre en retraite, appelée ailleurs par une actualité plus juteuse, attentats ou prises d'otages.

La jeune femme éprouva un grand plaisir à la venue de Quarantine, mais elle ne quitta pas l'office, peu désireuse d'avoir à s'approcher d'Annette et de Cecilia. Il s'écoula une bonne demi-heure avant que George ne pénètre dans la cuisine. Quand il entra, il avait l'air triste et fatigué.

— Je suis désolé de ne pas avoir pu venir plus tôt, dit-il avec un geste gauche en direction de la jeune femme. Samantha m'avait abandonné en France, pour cette histoire de biographie... j'ai dû mener les négociations à sa place.

Sans réfléchir, Peggy se jeta contre la poitrine du gros homme et fondit en sanglots. Elle s'en voulait de se donner ainsi en spectacle, mais elle était à bout de nerfs. Quarantine referma

les bras sur elle, sans insister, dans une étreinte toute fraternelle.

— J'imagine que ça a dû être très dur pour vous, murmura-t-il. Je n'ai pas arrêté de penser à vous, là-bas, dans la villa de cet imbécile d'acteur. J'aurais donné n'importe quoi pour revenir, mais Samantha a été intraitable. J'ai dû commencer les enregistrements sans attendre...

Peggy se dégagea et alla déchirer un morceau d'essuie-tout au distributeur pour se moucher et s'essuyer les yeux.

— Ce n'est pas grave, murmura-t-elle. Avez-vous eu beau temps, au moins ?

— Je ne sais pas, ce vieux bonhomme vit les rideaux tirés, à cinquante mètres d'une plage privée sur laquelle il ne met jamais les pieds.

— C'est quelqu'un de très connu ?

— Non, un acteur de troisième ordre, cependant il a eu la chance d'épouser la fille d'un producteur. Sa vie personnelle n'a pas grand intérêt mais il a côtoyé toutes les grandes stars de l'écran. Il possède un stock de milliers d'anecdotes, drôles, salaces, méchantes. Les gens adorent les ragots, c'est pour cette raison que Samantha tient à ce bouquin.

— George, souffla soudain Peggy. Pouvons-nous sortir d'ici ? Aller nous promener quelque part ? J'étouffe dans cette maison... et puis il faut que je vous parle.

— Bien sûr, fit Quarantine avec empressement. J'aurais dû y penser tout de suite. Venez.

— Pas à Bludbury...

— Non, nous irons à Chestford, c'est très joli.

Ils quittèrent la maison comme des voleurs. Lorsque la Rover franchit la grille, les quelques photographes encore en place mitraillèrent paresseusement le véhicule, mais on sentait bien que seul un cliché représentant Tanner Holt effondré aurait fait leur bonheur. D'ailleurs il n'y avait plus grand monde. Les camions de la télévision avaient disparu, seuls s'entêtaient quelques paparazzi maussades, sans doute des free-lance venus là dans l'espoir de décrocher une photo vendable.

Peggy regardait défiler la campagne sans la voir. George déployait de grands efforts pour meubler le silence. Il parlait de

la France, de la Côte d'Azur, des fonctionnaires français peu aimables et paresseux, des autochtones agressifs et vantards.

— La nuit du... dit-il d'une voix sourde, enfin la nuit où Nuts a été tué... Ce policier désagréable, Peets, nous a appelés là-bas. Le jour se levait. Il y avait à peine deux heures que nous dormions. Notre hôte nous avait tenus éveillés jusqu'à trois heures du matin... Il avait fallu rire à chacune de ses anecdotes, s'extasier sur son humour. J'en avais la migraine. Tout d'abord je n'ai pas compris grand-chose. Il interrogeait Samantha à propos du dossier de l'agence, du labyrinthe... de la carte perdue. Puis il a fallu lui passer le maître de maison, pour qu'il confirme que nous étions bien avec lui à l'heure du... du crime. Bon sang ! C'était horriblement gênant. Nous avions l'air de deux magouilleurs à la conscience pas très propre. Samantha est entrée dans une colère abominable. Je suppose que Peets voulait savoir si notre alibi se tenait ? Mais quelle raison aurions-nous eu de tuer Dalton ? Merde, je n'ai pas dû adresser plus de trois ou quatre fois la parole à ce gosse... pour dire la vérité, il me terrifiait.

— Vous saviez que c'était un enfant adopté ? demanda Peggy que ces jérémiades agaçaient.

— Oui, je suis l'assistant de Samantha, elle ne peut pas tout me cacher... Mais c'était une information classifiée, il ne fallait jamais y faire la moindre allusion. Le gosse ne devait pas l'apprendre, sans doute parce que cela aurait encore décuplé sa jalousie vis-à-vis de Lee...

— Comment Samantha a-t-elle réagi à la mort de Dalton ?

Quarantine s'agita sur son siège et tripota son volant.

— Ça ne l'a pas vraiment attristée. Comme beaucoup de gens elle pensait que le gamin était irrécupérable, qu'il constituait un véritable danger pour le bébé. Elle m'a souvent répété que Cecilia regrettait amèrement d'avoir adopté cet enfant.

— Vous confirmez ce que j'ai cru moi-même constater, dit la jeune femme. À savoir que la mort de Nuts arrange tout le monde en définitive.

— Il ne faut pas dire des choses pareilles, protesta Quarantine avec une gêne manifeste.

— Ne soyez pas hypocrite, grogna Peggy. Vous n'êtes pas loin de penser la même chose. Avouez-le !

— Je reconnais que cette histoire est atroce, mais qu'elle nous apporte, quelque part, une sorte de soulagement qui nous fait tous honte. Un peu comme lorsque quelqu'un meurt après une longue période de déchéance physique... Voyez-vous, c'est assez pénible à dire crûment : mais je crois que Dalton aurait encore essayé de tuer son frère... Cecilia vivait dans un état de tension permanente. Elle savait qu'il allait recommencer. Elle savait que c'était inévitable.

— Elle aurait pu placer Dalton dans un centre spécialisé.

— Ça n'aurait pas changé grand-chose. Il se serait échappé pour revenir à Hunter Hall. Il aurait surgi par surprise, une fois la méfiance de Cecilia endormie.

— Il faudra que vous alliez raconter tout ça au procès de Dan Carmichael, dit méchamment Peggy. Cela pourrait lui valoir les circonstances atténuantes.

George rougit et ne dit plus rien jusqu'à Chestford.

Ils s'arrêtèrent dans une auberge pour prendre un thé et des sandwiches. La nuit d'hiver s'installait déjà, rendant la campagne oppressante. Peggy regretta un instant d'avoir émis l'idée de cette escapade. Elle en avait assez de la lande et de la brume, elle aurait voulu retrouver les lumières de Londres, le brouhaha du métro. Elle avait besoin de parler, de partager sa fièvre. Comme elle l'avait fait avec Peets, elle décida de tout dire à Quarantine.

— George, fit-elle en guise de préambule. Je vais vous exposer une théorie qui me trotte par la tête. Elle vous paraîtra sans doute fumeuse, mais je voudrais que vous m'écoutez sans m'interrompre... d'accord ?

— D'accord, dit le gros homme en fronçant les sourcils, mais vous m'inquiétez.

Elle lui dit tout, dans un murmure, s'interrompant dès qu'une serveuse s'approchait de la table. Quand elle eut terminé, elle planta son regard dans celui de son compagnon.

— Alors ? interrogea-t-elle.

— C'est troublant et effrayant, balbutia Quarantine. Ça me fait même affreusement peur parce que c'est... crédible. *Totalement crédible*. Et d'une simplicité extrême. Il suffisait que ça soit méticuleusement préparé, c'est tout. Mais vous n'avez aucune preuve.

— Et vous pensez que je n'en aurai jamais ? C'est un peu ce que je me dis également. Le plus horrible, c'est que Cecilia est peut-être parvenue aux mêmes conclusions que moi, mais qu'elle ne dira jamais rien. Il y a désormais un pacte tacite entre ces deux femmes, un secret tabou. Annette a acheté son entrée dans la famille Holt, elle a payé le prix de son adoption. Cecilia va veiller sur elle, comme si c'était sa fille ou sa sœur, et plus jamais on ne prononcera le nom de Dalton.

George grimaça. Ses gros doigts jouaient nerveusement avec sa cuiller. Peggy le sentait à la torture. Elle était prête à parier qu'il regrettait d'être venu la voir.

— George, insista-t-elle en posant la main sur sa grosse patte. Elles ont commis le crime parfait et un innocent va payer à leur place.

— Je sais, grogna Quarantine. Mais comment coincer Annette ? Elle ne se trahira pas.

— Il faudrait que j'en sache plus sur elle Comment est-elle arrivée chez les Holt, dans quelles circonstances, quel est son passé ? Son profil psychologique... Enfin, réfléchissez, on ne tue pas froidement un enfant sans avoir derrière soi un certain héritage de violence. Si je pouvais étayer mon hypothèse je parviendrais peut-être à éveiller l'attention de Peets. L'amener à revoir sa position...

— Il faudrait... chuchota George. Il faudrait remonter à la source. Aller voir à la clinique où elle a rencontré Tanner. Maintenant que vous m'y faites penser, je réalise que j'ai toujours trouvé bizarre qu'une fille comme elle ait pu se faire soigner dans ce type d'établissement.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— C'était une clinique privée, très chère. Uniquement fréquentée par les gens d'un certain milieu. Annette y faisait tache. Je ne voudrais pas avoir l'air snob, mais enfin c'est une fille du peuple ! Son accent cockney est épouvantable... la

plupart du temps elle s'efforce de le cacher, mais il ressurgit dès qu'elle s'énerve. Qu'est-ce qu'elle faisait là ? Où avait-elle trouvé l'argent pour payer les soins ? Bon sang, on l'imagine davantage dans un hôpital ou un dispensaire.

— Comment s'appelle cette clinique ?

— Lawn Cottage, c'est à Novington, un très joli coin. On avait caché Tanner là-bas pour que les journalistes ne lui tombent pas dessus. Il était enregistré sous un faux nom. Ethan Mc Clure. C'est Samantha qui a monté cette supercherie. Seul le médecin-chef connaissait la véritable identité de Tanner.

— C'est là-bas qu'il a rencontré Annette ?

— Oui. D'un seul coup elle a surgi de nulle part. Quand j'allais rendre visite à Tanner, je la trouvais là, près de son lit. Elle le suivait partout dans son fauteuil roulant. Je n'en sais pas plus. Je n'ai pas posé de questions, je ne suis qu'un employé de la maison d'édition. Nègre et garçon de courses. Je sais me tenir à ma place.

— Pourrions-nous aller là-bas, obtenir des informations ?

George parut réfléchir.

— Ce n'est pas impossible, fit-il. Je m'entendais plutôt bien avec une infirmière, la vieille Martha Snipe. Elle disait que je lui rappelais son fils. Si elle est toujours là-bas, elle pourra peut-être nous tuyauter. Mais il faudra être très prudents, si Samantha Weber apprend que nous fouinons autour de Tanner, elle nous arrachera les yeux.

— Alors vous êtes prêt à m'aider ? Vous ne pensez pas que je suis folle ?

— Non, répondit George. Je vous aime beaucoup Peggy. Et je dois avouer que la famille Holt m'a toujours fait l'effet d'un foutu nœud de vipères. J'ai peur de ce qui sortira de tout ça... très peur, mais je vais le faire pour vous. Pas pour Nuts ou pour Dan Carmichael, non, uniquement pour vous...

23

George vint la chercher le lendemain, tôt dans la matinée. Peggy avait passé la nuit sur l'un des chippendales du hall, roulée dans une couverture. Ni Cecilia ni Annette ne lui avaient fait la moindre réflexion. En fait, les deux femmes semblaient à peine s'apercevoir de sa présence. On n'osait pas encore la prier de partir, mais cela viendrait tôt ou tard, dès qu'un peu de temps aurait passé. Il était nécessaire qu'elle s'en aille, qu'elle disparaisse, afin que l'épisode Dalton soit clos à jamais. On demanderait probablement à Samantha Weber de lui verser une petite allocation et de lui trouver une chambre meublée, quelque part à Londres, loin de Bludbury. C'était logique, il n'y avait aucune raison pour qu'elle s'attarde plus longtemps. En attendant on ne voyait pas d'inconvénient à ce que le bon gros George la sorte un peu. Cecilia était sûrement un peu lasse de cette grande fille hallucinée qui, depuis la mort de Dalton, errait dans la maison et s'embusquait au détour des couloirs pour espionner les gens. Toutefois, on ne la renverrait pas brutalement... ce n'aurait pas été prudent. On achèterait plutôt sa discrétion au moyen d'une maigre pension, en lui faisant sentir que cette manne pourrait lui être confisquée à tout instant si elle ne restait pas sagement à sa place. D'ailleurs, il était normal et juste qu'elle soit rétribuée, n'avait-elle pas après tout aidé d'une certaine manière à l'assassinat de Nuts ? Sa liaison avec Dan Carmichael avait facilité bien des choses et rendu plus crédible encore le personnage du fan psychopathe... Il était donc légitime qu'elle tire profit, elle aussi, de la disparition du petit garçon, et que son acceptation tacite renforce la solidité du pacte muet liant les femmes de la maison.

C'est ainsi que Peggy voyait les choses. Elle ne savait qu'elle devait se dépêcher de trouver une preuve avant d'être victime de la lassitude et de l'angoisse des lendemains. Tant qu'elle n'avait ni froid ni faim, elle serait prête à se battre ; il en irait peut-être

différemment lorsqu'elle saurait que son hébergement et sa nourriture dépendaient de sa capacité à garder la bouche close et à cultiver une amnésie partielle. La pauvreté vous rend beaucoup plus souple sur la question des grands principes, surtout quand on est seule, dans Londres, en plein hiver, sans travail ni famille.

Oui, elle devait faire vite, tant que son estomac n'altérerait en rien son sens de la justice. Car qui était Dan après tout ? Un imbécile qui avait cru profiter d'elle pour compléter ses collections. Quant à Dalton, elle n'avait vécu avec lui que quelques semaines, et elle aurait, comme les autres, sans aucun doute fini par le haïr, surtout s'il avait profité de sa présence pour tenter une fois de plus de supprimer son petit frère. La situation était confuse, difficile à apprécier pour un observateur extérieur. Quand Peggy prenait la peine d'y réfléchir, force lui était d'avouer qu'elle comprenait Annette... et son aversion pour l'infirme diminuait. Mais là se tenait justement le danger : comprendre et excuser. Comprendre... et devenir complice.

Elle en avait assez de retourner le problème en tous sens. Elle avait l'impression que sa tête allait exploser. Quand la Rover de Quarantine se gara devant le perron, elle s'échappa de la maison en courant.

George était nerveux et tendu. Il savait qu'il se déplaçait en terrain miné. À la moindre indiscretion, il perdrait son job. L'atmosphère à l'intérieur du véhicule était lourde.

— J'ai eu Mme Snipe au téléphone, annonça-t-il. Elle se souvenait de moi. J'ai menti. Il fallait un prétexte pour justifier les questions que nous allons lui poser. J'ai raconté que j'étais le biographe officiel de Tanner Holt et que j'écrivais un livre sur lui. Un livre qui dirait enfin toute la vérité.

— Je croyais que Tanner avait été là-bas incognito ?

— Martha Snipe regarde la télévision comme tout le monde. Elle a parfaitement fait le rapprochement entre son ancien malade et le type qu'on nous montre aux actualités depuis quelques jours.

— Elle a de la mémoire !

— J'ai cru comprendre que le séjour de Tanner n'avait pas été de tout repos pour le corps médical...

Peggy sentait croître sa nervosité au fur et à mesure que défilaient les kilomètres. George lui-même ne se donnait plus aucun mal pour meubler le silence.

Ils arrivèrent à Lawn Cottage à l'heure du repas. Martha Snipe faisait partie de l'équipe qui s'en allait déjeuner. Elle avait donné rendez-vous à George à l'entrée de la clinique, aussi Peggy ne vit-elle de l'établissement qu'un grand bâtiment blanc, de style Tudor, entouré de vastes pelouses et d'arbres à feuillage persistant.

L'infirmière surprit son regard.

— On évite au maximum la chute des feuilles, dit-elle d'une voix goudronnée par la fumée des cigarettes. Ça évoque trop pour les malades la fin de la vie, l'hiver de l'existence. Tous les arbres plantés à Lawn Cottage sont des arbres résolument optimistes, ma chérie.

Elle était grande et maigre, la gorge sillonnée de tendons. Ses doigts et ses dents étaient jaunis par le tabac et ses cheveux gris, amidonnés par la laque, évoquaient un casque de plastique. Elle ressemblait exactement à ce qu'elle était : une infirmière-major au bord de la retraite, pète-sec, vieille luronne assagie par les ans, et capable de tenir tête à n'importe quel médecin-chef en mal d'autorité. Elle couvrait George d'un regard attendri, comme si, à travers lui, elle voyait quelqu'un d'autre.

Ils allèrent dans une auberge, commandèrent des sandwiches et de la bière. Comme ils disposaient de peu de temps, George récita son préambule.

— Je ne prends pas de notes et je n'enregistre rien, précisa-t-il, pour mettre Martha Snipe en confiance. Ce n'est qu'une conversation préparatoire, juste histoire de voir si ça vaut le coup pour moi de consacrer un chapitre à cette convalescence.

— Mince ! explosa aussitôt l'infirmière, si ça vaut le coup ? Bon sang ! Il a failli nous rendre toutes dingues. On l'a amené pour un traumatisme crânien et une fracture du bassin. Il était salement amoché. Et comme cela se produit souvent dans ces cas-là, il est passé par une phase de délire assez longue. De la moelle s'était échappée de ses os brisés pour remonter au cerveau. Ça obture les vaisseaux, l'encéphale est mal irrigué et ça génère des tendances à la paranoïa, aux hallucinations.

Comme c'est un grand bonhomme, nous devions parfois nous mettre à trois pour l'immobiliser. Il hurlait, nous flanquait des coups de poings. Un jour il m'a cueillie à la mâchoire et je suis allée au tapis, recta !

Elle s'interrompit pour boire la moitié de son bock et allumer une autre cigarette. De la cendre tomba dans la mousse de sa bière mais elle n'y prit pas garde.

— On a eu des moments très durs, reprit-elle. Il avait perdu les pédales. Je me rappelle qu'il prétendait que son oreiller mangeait ses souvenirs... Oui, c'est vrai. Il racontait que l'oreiller était une sorte de buvard qui lui retirait les souvenirs de la tête. Il essayait de le déchirer avec les dents pour récupérer les morceaux de mémoire qui s'y trouvaient. Une fois on l'a retrouvé à moitié étouffé, des plumes plein la bouche.

— Il était devenu amnésique ? s'enquit Peggy.

— Pas amnésique, non, plutôt confus. Il mélangeait les lieux, les noms, les personnes. Il me confondait avec certaines de mes collègues, ou bien me prenait pour le fantôme de sa mère. Il était terriblement agité, on a dû l'isoler parce qu'il effrayait les autres malades. Il racontait des choses épouvantables, des histoires de cadavres, de meurtres, de bombardements. Sûrement des trucs qui sortaient de ses foutus bouquins, mais à l'époque on ne savait pas qu'il était écrivain.

— Vous souvenez-vous d'une jeune infirme ? demanda George. Ann-Margret Olcroft. Il est possible qu'elle se faisait déjà appeler Annette.

Martha Snipe fit la grimace et écrasa sa cigarette dans le cendrier, comme si elle voulait se donner le temps de réfléchir.

— Merde, grogna-t-elle. Je ne sais pas si je dois parler de ça. Vous n'êtes pas au courant ?

— Au courant de quoi ? insista Peggy.

Martha s'agita, sortit une nouvelle cigarette, la tapota sur son briquet.

— Mince, dit-elle. Je suis trop bavarde, vous en profitez... George sait bien qu'une fois que je suis lancée je ne sais plus m'arrêter, ce n'est pas loyal. Vous n'enregistrez pas, c'est sûr ? Ce n'est pas un secret d'état, mais ça me gêne de tout déballer.

Elle but une gorgée avant de dire, d'une voix sourde.

— Je croyais que vous le saviez. Annette, c'est Tanner Holt qui l'a écrasée avec sa voiture. On les a amenés à Lawn Cottage en même temps. Tous les frais ont été réglés par la femme aux cheveux blonds qui remontait les couloirs en faisant claquer ses talons aiguilles sur le dallage.

— Samantha Weber ?

— Peut-être. Une salope sûre d'elle, toujours une mallette de cuir à la main. Elle a tout payé pour la fille.

— Vous êtes certaine de ne pas confondre ? murmura Peggy.

— Bien sûr que non. Votre Tanner Holt était ivre mort au volant. Il a renversé cette fille qui faisait du stop au bord de la route avant d'aller emboutir un platane. Elle était bien abîmée, les lombaires écrasées. Il était évident qu'elle ne marcherait jamais plus. On a cru que ça allait être la grosse histoire, le scandale, et puis, bizarrement, tout s'est aplani comme par enchantement. Jamais la fille Olcroft n'a fait la moindre menace, jamais elle n'a insulté Tanner. Elle a pris les choses très calmement, sans crise de larmes, comme si ça la concernait à peine...et assez bizarrement, elle s'est mise à copiner avec le bonhomme qui lui avait roulé dessus. Ça nous a coupé la chique. Elle a commencé à lui rendre visite, à passer de longs moments à son chevet. Elle lui donnait à boire, lui passait une compresse sur la figure. Elle s'occupait de lui comme d'un gros bébé. Elle lui tenait la main. C'était un peu agaçant.

— Et lui, comment se comportait-il vis-à-vis d'elle ? interrogea Peggy.

— Ma pauvre chérie, il était presque toujours dans le cirage. Quand il avait ses crises, il hurlait après un enfant... comme un père en colère. Il disait : « sale gosse, sale bon à rien... tu as tué ta mère en venant au monde. On devrait te faire payer pour ça. Sale criminel. Assassin. Tu mérites le peloton d'exécution ». Des trucs de ce genre – Ça faisait mauvais effet. Surtout qu'il avait du coffre. On l'entendait à l'autre bout du pavillon.

— Pourquoi avez-vous dit *comme un père en colère* ? demanda Peggy.

— Je ne sais pas exactement. C'était dans le ton de la voix, peut-être ? Une voix bourrue, désagréable. Très rauque... comme en ont certains types atteints d'un cancer de la gorge.

J'ai un malade au pavillon 7, en ce moment, qui parle exactement comme ça.

Vous voulez dire qu'il parlait avec une voix différente de la sienne, contrefaite ?

— Oui, comme s'il imitait quelqu'un d'autre... C'était assez pénible. Un jour qu'il était à peu près lucide, je lui ai fait une remarque là-dessus. Il a très mal pris la chose. Ça l'a beaucoup effrayé. Il m'a dit : « Il faut le faire taire... il ne faut pas le laisser parler ». Et c'est tout de suite après qu'il a commencé à vouloir s'enfoncer des chiffons dans la bouche.

— Des chiffons ?

— Oui, comme pour se bâillonner. Il déchirait les draps. Il avait des mains très puissantes. Il était bâti comme un colosse. Il attrapait n'importe quoi : des compresses, des pansements, et se les fourrait dans le bec pour s'étouffer. En fait c'est grâce à Annette que le calme est revenu. Elle amenait son fauteuil près du lit de Tanner et restait là, en sentinelle, à le veiller. Dès qu'il commençait à délirer, elle le secouait. Je me rappelle qu'elle lui disait : « il est encore venu mais je l'ai fait partir, vous voyez, je monte la garde. », et Tanner poussait un soupir de soulagement. C'est assez bizarre ce qui s'est passé entre ces deux-là. Elle aurait dû normalement le haïr et, au contraire, elle s'occupait de lui comme d'un petit enfant. Elle n'a jamais porté plainte, rien. Motus et bouche cousue. Quand la police l'a interrogée, elle a prétendue que tout était de sa faute à elle, qu'elle s'était jetée sous les roues de la voiture pour se suicider. Par la suite elle n'a plus quitté Tanner, et quand il est sorti de clinique, il l'a emmenée avec lui. Une drôle d'histoire. Pourtant elle aurait pu porter plainte, lui faire cracher le gros paquet. Le saigner à blanc.

— Ce n'était peut-être pas l'argent qui l'intéressait, fit George.

— Vous dites des conneries, rétorqua Martha. Quand on n'a plus de jambes, le fric c'est une sacrée béquille !

Peggy sentait la migraine la gagner. Elle ne savait plus très bien où elle en était. Les choses s'embrouillaient. Telles qu'elles se présentaient maintenant, Annette n'avait pas eu besoin de tuer Nuts pour se faire admettre dans la famille Holt... C'était la

famille Holt, au contraire, qui lui devait réparation pour l'avoir estropiée à vingt ans. Le rapport des forces s'inversait.

Alors quel mobile lui restait-il ? *La vengeance* ? Non, c'était absurde, si elle avait eu dans l'intention de causer un préjudice majeur à Tanner et Cecilia, les briser, les punir, elle aurait supprimé Lee, pas Dalton.

Oui, Lee, *pas Dalton*... Tout tenait dans cette simple équation. Le choix de Dalton rendait impossible l'hypothèse de la vengeance. En fait, dès qu'on y réfléchissait un peu, on réalisait qu'Annette n'avait aucun mobile pour assassiner Nuts. Elle était installée chez les Holt à demeure, et comme un coq en pâte. Avait-elle négocié son silence, ou bien, encore une fois, avait-elle laissé s'instaurer une sorte de pacte muet... n'exigeant rien, ne menaçant jamais, n'exerçant aucun chantage direct, attendant simplement qu'on lui passe tous ses caprices ?

— Annette et Tanner, s'enquit Peggy, donnaient-ils l'impression de bien s'entendre lors de leur sortie de clinique ?

— Bien s'entendre ? C'était plus que ça, ma chérie. Elle nous faisait de la concurrence. Elle était devenue carrément son infirmière privée. Elle était devenue sa voix, c'est elle qui nous traduisait ses désirs...

Attendez ! coupa Peggy, je ne comprends pas. Sa voix ? Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Qu'il ne parlait plus, tout simplement. Il était devenu muet. Aphasique.

— Aphasique ?

— Oui. Plutôt que de laisser parler la mauvaise voix en lui, il avait préféré se taire définitivement. Ce n'est pas de moi, c'est du médecin psychiatre de Lawn Cottage.

— Mais par la suite, il a retrouvé l'usage de ses cordes vocales ?

— Par la suite il nous a quitté, ma chérie, et nous ne l'avons plus revu, jusqu'à ces jours derniers, au journal télévisé.

Peggy se retourna vivement vers George.

— Vous le saviez ? lança-t-elle avec colère. Vous saviez que Tanner avait été muet ? Vous ne m'en avez rien dit...

— Ne vous emballez pas, éluda Quarantine. Ce n'est qu'un détail sans importance. Rien qu'une affection passagère qu'il a

su dominer par la suite. Deux mois après il allait tout à fait bien. Vous l'avez entendu comme moi faire la présentation de sa série télévisée. Il était à nouveau en pleine forme, un vrai battant...

Martha Snipe suivit cet échange les sourcils froncés. La cendre de sa cigarette saupoudrait la nappe de petits tas gris. Peggy se sentait au bord du malaise. Ses certitudes s'effondraient pour laisser la place à quelque chose de sourd et d'inquiétant, une suite de mouvements souterrains qui minaient le sol sous ses pieds.

— Il faut que j'y aille, déclara l'infirmière soudain pressée de s'enfuir. J'aimerais mieux que vous ne pensiez plus à ce que je vous ai dit.

George paya. Le retour à la clinique s'effectua dans un climat de gêne, Martha Snipe pressant le pas comme si elle ne tenait pas à être vue trop longtemps en compagnie de ce couple mal assorti.

Quand elle eut franchi la grille de Lawn Cottage, Quarantine remonta le col de son blouson de cuir en frissonnant. Une pluie fine cinglait la peau de Peggy.

— Tout à l'heure, dit le gros homme, j'ai menti. Je ne pouvais pas faire autrement.

— Qu'est-ce que vous racontez ? s'impatientait la jeune femme. Arrêtez de tourner autour du pot.

— Tanner, souffla Quarantine. Il est toujours muet. Enfin, je veux dire : il souffre toujours d'aphasie... il n'a pas prononcé un mot depuis sa sortie de la clinique.

— Quoi ? balbutia Peggy. Mais la série télé... vous disiez...

— Ne soyez pas naïve, c'était du play-back. On l'a doublé. Il se contentait de remuer les lèvres pendant que quelqu'un d'autre disait son texte...

— Mais ce n'est pas possible, je l'ai entendu parler dans le grenier...

— Vous avez entendu un enregistrement, rien de plus. Il se le repasse de temps à autre. Ce sont des lectures de ses textes faites par un acteur.

— Il est muet ?

— Oui, on ne pouvait pas le dire au public... D'ailleurs il ne voulait pas que ça se sache. C'est lui qui a eu l'idée du doublage,

et c'est pour cette raison qu'il refuse toutes les interviews depuis son accident. Cecilia l'a forcé à consulter des spécialistes, mais ils ont tous rendu le même verdict : son infirmité est purement psychologique. Il ne souffre d'aucune lésion aux cordes vocales. C'est peu à peu devenu un secret de famille. On a même dû chapitrer Nuts pour qu'il ne commette pas d'impair. Il était très fier, le pauvre même, d'être associé à une sorte de complot.

Peggy se rongea l'ongle du pouce avec fureur. Elle ne sentait pas la pluie qui transperçait sa veste. Qu'avait dit l'infirmière ? *Plutôt que de laisser parler la mauvaise voix en lui, il a préféré se taire définitivement.*

Quelle mauvaise voix ? Ou plutôt la voix de qui ? Un père criant après un enfant... c'était l'impression qu'en avait retirée Martha Snipe. Un père à la voix désagréable, rauque, une voix d'homme gravement malade... Le père de Tanner avait été gravement malade. Cecilia n'avait-elle pas parlé d'un cancer à la gorge ?

Peggy enfonça les poings dans ses poches. Elle détestait ce qu'elle entrevoyait mais beaucoup de choses s'expliquaient à présent : Holt gribouillant des messages à l'adresse de sa femme, le cordon de protection dont Cecilia entourait son mari, interdisant à quiconque de lui adresser la parole... Comment Peets avait-il mené son interrogatoire ? Par écrit ? Il n'avait pas soufflé mot de sa découverte, sûrement l'avait-on longuement chapitré à ce sujet.

Peggy tituba en direction de la voiture.

La voix d'un père criant sur un enfant. C'étaient exactement les mots de Martha Snipe. Peggy regrettait de n'avoir pu prendre de notes, tout était allé trop vite. Elle aurait voulu pouvoir se rappeler dans le détail le contenu des vociférations de Tanner pendant ses crises de délire.

Mais Annette, elle, avait tout entendu. Et elle avait su se rendre indispensable. Quel secret avait-elle découvert qui la rendait désormais intouchable au sein de la famille Holt ?

— Rentrons, dit la jeune femme. J'ai froid.

Sur le trajet du retour, George demanda plusieurs fois à Peggy à quoi elle pensait, mais la jeune femme se trouva dans l'incapacité d'ouvrir la bouche. Si elle l'avait fait ç'aurait été pour supplier Quarantine de prendre la direction de Londres et de l'abandonner à la première station de métro. Elle était submergée par l'impression de s'être attaquée à quelque chose qui la dépassait. Une énorme machine noire, pleine de rouages acérés et qui tournait en grondant dans les ténèbres d'une forêt touffue. Elle comprenait soudain ces gens qui se bouchent les yeux et les oreilles et laissent se perpétrer les pires abus pour ne pas courir le risque d'être happés par une mécanique terrifiante.

— Écoutez, risqua Quarantine alors qu'ils approchaient de Hunter Hall, peut-être serait-il préférable d'oublier toute cette histoire... C'est l'affaire de la police, après tout. Si vous avez fait part de vos soupçons à Peets, vous pouvez considérer que votre responsabilité est dégagée. Nous ne sommes pas des détectives... il n'y a que dans les romans que les simples particuliers réussissent là où les flics ont échoué. Nous n'avons pas les moyens de mener une enquête parallèle. Nous ne parviendrons jamais à prouver la culpabilité d'Annette.

Peggy ne lui répondit pas. Faisait-il exprès de lui parler d'Annette ? Essayait-il de lui faire croire qu'il n'avait pas compris, lui aussi, que cette fausse piste débouchait sur une hypothèse plus inquiétante encore, plus terrible ? *Annette* ? Il était bien question d'Annette ! Peg jeta un regard en coin au gros homme. Malgré le froid, il avait le visage luisant de sueur et fixait la route avec une énergie désespérée. Il avait deviné ! Elle en avait la conviction. Il était parvenu à la même conclusion qu'elle, mais il refusait de l'admettre et préférait se cacher la tête dans le sable, lâchement... Le morceau était trop gros pour lui, il ne ferait rien. Il jouerait l'imbécile.

Quarantine bredouilla encore quelques mots mais dès que la voiture s'immobilisa, Peggy descendit et s'empressa de gagner l'aile ouest où elle s'enferma dans sa chambre. Elle avait les mains moites et la peur faisait bourdonner le sang à ses tempes.

« Iras-tu jusqu'au bout ? » se demanda-t-elle. Pour tenter de se calmer, elle entreprit de recenser les éléments dont elle disposait.

Tout était parti d'une simple phrase *La mauvaise voix...* les mots de l'infirmière-major la hantaient. Cette voix de père irascible vociférant après un enfant.

La jeune femme essayait désespérément de battre le rappel de ses souvenirs. Cecilia avait dit quelque chose à ce propos, elle en était certaine. Il lui semblait revoir la scène : ça s'était passé dans l'office, le jour où la femme du romancier avait tenté de faire ami-ami. C'est alors qu'elle avait évoqué la jeunesse de son mari, et surtout son beau-père, l'ancien pilote à la retraite.

C'était un sale bonhomme, raciste, fasciste. Il militait pour qu'on bombarde Hanoï... Toujours à astiquer ses médailles, à parader dans les associations d'anciens combattants. Un héros ! C'est terrible, les héros... Ça considère que le monde – doit leur obéir au doigt et à l'œil.

Oui, c'était exactement cela, et elle avait ajouté quelque chose à propos de la mort de cet homme... Elle avait parlé de cancer de la gorge.

Quand le mal s'est déclaré, il a commencé à vivre avec un masque respiratoire sur la bouche. Il y avait un amplificateur dans ce truc, à cause de ses cordes vocales en compote, et ça lui faisait une voix de robot, complètement inhumaine, méconnaissable...

Était-ce cette voix que Tanner Holt avait entrepris d'imiter dans son délire ? Cette *mauvaise* voix ?

Cette voix paternelle qui, durant toute sa jeunesse, l'avait accablé de reproches, le traitant d'incapable, l'accusant d'avoir provoqué la mort de sa mère par sa venue au monde ?

Le fil rouge réapparaissait de nouveau, tissant un réseau entre les éléments disparates, tricotant une véritable toile d'araignée. Le Bombardier de l'enfer... Le père de Tanner, pilote de B17 durant la Seconde Guerre mondiale... Le capitaine

Müller, dissimulé derrière son masque à gaz... Le père de Tanner, dont le masqué de pilote trônait sous un globe au grenier... Müller et le grand-père de Lee : tous deux casqués, tous deux masqués, héros d'une aviation réelle ou fantasmagique... Le parallèle était frappant, effrayant. Tanner à la clinique, essayant de s'étouffer en s'enfonçant des chiffons dans la gorge... Nuts, mort asphyxié, la bouche remplie de pages froissées.

Peggy sentait une sueur d'angoisse poindre à la racine de ses cheveux. L'emboîtement des pièces s'effectuait tout seul, presque indépendamment de ses propres mécanismes logiques.

Ce qu'elle entrevoyait la glaçait d'effroi.

« Va jusqu'au bout ! grésilla la petite voix dans sa tête. Dis-le... Bon Dieu, vas-tu te décider à le dire ? Ne sois pas dégonflée... Formule ton hypothèse. C'est comme un théorème... à peu près aussi implacable qu'une formule mathématique. »

— D'accord, murmura la jeune femme sans même se rendre compte qu'elle s'était mise à chuchoter. Tanner Holt et le capitaine Müller ne sont qu'une seule et même personne... Voilà, je l'ai dit ! Tanner endossait la personnalité de son père pour punir son mauvais fils : Dalton, comme il estimait qu'il aurait dû lui-même être puni bien des années auparavant... Il s'auto-flagellait à travers la personne de Nuts.

Au moment même où elle formulait cette hypothèse, un sentiment de gêne l'envahit. Mon Dieu ! Cela ressemblait trop au scénario d'un mauvais roman policier. Au scénario d'un roman de Tanner Holt, lui-même !

Le dédoublement de personnalité, la vieille ficelle des romanciers sans imagination. Si elle exposait cette théorie à Gurner Peets, il allait lui hurler de rire au nez. Mais pourtant la schizophrénie existait bel et bien ; les asiles étaient pleins de malades dont l'esprit abritait plusieurs personnes alités conflictuelles. Les psychiatres traitaient tous les jours des patients dédoublés. N'avait-elle pas lu quelque chose à propos d'une jeune fille internée qui jouait à tour de rôle trois ou quatre personnages d'âge et de sexe différents, se recréant une famille fantasmagique dont elle incarnait à la fois le père, la mère, le

frère et la sœur ? Bon sang ! Il y avait eu un livre là-dessus : *Le Cas Waldon...*

Mais le cas Tanner Holt serait-il défendable aux yeux de la police ?

Elle se rappela soudain les manuscrits entraperçus dans l'armoire du grenier, ces romans à l'écriture mystérieuse, inquiétante, ces tas de feuillets qu'on avait fait précipitamment disparaître le matin même du crime. Elle réalisait maintenant combien elle avait été proche de la vérité en s'interrogeant sur leur véritable nature. Cependant elle s'était égarée en envisageant l'hypothèse d'un « nègre », d'un *ghost-writer* dont Tanner aurait recopié les travaux clandestins. Tout était à la fois plus simple et beaucoup plus compliqué. Il n'y avait pas de « nègre »... Ni Annette, ni Cecilia, ni Quarantine n'avaient rédigé ces textes. Tanner Holt en était l'unique auteur. Simplement, il avait écrit chacun des romans en deux versions : la première à la plume, en essayant d'imiter l'écriture de son père, la seconde à l'ordinateur, sur traitement de texte. L'ombre du père avait toujours pesé sur lui. Il n'avait pu se livrer à cette activité décriée par le capitaine – l'écriture – qu'en imitant la graphie de son géniteur, en créant un faux qui lui servait de passeport fantasmagique. Non, il n'y avait jamais eu de « nègre » caché, et Tanner était bel et bien l'auteur des œuvres publiées sous son nom.

Il s'était déguisé en pilote de bombardier pour supprimer Nuts, parce que le fantôme de son père – la mauvaise voix – exigeait que l'enfant Tanner, *le mauvais fils*, soit enfin châtié comme il le méritait...

Il s'était fabriqué une panoplie approximative : casque allemand et masque à gaz parce qu'il n'avait pas osé se parer des objets sacralisés mis sous globe. Qu'est-ce qui avait déclenché ce processus ? Sans aucun doute la tentative de meurtre perpétrée par Nuts sur la personne de Lee... En s'abandonnant à ses démons, Nuts s'était condamné. Il était à son tour devenu *le mauvais fils*. L'enfant assassin...

« On aurait dû te supprimer » n'avait cessé de répéter le capitaine au petit Tanner durant toute son enfance. Et Nuts avait fait les frais de cette ancienne condamnation... Il avait

payé pour le crime de Tanner Holt, tuant sa mère en venant au monde.

« C'est du roman ! songea soudain Peggy en proie à un malaise grandissant. Jamais personne n'acceptera de croire une seconde à une telle histoire. Pas plus la police que les jurés. Comme dirait Peets : "C'est trop rocambolesque." »

Décidément, Dan Carmichael faisait un assassin beaucoup plus convaincant, et si Peggy ne trouvait aucune preuve matérielle de la culpabilité de Tanner, l'écrivain ne serait jamais inquiété.

Les mains tremblantes, elle s'assit devant son secrétaire et commença à prendre des notes, à faire des schémas pour vérifier la bonne articulation de sa théorie. Tout s'enchaînait à merveille. La voix contrefaite, déformée par la pastille filtrante du masque, avait abusé Nuts. Tanner, muet le jour, n'ouvrait plus la bouche que pour parler par la voix du père – la seule autorisée – la voix de l'autorité suprême. Lorsqu'il écrivait, il ne pouvait le faire qu'au travers de l'écriture paternelle car lui-même n'existait plus. Le capitaine le possédait tout entier, lui interdisant de s'exprimer de quelque manière que ce soit. Au fil des semaines il était devenu un pantin, une marionnette. Tanner avait tué Nuts parce qu'il s'était reconnu dans le petit garçon... parce qu'il avait vu en Dalton un double de ce qu'il était lui-même à dix ans. En réalité, il s'était suicidé par personne interposée, et avec trente années de retard...

« Allons, souffla la voix acerbe qui continuait à grésiller dans l'esprit de Peggy. Tout cela n'est qu'*apparemment* logique... En réalité tu n'as fait qu'édifier un château de cartes. Tu n'es pas spécialiste des maladies mentales. Tu raisonnes en appliquant des théorèmes pêchés dans des revues de vulgarisation. Tu brasses du vent. »

Peggy balaya l'objection d'un mouvement de tête. Cette fois, elle était certaine d'avoir attrapé la vérité par la peau du cou.

« Je ne suis pas seule à savoir ce qui s'est réellement passé ! décida-t-elle en serrant le crayon à s'en blanchir les phalanges. Cecilia et Annette savent parfaitement à quoi s'en tenir sur le meurtre de Nuts, mais elles protègent Tanner. Elles le protégeront jusqu'au bout. C'est de lui que dépend leur confort

et l'avenir de Lee. Elles l'entoureront toujours d'un cordon de sécurité, parce que c'est Tanner qui paiera les études de Lee, parce que c'est encore Tanner qui permettra à Lee de devenir le plus jeune P-DG d'Angleterre. »

D'ailleurs n'étaient-elles pas *toutes* au courant de la folie de l'écrivain, et depuis longtemps ? À commencer par Samantha Weber ! Tanner Holt c'était la poule aux œufs d'or, pour tous ceux qui gravitaient autour de lui. Un comité d'entraide s'était créé, tacitement. Il était important que Tanner continue à écrire, mais ce n'était possible qu'à condition qu'un groupe avisé assure la gestion de sa folie. Et ce groupe s'était peu à peu constitué, agissant à différents niveaux : Annette, Cecilia, Samantha... le complot des femmes. Elles avaient couvé le dément, l'isolant du reste du monde, cachant à tous l'aggravation de ses troubles mentaux, lui fabriquant une fausse voix lorsqu'il était devenu aphasique. Quarantine l'avait dit : Tanner Holt, c'était une entreprise qui rapportait énormément d'argent, il était hors de question qu'elle s'arrêtât de fonctionner.

Peggy se dressa. Ne devenait-elle pas paranoïaque ? N'allait-elle pas trop loin ? Non, elle croyait au complot. Si elle s'avisait d'accuser officiellement Tanner, Cecilia et Annette jureraient n'avoir pas quitté l'écrivain d'une semelle durant la nuit du meurtre ! Elles s'entendraient pour lui fabriquer aussitôt un alibi en béton.

Elle éprouva un profond découragement devant l'ampleur de la tâche.

« Si tu renonces, pensa-t-elle, tu ajouteras ton nom à la liste du complot. Mais c'est peut-être ce qu'on attend de toi ? Pourquoi Samantha t'a-t-elle engagée exactement ? Est-ce que le conseil des femmes avait senti que Tanner allait bientôt passer aux actes ? »

Un spasme la traversa et elle s'enfonça les ongles dans la chair des paumes sans même s'en apercevoir. Ne fallait-il pas encore aller un peu plus loin encore ?

Cecilia, Annette et Samantha n'avaient-elles pas décidé d'utiliser la folie de Tanner pour se débarrasser de Nuts ?

Dieu ! elle s'était peut-être trouvée mêlée, elle, Peggy, à une exécution préméditée... Oui, on était bien forcé d'envisager la question : et si Cecilia avait téléguidé Tanner pour supprimer la menace que Nuts faisait peser sur le bébé ?

Le clan des femmes avait-il calmement décidé de l'euthanasie du gamin ? Pour Lee, l'enfant-roi ; pour la sauvegarde du petit prince... Si l'on acceptait cette théorie, on comprenait enfin pourquoi Cecilia avait toujours refusé d'éloigner Nuts, de le confier à un centre spécialisé. Elle l'avait gardé à portée de la main pour que Tanner puisse le supprimer. Elle ne voulait plus de cet enfant attardé, étranger, de cet intrus qui – plus tard – réclamerait sa part d'héritage, spoliant Lee de la moitié de ses droits. Elle ne voulait pas partager. Elle voulait tout, tout pour Lee... son vrai fils.

Alors elle avait utilisé la folie de son mari – l'encourageant peut-être ? – avec le concours d'Annette et de Samantha. Le clan avait voté, le clan avait appliqué sa propre loi. C'était Samantha elle-même qui avait communiqué à Dan la nouvelle adresse de la famille Holt. On avait tout mis en place : Dan, le fan détraqué, Peggy, la baby-sitter plutôt bizarre, la demoiselle de compagnie qui venait de passer cinq ans avec une princesse gâteuse... l'un des deux, le moment venu, fournirait un bon coupable à la police et l'enquête s'arrêterait, sitôt commencée. Le sort avait voulu que Dan se jette le premier dans la nasse, avec une bonne volonté qui avait dû faire sourire Samantha Weber.

Peggy se laissa tomber sur son lit, ses jambes ne la soutenaient plus. Était-elle en train de perdre la raison ?

Un monstrueux complot, si fou que personne n'admettrait jamais son existence. Tanner Holt, somnambule aphasique utilisé par sa propre épouse pour se débarrasser de son fils adoptif...

Voilà ce qu'elle devait prouver. En serait-elle capable ?

La nuit était là, maintenant, pesant sur la maison comme si elle essayait de l'enfoncer dans la terre gorgée d'eau des pelouses. Peggy prit conscience du silence inquiétant qui régnait à l'intérieur de la bâtisse. Elle se fit la réflexion qu'au cours des dernières semaines elle n'avait jamais perçu dans l'enceinte de Hunter Hall, les bruits habituels qui peuplent d'ordinaire une vraie maison : musique braillarde, nasillement de transistor, éclats de voix et explosions en provenance d'un poste de télévision. Ici, personne ne chantait, personne ne parlait jamais à voix haute. Hunter Hall était comme un cloître, une église où la règle commune ne tolère que le chuchotement. Annette, lorsqu'elle s'enfermait dans sa chambre afin de regarder pour la millièmè fois les épisodes de la série T.V. tirée des contes de Tanner, le faisait au moyen d'écouteurs. Hunter Hall était à peu près aussi accueillant qu'un immense monument vide qu'on parcourt en s'effrayant des échos que fait naître le bruit de vos semelles. Rien ne devait troubler l'inspiration de Tanner, rien ne devait déranger le sommeil de Tanner... On y vivait dans une constante retenue qui finissait par étouffer tout élan vital.

Peggy se redressa, fixant la porte de sa chambre. Le silence l'oppressait, mais aussi le poids de ces couloirs vides, interminables, de toutes ces pièces dépourvues de meubles depuis des années et sur le plancher desquelles s'amassait une poussière vieille de dix ans. Elle retenait sa respiration, écoutant craquer le parquet derrière la porte... En fait elle se trompait, la maison n'était pas silencieuse, elle était pleine d'un vacarme minuscule fait d'une addition de bruits infimes : plaintes des lattes travaillées par l'humidité, gémissements arthritiques des armoires et des portes. Il ne se passait pas une seconde sans que le bois de la charpente n'émette un bref craquement, une détonation lointaine, comme si une poutre fragile venait brusquement de se fendre. Tous ces bruits s'amassaient derrière

la porte de Peggy, comme si des dizaines d'hommes invisibles s'entrecroisaient au long des couloirs, montant la garde pour interdire à la jeune femme de quitter la maison.

« Attention ! songea-t-elle en serrant les mâchoires. Tu dérapes, tu es fatiguée. Tu es en train de te laisser emporter par ton imagination. Il n'y a rien derrière la porte... Rien du tout. »

Mais elle ne parvenait pas à bouger, à faire le moindre geste. Elle se sentait prise entre deux feux : ce battant de bois muni d'un loquet, et d'une poignée, et la fenêtre que la nuit réduisait à un rectangle de goudron peint sur le mur blanc.

« J'ai peur, songea-t-elle soudain, je crève de trouille... »

Une image était en train de s'installer en elle, celle de Tanner Holt, grande silhouette enveloppée dans une cape noire, le visage dissimulé sous le masque respiratoire de son père... Tanner Holt, immobile de l'autre côté du battant, attendant qu'elle s'endorme pour entrer dans la chambre et l'étouffer avec un oreiller.

Peggy osait à peine respirer, les yeux fixés sur la poignée de la porte, elle grelottait de terreur à l'idée que le bouton de porcelaine puisse soudain se mettre à bouger. Tanner était-il là, de l'autre côté, le front appuyé contre le bois vernis, pesant de tout son poids sur ce fragile obstacle qu'il aurait pu enfoncer d'un coup d'épaule ?

Elle se maudit de n'avoir pas pensé à tourner la clef. Il était encore temps de le faire. Il suffisait de trois pas, d'une main tendue... mais elle ne parvenait pas à remuer. Une superstition imbécile lui soufflait que le battant allait s'ouvrir, au moment même où elle poserait les doigts sur l'anneau de la clef, et qu'il valait mieux rester immobile, comme l'on fait en face d'un chien féroce que le moindre mouvement peut pousser à l'attaque.

Est-ce que Tanner était là ? Est-ce qu'il était descendu du grenier pour la tuer ? Est-ce qu'il avait senti qu'elle avait tout découvert ? C'était un romancier, il avait un sixième sens, de l'intuition...

Il était si grand, si fort, elle ne pourrait pas lui résister. Elle aurait beau frapper, se débattre, il la soulèverait de terre et la jetterait sur le lit. Elle ne pourrait même pas lui griffer le visage puisque le masque de caoutchouc le protégerait.

« Tu perds la tête, se répéta-t-elle. Il n'y a personne. »

Mais il lui semblait percevoir le poids d'une présence, le souffle d'une respiration, la masse d'un corps appuyée contre la porte. Elle fixait la poignée, se persuadant qu'elle venait de frémir.

« Maintenant, ils n'ont d'autre choix que te supprimer, pensa-t-elle. Tu en sais trop. Ils t'étrangleront avec une corde, puis ils simuleront une pendaison, un suicide. On mettra cela sur le compte du remords, on dira : elle se sentait coupable de la mort du petit garçon, et personne ne cherchera plus avant, surtout pas Gurner Peets. »

Elle ne savait plus si elle grelottait de froid ou si elle ruisselait de sueur. Du coin de l'œil, elle chercha une arme, mais il n'y avait que la lampe de chevet, si elle s'en emparait elle risquait d'arracher le fil d'alimentation et de se retrouver dans le noir.

L'angoisse avait installé un nœud douloureux à la hauteur de son plexus, et elle haletait sous l'effet de la souffrance. Elle devait faire quelque chose, rompre le maléfice... D'un bond elle fut sur la porte, tourna la poignée. Le battant s'ouvrit sur les ténèbres du couloir, et Peggy dut tâtonner le long du chambranle à la recherche de cette stupide minuterie qu'un précédent propriétaire avait fait installer dans un but d'économie. Tandis que sa main rampait sur le mur, elle se dit qu'elle allait presser le bouton en vain, qu'on avait déjà pris la précaution de dévisser les ampoules éclairant le corridor. Mais elle se trompait. La lumière jaillit, éblouissante après tant de noirceur, l'aveuglant.

Le couloir était vide, immense et vide. La chambre de Nuts, rendue inaccessible par les scellés, n'avait pas été forcée. Peggy fit quelques pas sur le plancher craquant, les yeux levés vers le plafond. Tanner Holt était là-haut, dans son refuge du grenier. Qu'écrivait-il en ce moment même ? Ce fameux *Visiteur sans visage* suggéré par Dan Carmichael ? Elle l'imagina, devant son ordinateur éteint, grattant le papier à l'aide d'un antique porte-plume, sur du papier jauni des années quarante que Samantha Weber s'était procuré chez un imprimeur de ses amis. Il devait écrire très lentement, essayant de reproduire l'écriture de son

père, puisant l'encre dans une vieille bouteille trouvée dans les affaires du défunt. Ce travail de faussaire lui demandait une énorme dépense d'énergie pour quelques pages à peine... Une besogne de fou, un interminable pensum dédié à la mémoire d'un mort tyrannique.

Peggy s'arrêta au bas de l'escalier menant au grenier. Elle chercha du regard l'emplacement de la minuterie, tremblant à l'idée d'être surprise au beau milieu du corridor par la coupure du courant. Devait-elle vraiment dormir ici ? Mais serait-elle plus en sécurité dans le hall ? Annette et Cecilia s'étaient retranchées dans leurs quartiers. Cecilia avec Lee qui partageait sa couche, Annette avec ses cassettes vidéo et les romans de Tanner Holt dont elle relisait chaque soir des extraits.

« Il n'y a que deux personnes éveillées dans toute la maison, songea la jeune femme, moi... et Tanner. »

Elle se dit qu'elle avait commis une erreur en revenant à Hunter Hall, qu'elle aurait dû rentrer à Londres en compagnie de Quarantine, le gros George n'aurait probablement fait aucune difficulté pour l'héberger. Elle avait été idiote, présomptueuse... Elle était rentrée au terrier par habitude, pour fuir Quarantine, également, dont les atermoiements l'avaient exaspérée. Et maintenant elle était seule, seule avec le meurtrier de Nuts.

« Allons, pensa-t-elle, ils n'oseront pas te tuer... deux morts en si peu de temps, ce serait trop. »

Mais elle avait affaire à un fou. Les fous se souciaient-ils de prudence ? Il la tuerait s'il le jugeait bon... ou plutôt si son père lui en donnait l'ordre, si la mauvaise voix se mettait soudain à résonner dans sa tête, dominant le crissement de la plume sur le papier jauni.

Peggy décida de descendre au rez-de-chaussée. Elle fit un bref crochet par sa chambre pour prendre un oreiller et une couverture et descendit dans le hall. Le feu s'était éteint et la cheminée répandait une odeur de suie. La jeune femme chercha un canapé en retrait, point trop exposé au regard. L'immense pièce n'en manquait pas. Ç'avait été jadis un lieu de réunion où se regroupaient les chasseurs, et un grand nombre de sièges encombraient l'endroit : fauteuils club ou chippendales à quatre

places. Peggy s'allongea sur l'un d'eux. Elle avait froid mais elle savait qu'aucun feu de bois n'aurait réussi à la réchauffer. Elle continuait à sonder l'obscurité autour d'elle, ne parvenant pas à se résoudre à fermer les yeux. Dès qu'elle baissait les paupières, il lui semblait percevoir des froissements d'étoffe, comme si quelqu'un s'approchait d'elle à la faveur des ténèbres. Elle imaginait aussitôt la cape, le casque... la silhouette grotesque et terrifiante du capitaine Müller, et elle se dressait sur un coude, en alerte, prête à hurler.

Mais pourquoi hurler ? Qui se soucierait d'elle ?

Par les portes-fenêtres du rez-de-chaussée, elle regarda la pelouse. Au moins, si on l'attaquait, elle pourrait fuir par là, s'élancer à travers le jardin, gagner la route...

Et après ? Ne risquaient-ils pas de se jeter à sa poursuite en voiture ? Sorrow Lane n'était qu'un chemin de campagne peu fréquenté, ils pourraient l'y rejoindre et l'y capturer sans crainte d'être dérangés. Il suffirait ensuite d'une corde, d'une branche d'arbre pour simuler une pendaison...

« Elle était très déprimée, dirait Cecilia à Gurner Peets. Je crois qu'elle se sentait coupable de la mort de Dalton. Elle n'était pas très intelligente, mais elle avait tout de même assez de cervelle pour se rendre compte qu'elle avait fourni une aide non négligeable à l'assassin en lui communiquant des renseignements sur les habitudes de mon fils... Elle a décidé de se punir elle-même, ce n'est pas moi qui lui donnerai tort. »

Arrête ! gémit-elle en expédiant un coup de poing dans l'oreiller. Elle avait les nerfs à vif.

Elle s'enroula dans la couverture, se demandant si c'était vraiment là une bonne idée – ne risquait-elle pas de s'y empêtrer en cas de fuite ? – puis, la nuque calée par l'oreiller, elle scruta la caverne obscure du hall. Elle avait l'impression de dormir dans une cathédrale, au pied d'un pilier, cela n'avait rien de réconfortant.

Elle finit par perdre conscience, vaincue par la fatigue, ce fut une main furieuse qui la tira de l'anéantissement en la secouant par le bras. Une seconde elle se crut morte : le capitaine Müller venait de se jeter sur elle... elle avait commis l'erreur de

s'assoupir... Il allait l'étrangler, lui passer un nœud coulant autour de la gorge, il...

Elle rua, se débattit. Enfin elle aperçut Cecilia penchée au-dessus du divan. Le jour était levé.

— Je vous ai cherchée là-haut, dans votre chambre, criait la femme du romancier. Et j'ai trouvé ça ! Sur votre secrétaire ! Ces ordures ! Est-ce que vous êtes devenue complètement folle ?

Elle brandissait une poignée de feuillets chiffonnés, et Peggy mit un moment à comprendre qu'il s'agissait des notes qu'elle avait rédigées la veille au soir pour s'éclaircir les idées. La théorie du dédoublement de personnalité, le complot, des femmes... tout était consigné là, dans ces quelques pages. Comment avait-elle pu les oublier ?

Cecilia s'acharnait sur elle, tirant sur son pull-over pour la contraindre à se redresser. Cette fois, Peggy la repoussa. Elle n'allait pas nier, chercher à s'excuser. Puisqu'elle était découverte, autant passer à l'attaque !

— Je sais tout ! lança-t-elle. J'ai tout compris... J'aurais dû m'en douter dès le début, dès que j'ai vu les manuscrits et la dédicace dans le livre de Dan. Les deux écritures... J'aurais dû réaliser que Tanner était schizophrène.

— Pauvre cinglée ! cracha Cecilia. Vous vous croyez dans un roman de gare ? À qui êtes-vous allée raconter cette absurdité ? Aux journalistes ?

Puis, d'un seul coup, la colère fit place à la lassitude sur son visage, elle haussa les épaules et jeta les feuillets sur le sol où ils s'éparpillèrent.

— Dédoublement de la personnalité ! marmonna-t-elle en marchant vers le bar, quelle connerie !

Elle se versa un verre de brandy qu'elle but d'un trait. Elle grimaça et chercha nerveusement ses cigarettes, son briquet. Peggy nota qu'elle avait les ongles sales et ébréchés. Cecilia battit la mollette du Zippo, et une odeur d'essence enflammée emplit le hall. Elle avala sa première bouffée de tabac en toussant.

— Restez là ! gronda-t-elle en pointant un index accusateur vers Peggy qui achevait de se redresser. Puisque vous voulez savoir la vérité, je vais vous la dire. Ça n'a pas beaucoup

d'importance en fait, si vous la répétez à quelqu'un d'autre, personne ne vous croira. Après tout vous êtes la maîtresse de Dan Carmichael, n'est-ce pas ? La maîtresse d'un dingue et d'un assassin... Qui se ressemble s'assemble.

Elle faisait les cent pas sur les dalles, devant la cheminée de granit. L'alcool avait ravivé sa fureur et mis des taches rouges sur ses joues.

— La vérité, dit-elle. La vérité, c'est que Tanner n'a jamais écrit une ligne des romans qu'il a publiés...

Peggy se figea. Ses ongles crissèrent sur le cuir du canapé.

— Toutes ces saloperies, continua Cecilia, *Le Bombardier de l'enfer, La Sueur aux tempes, L'Aube du squelette pourpre...* tous ces romans de gare ont été écrits par son père, entre 1930 et 1980...

— Quoi ? hoqueta Peggy. Vous allez essayer de me faire croire que...

— Je n'essaye rien du tout, espèce de gourde ! C'est la pure vérité. Étant jeune, le père de Tanner s'était nourri de tous ces fascicules à dix cents qui paraissaient pendant la Grande Dépression : *les pulps... Black Mask, Weird Tales...* et tant d'autres. Il s'était mis dans la tête de devenir feuilletonniste, comme Dashiell Hammett... Chandler... Il écrivait en secret, sans oser montrer ses textes. C'était pour lui une sorte d'activité honteuse, de plaisir solitaire, dont il avait peur de se vanter auprès de sa famille. Et puis la guerre a éclaté, il s'est engagé. Et il a continué d'écrire, là-bas, en Angleterre, entre deux raids sur l'Allemagne. Il écrivait des histoires morbides, terrifiantes, très en avance sur son époque. Aucun éditeur n'aurait publié ses textes, ça c'est certain, on y aurait vu l'œuvre d'un détraqué, et il en était conscient. Mais il ne pouvait pas s'en empêcher... Il gribouillait, tout le temps, entre deux raids de Lancasters ou de Maraudeurs... Les manuscrits se sont accumulés. Il avait tellement peur qu'on les découvre après sa mort, que chaque fois qu'il partait en mission de bombardement, il les emportait dans un sac à dos, de manière à ce qu'ils brûlent avec lui si son zinc venait à être abattu. Il était terrifié à l'idée qu'on puisse les découvrir dans sa cantine et les expédier à ses parents avec ses affaires personnelles. Son père était prédicateur itinérant. Lui et

sa femme ne lisaient que la Bible qu'ils s'efforçaient d'apprendre par cœur, de la Genèse à l'Apocalypse...

— Le père de Tanner... répéta bêtement Peggy.

— Oui, grogna Cecilia. C'était un véritable écrivain populaire, mais complètement refoulé, honteux. Quand il est devenu un héros de guerre, il lui a été tout à fait impossible de rendre ses textes publics, ç'aurait été incompatible avec l'image qu'il devait donner de lui. Il était en quelque sorte responsable de l'honneur de l'Armée de l'air devant le pays tout entier, mais il a continué à écrire en cachette... c'était son vice secret. Certains boivent, jouent au poker, courent les femmes ; lui écrivait des romans de suspense ou d'épouvante. Même son épouse n'était pas au courant... Lorsqu'elle le surprenait, le nez dans ses papiers, il prétendait écrire des articles pour le bulletin de l'amicale des anciens combattants. Tanner lui-même ne s'est jamais douté de rien. Il a longtemps cru que son père rédigeait des rapports, de la paperasse administrative.

— Mais comment a-t-il découvert...

— À la mort du vieux. Une malle dans le grenier. Une malle en fer, cadenassée. On avait collé une étiquette dessus : *Ne pas ouvrir, à détruire après ma mort.*

— Et Tanner a passé outre ?

Cecilia grimaça.

— Non, pas Tanner, moi. Tanner aurait obéi, mais moi j'ai voulu savoir. Je détestais ce vieux bonhomme, il m'en avait trop fait baver. J'ai forcé le coffre. C'est comme ça qu'on a trouvé les manuscrits. Des dizaines de romans et de recueils de nouvelles. Le vieux, sentant sa fin approcher, ne s'était pas résolu à les brûler. Oh ! il avait dû y penser bien des fois, mais jamais il n'était passé à l'acte. C'était l'œuvre de toute une vie, après tout. Une vie de romancier honteux menée en cachette... dérisoire !

— C'est pour cette raison qu'il a essayé de détourner Tanner de l'écriture ?

— Je le pense. Dès que Tanner a commencé à mettre la main à la plume, le vieux a compris que la malédiction risquait de frapper sa descendance. Il ne voulait pas de ça. Il avait vécu l'écriture comme un péché. Il a tout fait pour briser la vocation

de Tanner, pour saper sa confiance en soi. C'était un vieux salaud, je vous l'ai déjà dit.

Cecilia s'interrompit pour se verser un nouveau verre de brandy. Cette fois, elle poussa la bouteille vers Peggy, l'invitant à se servir. Sa colère semblait tombée, parler lui faisait du bien. On sentait qu'elle avait attendu cette minute des années durant.

— Je reconnais que j'ai fait une erreur, dit-elle. Moi et ma foutue curiosité ! Il aurait mieux valu foutre cette malle dans la mer, du haut des falaises de Big Sur. Tanner a commencé à lire les textes, il les trouvait magnifiques... il était comme en transes. Je n'ai pas pu le raisonner. Chaque fois que j'essayais de lui faire comprendre que c'était de la merde, il rentrait dans des colères folles. Chaque roman était accompagné d'un journal intime rempli de regrets et d'autocritique, un pathos effroyable. Ce type culpabilisait comme un malade à l'idée de déroger à l'image que ses supérieurs, le pays, les jeunes, le président des États-Unis, se faisaient de lui. C'était pathétique, il se voulait avant tout soldat. Les romans, c'était la part noire de lui-même, la part inspirée par le démon.

— C'est Tanner qui a eu l'idée de les soumettre à un éditeur ?

— Oui, il voulait rendre hommage à son père, mais rester fidèle à la volonté du vieux en gardant son nom secret. Il a décidé d'endosser la paternité des textes. Il les a signés... À vrai dire, je n'étais pas trop inquiète, je trouvais cela si mauvais que pas une minute je n'ai pensé qu'un éditeur les accepterait. Encore moins qu'ils feraient l'objet d'un tel succès. Je l'ai laissé faire, persuadé qu'il finirait par se lasser au bout de quinze ou vingt refus.

— Et on les a acceptés ?

— Oui, l'homologue californien de Samantha Weber les a pris... à condition toutefois qu'on les réactualise car la plupart des histoires se déroulaient dans le passé, pendant la Crise de 29, durant la Seconde Guerre mondiale ou encore pendant l'affaire des missiles de Cuba ; il a fallu les corriger pour tout ce qui concernait la mode, la musique, la politique, les voitures, la technologie. L'éditeur voulait de l'actuel... du présent... Mais cela ne représentait pas un écueil incontournable.

— Alors Tanner a commencé à les recopier en les transposant dans le monde d'aujourd'hui.

— Oui, mais ça l'a énormément perturbé, parce que c'était une sorte de trahison vis-à-vis de son père. Il en a beaucoup souffert.

Peggy émit un rire méchant.

— Allez jusqu'au bout de la vérité, lança-t-elle d'un ton acerbe. Avouez qu'il a commencé à perdre la tête...

Elle eut honte de sa cruauté quand elle vit les yeux de Cecilia s'emplir de larmes.

— C'est vrai, dit la femme du romancier d'une voix lasse. Mais il était trop tard pour faire marche arrière. Tanner avait le démon de l'écriture, lui aussi... Il se donnait l'illusion d'écrire en recopiant les textes de son père. Cette espèce de subterfuge lui permettait de rester en règle avec sa conscience, mais il ne cessait de se torturer à propos de sa trahison... C'est là que notre mariage a failli se planter. Quand j'ai compris que Tanner était en train de faire une crise de personnalité. Il buvait beaucoup à l'époque. Il était affligé de manifestations psychosomatiques. Il s'était mis à bégayer, à avoir le vertige. Il devenait agoraphobe, s'évanouissait dans les supermarchés.

— Samantha Weber est-elle au courant de la véritable origine des textes qu'elle publie ?

— Elle n'en a jamais rien laissé entendre. Je crois qu'elle s'en fiche, ce qui compte c'est que les livres fassent rentrer de l'argent. Ils pourraient être écrits par moi ou par Annette que ça ne lui ferait ni chaud ni froid.

— Mais vous reconnaissez que Tanner est malade...

— Malade mais pas fou ! C'est un être tourmenté. Quand il a failli tuer Annette, sa culpabilité s'est encore accrue. Il en a perdu la parole... Toutes les nuits il rêvait que son père venait lui faire des reproches à propos des manuscrits trafiqués. Il est très ébranlé, c'est vrai, mais il n'a pas tué Dalton...

— Comment pouvez-vous en être certaine ?

— La nuit du crime, il était très nerveux, comme cela se produit chaque fois qu'un orage s'approche. Je lui ai fait prendre un somnifère très puissant... un truc véritablement

foudroyant, et je suis restée avec lui jusqu'à ce qu'il s'endorme sur le canapé de son bureau...

— Il a pu simuler.

— Non, il a bien bu le produit, devant moi. Et je l'ai vu s'endormir.

— Il a pu changer le contenu du flacon, vous croyez lui avoir administré un somnifère, mais en fait...

— *Merde !* Vous vous croyez dans un roman policier ? J'ai utilisé ce même produit sur moi pour trouver le sommeil après la mort de Nuts, et j'ai dormi comme une souche. Or je cachais ce flacon à cause des enfants, parce que c'est un produit dangereux... et parce que j'avais peur que Nuts ne mette la main dessus. Je le cache dans un endroit que je suis seule à connaître, personne n'a pu changer la bouteille, personne... Tanner dormait lorsque le meurtre a été commis, j'en suis certaine. Quand la police est arrivée, je suis montée dans le grenier et j'ai eu le plus grand mal à le réveiller. Il ne tenait pas debout, ses yeux se fermaient tout seuls, j'ai dû lui faire avaler un litre de café noir. Il ne simulait pas.

— Mais vous mentez peut-être, dit Peggy dans un murmure. Je n'ai que votre parole... Son alibi c'est vous, sa femme.

Cecilia ne répondit pas. Elle était très pâle, défaite, comme épuisée par ses révélations.

— Je veux parler à Tanner, lança Peggy. Je veux le voir.

— Vous pouvez le voir, mais vous ne lui parlerez pas, fit Cecilia avec lassitude. Il ne répond plus quand on s'adresse à lui. Je ne suis pas psychiatre, mais je suppose que cela a quelque chose à voir avec la parole donnée et trahie... Si vous voulez établir un semblant de communication avec lui, il faudra écrire vos questions... Seul le texte existe à ses yeux.

Elle eut un geste en direction des feuillets éparpillés sur le sol.

— Présentez-lui votre brillante théorie ! lança-t-elle. S'il est dans un bon jour, il vous dira peut-être ce qu'il en pense...

Peggy se baissa pour rassembler les pages. Un genou en terre, elle prit le temps de les classer. Cecilia s'impatiente.

— Oh ! gémit-elle, vous ne croyez pas que nous pourrions nous dispenser de ce théâtre ? Je sais bien pourquoi vous vous

donnez tant de mal : pour blanchir votre amant, ce Dan Carmichael... Vous savez bien que c'est lui qui a tué Nuts, mais vous vous acharnez sur nous, comme si nous n'avions pas déjà assez souffert !

— Dan est innocent ! siffla Peggy en se redressant.

— Dan ? *Ce pauvre Dan ?* Mon Dieu ! Ne me parlez pas de lui, je me demande jusqu'à quel point vous êtes vous-même innocente ! Parfois je me dis que Peets n'a pas entièrement tort de vous soupçonner d'avoir voulu monter un kidnapping... C'est ça que vous aviez dans la tête en venant ici, hein ? Et puis vous vous êtes dégonflée, mais Dan s'est entêté, lui... Il a voulu aller jusqu'au bout et les choses se sont mal passées... À présent il joue au dingue pour obtenir les circonstances atténuantes. Il se dit qu'il est plus facile de s'évader d'un asile que d'une prison. C'est pour ça qu'il ne vous a pas dénoncée. Il a besoin de vous à l'extérieur pour l'aider à s'évader. Il a revendiqué la totale responsabilité du crime pour préserver votre liberté d'action...

— Vous êtes aussi folle que votre mari ! cracha Peggy avec fureur. Pourquoi racontez-vous de telles absurdités ? Vous savez bien que c'est Tanner qui a tué Dalton... et que vous l'avez laissé faire parce que cela vous arrangeait. Et puis il n'était pas question de faire enfermer la poule aux œufs d'or, n'est-ce pas ? Vous êtes une fille de riches, vous aimez l'argent, quoi que vous prétendiez... Vous aimez avoir vos aises... surtout maintenant, que vous commencez à vieillir. Ne pensez-vous pas déjà à l'après-Tanner ?

— Salope ! cracha Cecilia. Okay, finissons-en. Vous voulez voir Tanner, allons-y. Vous espérez sans doute insinuer le doute en lui ? Le pousser à s'imaginer coupable ? Cela vous arrangerait, bien sûr. Tanner Holt s'accusant du meurtre de son fils adoptif.

Elle avait pris la direction de l'escalier. Peggy lui emboîta le pas sans désarmer. Les deux femmes grimpèrent les marches quatre à quatre, pressées d'en finir. Lorsqu'elles débouchèrent dans les combles, elles étaient à bout de souffle.

Tanner Holt se trouvait dans le réduit. Penché sur le clavier de son ordinateur, il recopiait l'un des manuscrits de son père. Il ne tourna même pas la tête quand Cecilia ouvrit la porte. Peggy

commença par lui parler, mais elle dut très vite renoncer, le romancier ne lui accordant aucune attention. En désespoir de cause, elle plaça les feuillets énonçant sa théorie sur le manuscrit défraîchi. Cette fois Tanner cessa de pianoter pour se donner le temps de lire. Il déchiffrait très lentement, sans qu'un trait de son visage ne bougeât. Quand il était arrivé au bas d'une page, il la tournait d'une main qui ne tremblait pas.

Au fil des minutes, Peggy se sentait gagnée par un incroyable sentiment d'irréalité. Elle s'était attendue à ce que le romancier la saisisse à la gorge, l'insulte en la soulevant de terre, au lieu de cela il se comportait comme un prof déchiffrant une copie, sans passion ni indignation. Peut-être même avec une certaine lassitude.

Quand il fut arrivé à la dernière page, il se remit à pianoter sur son clavier. Peggy regarda instinctivement l'écran.

Je ne sais pas, put-elle lire en caractères verdâtres, c'est bien imaginé.

Si papa l'a voulu ainsi je n'ai rien à dire. C'est lui qui décide. Je voudrais vous aider, mais, vraiment, je ne sais pas.

— Ça suffit, décida Cecilia. Vous êtes en train de lui faire du mal. J'ai été trop patiente avec vous. Allez faire votre valise, je veux que vous quittiez cette maison dans les minutes qui viennent. Si je vous reprends à traîner par ici, j'appelle la police. Fichez le camp...

Elle avait hurlé les derniers mots. Peggy rassembla ses papiers et s'éloigna de quelques pas.

— Vous voyez bien ! triompha-t-elle. Il n'en sait rien lui-même. Il admet que son père a pu lui ordonner de le faire !

— Et moi je sais qu'il ne l'a pas fait ! vociféra Cecilia. Il dormait... N'essayez pas de l'embrouiller, c'est trop facile. Vous voyez bien qu'il est en pleine confusion. Vous lui feriez avouer n'importe quoi, qu'il est allé sur la planète Mars ou qu'il a rencontré le Père Noël !

Sa voix se cassa soudain et elle se mit à sangloter.

— Foutez le camp ! gémit-elle en se cramponnant au chambranle. Laissez-nous en paix !

Cette fois Peggy s'enfuit en se tordant les chevilles. Elle faillit tomber dans les escaliers et se rattrapa de justesse à la rampe. Elle était troublée. Ou bien Cecilia Holt était une merveilleuse comédienne... ou bien elle disait la vérité, et son mari n'était qu'un gros ours nageant en pleine confusion mentale, totalement incapable de faire du mal à une mouche.

Dans sa chambre, Peggy rassembla ses affaires, les jeta dans sa valise. Elle tremblait de la tête aux pieds et eut le plus grand mal à boucler les fermoirs du bagage. Elle ne savait plus du tout où elle en était, si elle avait envie de partir ou de s'enraciner ici jusqu'à ce qu'elle obtienne un aveu.

Elle descendit dans le hall en titubant. Comme elle allait sortir, Annette lui barra la route. Ses yeux brillaient de fureur, et elle avait rentré la tête dans les épaules, comme si elle se préparait à un affrontement physique. Cette attitude lui donnait une apparence trapue, extrêmement menaçante, qui mettait en relief ses bras nus, musclés par le maniement des roues.

— Je vous ai entendue ! gronda-t-elle. Tanner est peut-être fou mais je m'en fiche ! Nuts c'était un rien-du-tout, comme moi, et il emmerdait tout le monde. Il voulait faire du mal au bébé... il voulait le tuer. Si Tanner l'a supprimé, il a eu raison, c'est pas moi qui le lui reprocherait. Peut-être que j'aurais fini par le faire moi-même, d'ailleurs... J'y ai pensé, je l'avoue. Quand il a essayé de noyer Lee, je me suis dit que c'était une sale petite bête vicieuse, et qu'il fallait s'en débarrasser.

Peggy en avait assez. Elle essaya de se dégager, mais Annette se jeta contre elle, lui meurtrissant les tibias avec le repose-pieds métallique du fauteuil. Elle dut reculer en grimaçant de souffrance. Elle sentit l'humidité du sang sous l'étoffe de son pantalon.

— Moi aussi j'étais une bonne à rien, rugit Annette. Je sais de quoi je parle... Ma vie ne valait pas un pet. Quand Tanner m'a accrochée avec sa voiture, sur cette route, il aurait pu me rouler dessus, ça n'aurait pas été un drame. Je ne servais à rien ni à personne. J'étais zéro. Nuts c'était la même chose. Un zéro qui bouffait la vie des autres, par méchanceté. Fallait y mettre un terme... Si Tanner l'a fait, c'est pas un vrai crime, on ne peut pas le condamner.

— Laissez-moi passer ! lança Peggy en brandissant la valise comme un bouclier.

— Tanner, je le défendrai ! hurla Annette. Il m'a permis de me sentir utile... J'existe pour lui ! Si vous essayez de le faire arrêter, je dirai que c'est moi qui ai tué Nuts... Je m'accuserai... J'ai déjà imaginé comment j'aurais pu m'y prendre, je saurai convaincre les flics. Vous pouvez aller chez Peets... Ça servira à rien !

Peggy réussit enfin à contourner le fauteuil. Elle bondit vers la porte-fenêtre et s'élança dans le parc, mais Annette la poursuivit. Ramassant les galets plats qui bordaient les allées, elle entreprit de les lancer de toutes ses forces sur Peggy. L'un d'eux toucha la jeune femme entre les épaules, lui coupant le souffle, puis un second ricocha sur sa tempe, et elle tomba à genoux, pendant que du sang se mettait à couler sur sa pommette.

Elle continua à se déplacer à quatre pattes, mue par un réflexe de survie animale, persuadée que l'infirme allait la tuer si elle restait là une minute de plus.

Annette continuait à la bombarder, et les cailloux la frappaient aux endroits les plus vulnérables. Enfin, elle atteignit la grille. Le sang l'aveuglait, dégoulinant sur son front par une plaie du cuir chevelu. Peggy rassembla ses dernières forces pour entrebâiller la grille et s'élança sur la route, à bout de souffle.

Elle remonta Sorrow Lane en titubant, luttant contre l'évanouissement.

Elle s'effondra dans la boue juste au moment où une voiture de patrouille traversait le croisement. Elle eut à peine conscience du claquement des portières, il lui semblait que son corps, devenu aussi léger qu'une feuille morte, s'envolait au-dessus des champs et des prés, porté par le vent d'hiver.

26

Elle reprit conscience dans une cellule violemment éclairée. Elle était étendue sur un lit de fer et tout son champ visuel était occupé par de gros barreaux peints en vert. Une odeur d'antiseptique montait de la cuvette des W-C. installés dans un coin de la geôle.

« Ça y est, pensa-t-elle avec une sorte de fatalisme enfantin. Je suis en prison. »

Puis elle aperçut Peets à son chevet, assis sur un tabouret écaillé. Elle porta la main à son visage engourdi. Elle avait l'impression que sa tête avait doublé de volume. Ses doigts rencontrèrent un pansement.

— On vous a fait une piqûre antitétanique, expliqua le policier de sa curieuse voix distante. Je ne pense pas qu'il y ait de traumatisme, mais nous pouvons vous conduire à l'hôpital pour en être sûr.

— Non, protesta Peggy. Je ne veux pas aller à l'hôpital. Ce n'est rien... Quand j'ai vu le sang je me suis affolée... J'ai perdu connaissance.

— Qui vous a fait ça ? interrogea Peets. Voulez-vous porter plainte ?

— Non, soupira Peggy. Ça ne servirait à rien... Pourquoi suis-je enfermée ?

L'inspecteur sourit et ses grandes dents jaunes apparurent sous sa moustache.

— Vous n'êtes pas enfermée, on vous a installée dans l'une des cellules pour que vous récupérez sans vous donner en spectacle. Désirez-vous du thé ?

Sans attendre de réponse, il fit le service. C'était du thé de soldat, très noir, très fort, copieusement additionné de lait condensé sucré, qu'il servit dans des quarts métalliques bosselés. Peggy le but avec un plaisir disproportionné. Elle vit

qu'on avait jeté sur elle une couverture de la Croix-Rouge, et cette attention la toucha plus qu'elle n'aurait voulu.

— Je crois que vous avez exaspéré quelqu'un avec vos fameuses théories, observa Peets. Est-ce Annette qui vous a arrangée ainsi ? Je l'ai vue à la télévision, elle a l'air très forte au lancer de cailloux. On ne peut pas vraiment lui en vouloir. Elle pourrait vous attaquer en diffamation.

Peggy rassembla ses forces.

— Est-ce que je peux vous confier une dernière hypothèse ? demanda-t-elle. C'est vraiment important... Après vous n'entendrez plus parler de moi.

Peets haussa les épaules.

— Allez-y si ça peut vous soulager, soupira-t-il. De toute manière, ce que vous direz ne sortira pas de cette cellule. Mais faites attention à ce que vous raconterez lorsque vous aurez quitté Bludbury... à la presse notamment, car il se trouvera bien un ou deux journalistes pour vous tourner autour. Samantha Weber est quelqu'un de coriace, elle n'hésitera pas à vous traîner devant les tribunaux...

— On dirait que vous avez peur d'elle, observa Peggy. Elle vous a menacé ?

— Elle connaît des gens haut placés, on m'a conseillé de ne pas faire de zèle, et de ne pas harceler inutilement la famille Holt puisque je tenais l'assassin. Vous savez que cette dame a publié les mémoires de deux ou trois ministres ?

Il fit courir l'ongle de son pouce dans sa moustache, pensivement. Peggy remarqua qu'en dépit de son corps efflanqué, il avait des mains de paysan, aux ongles épais, mal soignés, et couvertes de poils roux. Elle se fit la réflexion qu'elle n'aurait pas aimé le voir nu, puis s'étonna de cette pensée bizarre. La pierre jetée par Annette lui avait-elle fêlé le cerveau ?

— Racontez-moi votre histoire, fit Peets, et séparons-nous sans rancune. Avez-vous quelqu'un chez qui trouver refuge à Londres ?

Peggy ne répondit pas. Fouillant dans la poche de sa veste, elle essaya de mettre la main sur les pages qu'elle avait couvertes de ses élucubrations.

— C'est ça que vous cherchez ? fit Peets en agitant la fiasse de papier qu'il avait manifestement lue en attendant le réveil de Peggy.

— Oh ! siffla-t-elle avec irritation, toujours ces grosses ficelles de flic !

— C'est bien articulé, dit-il en ignorant le sarcasme, mais c'est du roman.

— Vous ne comprenez pas que c'est justement là la grande force du complot ? objecta la jeune femme. L'in vraisemblance... C'est parce qu'il est invraisemblable qu'on refuse d'emblée de s'y intéresser.

— Il n'y a pas que ça, fit l'inspecteur. Vous avez oublié une chose. Si Tanner Holt était vraiment fou, s'il avait endossé la personnalité de son père pour tuer son fils adoptif, il aurait utilisé le casque de pilote et le masque respiratoire de l'Armée de l'air qui se trouvent dans son bureau, sous la cloche de verre, et non pas un déguisement approximatif : casque allemand et masque à gaz... Il aurait puisé dans son musée personnel.

— Pas d'accord, répliqua Peggy. D'une part on peut très bien penser que ces objets lui font tellement peur qu'il n'ose pas y toucher... D'autre part, dans le cas d'un complot visant à impliquer Dan, il fallait une panoplie facile à se procurer. Dan ne pouvait pas matériellement avoir accès aux reliques du père de Tanner Holt, car il aurait dû pénétrer dans la maison pour s'en emparer. Tanner écrivant toute la nuit, c'était impensable.

— C'est tiré par les cheveux, fit Peets avec une grimace. Vous faites fausse route depuis le début... Vous compliquez inutilement une affaire très simple parce que vous éprouvez un sentiment de culpabilité à l'idée de n'avoir pas prévenu Cecilia quand vous avez aperçu Dan Carmichael dans le jardin. Vous savez que vous avez commis une faute grave qui a peut-être – je dis bien : peut-être – entraîné la mort de Dalton. C'est vous-même que vous tentez de blanchir, pas Dan, dont vous n'avez rien à fiche en vérité.

Peggy se crispa. Elle eut une bouffée de haine pour Peets, mais fut forcée de s'avouer qu'il voyait juste. Si Dan n'était pas coupable, elle ne l'était pas non plus... Elle n'avait pas été imprudente, elle n'avait pas protégé un assassin sous prétexte

qu'ils s'étaient brièvement donné du plaisir au cours de l'après-midi.

Elle se demanda si elle devait lui raconter ce qu'elle avait appris juste avant de quitter Hunter Hall : la supercherie des manuscrits, Annette prête à s'accuser pour sauver le grand homme...

— Quelle impression vous a fait Tanner ? demanda-t-elle en se rallongeant. Vous l'avez interrogé, non ?

— Je ne devrais pas vous répondre, fit Peets, mais vous avez l'esprit troublé, je n'aime pas ça. J'ai l'impression que vous vous apprêtez à faire des bêtises. Tanner Holt m'a paru très malade. Sa femme me l'a présenté comme à la fois sourd et muet... J'ai dû l'interroger par écrit, mais il était évident qu'il entendait très bien les bruits tout autour de nous : la sonnerie du téléphone, les sirènes des voitures... Je le voyais tressaillir lorsqu'un bruit le prenait par surprise. J'en ai déduit qu'il n'est pas sourd, mais que, pour une raison qui n'appartient qu'à lui, il a décidé une fois pour toutes de ne pas entendre la voix humaine. J'ai demandé un complément d'enquête... C'est là que je me suis heurté à un mur. On m'a fermement prié de laisser tomber. Je pense que Samantha Weber a fait jouer ses relations.

— Vous n'avez pas pensé qu'on craignait que vous ne découvriez quelque chose ?

— Si, *quelque chose*, oui. Mais pas forcément en rapport avec le crime. J'avoue m'être demandé si ce demi-infirmes gavé de somnifères et de tranquillisants était vraiment l'auteur de ses livres. Comme ça, une intuition. Ces manuscrits enlevés juste avant mon arrivée, comme s'il s'agissait de secrets d'état. Ce bureau vide de notes, de brouillons, nettoyé de toute urgence. Aucun romancier, même le plus maniaque, n'écrit de cette manière, sans gribouiller sur un pense-bête. L'armoire huilée, sans un atome de poussière, et ne contenant rien... Je me suis demandé si on ne cachait pas un « nègre »... une supercherie littéraire, vous voyez le genre ?

Peggy sourit. Peets était loin d'être un imbécile.

— Je sais que les romans de Holt drainent énormément d'argent, observa-t-il encore. Et je me suis demandé dans quelle mesure l'argent pouvait être le mobile du meurtre...

— Il l'est si l'on admet que Cecilia voulait écarter Dalton de la succession.

— Allons ! glapit l'inspecteur. Nous parlons d'enfants... Cecilia Holt avait mille fois le temps de faire placer Dalton en tutelle avant la mort de son mari. Il suffisait qu'on déclare le petit dans l'incapacité mentale de gérer ses biens pour que Lee se retrouve automatiquement à la tête du patrimoine engrangé par Tanner. C'est un mobile qui ne résiste pas à l'analyse. C'est du feuilleton. On ne peut rien retenir contre Samantha Weber ou George Quarantine. Ils étaient vraiment en France à l'heure du crime, et en compagnie de plusieurs témoins, dont un sous-préfet et un attaché des affaires culturelles. La police française a passé tout cela au crible. Il n'existe aucune possibilité pour qu'ils aient pu prendre l'avion, assassiner Dalton et revenir en catimini. On imagine mal, d'ailleurs, pourquoi ils l'auraient fait. Acceptez la réalité des choses. Il n'y a pas eu de complot. Oubliez toute cette affaire. Vous verrez, ce sera assez dur pour vous le jour du procès, lorsque vous devrez venir à la barre. Dans les mois qui viennent, vous allez peu à peu oublier le crime, réapprendre à vivre normalement... vous aurez l'illusion que tout est classé, fini, et puis le procès remettra tout ce fragile équilibre en question. Vous vous retrouverez sous les feux de l'actualité. Votre photo paraîtra dans les journaux. Les amis que vous vous serez faits entre-temps, se mettront à vous regarder bizarrement. Ils n'aimeront pas découvrir que vous avez été mêlée à un meurtre. Vos blessures se rouvriront, et il vous faudra encore une fois attendre qu'elles cicatrisent. Ce sera dur. C'est pour ça que je vous conseille de ne vous occupez que de vous, et uniquement de vous... Vous sortirez de cette épreuve en charpie, couverte de boue, et seule, très seule... Essayez d'y penser dès maintenant, de programmer votre vie en fonction de ce qui vous attend. Ne vous entourez que d'amis sûrs, solides, ne leur cachez rien de votre passé... car vous êtes désormais une femme avec un passé compromettant. Il y aura toujours une ombre au-dessus de votre tête. Quelqu'un pour se rappeler que vous avez été la maîtresse d'un tueur d'enfant. On y verra de la perversité ou de la bêtise, ce sera selon. On se méfiera de vous, les femmes surtout. Les mères de famille ne vous laisseront pas

approcher leur progéniture... songez à tout cela avant de choisir un métier. Préparez-vous au cataclysme personnel que sera le procès de Dan Carmichael, ne songez qu'à vous maintenir la tête hors de l'eau et cessez de vous préoccuper de ce garçon qui vous a mise dans le pétrin. Je vous parle en homme, pas en flic. Parce que j'ai l'intime conviction que vous n'êtes pas coupable, mais d'autres penseront peut-être différemment. Il n'est pas impossible qu'on essaye de vous faire inculper durant le procès, que le procureur vous accuse de complicité et réclame une peine contre vous. Pour l'instant le coroner a décidé de vous laisser en liberté. Aux yeux de tous vous êtes une gourde dont Dan Carmichael a abusé. Remerciez Dieu de cette indignité qui vous épargne la prison et ne remuez plus la boue.

Il se versa un peu de thé, comme si cette tirade lui avait asséché la gorge.

— Nous n'allons pas vous loger ici, reprit-il en reposant son quart métallique sur le plateau. Avez-vous quelqu'un susceptible de vous accueillir à Londres ?

Peggy hésita, puis, fouillant dans la poche de sa veste, en tira la carte de visite que lui avait remise George Quarantine, la première fois qu'il lui avait rendu visite à Hunter Han.

— Puis-je passer un coup de fil ? demanda-t-elle.

George l'avait accueillie avec un empressement touchant, plein de gêne et d'enthousiasme douloureux. Peggy était surprise de constater comment cet homme au physique de débardeur, qui parlait fort et déplaçait beaucoup d'air en société, devenait timide et presque maniéré en sa présence. Il était allé la chercher à Bludbury, et avait même tenu à se rendre à Hunter Hall pour récupérer la valise qu'elle avait abandonnée sur la pelouse en s'échappant. Peggy l'avait attendu dans la voiture, à l'ombre du mur d'enceinte. Quand George était revenu, portant le bagage cabossé, il n'avait pas dit un mot de son entrevue avec les « dames » du domaine.

Ils avaient pris la direction de Londres, tournant résolument le dos à la bâtisse perdue dans les brumes sans que Peggy éprouve un réel soulagement. Elle savait que la page n'était pas encore tournée, Peets ne lui avait laissé aucune illusion. Elle était seulement en sursis.

Quarantine habitait une vieille maison, quelque part près de Portobello. C'était en fait un grenier aménagé, aux poutres énormes passées au calfat, aux murs revêtus de tissu écossais. Il avait entassé là un bazar de célibataire glané sur les marchés aux puces : maquettes de paquebots 1900 couvertes d'une peluche de poussière, vieilles hélices de cuivre ou de bois provenant d'aéroplanes ou de canots automobiles, bouées et brassières de sauvetage portant le nom de transatlantiques envoyés à la casse depuis des lustres. De grandes affiches jaunies y vantaient les charmes de croisières en Orient ou dans les îles du Pacifique. L'ameublement se composait d'un assemblage hétéroclite de meubles de marine, cloutés de cuivre, et de chaises longues en teck, rongées par le sel des embruns. D'anciens hublots à boulons carrés avaient été fixés sur les murs, ouvrant sur des paysages de carte postale agrémentés d'idéogrammes japonais. Sur le sol, traînaient des rouleaux de

cordage, des poulies et même un ou deux harpons épointés que Peggy trouva un peu trop ostentatoires. Il fallait parfois baisser la tête pour ne pas toucher les fanions de signalisation maritime qu'on avait accrochés entre les poutres, sur des filins poussiéreux, mais l'ensemble n'était pas déplaisant. C'était un appartement de vieux petit garçon, encore empêtré dans ses rêves d'île au trésor. Il y régnait une vague odeur de cigare, de chaussettes sales, et de poubelles non vidées, comme dans n'importe quel logement de célibataire.

Peggy s'y installa sur un canapé, refusant la chambre que voulait lui céder George. L'appartement ne comptait que trois pièces difformes, disposées en enfilade, dont un bureau minuscule ouvrant sur les toits, et dans lequel on avait casé un sofa de cuir écaillé. Les murs en étaient tapissés de bandes magnétiques et de magnétophones plus ou moins vétustes. Un ordinateur trônait sur une vieille table de chêne cirée. Peggy comprit que c'était là que George élaborait ses biographies truquées pour le compte de Samantha Weber. Les emballages de bandes magnétiques portaient les noms de vedettes de la chanson, de la politique ou du cinéma.

— Vous êtes chez vous, expliqua précipitamment Quarantine en faisant disparaître un caleçon qui traînait sur une chaise. Je vais devoir m'absenter fréquemment dans les semaines qui viennent. Il faut que j'aille en France, pour cette biographie dont je vous ai déjà parlé. J'irai là-bas, enregistrer quelques bobines, vous serez donc assez libre de vos journées dans l'intervalle...

En réalité, il lui proposa très vite un travail de secrétariat : il s'agissait de transcrire sur l'ordinateur le contenu des bandes ramenées du précédent voyage. Peggy ne put déterminer s'il lui confiait cette tâche pour la mettre à l'aise en lui donnant l'impression de payer ainsi une sorte de loyer, ou s'il voyait là l'occasion réelle de se débarrasser d'une corvée en faisant des économies.

Dans les premiers temps la cohabitation fut assez délicate. George mettait un disque de Wagner sur la chaîne stéréo chaque fois qu'il devait tirer la chasse d'eau, et Peggy en eut rapidement assez de ces chevauchées teutonnes sur fond de Niagara. Le

matin, ils déployaient tous deux des ruses hautement stratégiques pour user de la salle de bains et ne pas se surprendre mutuellement à demi nus. Quant à la jeune femme, elle profitait de chacune des absences de Quarantine pour se ruer sur le lavabo, y faire sa lessive, et mettre à sécher sur le radiateur culottes et soutiens-gorge.

Comme ils avaient décidé d'un commun accord de ne pas évoquer la mort de Nuts, ils n'avaient plus grand-chose à se dire, et la conversation devenait languissante. Peggy aurait voulu savoir si Samantha Weber avait toujours l'intention de publier les souvenirs de la princesse Ozotsukoï, mais George s'avoua dans l'incapacité de lui répondre. Samantha n'était pas à prendre avec des pincettes, ces derniers temps, et il n'osait lui poser la question.

La jeune femme fut deux ou trois fois tentée de lui demander s'il était au courant de l'imposture mise sur pied par Tanner Holt, mais elle renonça. Depuis qu'elle avait quitté Hunter Hall, elle était victime d'une étrange illusion d'éloignement temporel... La mort de Nuts lui semblait tout à coup très ancienne, perdue dans les brumes d'un passé lointain. Elle savait qu'elle était victime du phénomène de « convalescence » évoqué par Peets, et que son esprit cherchait à se débarrasser du stress emmagasiné au cours des dernières semaines en la poussant à croire que l'affaire était définitivement classée. Il n'en était rien, et elle ne devait pas céder à cette illusion trompeuse. Il lui fallait se défier de cet engourdissement de la conscience favorisé par l'égoïsme. Dan, lui, était toujours en prison.

D'ailleurs, elle n'aimait pas être à la charge de Quarantine. Cependant elle n'avait pas d'argent, et doutait de trouver rapidement du travail dans les semaines à venir. Où qu'elle allât, il se trouverait fatalement quelqu'un pour se rappeler avoir vu son visage à la télévision, et pour tout le monde elle deviendrait aussitôt la maîtresse de l'assassin fou, du tueur d'enfant... peut-être même sa complice. Cette notoriété rendrait difficile sa réinsertion et lui interdirait jusqu'au simple job de serveuse ou de *tea-lady*...

En attendant, pour ne pas rester les bras croisés et éviter les longs tête à tête silencieux avec Quarantine, elle s'était lancée dans la transcription des bandes magnétiques. C'était un travail fastidieux, qu'elle exécutait les écouteurs aux oreilles, arrêtant le magnétophone toutes les dix secondes pour recopier le bavardage graveleux de cette vedette oubliée dont les intonations lui portaient sur les nerfs. Mais pendant ce temps elle ne se sentait pas obligée de se creuser la tête pour entretenir un semblant de conversation avec son hôte.

Heureusement, Quarantine passait beaucoup de temps à la maison d'édition. Dans la journée, Peggy se retrouvait donc seule, délivrée de l'obligation de sourire, mais les soirées traînaient en longueur. Faisant l'un et l'autre des efforts surhumains pour contourner tout ce qui entretenait un quelconque rapport avec la famille Holt, ils ne cessaient en réalité d'y penser de manière quasi obsessionnelle. George égrenait des anecdotes qui auraient été drôles en d'autres circonstances, mais sonnaient, de manière sinistre dans la situation présente.

Ce fut pour Peggy un véritable soulagement lorsqu'il lui annonça son prochain départ pour la France.

— Enfermez-vous à double tour, lui recommanda-t-il. Et ne répondez pas au téléphone, il faut se méfier des journalistes.

— Je brancherai le répondeur, dit Peggy.

— Non, non, protesta George. Surtout pas. J'ai horreur de cette machine. D'ailleurs personne ne me laisse jamais le moindre message. Si Samantha veut me joindre, elle m'appellera en France. Je remplirai le frigo avant de partir, cela vous évitera d'avoir à sortir. Il n'est pas impossible que les charognards de la presse tentent de vous retrouver. L'affaire va suivre son cours, il y aura bientôt une reconstitution, cela va remuer la vase... Quand je vous appellerai j'userai d'un code : trois sonneries, puis une, puis quatre... 314, comme le numéro du wagon sur cette affiche. Vous vous rappellerez ? Ne répondez à aucun autre appel. Il ne faut surtout pas que Cecilia découvre que je vous héberge, elle est très montée contre vous.

Il fit comme il avait dit, entassant dans le réfrigérateur et les placards assez de nourriture pour soutenir un siège. Peggy le

laissa faire. Elle ne parvenait pas à déterminer si elle le trouvait grotesque ou attendrissant. Il avait des mains épaisses, une silhouette de docker courte sur pattes, mais une lueur inquiète, apeurée, brillait en permanence au fond de son regard, comme s'il vivait dans l'imminence d'une catastrophe. Elle le regarda partir, son éternel magnétophone en bandoulière. Son blouson de cuir fourré accentuait son apparence de bibendum se déplaçant sur des petites jambes aux mollets gras. Elle songea qu'elle aurait peut-être dû faire l'amour avec lui, pour le remercier ; il en avait tellement envie...

Quarantine envolé, elle goûta la satisfaction de se retrouver seule, de pouvoir se déplacer sans se soucier d'être décente, de pouvoir faire sa lessive sans avoir à la cacher sous une serviette.

Elle fureta dans l'appartement, dénicha sur une étagère une photo de George, barbu, mince, en compagnie d'une jeune femme qui riait aux éclats. Une jolie rousse à la crinière léonine. C'était un vieux cliché Polaroid dont les couleurs avaient viré, prenant des teintes irréelles, et qui datait sans doute de vingt-cinq ans, cela se voyait aux vêtements : à la tunique indienne de Quarantine, à la minijupe Mary Quant de la fille. La photo avait été prise à Carnaby Street, George avait encore des cheveux à l'époque, il les portait longs sur la nuque... et une barbe broussailleuse de Christ en exil qui lui donnait un charme certain. Peggy éprouva un pincement douloureux à le découvrir ainsi, si jeune, le regard empli de joie naïve. Elle se dépêcha de reposer le cadre sur son étagère.

Dans les jours qui suivirent, elle travailla à la transcription des mémoires hollywoodiennes, puis, n'y tenant plus, et refusant de faire semblant plus longtemps, téléphona à Gurner Peets pour qu'il lui obtienne un permis de visite.

— Je veux voir Dan, expliqua-t-elle. Il faut que je parle avec lui.

— Vous allez encore vous mettre dans les ennuis, marmonna l'inspecteur. Je ne crois pas qu'il ait vraiment envie de vous rencontrer, lui. Il est très heureux, savez-vous ? Pour la première fois de sa vie il a réellement l'impression d'exister. Les psychologues chargés d'établir son dossier psychiatrique n'ont jamais vu quelqu'un d'aussi épanoui.

— Pouvez-vous m'avoir ce permis ?

— Je vais essayer.

Il le lui fit porter trois jours plus tard. Peggy retourna l'autorisation dans tous les sens, relisant chaque mot avec soin. Toute sérénité l'avait fuie, elle ne tenait plus en place. La veille de la visite, elle passa une nuit blanche, essaya d'affûter ses arguments, bâtit mille stratégies contradictoires et finit par s'endormir à l'aube, quelques minutes avant que ne sonne le réveil. Elle se demanda ce qu'elle devait emporter. Elle ignorait tout de Dan, de ses goûts, de ses désirs. À tout hasard elle acheta du chocolat, des cigarettes, avec l'argent que lui avait laissé Quarantine, c'était d'une banalité consternante. Elle savait que George aurait vivement désapprouvé cette visite, mais elle ne pouvait s'en dispenser. Il lui semblait qu'elle ne retrouverait pas la paix de l'esprit tant qu'elle n'aurait pas parlé à Dan une dernière fois au moins.

Elle dut prendre le train, car la prison se trouvait dans une ville de banlieue dont elle n'avait jamais entendu prononcer le nom. Elle débarqua dans une agglomération triste et sale, aux murs couverts de slogans racistes. La maison d'arrêt se dressait aux confins de la cité, au milieu des terrains vagues. Son aspect effraya Peggy, et, pour la première fois, elle éprouva une panique viscérale à l'idée qu'elle pourrait se retrouver accusée de complicité. Le procès prit une dimension nouvelle dans son esprit, celle d'une menace bien réelle qu'il était inutile de nier, et elle sentit une sueur d'angoisse lui mouiller le creux des reins. Elle franchit le porche de pierre grise pour entrer dans une cour cernée de murailles. Elle étouffait. Plusieurs gardiens l'interceptèrent. Elle dut montrer son autorisation, vider son sac, confier ses paquets à un homme qui se mit en devoir de les déballer. Une auxiliaire féminine l'entraîna dans une cabine pour vérifier qu'elle ne dissimulait rien sous ses vêtements. Enfin, on la conduisit dans une petite pièce munie d'une fenêtre minuscule, à trois mètres du sol. Une table et des tabourets fixés au sol occupaient tout l'espace. On lui ordonna de s'asseoir pendant qu'on allait chercher Dan. Elle réalisa qu'elle tremblait de frayeur à l'idée de se retrouver peut-être un jour enfermée dans un lieu analogue.

Dan arriva. On lui avait coupé les cheveux, mais sans excès. Il portait un pantalon et une veste de grosse toile grise qui évoquaient un vêtement de travail.

— Tiens, c'est toi ? fit-il surpris. Je croyais que c'était mon avocat. Ils m'ont commis un type d'office, un mec barbant qui veut tout le temps que je lui raconte mon enfance malheureuse. C'est chiant. J'ai jamais été malheureux quand j'étais gosse. M'man et p'pa me fichaient la paix, j'en demandais pas plus. J'suis pas une victime.

Il s'assit. Le gardien s'installa dans le fond de la pièce, les mains croisées derrière le dos, une expression impersonnelle sur le visage.

Peggy essaya de sourire. Elle découvrit avec un certain étonnement que Dan avait grossi, comme si la prison lui faisait du bien, en définitive. Ses joues s'étaient remplies, il n'avait plus cette allure de loup efflanqué qui avait été la sienne à Bludbury. Du coup, il paraissait beaucoup moins inquiétant que lors de son arrestation. Cela lui serait sûrement utile au moment du procès.

— Je t'ai amené des cigarettes et du chocolat, dit-elle bêtement.

— Ah ? fit le garçon. J'aurais préféré des coupures de presse. Est-ce que tu as gardé tout ce qui est paru sur nous au moins ? Et les émissions télé... Tu les as enregistrées ? Non ? Mince ! Je suis passé je ne sais combien de fois aux informations et j'ai jamais pu me voir ! T'es pas très dégourdie... Il y avait pourtant un magnétoscope à Hunter Hall, l'infirmier en avait un dans sa chambre, je le sais, j'l'ai vu par la fenêtre...

— Danny, murmura Peggy qui éprouva un sentiment curieux en s'entendant prononcer ce diminutif pour la première fois. Danny... *ce n'est pas un jeu*. Il faut arrêter de mentir. Je sais bien, moi, que tu n'as pas tué Dalton. Est-ce que tu as vu quelque chose quand tu étais dans le parc ? As-tu vu quelqu'un sortir de la maison déguisé en capitaine Müller ?

— Je l'ai tué, merde, grogna Dan en secouant la tête. Et tu sais bien pourquoi. Et je ne regrette rien. Grâce à moi Tanner Holt va écrire sa plus grande œuvre... Ce sera comme si je

l'écrivais avec lui, tu vois. Comme si on signait le livre tous les deux.

— Ce n'est pas vrai, fit Peggy en essayant de conserver son calme. Dis-moi qui t'a donné la nouvelle adresse des Holt. As-tu reçu une lettre anonyme ? Un mot qu'on-aurait glissé sous l'essuie-glace de ta voiture par exemple ?

— Non, je me la suis procurée facilement, en draguant une conne de secrétaire à la maison d'édition. C'était fastoche... y'a plein de filles qui demandent qu'à se laisser culbuter par un gars plutôt mignon. Comment j'ai fait avec toi, hein ? Tu te rappelles ? Et ça t'a bigrement plu, sinon tu ne serais pas là à me relancer.

— Dan, supplia la jeune femme. Réfléchis bien, après il sera trop tard. As-tu vraiment pris la stèle dans le parc... la stèle, le casque et le masque à gaz, ou bien quelqu'un les a-t-il enterrés sous la caravane sans que tu le saches ?

— J'ai tout fait moi-même, merde ! Je ne vais pas te le répéter cent fois ! explosa le jeune homme en frappant sur la table. Tu me prends pour un crétin ? Tu penses que je ne suis pas assez intelligent pour avoir combiné tout ça ? Ça t'en bouche un coin, hein, pauvre conne ! Je suis un artiste, comme Tanner... J'ai écrit à son éditeur pour qu'il passe une photo de moi au dos du livre, et qu'ils expliquent bien que c'est grâce à Daniel Carmichael que Tanner Holt a écrit *Le Visiteur sans visage*. Je voudrais qu'ils viennent me photographier ici, dans la cour de la prison.

— Personne ne viendra, Dan ! lança Peggy. Que les flics, les juges et le jury. Il n'y aura pas de livre, pas de roman. Tanner n'écrira jamais *Le Visiteur sans visage*, il en est incapable, c'est un pauvre type à moitié infirme. Il n'a écrit aucun des livres parus sous son nom. C'est une sorte d'escroc. Tu vas te retrouver empêtré dans un mensonge qui ne servira à rien, qu'à t'envoyer moisir toute ta vie dans un asile... Parle tant qu'il est encore temps ! Dis ce que tu as vu dans le jardin... Dis-moi qui se cachait sous le masque !

— C'est pas vrai ! hurla Dan en se redressant comme un diable. Il écrira le livre ! Et je serai sur la couverture ! T'es qu'une salope, jalouse, jalouse ! T'es qu'une bonne à rien... Tu

veux me faire du mal parce qu'on a à peine parlé de toi dans les journaux !

Il se jeta sur Peggy, la giflant de toutes ses forces. La jeune femme perdit l'équilibre et tomba du tabouret. Son oreille gauche sifflait si fort qu'elle crut un instant que Dan lui avait fait éclater le tympan.

Le gardien s'était précipité pour ceinturer le forcené. Il braillait, réclamant de l'aide. D'autres hommes en uniforme envahirent la pièce, Dan fut traîné à l'extérieur, gesticulant et vociférant.

Plus tard, un gardien-chef vint sermonner la jeune femme, il y aurait un rapport. Elle avait outrepassé les règles ; au cours d'une visite, on avait pour habitude de ne jamais évoquer l'affaire en cours. Le surveillant qui l'avait laissée faire serait puni. Un blâme serait porté dans son dossier. Quant à l'algarade, l'inspecteur ayant obtenu le permis en serait informé.

Peggy quitta la maison d'arrêt dans un état proche de l'égarement. Elle avait affreusement mal à la mâchoire, et la peau de sa joue la cuisait comme si on lui avait jeté du thé brûlant au visage. Elle songea qu'elle aurait sans doute un hématome et peut-être même le dessin noirâtre de la main de Dan imprimé sur la peau. Pendant tout le trajet de retour, elle se demanda si elle ne faisait pas fausse route et si, en définitive, Dan Carmichael n'était pas vraiment coupable. Elle finissait par sentir le doute s'insinuer en elle.

Elle rentra à Londres très abattue, regagna le grenier de Quarantine, se fit du thé et prit deux aspirines.

Quand le téléphone sonna, elle décrocha instinctivement sans se rappeler les promesses qu'elle avait faites à George. C'était Peets.

— Vous en avez encore fait de belles ! grogna-t-il. On a dû transporter Carmichael à l'infirmerie, il est en pleine crise de nerfs. Il vous insulte et affirme à tous ceux qui veulent bien l'écouter que vous complotiez contre lui. Si cela tombe dans l'oreille d'un journaliste, je ne vous dis pas l'effet produit ! D'ici que la presse vous accuse d'être le cerveau de l'affaire, il n'y a qu'un pas ! Tenez-vous tranquille, faites-vous oublier... c'est un

conseil d'ami. La reconstitution sera déjà assez pénible comme ça.

Il raccrocha. Peggy ne put retenir ses larmes. Elle pleurait parce qu'elle était vaincue, seule et désarmée.

Quand la nuit tomba, elle alluma toutes les lumières, sortit d'un placard une bouteille de Southern Comfort et entreprit de la vider à petites goulées. Il ne lui fallut pas longtemps pour glisser sur la pente de l'ivresse.

Elle était étendue sur le tapis, devant la fausse cheminée, quand le téléphone sonna à nouveau. Elle se leva en titubant et décrocha, croyant à un appel de George.

— *Papa*, dit le correspondant dans l'écouteur. Papa, c'est toi ? Tu m'entends... Pourquoi tu ne réponds pas ? Parle-moi, dis-moi ce que je dois faire...

Peggy raccrocha, glacée de terreur, la peau hérissée de frissons.

Elle avait parfaitement reconnu la voix de Tanner Holt.

La terreur la dégrisa d'un coup, et elle courut vomir dans l'évier métallique de la cuisine-bar qui coupait la pièce en deux. Éprouvant le besoin de respirer un peu d'air frais, elle ouvrit l'une des fenêtres mansardées et se pencha au-dessus de la rue, aspirant à grosses goulées la bise qui soufflait sur les toits. La nuit était tombée, mais, alors qu'elle s'appuyait à la rambarde, son regard accrocha la cabine téléphonique, sur le trottoir d'en face. Elle était illuminée, et quelqu'un s'y trouvait, formant un numéro. Au moment même, le téléphone sonna dans le grenier, et Peggy se demanda s'il s'agissait vraiment d'une coïncidence. Elle eut le réflexe d'éteindre la lumière, et revint s'embusquer au coin de la fenêtre. À cause de la distance, elle ne pouvait voir le visage de l'homme dans la cabine. Il était de haute taille, enveloppé dans un trench-coat, et il portait sur la tête, un chapeau à bord rabattu qui projetait une ombre sur ses traits. Lassé d'attendre, il raccrocha. Immédiatement, le téléphone du grenier cessa de sonner. La porte de la cabine s'ouvrit, et Peggy se rétracta dans l'obscurité, peu désireuse de se faire repérer. Elle eut l'impression que l'homme s'arrêtait au pied de l'immeuble, levait la tête pour scruter le dernier étage, mais pour en être certaine, il aurait fallu qu'elle sorte de sa cachette, et elle n'y tenait pas.

Elle tremblait de froid et de peur. Des images d'épouvante se télescopaient dans son esprit. Tanner... Tanner Holt était sorti de sa retraite. Elle avait été folle de lui exposer ses soupçons. Sur l'instant il n'avait pas réagi, mais la notion de danger avait lentement fait son chemin dans sa cervelle embrumée, et il avait fini par comprendre que Peggy savait tout. Il avait quitté Hunter Hall pour retrouver cette empêcheuse de tourner en rond... pour la faire taire au plus vite, avant qu'elle n'ameute les populations. Une imprudence de Quarantine lui avait fourni l'adresse de sa future victime, et il était venu, à travers la nuit

d'hiver, pour écrire le dernier chapitre du *Visiteur sans visage*, là, dans cette soupente, au milieu de toutes ces poutres auxquelles il serait si facile d'accrocher une corde...

Peggy referma violemment la fenêtre et se rua vers la porte pour s'assurer que les verrous étaient bien tirés, après quoi elle engagea une chaise sous la poignée. Tanner serait-il assez fou pour monter maintenant ? S'était-il procuré un double des clefs ? Quarantine avait-il l'habitude d'en laisser un jeu dans son bureau de la maison d'édition ?

Peg s'adossa au mur. Le bruit de sa respiration lui parut effrayants. Elle eut un geste vers le téléphone pour appeler Gurner Peets, mais laissa retomber sa main. Cela ne servirait à rien, qu'à la faire passer une fois de plus pour une folle... Personne ne la croirait plus à présent, elle s'était déconsidérée aux yeux de tous par ses théories abracadabrantes. Elle était seule, et elle devait se défendre seule.

Toujours dans l'obscurité, elle ouvrit le tiroir du buffet, en sortit un couteau. Elle se demanda si elle aurait le courage de frapper Tanner... elle décida que oui. Elle n'avait aucunement l'intention de se laisser prendre au collet. Elle le frapperait, oui... Elle frapperait l'assassin de Nuts, et elle en éprouverait même un certain plaisir.

Les doigts serrés sur le manche de l'arme, elle essaya de discipliner son souffle. Elle ne devait surtout pas laisser l'affolement la gagner. Dans le noir, elle pouvait mieux surveiller les fenêtres. Il n'était pas exclu que l'écrivain tente de s'introduire chez Quarantine par le toit puisqu'on était au dernier étage, quoiqu'elle doutât que la gouttière fût en mesure de supporter son poids. S'il lui prenait la fantaisie d'emprunter ce chemin, il risquait fort de dégringoler dans le vide et de s'empaler sur les grilles entourant la maison.

Elle s'aperçut qu'elle avait presque recouvré son calme. L'approche de l'action agissait sur elle comme une délivrance. Il était temps qu'on en finisse... que les comptes se règlent... que Nuts soit vengé...

Elle regarda la porte, résistant à l'envie d'aller entrouvrir le battant pour accélérer les choses. Tanner entrerait et elle le frapperait, à l'épaule ou à la cuisse, elle ne savait pas... À la

cuisse plutôt, de cette manière il serait cloué sur place, et elle pourrait appeler la police. Peets ferait une drôle de tête en découvrant le romancier, gisant dans son sang, une corde à nœud coulant enroulée autour du ventre.

Les minutes s'écoulaient. Peggy tendait l'oreille, guettant les grincements de l'escalier. Mais rien ne venait.

Le téléphone sonna, lui arrachant un gémissement. Elle tendit la main, décrocha.

— *Papa*, gémit la voix de Tanner Holt, je sais que tu es là... Tu ne peux pas me laisser comme ça... Je n'ai plus d'argent... Tu ne peux pas parler ? Tu es avec elle, c'est ça ! Avec cette fille... Je m'en vais mais je reviendrai... La baby-sitter... On ne peut pas la laisser courir... Tu as tort de la protéger... Tu dois penser d'abord à moi... Je suis ton fils...

Il eut comme un bizarre sanglot et raccrocha. Peggy frissonna. Dieu ! Ce fou appelait le fantôme de son père pour lui demander conseil au sujet de son prochain crime, on nageait en pleine démence !

Elle se coula vers la fenêtre. L'homme au chapeau informe sortait de la cabine. Après une brève hésitation, il s'enfonça dans une rue adjacente et disparut. La jeune femme poussa un soupir de soulagement.

Tanner Holt ne viendrait pas la tuer ce soir, c'était toujours ça de gagné... à moins que ce renoncement ne soit qu'une ruse ?

Elle fronça les sourcils. Quelque chose la gênait. Un détail... une phrase prononcée par le romancier : Je n'ai plus d'argent. Cela ne voulait rien dire. Holt disposait d'une véritable fortune. Pourquoi se croyait-il soudain pauvre ?

Et, soudain, elle réalisa qu'elle était stupide.

Totalement stupide.

La voix qu'elle venait d'entendre c'était celle de Tanner Holt à *la télévision*, dans la présentation de sa série d'épouvante, mais ce ne pouvait pas être sa vraie voix puisqu'il était déjà aphasique à l'époque de l'enregistrement et qu'on avait dû le doubler !

Elle avait cru entendre la voix de Tanner alors qu'il s'agissait de celle du comédien chargé du doublage...

La doublure de Tanner lui avait téléphoné... ou plutôt avait téléphoné à George Quarantine. La doublure de Tanner avait appelé George « Papa ».

La doublure de Tanner Holt était... le fils de George Quarantine !

Elle vacilla sous le choc de l'évidence. L'ivresse l'avait empêchée de faire immédiatement le rapprochement, mais maintenant elle était certaine de sa déduction. La voix... La voix au téléphone ne pouvait être celle de Tanner. Elle n'aurait d'ailleurs pu la reconnaître puisqu'elle ne l'avait jamais entendue ! Elle n'avait fait qu'identifier cette belle basse de comédien shakespearien qui l'avait tellement frappée lorsqu'Annette lui avait passé la cassette de la série télévisée : *Bonsoir, vous me connaissez peut-être de réputation, je suis Tanner Holt, le Maître de l'angoisse, et si je pénètre ainsi chez vous par effraction, c'est pour vous prendre par la main et vous emmener sur les routes de la peur...*

Le générique... le générique imbécile, Tanner se métamorphosant en gargouille, éclatant d'un rire « satanique »...

Elle ralluma toutes les lumières, but un verre d'eau car elle avait la gorge affreusement sèche, et prit la direction de la chambre de George.

Elle n'avait plus aucun scrupule maintenant. Elle ouvrit les tiroirs, les vida l'un après l'autre sur le lit. Un seul d'entre eux était fermé à clef, elle le força à l'aide d'un tournevis découvert sous l'évier de la cuisine.

Il contenait un album de photos. George Quarantine et la femme rousse du Polaroid. George Quarantine en compagnie d'un bébé qui, au fil du temps et des pages, se changeait en petit garçon. Au fur et à mesure que George perdait ses cheveux, prenait de la bedaine, le gamin, grandissait. La femme rousse cessait de figurer sur les clichés. Était-elle partie, morte ?

Dans un classeur, Peggy trouva des coupures de presse, des photos découpées dans des journaux de province, des programmes de théâtre mal imprimés qui sentaient la tournée miteuse. Parmi les portraits des acteurs, figurait celui d'un certain Stephen Quar. Quar... Quar(antine) ? Elle n'eut pas à

s'interroger longtemps pour comprendre qu'il s'agissait du fils de George.

George rentra le lendemain matin. Il s'immobilisa au milieu de la salle de séjour, ses bagages à la main. Peggy eut mal en voyant son sourire se changer en grimace de souffrance. Elle n'avait rien rangé, par souci d'en finir au plus vite. Les tiroirs renversés jonchaient le sol, la porte, de la chambre était grande ouverte sur la mise à sac.

Elle s'était installée derrière la table, les programmes théâtraux et les photos étalés devant elle. Elle s'était juré de procéder proprement, sans sarcasme, sans méchanceté. Elle ne voulait pas que sa voix s'emplisse de cette note triomphale, prétentieuse, qu'a toujours celle du détective dans les films d'énigme, au moment de la grande scène finale.

— C'est pour ça que vous ne vouliez pas que je réponde au téléphone, dit-elle doucement. Vous aviez peur que votre fils n'appelle... Stephen... Vous ne savez pas où il se cache et vous n'étiez pas en mesure de lui faire savoir que vous vous absentiez. Voilà pourquoi vous ne vouliez pas du répondeur. Vous redoutiez qu'il ne laisse un message, et que je reconnaisse la pseudo-voix de Tanner Holt. Si je n'avais pas été ivre morte j'aurais probablement obéi, j'aurais laissé sonner. C'est lui qui a tué Nuts, n'est-ce pas ?

Elle n'éprouvait aucune satisfaction, aucun triomphe. Elle avait honte de voir la douleur s'inscrire sur la figure du gros homme. Il avait l'air épuisé, gris, plus vieux que d'ordinaire. Il s'approcha de l'évier, fit couler l'eau et s'aspergea. Ses yeux étaient gonflés. Il avait acheté des scones frais, avant de monter. Les gâteaux, dans leur papier gras, avaient roulé sur le sol, près du sac de voyage. Sans doute s'était-il promis de préparer le petit déjeuner avant le réveil de Peggy ?

— Pourquoi ce meurtre ? demanda la jeune femme. Je ne comprends pas. Quel mobile ? C'est absurde...

— Tanner lui a volé sa voix, dit sourdement Quarantine en se redressant, la figure ruisselante.

— Quoi ?

— Stephen était un jeune acteur plein d'avenir... débutant, mais plein d'avenir. Je sais que j'ai l'air de parler comme un journaliste de la page spectacle, mais c'était ça... Il tirait le diable par la queue, végétant dans des tournées minables, mais il en voulait, vraiment. Quand Tanner Holt est devenu aphasique, j'ai voulu donner un coup de main à mon fils, profiter de l'aubaine pour lui faire gagner un peu d'argent... J'ai été d'une connerie monstrueuse. J'ai fait l'erreur de ma vie.

— Vous avez proposé qu'il double Tanner ?

— Oui... Je n'ai pas dit que c'était mon fils. Il portait la barbe à l'époque, et les cheveux longs. Il est beaucoup plus grand que moi... le sang irlandais de sa mère, je suppose... Il y avait peu de chance pour qu'on fasse le rapprochement. Il a changé de pseudonyme par mesure de sécurité. Samantha était aux quatre cents coups, la série télé était bouclée, il fallait mettre le générique en boîte, avec Tanner présentant chacun des téléfilms. Le contrat avait été signé à cette seule et unique condition : Tanner Holt faisant sa propre publicité. Mais entre-temps Tanner était devenu muet. Stephen a une voix magnifique, la mère Weber a été conquise... Il a été décidé qu'il doublerait Tanner Holt dans toutes ses apparitions. Beaucoup d'interviews ont été réalisées de cette manière, en *play-back*, Tanner se contentant de remuer les lèvres sur une bande-son enregistrée par Stephen... Croyez-moi, il y gagnait au change. La vraie voix de Tanner est pratiquement inaudible, sans assurance... Une voix d'adolescent qui n'a pas mué. Stephen donnait d'un seul coup à son personnage une stature nouvelle, une force et un charme surprenants.

— Mais la combine a dérapé ?

— Oui... Samantha avait versé un bon cachet à Stephen, mais Tanner est revenu à la charge... Bon Dieu ! Je ne soupçonnais pas à l'époque qu'il était en train de devenir dingue, je n'ai pas pris ça au sérieux. Il a... Il a *acheté* la voix de mon fils.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Par l'entremise de Samantha, il a fait signer un contrat d'exclusivité à Stephen, l'engageant pour son seul usage, comme un studio de cinéma peut le faire d'une vedette. Dès lors Stephen n'avait le droit d'utiliser sa voix que pour doubler Tanner Holt, à la télévision ou à la radio... C'est lui qui a enregistré toutes les cassettes audio de la série « Tanner Holt raconte... », c'est lui qui lisait les textes de Tanner au micro, mais son nom ne figurait jamais nulle part. Il n'existait pas. Il n'était qu'un fantôme.

— Mais pourquoi a-t-il signé ce contrat ?

— Le manque de fric, le ras-le-bol des tournées minables. Et puis, dans un premier temps, il n'a pas vraiment pris l'affaire au sérieux. Il appelait ça : « mon pacte avec le diable... » il disait « j'ai signé avec mon sang » ou alors « j'ai vendu mon âme »... C'était juste un sujet de plaisanterie. Personne ne pensait réellement que Samantha Weber veillerait scrupuleusement à l'application du traité. Mais Tanner était véritablement tombé amoureux de cette voix, de sa voix... Il l'écoutait sur son magnétophone, dans son grenier, comme si c'était une symphonie. Il se passait les cassettes et remuait les lèvres, comme un chanteur en play-back. Il a menacé la mère Weber de ne plus écrire si elle ne lui garantissait pas l'exclusivité de la voix de Stephen.

— Et Stephen a perdu les pédales...

— Pas tout de suite, mais peu à peu. Il avait de l'argent, la mère Weber l'avait mensualisé, comme un employé... et il a commencé à se droguer. Il voyait ses copains réussir, percer, faire leur trou, tandis que lui demeurait une doublure. Il a craqué. Il est assez fragile, comme sa mère. Maureen s'est suicidée quand il avait deux ans, parce que sa carrière de chanteuse ne démarrait pas. C'est vieux, c'était dans les années soixante-dix, ça n'a fait qu'un entrefilet dans les journaux. J'ai essayé de l'élever tout seul... Ça n'a pas été facile. C'était un gosse trop imaginatif, impressionnable, facilement désespéré au moindre petit échec.

— Pourquoi a-t-il tué Dalton, demanda Peggy, pour se venger ? C'est absurde !

Quarantine se laissa tomber sur le canapé. Sa chair avait pris la couleur et la consistance d'une bougie. Sa bouche tremblait, agitant son triple menton d'un fasèyement convulsif qui ne donnait pas envie de rire.

— Vous n'avez rien compris, dit-il d'un ton las. Il ne voulait porter la main sur personne... Sa vengeance, c'était de pousser Nuts à noyer son frère, Lee... Lee, le petit prince, l'enfant-roi. Nuts n'était qu'un instrument, Stephen savait bien que les Holt se fichaient pas mal de l'orphelin. Pour leur faire vraiment mal, il fallait s'en prendre à Lee... Stephen trouvait cette machination shakespearienne.

— C'est dégueulasse, balbutia Peggy. Et vous l'avez laissé faire ?

— Il ne m'a pas tenu au courant... Il a bâti son plan en cachette, en utilisant ce que je lui disais au cours de nos conversations. Il a tout intégré... Il voulait faire souffrir Tanner et Cecilia, les détruire, les réduire à rien. Il s'est servi de Nuts. Il a tout de suite compris le parti qu'il pouvait tirer du gamin, de sa jalousie viscérale, de ses pulsions de violence. Il a commencé à se rendre à Hunter Hall, à se glisser dans le parc pendant que les nurses tricotaient ou bouquinaient. Il a appâté Nuts avec le personnage du capitaine Müller. Il a dit au gamin ce qu'il souhaitait entendre : des fariboles guerrières, des trucs de bande dessinée. Nuts était fasciné. Stephen lui donnait rendez-vous la nuit, dans le labyrinthe. Il avait mis dans le groin du masque à gaz une de ces pastilles électroniques qui servent à déformer les voix. Il l'avait volée au magasin des accessoires du studio d'enregistrement. Vous connaissez sûrement ces gadgets ? Les demandeurs de rançons les utilisent tout le temps dans les films, ça donne à votre voix un timbre bizarre, métallique. En fait ça s'est révélé une précaution inutile, parce que le masque constituait en lui-même un filtre suffisant, mais Stephen ne voulait courir aucun risque.

— C'est lui qui a volé la stèle ?

— Oui, il l'a cachée dans un arbre creux. Ça a marché un temps... Les baby-sitters détestaient toutes Nuts, elles n'étaient pas très vigilantes. La plupart du temps, elles l'expédiaient dans le parc avec son goûter et ne s'occupaient plus de lui jusqu'à

l'heure du repas. Ça permettait à Stephen de maintenir le contact avec le gosse. De brèves entrevues... Il avait conscience que son personnage n'était crédible qu'à condition de demeurer très mystérieux.

— Mais la tentative de noyade a échoué, Nuts s'est fait surprendre par Cecilia au moment où il allait jeter son frère dans la baignoire.

— Oui, souffla George en se passant une main sur le front comme si sa tête devenait trop lourde. Ça a failli réussir... Je ne regrette pas qu'il ait échoué... Je déteste Tanner mais je n'ai rien contre Lee. Mon Dieu ! Je n'ai rien contre ce bébé...

— Mais Dalton ? Stephen s'est vengé sur lui ?

— Non, ç'aurait été absurde. Ne le noircissez pas à ce point. Ce n'est pas un monstre ou un débile comme votre Dan Carmichael ! Merde... comment vous faire comprendre ? C'est... c'est une sorte d'accident. Le capitaine Müller a convoqué Nuts une fois de plus, pour lui ordonner de faire une nouvelle tentative contre Lee. De pousser son berceau dans l'escalier, par exemple...

— Cela se passait la nuit du crime ?

— Oui. Nuts est venu au rendez-vous, mais pas pour prendre de nouveaux ordres, non, cette fois il voulait bel et bien s'en aller, quitter Hunter Hall... Il s'était mis cette idée dans la tête : partir en Allemagne pour s'inscrire à l'école des pilotes ! Il avait pris toutes ses affaires, ses jouets, le meilleur roman de son père, à titre de souvenir, et même une pelle pliable pour dégager l'entrée du soi-disant souterrain que Stephen lui avait montré au centre du labyrinthe. Il ne voulait plus rester à Hunter Hall, il avait parfaitement compris que Cecilia et Annette le haïssaient, il n'avait plus confiance en vous. Il voulait devenir pilote de bombardier... comme dans le roman. Stephen lui a ordonné de retourner à la maison et de tuer Lee, mais Nuts a refusé, il a piqué une colère terrible, il s'est mis à hurler, à se rouler par terre. Son sac à dos s'est ouvert, répandant sur le sol tout un tas d'objets : des crayons de couleurs, des ciseaux, du ruban adhésif, des tubes de peinture... Comme Stephen essayait de le maîtriser, Nuts lui a arraché le masque à gaz... et il a dit :

« Je vous connais ! Vous n'êtes pas le capitaine Müller, vous êtes le type qui fait la voix de mon père, à la télé... »

— Bien sûr, murmura Peggy. Si quelqu'un à Hunter Hall connaissait la véritable voix de Tanner, ce ne pouvait être que Cecilia, Annette ou Dalton.

— Stephen s'est affolé. Le gamin hurlait de plus en plus fort... il a voulu le faire taire, il l'a frappé avec la pelle, puis, comme il gémissait encore, il l'a bâillonné avec ce qui lui tombait sous la main, des feuilles arrachées au livre tombé du sac à dos, et du ruban adhésif, comme dans les films. Mais ce n'était pas concerté.

— De toute manière, à cette minute, il était déjà perdu. Le petit l'avait reconnu. Il se serait vengé en le dénonçant. Jamais il n'aurait pu supporter d'avoir été dupé.

— Oui, sans doute s'étaient-ils rencontrés à l'époque où Cecilia traînait Nuts partout dans les studios, je ne sais pas. Stephen non plus... on ne fait jamais vraiment attention aux enfants, on a tendance à les prendre pour des animaux... en fait ils enregistrent tout... chaque détail...

— Alors Stephen a tué Nuts, dit Peggy. Il a pensé qu'il ne pouvait plus faire autrement.

— Oui. Il... il a creusé un trou... pour... l'enterrer.

Quarantine se tourna à demi pour dissimuler son visage. Il souffrait terriblement et les mots tombaient comme des gémissements de ses lèvres décolorées.

— Il l'a poussé dans le trou... et l'a recouverts. Il ne savait plus vraiment ce qu'il faisait. Il avait pris des amphétamines avant d'entrer dans le parc, pour se donner du courage, il était à la limite de l'overdose... Il a enterré Nuts, en espérant qu'on ne le retrouverait pas. C'était absurde, bien sûr, mais il improvisait... Ensuite il a quitté le labyrinthe. Comme il était en sueur, il est allé se laver le visage et les mains au robinet du jardin, et il a rincé le casque et le masque à gaz, au cas où l'on y trouverait des traces susceptibles de fournir une identification. Il improvisait, je vous le répète, il essayait de se rappeler tous les trucs qu'on nous énumère dans les polars... les astuces de la police scientifique... Puis il a caché le casque et le masque où il les dissimulait d'habitude : dans l'arbre creux, avec la stèle et la

pelle pliable amenée par Nuts. Il était si perturbé qu'il n'a même pas pensé à se débarrasser de la cape, ce n'est qu'une fois sur la route qu'il a réalisé qu'il était toujours enveloppé dedans.

— Ce qu'il ne savait pas, fit Peggy, c'est que ce soir-là, Dan Carmichael se trouvait embusqué dans le jardin. Il n'a pas assisté au crime, mais il a vu où Stephen dissimulait les objets. Il n'a pas pu résister au besoin de les voler, et en plongeant la main dans le tronc creux, il a également découvert la stèle, qu'il a emportée, sans oublier la pelle qui lui a servi à creuser le trou sous la caravane...

— Je suppose que ça s'est passé de cette manière. Stephen n'a jamais eu aucun rapport avec Dan, il ne le connaissait pas.

— Dan n'a été qu'un témoin inconscient, il n'a pas assisté au crime, en raison de la hauteur des haies du labyrinthe... s'il avait vu le meurtre, il se serait peut-être enfui sans insister, mais là, il a sauté sur l'occasion d'augmenter ses collections : voler l'accoutrement de ce personnage qui lui semblait tout droit sorti d'un roman de son auteur fétiche.

— Après, l'orage a éclaté, conclut George en essuyant ses paumes sur son pantalon de velours. Nuts s'est étouffé dans la boue. S'il n'avait pas plu cette nuit-là, il aurait peut-être réussi à se dégager... Stephen ne l'avait pas enterré assez profondément, et il ne lui avait même pas lié les mains. La tragédie aurait peut-être été évitée... C'est la faute de la pluie, de ces trombes d'eau... Le gamin s'est noyé au fond du trou...

Il se tut. Peggy le regarda, ne sachant que dire. Elle était sans force. Elle avait eu beau se préparer à la vérité, la confession de Quarantine l'avait anéantie.

Ils restèrent tous deux un long moment, de part et d'autre de la table, se contemplant comme des boxeurs sonnés, des adversaires émergeant d'un combat confus.

— Quand vous a-t-il dit la vérité ? demanda Peggy.

— Il y a quelques jours... Vous veniez d'être chassée de Hunter Hall... Jusque-là je ne savais rien. Je ne soupçonnais rien.

— Où se trouve Stephen en ce moment ?

— Je ne sais pas... il se cache. Il se méfie de moi. Il est en manque, en pleine paranoïa... Il lui faut de l'argent pour acheter de la drogue... Il a peur de vous.

— Il sait que vous m'avez recueillie ?

— Oui... Je n'ai pas pu le lui cacher. Je ne sais pas mentir. Il sait que vous fouinez, que vous voulez prouver l'innocence de Carmichael.

— Est-ce qu'il veut me... tuer ?

George détourna les yeux.

— Je ne peux pas le livrer, gémit-il. C'est mon fils... Je vous aime beaucoup, Peggy. Mais je ne peux pas le livrer. C'est de ma faute s'il en est arrivé là... C'est moi qui l'ai fait engager comme doublure. Je suis responsable de tout.

— Vous couriez un risque en me faisant venir ici...

— Oui, mais je ne voulais pas vous abandonner dans la nature... J'ai... j'ai eu peur que Stephen n'en profite pour... pour vous tuer.

— Pourquoi n'avez-vous pas coupé le téléphone ?

— Je lui avais dit de ne pas appeler... Et puis... c'était pour vous... Je n'ai pas voulu courir le risque de vous laisser sans recours...

— Je ne comprends pas...

— Je veux dire... s'il tentait quelque chose contre vous durant mon absence, je voulais que vous disposiez du téléphone, pour appeler au secours... Bon sang ! C'était un vrai dilemme pour moi... Vous pouvez comprendre ça ? Vous comptez beaucoup pour moi, Peggy... C'est pour ça que je n'ai pas cisillé la ligne... J'aurais pu le faire... J'aurais pu... Pensez-y.

La jeune femme se leva, elle put vérifier à cette occasion combien la conversation qui venait de se dérouler l'avait éprouvée. De la main, elle dispersa un monceau de papiers entassés sur une chaise. En dessous se trouvait un magnétophone à déclenchement vocal dont elle avait enfoncé la touche « enregistrement » dès qu'elle avait entendu George tourner la clef dans la serrure. Elle avait prélevé la petite machine sur l'importante collection d'enregistreurs que le biographe entassait sur ses étagères. Du bout de l'index, elle enfonça le bouton commandant l'objection de la cassette. Elle avait honte, à présent, d'avoir eu recours à ce stratagème. Les choses n'avaient pas tourné comme elle l'avait souhaité. Tout était beaucoup plus... triste que dans ces romans policiers où le coupable est immanquablement une canaille qu'on se réjouit de voir partir menottes aux poignets.

George la regardait faire sans bouger, sans prononcer un mot.

Peggy se rassit à la table, mit la cassette dans une enveloppe de papier kraft sur laquelle elle traça, à l'aide d'un feutre noir, le nom de Gurner Peets. Puis elle poussa le mince paquet vers Quarantine.

— Je ne dénoncerai pas Stephen, dit-elle doucement. Je ne peux pas dénoncer votre fils, George. Vous avez été le seul à me témoigner un peu de gentillesse... à m'écouter, à m'héberger... Je ne pourrais pas faire une chose comme ça... je m'en voudrais pour le restant de mes jours... Mais je ne peux pas me taire non plus, oublier ce que vous m'avez dit. Un innocent est en prison, c'est peut-être un imbécile, mais c'est une victime, comme Stephen, comme Nuts...

Elle s'interrompt quelques secondes parce qu'elle se sentait sur le point de fondre en larmes, et qu'elle ne voulait pas se donner en spectacle.

— George, insista-t-elle, la situation est bloquée... vous le comprenez bien. Je voulais à toute force trouver l'assassin parce que j'imaginais que c'était un monstre, un détraqué, un pervers... et je m'aperçois que c'est en réalité un pauvre type, malade de peur, et qui a tué un enfant dans un moment de panique et d'égarement... Au procès, Stephen aura toutes les chances de faire jouer les circonstances atténuantes...

George ne bougeait toujours pas. Il fixait l'enveloppe échouée au milieu de la table comme si elle allait soudain se mettre à bouger d'elle-même, à ramper pour venir jusqu'à lui.

— Je vais partir, annonça Peggy. Je vais quitter Londres... Je vous laisse la cassette, à vous de la faire parvenir à Peets... si vous le souhaitez.

Elle se leva, marcha vers la fenêtre et laissa son regard courir sur les toits, les cheminées.

— Stephen est dehors, murmura-t-elle. Vous le savez... il nous guette il surveille la maison. Lorsque je vais sortir : il va me prendre en filature... pour me supprimer. Jusqu'à ce soir, si je reste mêlée à la foule, dans un lieu public, je ne risque rien. Les choses se gâteront à la tombée de la nuit, quand les rues se videront. C'est là qu'il essayera de passer à l'action. Je pense qu'il tentera de simuler un suicide, parce que de cette manière ma mort n'éveillera pas l'attention de la police. On parlera de dépression, de remords, de peur de la prison... Et ce ne sera pas entièrement faux. C'est vrai que tous ces sentiments sont en moi. Je vais partir, George. Ce soir, je téléphonerai à Gurner Peets pour lui dire où je me trouve, il aura alors une chance d'intercepter Stephen avant qu'il ne me supprime... mais la police n'interviendra que si, entre-temps, vous lui avez remis la cassette. Dans le cas contraire, mon appel leur apparaîtra comme l'un de mes nombreux délires. J'ai eu le tort ces derniers temps de les abreuver d'hypothèses invraisemblables, je le reconnais.

— Peggy... gémit Quarantine d'une voix enrouée.

— Non, cria la jeune femme. Laissez-moi. *Je ne peux pas faire davantage.* Il faut payer, vous, moi... nous sommes tous responsables. Je vous laisse le choix. Stephen ou moi... Si vous effacez la cassette, si vous n'appellez pas Peets, votre fils me

tuera probablement cette nuit. Cela nous laisse une dizaine d'heures environ. Vous aurez le temps de réfléchir, je prendrai soin de rester mêlée à la foule. On ne peut pas simuler un suicide au milieu d'un grand magasin. J'appellerai le poste de police de Bludbury ce soir, vers dix-huit heures, quand la nuit commencera à tomber, je leur dirai où je me trouve, exactement. Ce sera alors à eux de faire vite.

— Vous me mettez dans une situation impossible, dit George en posant la main sur l'enveloppe dont le papier émit un craquement qui leur parut disproportionné.

— Nous sommes tous les deux dans une situation impossible, soupira la jeune femme. C'est à vous de jouer maintenant. Lui ou moi... Réfléchissez. On ne peut pas toujours rester en retrait, George. Le moment est venu de payer de notre personne, vous comme moi.

Elle s'ébroua, consulta sa montre. Sans plus s'occuper de Quarantine, elle s'approcha du bar et se versa une nouvelle tasse de café pour essayer d'oublier sa fatigue.

— Est-ce qu'il fait froid dehors ? demanda-t-elle en enfilant sa veste.

— Assez, dit George sans bouger. Prenez mon blouson d'aviateur.

— Non, souffla Peggy, il ne vaut mieux pas, vous risquez de ne pas le récupérer.

Elle décrocha un vieux Burberry's, en remonta le col, et ouvrit le tiroir où Quarantine rangeait l'argent liquide. Elle prit quelques billets.

« Combien coûte une dernière journée ? » pensa-t-elle en pliant les coupures.

— Je pars, dit-elle en marchant vers la porte. J'aurais tellement voulu ne pas vous mettre dans l'embarras... c'est vrai. Je me sens un peu moche. Dites-moi que je n'ai pas choisi la solution de facilité.

— Non, murmura Quarantine sans la regarder. Les torts et les risques sont équitablement répartis... c'est vrai que nous ne sommes pas complètement innocents, ni vous ni moi.

Peggy posa la main sur la poignée. Une fraction de seconde avant de sortir, elle se retourna pour demander.

— Avez-vous une idée de ce que vous allez faire ?
Non, répondit George.

31

Dans la rue, elle commença par prêter une attention excessive au bruit de ses pas, pour déterminer si quelqu'un la prenait en filature. Pendant une dizaine de minutes, elle lutta contre l'envie de tourner la tête et de regarder par-dessus son épaule, mais elle parvint à dominer cette pulsion. Elle se coula dans la foule, les mains dans les poches. Il faisait froid et le vent lui agaçait les pommettes. Elle se sentait légère, un peu grise, la tête pleine d'un vertige qui n'avait rien de désagréable.

« Je n'ai même pas peur » constata-t-elle avec surprise. Non, elle n'avait pas peur ; elle était enfin en règle avec elle-même, elle allait payer sa dette.

Au bout de quelques minutes, elle eut l'impression qu'un regard s'attachait à ses pas, que quelqu'un fixait sa nuque, mais elle ne se retourna pas. Elle pensait à Stephen... elle essaya de se le représenter : grand, amaigri, les yeux fiévreux. Est-ce qu'un jour il ressemblerait à son père ?

Elle monta dans l'autobus, alla s'asseoir sur l'impériale. Elle pensait à Nuts, maintenant. Que serait-il devenu si on lui en avait laissé le temps ? Elle se rappela les mots terribles d'Annette : *C'était de la graine de sadique... il aurait étranglé les petites filles...*

Comment savoir ?

Elle haussa machinalement les épaules, ce n'était plus à elle de décider. La roue de la loterie était en train de tourner.

Elle se sentait « bizarre », un peu comme une femme qui sort de l'hôpital après une grave opération. Il lui semblait que quelque chose s'était modifié en elle, dans son corps, qu'elle n'était plus... *complète* ?

Elle fut prise d'une envie puérile de voir la mer et se dirigea vers la gare pour prendre le train de Brighton.

Il lui était soudain indispensable d'entendre le bruit des vagues, les cris des mouettes, de sentir les minuscules coquillages craquer sous ses semelles.

Elle espéra qu'elle trouverait un vendeur ambulant sur la plage, une de ces échoppes où l'on peut acheter des saucisses chaudes à la moutarde éventée, des beignets à la confiture. Elle ferait passer tout cela avec du thé brûlant, très sucré, puis elle s'avancerait à la lisière des vagues, jusqu'à ce que l'écume mouille la pointe de ses chaussures. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas vu la mer.

En arrivant à la gare, elle songea encore un peu à Stephen, à sa voix si grave, si tragique, aux photos des programmes où il apparaissait costumé en Hamlet. Elle l'avait trouvé beau. Elle décida qu'en d'autres circonstances, elle aurait pu tomber amoureuse de ce garçon.

Oui, en d'autres temps, en d'autres lieux. Mais cela ne se ferait pas, cela ne se ferait jamais, car une ombre les séparait, celle d'un petit garçon un peu bête, pas très beau... et mort sous la pluie par une nuit d'orage.

En faisant la queue au guichet, elle se demanda si elle devait prendre un aller simple ou un aller-retour. Son choix ne risquait-il pas d'influencer le destin dans un sens ou dans l'autre ?

Comme elle hésitait, les voyageurs s'impatientèrent. Elle décida de demander un aller simple ; pas par fatalisme, mais par souci d'économie, parce que la police la raccompagnerait peut-être en voiture, une fois « l'affaire » réglée.

Elle alla s'asseoir dans la salle d'attente en se répétant qu'au cours du voyage elle ne devrait pas s'approcher des portières. Puis elle sourit. Il n'y a que dans les livres qu'on jette les gens hors du train en plein jour. En face d'elle, une jeune fille boutonneuse dévorait un roman de Tanner Holt en se rongant l'ongle du pouce gauche. Il s'agissait de *L'Aube du squelette pourpre* en édition de poche. Peggy changea de place. Elle avait décidé de jouer le jeu sans tricher, aussi ne cherchait-elle pas à regarder autour d'elle pour localiser Stephen.

Au moment où l'on annonçait le train, elle se leva, marcha jusqu'au kiosque et acheta un livre de Dickens. *Les Grandes*

Espérances. Elle pensait que c'était de circonstance. Le poids du volume, dans sa poche, la rassura plus que ne l'aurait fait une arme bruyante et sale.

Elle grimpa dans le wagon, choisit une place près de la fenêtre pour jouir de la chaleur du pâle soleil perçant les nuages. Elle réalisa que depuis son départ du grenier, elle cherchait à se rappeler des extraits des pièces de Shakespeare. Des bribes de tirades, apprises à l'école, surnageaient dans sa mémoire. Elle s'amusa à les reconstituer. Elle essayait de les entendre, énoncées par la voix de Stephen...

Venez avec moi mener deuil sur l'objet de mon affliction et revêtez incontinent le noir lugubre. Je veux faire un pèlerinage en Terre Sainte pour laver de ce sang ma main coupable ; suivez dans la tristesse, faites honneur à mes rites funèbres...

Elle renonça, trahie par sa mauvaise mémoire. Elle avait faim, elle ne pensait plus qu'au beignet qui l'attendait là-bas, à Brighton.

Elle avait hâte d'entendre les cris des mouettes.

Elle se demanda si l'on trouvait encore des crabes sous les cailloux à cette époque de l'année.

Elle ne mangea que la moitié du beignet car elle avait l'estomac noué et la nourriture passait mal. La plage était déserte si l'on faisait exception d'une femme âgée en jogging rose qui courait à petites foulées à la lisière des vagues, un welsh-corgi-cardigan hargneux sur les talons.

Au fur et à mesure que la lumière baissait, Peggy s'apercevait qu'elle avait présumé de sa résignation et qu'elle n'avait pas réellement envie de mourir. Sa dépression n'avait duré que le temps d'une bouffée de culpabilité. Avec la nuit d'hiver, si hostile, le désir de vivre se réveillait par tout son corps et le sang lui battait aux tempes presque douloureusement.

Il faisait très froid, et le vent de sable crépitait sur le vieil imperméable qu'elle avait emprunté à Quarantine. Elle marchait dans le sable humide, regardant fréquemment autour d'elle pour tenter de repérer Stephen. Elle s'était mis dans la tête que, parce qu'il était acteur, il allait surgir déguisé, méconnaissable, mais c'était une idée absurde qui aurait fait s'esclaffer Gurner Peets. D'ailleurs, elle n'avait fait qu'entrevoir son visage sur la mauvaise photo d'un programme théâtral et elle n'était déjà plus très sûre de le reconnaître lorsque le moment viendrait.

Elle repéra une cabine téléphonique à l'entrée de la jetée principale, et s'y rendit pour appeler Bludbury, car il était presque dix-huit heures. Elle avait le souffle court. Le brouillard montant de la mer était en train de submerger la plage. Elle fut désagréablement surprise de se découvrir si seule au milieu du paysage parsemé de flaques d'eau. La vieille dame et le petit chien avaient disparu, le marchand de beignets n'allait plus tarder à remballer ses ustensiles.

George avait-il prévenu Gurner Peets ? Avait-il fait le bon choix ? Mais quel était le bon choix, justement ? Elle avait conscience de l'avoir laissé en tête à tête avec un dilemme

insoluble. Qu'avait-il fait de la bande magnétique ? L'avait-il portée à la police ? L'avait-il effacée ?

Au moment où elle ouvrait la porte de la cabine, une main se referma sur son bras. Elle sursauta en gémissant. À cause du vent qui soufflait de plus en plus fort et l'avait forcée à marcher tête basse vers cette partie du môle désert, elle n'avait pas vu s'approcher l'homme. Tout de suite, il fut sur elle, la plaquant contre le parapet de béton qui dominait les vagues. Elle n'eut pas un cri, pas un mouvement de rébellion. Muette et molle, elle laissa le corps de son agresseur se raidir contre le sien, et mit une bonne minute à comprendre qu'il lui enfonçait la pointe d'un petit couteau dans les côtes.

Oh ! il ne cherchait pas encore à la tuer, la lame n'était là que pour la faire tenir tranquille, mais le fer avait crevé l'étoffe du Burberry's, et sous la laine du pull, le sang coulait déjà contre sa peau, pour imbiber l'élastique de sa culotte à la hauteur de la hanche.

Alors, seulement, quand elle eut enfin enregistré tous ces détails incongrus, elle leva les yeux pour regarder Stephen. Elle ne le reconnut pas. Il était maigre et sale, la peau grise, les os des pommettes saillant sous les joues. Il portait un chapeau enfoncé jusqu'aux sourcils, en raison des bourrasques. Des mèches grasses, s'échappant du couvre-chef, pendaient sur ses tempes. Il tremblait comme un malade en pleine poussée de fièvre et il avait mauvaise haleine. Elle chercha quelque chose à lui dire, pour désamorcer sa haine, pour gagner du temps ; comme le font les victimes intelligentes et rusées, au cinéma, mais elle ne trouva rien. Elle avait la cervelle complètement vide.

De loin, comme ils se tenaient, on devait les prendre pour deux amoureux échangeant un baiser au bord de l'eau. Les vagues claquaient fort contre la jetée, et, par instants, la jeune femme sentait des éclaboussures d'écume lui piquer la nuque. Elle songea que si elle n'avait pas été adossée au parapet de ciment, elle se serait peut-être affaissée sur le quai, les jambes molles. Stephen continuait à trembler contre elle. Elle était submergée par son odeur de sueur, de graisse frite et de vinaigre.

— Vous m’avez suivie... dit-elle bêtement.

— Bien sûr, soupira l’homme, qu’est-ce que vous pensiez que j’allais faire ?

Peggy eut un regard instinctif en direction de la cabine téléphonique, mais Stephen remua négativement la tête.

— C’est pas la peine, dit-il, mon père n’a pas appelé les flics. Je le sais. Je lui ai téléphoné tout à l’heure, pendant que vous mangiez votre foutu beignet. Il m’a expliqué que vous lui aviez laissé le choix. C’était idiot comme combine. D’un romantisme tellement nunuche ! Il ne pouvait pas me trahir... C’est lui qui m’a mis dans la merde avec cette histoire de doublage. Il ne pouvait pas décemment me porter préjudice une seconde fois. Vous avez mal calculé votre coup. Vous avez raisonné en femme... en pensant qu’on vous donnerait, bien sûr, la préférence. Vous avez tout raté.

— Alors vous allez me tuer ? demanda Peggy.

Elle avait si peur qu’elle ne sentait même plus la morsure du couteau. Pourtant la main de Stephen tremblait tellement que la pointe de la lame devait bouger dans sa chair, ne cessant d’agrandir la coupure.

— Vous tuer ? hoqueta le jeune homme. Bon sang, pas si je puis faire autrement... La mort de ce gosse m’est restée sur l’estomac, vous savez ? La nuit, quand j’arrive à m’endormir, je n’arrête pas d’entendre le bruit qu’a fait la pelle en heurtant sa tête. Tonc ! J’entends tout le temps ça : Tonc.

— Vous n’allez pas me supprimer ? balbutia Peggy soudain remplie d’un espoir absurde.

— Je ne vais pas vous égorger, je ne suis pas un tueur de la Mafia, haleta Stephen. Vous vous trompez de film. Non, j’ai eu une meilleure idée... Vous savez ce que nous allons faire ? C’est un truc qui m’est venu cet après-midi pendant que je vous observais. Une promenade en mer, tous les deux. Il y a une petite barque, là-bas. Une promenade en mer par une belle nuit d’hiver.

— Pourquoi ? Vous voulez me jeter à l’eau ?

— Vous ne serez pas toute seule, je vous accompagnerai.

— Qu’est-ce que vous voulez dire ?

Stephen haussa les épaules, et cette fois Peggy sentit bouger la pointe du couteau contre l'une de ses côtes, elle gémit de souffrance. Le côté gauche de l'imperméable était tout rouge.

— On ne peut pas continuer comme ça, dit le jeune homme, vous... moi... La mort de ce gamin va nous empoisonner le reste de l'existence, vous le savez bien. Vous penserez encore et encore que vous auriez dû mieux le surveiller... et moi j'entendrai toujours ce coup de pelle... Il vaut mieux en finir proprement, comme des gens de qualité. En coupables responsables, conscients de leurs devoirs. Vous voyez la mise en scène ? Sobre et digne. Pas de flics, pas de coups de pétard, de sirène. On règle ça entre nous, tous les deux. Le truc intime, quoi. Rien de racoleur. Pas de couleurs ou d'effets à l'américaine... Je nous vois plutôt une belle mort en noir et blanc, avec un zeste de flou expressionniste allemand.

Peggy ne comprenait rien à ce qu'il essayait de lui dire. Il avait l'air drogué. Ses pupilles n'étaient pas plus grosses que des têtes d'épingles. D'un seul coup, il la poussa vers le bout de la jetée, la contraignant à marcher au même rythme que lui.

— On va descendre sur la plage, expliqua-t-il. Il y a plein de galets à cet endroit, de gros galets ronds. Vous allez en remplir vos poches, et moi j'en remplirai les miennes. Puis nous prendrons cette barque, et une fois au large, nous la ferons chavirer. L'eau est très froide à cette époque de l'année. Les poches pleines de cailloux, il nous sera assez difficile de nager, vous ne croyez pas ? C'est comme ça que Virginia Woolf s'est suicidée, à ce qu'on m'a dit. Qu'en pensez-vous ? Ce sera une mort très littéraire, mais je doute que les journalistes soient assez cultivés pour souligner le parallèle. Tant pis, il n'y aura que nous pour savoir, mais c'est déjà bien consolant.

Ils avaient atteint un escalier de fer rouillé. Chaque mouvement un peu brusque agrandissait la plaie sur le flanc de Peggy. Quand ils furent sur la plage, la jeune femme dut nouer étroitement la ceinture du Burberry's et commencer à remplir ses poches de galets ronds. Elle savait qu'une fois dans l'eau, ce lest l'entraînerait aussitôt vers le fond. Stephen ne la quittait pas des yeux. Il tenait toujours le couteau dans sa main droite. Quand Peg tituba, alourdie par la charge, désormais incapable

de s'enfuir en courant, il fit comme elle. Bourrant ses poches de cailloux lisses et pesants. Il portait une grosse capote militaire en drap épais, décolorée mais solide, comme on en trouve souvent aux puces de Portobello.

Ils restèrent un instant face à face, oscillants, patauds, légèrement courbés.

— Au bateau, maintenant, commanda Stephen. Vous verrez, ce sera facile. Vous savez bien que vous en avez envie autant que moi... Je ne voulais pas tuer ce gosse, c'était un crétin mais ce n'était pas après lui que j'en avais...

Il poussait Peggy devant lui, vers une forme sombre couchée sur la grève. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à trois mètres de l'objet, la jeune femme réalisa enfin qu'il s'agissait d'une barque.

— Ce qui me rend fou, ajouta Stephen avec un sourire plein de tristesse, c'est qu'en définitive j'ai rendu service à cette salope de Cecilia. Elle n'attendait que ça : que Dalton se tue accidentellement... Je voulais leur faire du mal et c'est exactement l'inverse qui est arrivé. Je suis trop bête. Je ne mérite pas de vivre.

Saisissant Peggy par l'épaule, il la força à se baisser pour pousser la barque vers les vagues. C'était difficile pour la jeune femme, et il dut se résoudre à l'aider. Peg songea qu'à cause des cailloux, elle ne pouvait plus tenter de s'enfuir en courant. La quille de l'embarcation raclait le sable, écrasant les coquillages. Il faisait nuit à présent et le brouillard noyait la grève. Quand le canot se mit à flotter, Stephen lui ordonna de grimper et la rejoignit. Ils se déplaçaient tous les deux très maladroitement en raison de leurs vêtements lestés.

Stephen rangea son couteau, s'empara des rames et lutta avec le flot. La barque dansait au sommet des vagues, embarquant par la proue. En l'espace de quelques minutes Peggy fut trempée d'écume. Les lumières de la côte lui semblaient déjà très loin, mais elle se répéta qu'il s'agissait sans doute d'un effet d'optique dû à l'obscurité et à la brume.

Stephen continuait à radoter, parlant de Virginia Woolf et du bruit du coup de pelle qu'il ne cessait d'entendre dès qu'il commettait l'erreur de fermer les yeux.

Peggy essayait d'ordonner ses pensées, de bâtir un plan de bataille. Elle n'était pas très bonne nageuse et elle suffoquait vite sous l'eau. Elle savait que les longs vêtements dont elle était enveloppée allaient considérablement freiner ses mouvements dès qu'elle se retrouverait immergée. Et puis il y avait la température de l'eau, très froide, qui lui couperait aussitôt la respiration. Le choc thermique serait terrible. Par-dessus tout, elle devrait lutter contre le poids des pierres... ces dix kilos de galets qui allaient la tirer vers le fond comme un boulet attaché à sa cheville. Tout se jouerait en l'espace de deux minutes, dans les ténèbres et le vacarme de l'océan. Elle aurait beau crier, personne ne viendrait, personne...

Au bout d'un quart d'heure d'effort, Stephen jeta les rames au loin. La barque dériva par le travers, encaissant durement les lames. Peggy luttait contre la peur et le mal de mer qui lui retournaient l'estomac. Elle crut qu'elle allait vomir sur ses genoux.

— Allez ! lança le jeune homme en se dressant, les jambes écartées. C'est l'heure des adieux. Debout, ma belle ! Le premier qui touche le fond a gagné !

Se balançant d'une jambe sur l'autre, il faisait rouler la barque bord sur bord, la déséquilibrant chaque seconde un peu plus. Un gros paquet de mer éclata sur le flanc de l'embarcation qui chavira. Peggy sentit qu'elle basculait dans le vide, et sa dernière vision fut celle de Stephen, bras et jambes à la dérive, qui disparaissait dans les flots. Tout de suite après, les vagues se refermèrent sur elle, lui coupant le souffle, et elle eut l'impression affreuse de plonger dans une baignoire remplie de glaçons. Elle hurla mais ne réussit qu'à s'étrangler. L'imperméable l'emmaillotait comme une voile de navire abattue par la tempête, paralysant ses gestes. La ceinture nouée autour de sa taille lui ôtait tout espoir de s'en débarrasser rapidement. Elle remua les bras dans un essai pitoyable pour se maintenir à la surface, mais les galets la tiraient vers le fond. C'était comme si elle avait une enclume dans chaque poche. Elle coula, à pic. Elle avait beau essayer de nager, le lest l'entraînait dans l'obscurité glacée des eaux noires. Très vite, elle suffoqua.

Elle se débattait dans une encre salée qui lui brûlait les yeux. Des bulles s'échappaient de sa bouche...

Puis, soudain, au moment où elle se préparait à renoncer, elle sentit qu'elle s'allégeait... La force qui la contraignait à descendre s'annula, et elle s'aperçut qu'elle pouvait de nouveau nager librement.

Elle creva la surface les poumons en feu. Se repérant sur les lumières trouant le brouillard, elle nagea vers la plage.

Ce fut le marchand de beignets qui vint à son secours alors qu'elle se traînait en toussant et crachant à la lisière des vagues, le visage couvert d'algues et la paume des mains cisailée par les débris de coquillage.

Le bonhomme en tablier blanc la soutint jusqu'à sa baraque, l'installa devant le réchaud à gaz et courut à la guérite de surveillance pour donner l'alerte.

Un peu plus tard, lorsqu'elle se déshabilla dans le poste de police, Peggy comprit pourquoi elle avait échappé à la noyade.
Les coutures...

Les coutures du vieil imperméable de George Quarantine avaient cédé sous le poids des galets, et les pierres s'en étaient allées par ces ouvertures accidentelles, lui rendant sa liberté de mouvement !

On prit sa déposition et, faute d'une voiture disponible pour la raccompagner, on la laissa s'installer jusqu'au matin dans l'une des cellules du commissariat après lui avoir donné des vêtements secs et une couverture. Elle se coucha aussitôt, habillée d'une chemise d'homme usagée et d'un survêtement rapiécé qui sentait l'embrocation. Comme, pour la réchauffer, on lui avait fait absorber un peu de sherry dans son thé, elle sombra dans un sommeil sans rêves et dormit sans rien entendre des beuglements de l'ivrogne qui vociférait dans la geôle voisine.

Épilogue

On ne repêcha jamais le corps de Stephen Quarantine, que les courants avaient sans doute entraîné vers le large.

Lorsqu'il apprit le suicide de son fils, George fit parvenir la cassette de ses aveux à l'inspecteur Gurner Peets et se donna la mort dans une chambre d'hôtel en s'injectant dans les veines l'héroïne qu'il s'était procurée pour satisfaire la dépendance de Stephen.

Dan Carmichael fut remis en liberté mais inculpé d'outrage à magistrat et astreint à suivre un traitement psychiatrique dans un dispensaire d'État.

Peggy ne revit jamais Gurner Peets, Cecilia Holt ou Samantha Weber. Et personne ne lui parla plus des mémoires de la princesse Ozotsukoï.

Par bonheur, grâce à une annonce parue dans le Daily Telegraph, elle trouva un emploi de demoiselle de compagnie auprès d'une vieille dame atteinte de cécité et passionnée par la littérature anglaise du XVIII^e.

Au mois de décembre de la même année, pour les fêtes de Noël, sortit en librairie le dernier ouvrage de Tanner Holt. Cela s'appelait :

Le Sang du Kamikaze

Rien qu'en Angleterre, on en vendit dix-huit millions d'exemplées.

FIN

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
Usine de La Flèche (Sarthe).

ISBN : 2 7024 2510 0

ISSN : 0768 1089

H 52/0681/8